N° 344 — Tome XCIII 16 Octobre 1911

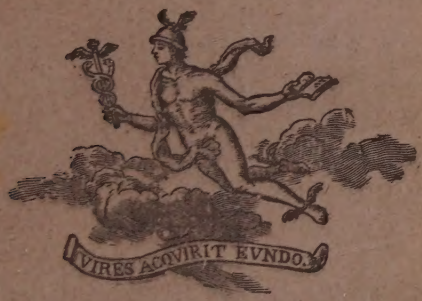
MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-deuxième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, GUILLAUME APOLLINAIRE, HENRI BACHELIN,
EDMOND BARTHÉLEMY, PATERNE BERRICHON,
MAURICE BOISSARD, R. DE BURY, BERNARD COMBETTE, MARCEL COULON,
HENRY D.-DAVRAY, GEORGES EEKHOUD,
J. GALZY, GEORGE GAUDION, JEAN DE GOURMONT,
REMY DE GOURMONT, CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN,
WANDA LANDOWSKA, ÉMILE MAGNE, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI,
RACHILDE, ANDRÉ ROUVEYRE, CARL SIGER.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXI

SOMMAIRE

N° 344. — 16 Octobre 1911

Wanda Landowska	*Les Allemands et la Musique française au XVIII^e siècle*	673
André Rouveyre	*Visages : LXXV. Charles-Henry Hirsch*	685
Emile Magne	*La Jeunesse de Voiture*	686
George Gaudion	*Osyane, ou les Jardins*, poème	711
Henri Bachelin	*La Pièce fausse*, nouvelle	719
Marcel Coulon	*Introduction à l'étude de J.-H. Fabre*	737
Bernard Combette	*Au Congo*	761
J. Galzy	*L'Ensevelie* (I-II), roman	777

REVUE DE LA QUINZAINE

Remy de Gourmont	*Epilogues : Lettres d'un Satyre* (IX)	821
Rachilde	*Les Romans*	823
Jean de Gourmont	*Littérature*	827
Edmond Barthèlemy	*Histoire*	832
Henri Mazel	*Science sociale*	839
Charles Merki	*Archéologie, Voyages*	845
Carl Siger	*Questions coloniales*	850
Charles-Henry Hirsch	*Les Revues*	855
R. de Bury	*Les Journaux*	861
Maurice Boissard	*Les Théâtres*	865
Gustave Kahn	*Art moderne*	868
Georges Eekhoud	*Chronique de Bruxelles*	875
Henri Albert	*Lettres allemandes*	878
Henry-D. Davray	*Lettres anglaises*	883
Paterne Berrichon	*Variétés : « Barbares »*	888
Guillaume Apollinaire	*La Vie anecdotique : Prédiction de M^me Violette-Deroy. M. Henry de Groux. Les Cubistes. Le Doyen des écrivains d'art*	890
Mercvre	*Publications récentes*	892
—	*Echos*	893

La reproduction et la traduction des matières publiées par le « Mercure de France » sont interdites.

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1^er du mois suivant.

LIBRAIRIE ARMAND COLIN, rue de Mézières, 5, PARIS

LA FACE DE LA TERRE

(DAS ANTLITZ DER ERDE)

par ED. SUESS

Ancien Professeur de géologie à l'Université de Vienne, Associé étranger de l'Institut.

TRADUIT ET ANNOTÉ
sous la direction de EMM. DE MARGERIE

Nouveauté :

TOME III (2e PARTIE)

La Face de la Terre *(suite)*

Un volume in-8° raisin de XII-426 pages, avec 2 cartes en couleur et 124 figures dont 101 nouvelles (89 exécutées spécialement pour l'édition française), broché . . . . . 12 fr.
(Le Tome III et dernier comprendra trois parties).

Précédemment parus :

TOME I. — **Les Montagnes**
In-8°, XV-835 pages, 2 cartes en couleur et 122 figures dont 76 exécutées pour l'édition française, broché. . . . . 20 fr.

TOME II. — **Les Mers**
In-8°, 878 pages, 2 cartes en couleur et 128 fig. dont 85 exécutées pour l'édition française, broché . . . . . 20 fr.

TOME III (1re partie). — **La Face de la Terre**
In-8° de XII-530 pages, avec 3 cartes en couleur et 94 figures dont 67 exécutées spécialement pour l'édition française, broché . . . . . 15 fr.

Dernières Nouveautés

RAOUL BLANCHARD

Grenoble : Étude de Géographie urbaine

Un volume in-8° carré, 5 phototypies hors texte, broché . . . . . 3 fr.

Vte E.-M. DE VOGÜÉ

Trois Drames de l'Histoire de Russie

LE FILS DE PIERRE-LE-GRAND. — MAZEPPA. — UN CHANGEMENT DE RÈGNE.

Un volume in-18, broché . . . . . 3 fr. 50

G. GROMAIRE

La Littérature patriotique en Allemagne (1800-1815)

Un volume in-18, broché. . . . . 3 fr. 50

« HISTOIRES DES LITTÉRATURES »

8 volumes parus. — Demander le prospectus.

WILLIAM P. TRENT — Trad. HENRY-D. DAVRAY

Littérature Américaine

Un volume in-8° écu, relié toile, 6 fr. 50; — broché. . . . . 5 fr.

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN, 108, Boulevard Saint-Germain, Paris (VI^e)

Viennent de paraître :

BIBLIOTHÈQUE DE PHILOSOPHIE CONTEMPORAINE

Etudes de morale. *Critique des théories morales. La Patrie. La Justice. Questions de philosophie morale*, par **F. RAUH**, professeur à la Sorbonne, recueillies et publiées par H. DAUDIN, M. DAVID, G. DAVY, H. FRANCK, R. HERTZ, G. HUBERT, J. LAPORTE, R. LE SENNE, H. WALLON. 1 vol. in-8..... 10 fr.

La Synthèse en histoire. *Essai critique et théorique*, par **Henri BERR**, directeur de la *Revue historique*. 1 vol. in-8..... 5 fr.

L'Avarice, *Essai de psychologie morbide*, par **J. ROGUES DE FURSAC**. 1 vol. in-16. 2 fr. 50

La Pensée Humaine, *ses formes et ses problèmes*, par **Harald HOFFDING**, traduit d'après l'édition danoise par JACQUES DE COUSSANGE : avant-propos de M. E. BOUTROUX, de l'Institut. 1 vol. in-8..... 7 fr. 50

La Dépersonnalisation, par **L. DUGAS**, agrégé de Philosophie, docteur ès lettres et **F. MOUTIER**, docteur en Médecine, licencié ès sciences, 1 vol. in-16..... 2 fr. 50

Philosophie de la pratique. *Economie et Ethique*, par **Benedetto CROCE**, traduit de l'italien par HENRI BERIOT et le docteur JANKELEVITCH. vol. in-8..... 10 fr.

BIBLIOTHÈQUE D'HISTOIRE CONTEMPORAINE

Napoléon et l'Europe. Austerlitz. — La Fin du Saint-Empire, 1804-1806, par **E. DRIAULT**. 1 volume in-8..... 7 fr.

L'Esprit public en Allemagne. *Vingt ans après Bismarck*, par **Henri MOYSSET**. 1 vol. in-8..... 5 fr.

Les questions actuelles de politique étrangère dans l'Amérique du Nord. *Le Canada et l'Impérialisme britannique. Le Canal de Panama. Le Mexique et son développement économique. Les Etats-Unis et la crise des partis. La doctrine de Monroë et le panaméricanisme*, par MM. **A. SIEGFRIED, P. De ROUZIERS, De PÉRIGNY, Firmin ROZ, A. TARDIEU**. 1 vol. in-16 avec 5 cartes hors texte..... 3 fr. 50

La Politique douanière de la France, par **Charles AUGIER**, inspecteur principal des Douanes à Nice, et **Angel MARVAUD**, docteur en droit, chargé de mission par la Fédération des Industriels et Commerçants français ; préface de M. L.-L. KLOTZ, vice-président de la Chambre, ancien ministre des Finances. 1 vol. in-8..... 7 fr.

L'Effort allemand, *l'Allemagne et la France au point de vue économique*, par **Lucien HUBERT**, député. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

Recueil des instructions données aux Ambassadeurs et Ministres de France, *depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution Française*. XVII. Rome, par **Gabriel HANOTAUX**, de l'Académie française, tome II (1688-1723), avec une introduction et des notes, par JEAN HANOTEAUX. 1 fort vol. gr. in 8, sur papier de Hollande..... 25 fr.

Histoire de la représentation diplomatique de la France *auprès des cantons Suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés*, par **Edouard ROTT**. IV. 1626-1635 (1re partie). **L'Affaire de la Valteline** (1re partie, 1633-1635). 1 vol. gr. in-8..... 8 fr.

L'Idée Républicaine dans les pays monarchiques d'Europe, *Espagne, Italie, Hongrie, Belgique, Hollande*, par **Robert MEYNADIER**, préface de M. G. HANOTAUX, de l'Académie française. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

Politique extérieure. *La jeune Turquie. La France et l'Europe. La France et le Maroc. La France et l'Allemagne. La France dans le Monde. Une politique de Concorde*, par **L. HUBERT**, député. 1 vol. in 16..... 3 fr. 50

Traité des retraites ouvrières. *Commentaire théorique et pratique de la loi du 5 avril 1910*, par **P. PINOT** et **J. COMOLET-TIRMAN**, auditeurs au Conseil d'État. Préface de M. A. PICARD, membre de l'Académie des Sciences, président de section au Conseil d'État. 1 vol. in-8..... 6 fr.

Les chemins de fer et la grève. *Avant la grève. La législation nécessaire et les projets de décembre 1910. Les retraites des chemins de fer. Les législations étrangères et les grèves de transports. La démocratie financière. Les réintégrations*, par M. **Yves GUYOT**, ancien ministre des travaux publics. 1 vol. in-16..... 3 fr. 50

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT-POSTE

H. DARAGON, Libraire-Éditeur, 96, rue Blanche, PARIS

Téléphone 208-73 — *(Maison fondée en 1899)*

Vient de paraître :

PARIS-GALANT

Pour 1912 — 5e année

Almanach littéraire et artistique, orné de 150 illustrations

SOMMAIRE.— Les Tribulations de la Jupe-Culotte, par F. MITTON. — Le Nu au Théâtre. — Les Amours du XVIIIe siècle. — La Duchesse de Berri. — Chansons galantes. — Poésies et Contes sur les Baisers. — Papotages féminins. — Illustrations de Raloz-Hill-Niezale. — Reproductions de dessins du XVIIIe siècle. — Photographies d'actrices parisiennes.

1 joli volume sous couverture illustrée..... **0 90**

Vient de paraître :

LES CHANSONS GALANTES D'AUTREFOIS

Introduction — Notes — Biographies

Par **Paul MARION**

1 vol. in-8, papier vergé, 2 pl. gravées..... **12 »**

ANTHOLOGIE UNIVERSELLE DES BAISERS

Le Baiser dans les cinq parties du Monde
Le Baiser maternel. — Baiser d'époux. — Baiser d'amant.
Le Baiser dans les sciences, la littérature, la poésie, le théâtre, la chanson.
Le Baiser de la vie. — Le Baiser de la mort.

Sous la direction de **Marius BOISSON**

TOME I. — **ASIE (Chine, Japon, Perse, Asie Mineure, etc.)** 1 vol. in-8, 1 pl. gravée..... **10 »**

TOME II. — **EUROPE (Italie, Grèce, Espagne, Angleterre, Allemagne, Scandinavie, Belgique)**, 1 vol. in-8, 1 planche gravée..... **10 »**

TOME III. — **FRANCE (Ancienne et moderne)**, 1 vol. in-8, 1 pl. gravée..... **10 »**

La série se complètera par :

TOME IV. — **Afrique**, 1 vol..... **10 »**

TOME V. — **Amérique et Océanie**, 1 vol..... **10 »**

TOME VI. — **Supplément**, 1 vol..... **10 »**

GRATIS. — *Catalogue des livres d'occasion, 68 pp. sur Ana. — Ex-libris. — Histoire. — Littérature. — Flagellation, — Curiosa. — Argot.*

E. SANSOT & Cie, ÉDITEURS

PARIS. — 7 et 9, Rue de l'Eperon, 7 et 9. — PARIS

Viennent de paraître :

PAUL FLAT

Figures du Théâtre contemporain (1re Série). 1 vol. in-18 jésus..... 3 5

M. Paul Flat, que de nombreux essais ont classé parmi les plus éclairés de nos critiques étudie dans cet ouvrage les tendances particulières du théâtre contemporain, et ici peut-être encore plus qu'ailleurs, en même temps que par compétence incontestable, M. Flat se distingue par une indépendance et une sincérité absolues.

LOUIS THOMAS

Souvenirs sur Moréas, 1 vol. in-18 jésus..... 3 5

Jean Moréas, depuis sa mort, a été salué comme un de nos plus rares et un de nos plus purs poètes et sa renommée déjà grande de son vivant s'est considérablement accrue. Les mots de sa cru et les anecdotes le concernant se sont multipliés si abondamment que M. Louis Thomas, un spécialiste en l'espèce, en a fourni un recueil, qui sera, pour les admirateurs du poète, plein d'intérêt et d'agréments.

ÉMILE FAGUET

De l'Académie française

De la Vérité, 1 vol. petit in-12 couronne. Prix..... 1

Du Devoir, 1 vol. petit in-12 couronne. Prix..... 1

De Dieu, 1 vol. petit in-12 couronne. Prix..... 1

Ces trois volumes complètent la série des *Dix commandements* qui a obtenu, dès sa apparition, un succès considérable. La critique a été unanime à louer ces petits traités de morale qui, ainsi qu'on l'a écrit, resteront parmi les œuvres les plus fines et les mieux équilibrées de temps.

Épigrammes de Jean-Baptiste Rousseau, publié sur l recueils manuscrits et les éditions du XVIIIe siècle et précédées d'un avant propos par un bibliophile parisien. 1 vol. in-18 raisin, de la collection *Eroti Selecta*..... 4

Ce recueil est un riche écrin de galanteries libertines qui sera précieux aux érudits et a bibliophiles, il le sera aussi aux lettrés, car si J.-B. Rousseau rima pour les sociétés libertin et les après-soupers du Temple, il n'oublia jamais le respect dû à la langue et ses Epigramm sont des merveilles du genre.

Les Satyres du Sieur de Sigogne, extraites des recueils des manuscrits sat riques, choisies et réunies pour la première fois avec une biographie et d notes, par Fernand Fleuret. 1 volume in-18 raisin de la collection *Eroti Selecta*..... 4

Le Sieur de Sigogne, qui fut gouverneur de Dieppe, fut aussi, et surtout, l'un des plus lic cieux parmi les poètes de son temps. Il collabora à tous les recueils satyriques du XVIIIe siè mais plusieurs de ses œuvres étaient restées inédites ; M. F. Fleuret les a extraites des manusc où elles se cachaient. Aucune préoccupation de moralité n'a présidé au choix des pièces qui co tituent ce recueil, mais on y trouvera, dans toute sa saveur, cette verdeur libertine si caracté tique du XVIIIe siècle. La notice de M. Fleuret qui précède les poésies est remarquablem documentée et sera fort utile au public lettré auquel s'adresse cette collection.

LES ALLEMANDS
ET LA MUSIQUE FRANÇAISE
AU XVIIIe SIÈCLE

—

« Les Français n'ont point de musique et n'en peuvent avoir, ou si jamais ils en ont une ce sera tant pis pour eux! » — a décrété solennellement Jean-Jacques Rousseau dans sa fameuse *Lettre sur la musique française.*

En vain l'abbé Laugier défend-il l'élégante simplicité de Lully, qui a fait les délices de tout un siècle ; le touchant du récitatif de Clérambault ; le charme méditatif de Lalande ; l'esprit vif, léger et primesautier de Campra (1). Les dissertations, épigrammes en vers et en prose, les brochures soit pour défendre la musique française, soit pour attaquer l'italienne pleuvent de toutes parts.

> Au genevois qui répondra ?
> Le public par de vains murmures,
> Les écrivains par des injures,
> Mais Rameau par un opéra (2).

Et non seulement par un opéra. Rameau cherche à venger la musique française du ridicule dont le bilieux philosophe l'a couverte dans ses *Observations sur notre instinct pour la musique.* Le père Castel (3), M. Casotte (4), M. Yso (5), M. de

(1) *Apologie de la musique française*, par M. l'abbé Laugier.
(2) J.-G. Prodhomme, *la Musique française de 1753 à 1757.* Sammlb. der I. M. G.
(3) *Lettres d'un académicien de Bordeaux sur le fond de la musique*, et plus tard *Réponse critique d'un académicien de Rouen à un académicien de Bordeaux.*
(4) *Observations sur la lettre de J.-J. Rousseau au sujet de la musique française.*
(5) *Lettre sur celle de M. J.-J. Rousseau, citoyen de Genève, sur la musique.*

Morand (1), bien d'autres ont pris la défense de la musique française. Mais Rousseau avait pour lui son autorité renforcée par toute l'armée des encyclopédistes. Les Bouffons sont renvoyés, le *Coin de la Reine* où se groupèrent les fervents de l'art français croit triompher: malgré cela les accusations du citoyen de Genève pèsent encore longtemps sur la musique française et continuent jusqu'à nos jours.

Il m'a semblé intéressant de rechercher quelles étaient les opinions des grands Allemands du XVIIIe siècle sur cette question; sous quel drapeau se rangeaient-ils? est-ce sous celui de l'Italie ou celui de la France? et surtout reconnaissaient-ils l'existence d'une musique française?

A l'exception de Gluck, aucun des Allemands n'a pris ouvertement part à cette querelle entre Italiens et Français, qu'on ne manquait naturellement pas d'appeler querelle d'allemand (2). Tout fraîchement arrivé d'Italie et peu au courant encore de la musique française, Gluck écrit dans une lettre au rédacteur du *Mercure de France* :

L'étude que j'ai faite des ouvrages sur la musique du fameux Rousseau de Genève; la lettre entre autres où il fait l'analyse du monologue de l'*Armide* de Lully prouve la sublimité de ses connaissances et la sûreté de son goût et m'ont pénétré d'admiration.

Mais quelques années après, dans sa lettre à M. de la Harpe, après la première de l'*Armide*, il reconnaît qu'en parcourant les partitions des anciens opéras français il y a trouvé assez de beautés réelles pour croire que les Français avaient en eux-mêmes leurs propres ressources (3).

La guerre des Bouffons, qui a éclaté l'année de la mort de Bach, n'est pas la première de ce genre. La lutte entre musiciens français et italiens date déjà de l'époque de Charlemagne, qui emmena de Rome un corps de musiciens romains, ce qui déplut fort aux musiciens français (4).

Une grande querelle, qui a eu un certain retentissement,

(1) *Justification de la musique française adressée par elle-même au Coin de la Reine.*

(2) *Justification de la musique française contre la querelle qui lui a été faite par un Allemand et un Allobroge* de de Morand.

(3) *Lettres de Gluck et de Weber*, par M. L. Nohl, traduites par Guy de Charnacé. Paris, 1870.

(4) *Antiquités* de Fauchet (cité par Bonnet dans son *Histoire de la musique*, MDCCXV).

même à l'étranger, a éclaté du vivant de Bach dans les premières années du XVIIIe siècle après l'arrivée des chanteurs italiens à Paris que Mazarin avait fait venir pour représenter l'*Orfeo* de Luigi Rossi. L'abbé Raguenet s'extasiant sur la musique italienne dans son *Parallèle des Italiens et des Français*, Lecerf de la Viéville lui répond par une défense de la musique française en 1705 (1). Dix ans plus tard, Bonnet consacre dans son *Histoire de la musique* tout un chapitre à l'apothéose des Français au détriment des Italiens.

Mattheson connaît ces écrits, et cette querelle le passionne au plus haut degré. La musique française a en lui un fervent dévoué et fidèle.

Les Italiens peuvent bien se vanter, tant qu'ils veulent, de leurs voix et de leurs arts, mais qu'ils essaient donc d'écrire une véritable ouverture française et qu'ils l'écrivent dans son vrai caractère. Ce qui veut dire que la musique instrumentale des Français a quelque chose de particulier en elle, quoique les Italiens se donnent la plus grande peine au monde pour exceller dans leurs symphonies et concerts qui, certes, ne manquent pas de beauté, il faut cependant leur préférer une fraîche ouverture française (2).

Il faut avouer une chose dans la musique instrumentale et principalement dans la chorale et dans les danses, les Français sont imités par tout le monde, tout en restant inimitables (3).

Cependant il se laisse une fois emporter par son tempérament de polémiste et attaque avec véhémence les successeurs de Lulli.

Ils ont rarement, dit-il, des fondements sérieux, mais ils ne manquent ni de suffisance, ni d'opiniâtreté. Ils usurpent sans se lasser le nom de Lulli qui seul méritait la gloire... Mais il ne suffit pas d'écrire quelques ouverturettes ou une petite suite pour clavier avec une grande en-tête parisienne; qui désire avoir une réputation universelle, doit au moins être universel dans sa profession (4).

Mais il s'en repent et s'en excuse plus tard.

Un certain grand compositeur me reproche d'avoir, dans mon *Orchestre*, parlé des Français avec une certaine désinvolture; je me

(1) Lecerf de la Viéville, *Comparaison de la musique italienne et de la musique française*, 1705.
(2) Mattheson. *Das beschützte Orchestre*. Hambourg, 1777, pages 225-226.
(3) *Ibid.*, page 208.
(4) *Ibid.*, pages 209-210.

sens obligé d'infirmer cette insinuation, car elle ne concorde nullement avec mes idées, ayant les plus grands « égards » pour les Français et principalement pour leur musique instrumentale (1).

Quant à la musique de chant, Mattheson déplore que les jeunes Français s'efforcent trop de venger les Italiens et perdent ainsi leur naturel et leur légèreté mélodique et il conseille aux compositeurs de prendre pour modèle Lully et quelques-uns de ses célèbres successeurs plutôt que les Italiens (2). Mais là où les Français sont d'après lui absolument indépassables et inégalables, c'est dans la musique de danse ; ici le modèle français doit faire loi, car « *Frankreich ist und bleibet die rechte Tanzschule* ». La France est maintenant et restera toujours la véritable école de la danse.

Les bons danseurs qui visent les grandes scènes, ainsi que les compositeurs de théâtre, doivent étudier à fond ce style. Vous trouverez la confirmation de mes dires dans les plus grandes cours d'Europe, où les opéras et les grands ballets sont toujours réglés par des maîtres très experts dans le style français : je ne parle pas des mouvements, mais de la musique. Là, les œuvres de Lulli font loi pour tout le monde.

Dans ce livre Mattheson consacre (3) encore de très nombreux chapitres à la comparaison entre l'opéra, les décors, les danses et l'interprétation des Français, des Italiens, des Allemands et des Anglais, d'où il résulte que Mattheson et ses compatriotes connaissaient la musique française et la tenaient en très haute estime en lui donnant parfois la préférence sur l'italienne.

Jean-Sébastien Bach ne nous a pas laissé d'écrits sur l'esthétique, mais Philippe-Emmanuel, dans son *Versuch* (4), déplore que la jeunesse de son temps ignore la musique des Français qui a toujours servi de modèle à ses ancêtres.

Les idées de Mattheson doivent être communes aux gens de son époque, car nous les retrouvons chez Quantz à peu près identiques. Moins enthousiaste pour l'art français, ce dernier passe en revue les qualités et les défauts des deux nations sans donner la préférence à l'une d'elles. Ce sont, d'après lui,

(1) Mattheson, *Das Neu-Eræffnete Orchestre*. Hamburg, 1713, page 237.
(2) Mattheson, *Kern Melodischer Wissenschaft*. Hamburg, MDCCXXXVI, § 38.
(3) *Ibid.*, page 22.
(4) Carl Philipp Emmanuel Bach, *Versuch uber die wahre Art das Clavier zu spielen*. Berlin, 1762.

les deux nations qui, seules, ont des musiques originales, chacune possédant ses beautés particulières; les Allemands doivent l'amélioration de leur goût aussi bien aux Français qu'aux Italiens (1).

Après avoir exposé, dans de nombreux chapitres (2), les différences entre les deux musiques ennemies, il prie le lecteur de ne pas l'accuser de parti-pris, en avouant d'avoir lui-même puisé, pendant toute sa vie, aussi bien à la source française qu'à l'italienne (3).

Les Français, dit-il, sont plus consciencieux dans leurs compositions, leur musique d'église a plus de tenue, mais beaucoup plus encore de sécheresse que celle des Italiens. Ils préfèrent la marche naturelle à la chromatique. Leur mélodie est plus franche, plus touchante que la mélodie italienne, mais moins riche en invention. Ils soignent davantage l'expression juste des paroles que le charme de la mélodie...

S'il considère l'art du chant comme supérieur chez les Italiens, les Français selon lui tiennent la toute première place dans la musique chorale et dans les danses. Quant à l'exécution, Quantz, ainsi que Marpurg et Mattheson trouvent les instrumentistes français préférables à tous les autres (4).

Ils exécutent leurs pièces, dit-il, avec infiniment de netteté et de clarté, grâce à quoi on est sûr que du moins ils n'altéreront pas les idées du compositeur. Grâce à ces qualités ils doivent être plus recherchés dans les orchestres que les Italiens. Il est donc à conseiller à tout instrumentiste et principalement aux clavecinistes de commencer leurs études à la manière française (5).

N'oublions pas que les détracteurs de la musique française s'attaquaient non seulement aux œuvres, mais encore à leur interprétation. « Le chant français n'est qu'un aboiement continuel insupportable à toute oreille non prévenue », dit Rousseau, en ajoutant qu'on trouverait difficilement quatre instrumentistes en France sachant la différence de *piano* et *dolce* et capables de les rendre. Dans son *Dictionnaire de Musique*

(1) Johann Joachim Quantz, *Versuch einer Anweisung die Flœte traversire zu spielen*, mit einem Vorwort und erlauternden Anmerkungen von Dr Arnold Schering. Leipzig, 1906, XVIII, § 86.
(2) *Ibid.*, XVIII, § 52 et 89.
(3) *Ibid.*, XVIII, § 77.
(4) *Ibid.*, XVIII, § 67.
(5) *Ibid.*, XVIII, § 65.

il reproche à l'orchestre de l'Opéra de Paris d'être le premier en Europe pour le nombre des exécutants et le dernier pour la qualité de l'exécution, et pour cause : les symphonistes ne sont point à la hauteur, leur assommante manière de râcler, d'accorder, préluder à grand bruit, le défaut de mesure et le genre français qui est en général de négliger et dédaigner tout ce qui devient devoir journalier.

Fort heureusement on a une opinion toute différente des instrumentistes français en Allemagne. Mattheson trouve que l'exécution des Français « ist so *admirable*, so *unie*, und so *ferme* » qu'il n'y a rien au-dessus ; ils étudient tout par cœur et contrairement aux Allemands ne se gênent pas de répéter et d'essayer une pièce cent fois, pour arriver à la perfection (1).

La musique française, qui a eu contre elle la plupart des hommes de génie de son pays, a trouvé ses véritables défenseurs de l'autre côté du Rhin. Et les encyclopédistes se trompent quand ils s'imaginent avoir tous les étrangers de leur côté.

Votre dispute contre la musique italienne, — écrit Voltaire dans une lettre de Berlin, — est comme la guerre de 1701, vous êtes seuls contre toute l'Europe (2).

C'est un préjugé peu favorable à la Musique française, — écrit encore Rousseau, — que ceux qui la méprisent le plus sont précisément ceux qui la connaissent le mieux ; car elle est aussi ridicule quand on l'examine qu'insupportable quand on l'écoute.

Or, on connaissait fort bien les auteurs français en Allemagne. Voltaire lui-même parle des préférences qu'avait pour les symphonies françaises et les airs de danse un roi « qui entretient un des meilleurs opéras de l'Europe et qui, parmi ses autres talents singuliers a cultivé avec un très grand soin celui de la musique ». Il n'est pas difficile de deviner qu'il s'agit là de Frédéric le Grand, roi de Prusse.

L'engouement pour la musique française est probablement dû surtout aux trois élèves de Lully, allemands d'origine qui, revenus dans leur patrie, ont contribué beaucoup à la propagande de l'art de leur maître.

(1) Mattheson, *Das Besch. Orch.*, §. 226.

(2) Voltaire change d'ailleurs d'opinion vers la fin de sa vie, et dans une lettre adressée à M. de Chabanon il regrette la majesté gracieuse du récitatif de Lully, et tombe dans l'exagération contraire. « Par ma foi, écrit-il, la musique italienne n'est faite que pour faire briller des châtrés à la chapelle du pape. »

L'un d'eux, Cousser, fait paraître à Stuttgart, en 1682, un recueil sous le titre : *Compositions de musique suivant la méthode française*. En 1696, paraît en Allemagne un recueil de *Pièces de clavessin* (*Blumen Buechlein*) de Johann Kas par Ferdinand Fischer, Markgræfl Baa den-Baadischen Kapell-Meistern; ensuite *Musicalischer Parnassus*, *Ariadne Musica* et *Blumen Strauss* du même auteur (1) ; toutes ces œuvres sont écrites dans le goût français. Vers la même époque, le troisième élève de Lully, George Muffat, publie son *Florilegium Musicum*, où, dans la préface, il défend les ornements français contre les critiques des musiciens allemands :

Ceux qui sans discrétion décrient les agréments de la méthode française n'ont certes guère bien examiné cette matière et n'ont jamais entendu jouer de vrais élèves mais seulement peut-être des faux imitateurs de l'école de feu M. de Lully.

Nous venons de voir Mattheson, Quantz, Philippe-Emmanuel Bach grands fervents de la musique française. Or, Jean-Sébastien ne l'a pas été moins. Nous savons par Gerber qu'il avait une admiration pour François Couperin le Grand et le recommandait à ses élèves. Forkel et d'autres peuvent juger les idées de Couperin pauvres et sans force, mais ses pièces renfermaient trop de grâce, de noblesse et d'élégance, trop de beautés mélodiques, trop de raffinements harmoniques pour ne pas séduire l'auteur du *Clavecin bien tempéré ;* et je ne parle pas de la connaissance des secrets les plus intimes de l'instrument que le claveciniste de Louis XIV était le seul à posséder.

Les copies que Jean-Sébastien avait faites des pièces de Dieupart et du livre d'orgue de Nicolas de Grigny prouvent suffisamment que leurs œuvres lui étaient familières La musique de Lulli ne lui est pas non plus étrangère et c'est à elle qu'il doit son goût marqué pour les *Ouvertures françaises* qui enthousiasmaient aussi Mattheson et Telemann.

Encore élève à Lunebourg, lisons-nous dans la *Musikalische Bibliothek* de Mizler, Bach trouva l'occasion de s'affermir dans le goût français en écoutant fréquemment la compagnie musicale du duc de Celle formée en majeure partie par les Français.

(1) Johann Kaspar Fischer, *Sæmmtliche Werke für Klavier u. Orgel* herausgegeben von Ernst v. Werra Leipzig, Breitkopf u. Haertel.

Dans les recueils manuscrits des élèves de Bach, on trouve les copies de Marchand, Clérambault, Corrette, Dandrieu, Nicolas Le Bègue, d'Anglebert et d'autres que Bach avait sans aucun doute connus. Et si Voltaire, dans le chapitre *Artistes célèbres du temps de Louis XIV*, après avoir énuméré plusieurs dizaines de peintres ne cite guère que quatre musiciens, Jean-Sébastien Bach en connaissait davantage et sans doute plus intimement.

La vogue dont jouit la musique des Français en Allemagne ne diminue que vers la moitié du XVIII^e^ siècle, c'est-à-dire dans les dernières années de la vie de Jean-Sébastien.

§

Une question vient se poser assez naturellement : comment expliquer que durant tant de guerres entre musiques italienne et française on ne pense jamais à opposer à l'une d'elles la musique allemande?

La réponse n'est point difficile à donner. Les Allemands ne sont considérés à aucun moment comme de dignes rivaux dans les arts. Le Cerf de la Viéville mentionne dédaigneusement les Allemands dont la réputation « n'est pas grande dans la musique » et dont la musique est dure et pesante « comme leur génie ».

Lorsque vers 1705, Pantaleon Hebenstreit était venu jouer du cymbalum chez Ninon de Lenclos, on l'avait jugé d'autant plus digne de curiosité « qu'il venait d'un pays peu sujet à produire des hommes de feu et de génie (1). »

Et si les Allemands sont bien au courant de la musique des Français, ces derniers, sous Louis XIV, ignorent totalement l'art allemand. Bonnet lui consacre quelques pages dans son *Histoire de la Musique*, mais ce sont là des descriptions de quelques fêtes données à la cour de l'Empereur et dans le Palais de Munich avec des musiciens venus de l'Italie et dont « le grand succès fut cause que la musique italienne s'empara de toute l'Allemagne ». En 1723, Haendel est engagé avec sa troupe composée de deux femmes, deux castrats et un concordant pour une série de représentations à l'Académie royale de Musique, mais le traité ne reçut même pas un commencement d'exécution.

(1) Michel Brenet, *les Concerts sous l'ancien régime*.

Haendel est, je crois, le premier compositeur allemand, dont les œuvres sont interprétées en France. A une séance du concert des Tuileries, le 24 décembre 1736, le sieur Coremans fait entendre un air italien du fameux M. « Handel » ; en 1743 on donne au *Concert spirituel* un des *Concerti grossi* de Haendel. Quelques-unes de ses pièces pour le clavecin devaient être également connues, à en juger par le recueil factice de la Bibliothèque de Nantes comprenant entre autres une sonate de clavecin, un *Capriccio*, un *Preludio* et *Allegro* et une *Fantaisie* de Haendel (1). Et c'est à peu près tout.

Par contre Bach reste totalement ignoré des Français, de même Philippe-Emmanuel, bien que ce dernier jouît d'une telle vogue que Diderot, en passant par Hambourg, lui adressait la lettre suivante :

Je suis Français. Je m'appelle Diderot. Je jouis de quelque considération dans mon pays comme homme de lettres; je suis l'auteur de quelques pièces de théâtre parmi lesquelles *le Père de Famille* ne vous sera peut-être pas inconnue. Je viens de Pétersbourg en robe de chambre et sans une pelisse, en poste et sans aucun vêtement, sans cela je n'aurais pas manqué d'aller voir un homme aussi célèbre. Je le prie de m'envoyer quelques sonates pour le clavecin s'il en a de manuscrites et qui n'aient encore point été publiées; il aura la bonté d'y attacher un prix que je remettrai à la personne qui m'apportera ces sonates de sa part.

La seule observation qu'il me permettra de lui faire, c'est que j'ai plus de réputation que de fortune, conformité malheureuse qui m'est commune avec la plupart des hommes de génie sans y avoir le même titre.

Le seul Bach dont les œuvres sont jouées en France, c'est Jean-Chrétien, dont un motet à deux voix est exécuté au concert spirituel de 1773 et l'opéra *Amadis*, en 1779, qui donne lieu à un jeu de mots de peu d'esprit : « Il faudrait un pont à l'opéra pour passer le bac. » Mais cela nous amène à la seconde moitié du dix-huitième siècle. Je crois que si nous ajoutons encore aux pièces de Haendel citées plus haut un motet de Telemann, exécuté en 1738, nous aurons épuisé tout le répertoire allemand connu par les Français et d'où il ne leur était pas facile de se faire une idée juste sur la musique allemande de l'époque de Bach. Et l'auraient-ils connue, je

(1) Lionel de la Laurencie, *l'Académie de Musique et le concert de Nantes.*

doute fort qu'ils l'eussent goûtée et estimée. Les grands censeurs de l'Encyclopédie l'auraient certainement traitée de trop savante et de trop compliquée pour leur goût, de bizarre, de sèche, de froide et de bien digne de ces vestiges de barbarie qui ne subsistent, « comme les portails de nos églises gothiques, que pour la honte de ceux qui ont eu la patience de les faire » (Rousseau).

§

Il est intéressant de remarquer que les Allemands eux-mêmes n'ont point la prétention d'égaler la musique française ou l'italienne. D'ailleurs, quels sont les musiciens qu'ils oseraient opposer aux noms glorieux de la France et de l'Italie : Frohberger, Buxtehude, Pachelbel, Mattheson, Telemann, Haendel et les Bach?

Excusez du peu! Mais les Allemands poussaient leur modestie à ne même pas se reconnaître un style individuel. Les Italiens et les Français, disent-ils, sont les seules nations qui possèdent leurs musiques originales, la nôtre n'est qu'un mélange de toutes les deux; il n'y a pas de style allemand, il n'existe qu'un *gemischter Styl* que les Allemands manient souvent avec adresse, à l'instar de Lully. Mais ce dernier, quoique Italien d'origine, penchait plutôt vers le goût français pour complaire à la cour de Louis XIV, tandis que les Allemands doivent s'efforcer de réunir à dose à peu près égale les qualités des deux nations. Et les Haendel et les Bach, que les esthéticiens du dix-neuvième siècle traiteront de génies éminemment allemands, sont regardés par leurs savants contemporains comme une sorte de composite du goût français et italien sans aucun cachet d'origine.

Ce *Gemischter Geschmack* est bien la marotte de l'époque. Couperin réalise une fusion des deux styles dans ses *Goûts réunis* et célèbre l'entente franco-italienne dans ses *Apothéoses de Lulli et de Corelli*. Même les rivaux des Bouffons, comme Mondonville, par exemple, s'italianisent peu à peu, jusqu'au jour où la musique française, vers la fin du siècle, sombre dans un italianisme parfait.

Les Allemands ne reconnaissent le droit à une musique originale qu'à l'Italie et à la France, se réduisant eux-mêmes à la condition trop modeste d'imiter les deux nations. Cela ne les empêche pas de créer des œuvres monumentales qui d'ailleurs ne

sont pas estimées par les contemporains à leur juste valeur. Et à cette époque, que nous considérons comme le point culminant de la musique, les Allemands croient fermement à l'infériorité de leur art.

Mattheson va jusqu'à publier un écrit sur la décadence de la musique. Une décadence avec Bach et Haendel ! On trouvera, il est vrai, difficilement une étape dans la musique où les prophètes de malheur n'aient pas crié à la corruption du goût en prédisant la fin de l'art. Et le même Haendel traitera de décadent Gluck; Forkel trouvera tous les signes d'un goût corrompu chez Beethoven ; Chopin, Berlioz, Wagner seront traités chacun à son tour de dégénérés nous conduisant d'une ruine à l'autre.

Les critiques de notre art ressemblent trop aux astrologues des calendriers qui ne se lassent de nous prédire chaque année la fin du monde.

Un jour viendra peut-être où ils auront deviné.

§

Je crains que les faits que je viens de citer ne soient trop désordonnés, trop diffus.

Nous avons à présent plus de recul pour embrasser la musique du XVIIIe siècle ; cela nous permet, non pas d'émettre des opinions infaillibles,celles-là n'existant pas dans les questions d'art,mais nous pouvons du moins analyser à notre aise les jugements, que dis-je, les décrets des encyclopédistes.

La musique française était-elle vraiment à tel point déplorable? La musique italienne de l'époque lui était-elle vraiment à tel point supérieure ? La musique des Bach, des Haendel était-elle digne d'un tel dédain ?

« C'est au poète à faire de la poésie et à un musicien à faire de la musique, mais il n'appartient qu'au philosophe de bien parler de l'une et de l'autre. » C'est la phrase consacrée. Nous avons vu comme Rousseau et les encyclopédistes ont bien parlé de la musique française. Et si de grands philosophes sont à tel point outrés dans leurs jugements qu'attendre de ces censeurs qui ne sont autorisés à la critique ni par un passé littéraire, ni par par un passé musical, de ces pontifes qui, d'un ton méprisant et plein de fatuité, imposent despotiquement au public leurs pauvres opinions, en traitant de vieil-

les perruques les plus grands génies du passé et de maniéré ou de décadent tout effort de raffinement chez un jeune ?

Dans sa *Lettre sur Omphale*, Grimm dit que c'est aux philosophes et aux gens de lettres que la nation doit son goût pour la bonne musique. Je veux bien croire que les encyclopédistes, par leurs fameuses querelles, aient excité un intérêt pour l'art musical, mais leur flambeau jeta sur la musique française plus de fumée que de lumière.

Il m'a paru intéressant de démontrer que cet art fin et gracieux, qui savait s'élever vers la noblesse et la majesté, cet art si dénigré par eux, était tenu en haute estime en Allemagne et servit de modèle à des génies tels que Jean-Sébastien Bach.

WANDA LANDOWSKA.

CHARLES-HENRY HIRSCH

LA JEUNESSE DE VOITURE

Depuis plusieurs heures, dans l'atmosphère lourde du tripot ouvert, rue de l'Ecrivinerie, entre deux boutiques de libraires, Vincent Voiture jouait au reversi avec quelques étudiants picards. La chance ne le favorisait guère. Constamment, en ses mains, revenaient les cartes où, revêtus de brocart d'or, pompeux et ironiques, figuraient le roi Henri IV, la reine, les valets de chasse et de pied. Mais le quinola lui échappait sans cesse, le quinola ou valet de cour qui eût fait tomber en son gousset la poule gonflée de pistoles.

Il sentait, à cette heure avancée de la nuit, son escarcelle légère et peu de douceur en son âme. Il absorba les gouttes du sirop de coing qui doraient encore le fond de son gobelet. Et la liqueur veloutée lui rendit quelque optimisme. Tandis que l'un de ses compagnons de jeu distribuait les cartes de la dernière partie, il admira les tablées joyeuses et turbulentes qui environnaient la sienne. Engloutissant les pots de vin, gascons trépidants, tourangeaux hilares, normands rubiconds, lorrains et bourguignons sentencieux mêlaient leur allégresse. Plus loin, des Allemands épais et des Écossais blafards, assemblés autour de leurs officiers, buvaient gravement, en discutant sur quelque point de scolastique, la bière écumeuse et glacée.

De nouveau, il ouvrit, en éventail, les cartes où souriaient, hiératiques, les personnages fastueux. Il essaya de faire le reversi, mais une levée effectuée par l'un des joueurs l'en empêcha. Il dut même verser à cet heureux adversaire une somme équivalente à celle détenue par la poule. Cette malchance dernière le détermina au départ. Ses camarades d'ailleurs le suivaient. Ils se levèrent en tumulte. Et, à toutes les tables, les étudiants des différentes nations qu'agrégeait l'Université d'Orléans se dressèrent, le chapeau à la main, criant :

— Vivat, Picardie !...

Ils saluèrent et sortirent. On ne sait quelle tendresse descendait du ciel estival, poudroyant d'étoiles et blanc de lune. Troublé, Voiture abandonna ses compères à leur destin.

Volontiers, pour se consoler de l'infortune du jeu, il eût, par cette nuit ineffable où voguait un arome imprécis de cognassiers et de fleurs, tenté le hasard de l'amour. Mais il avait rompu avec les filles qui eussent pu, à cet instant, lui prodiguer leur chaleureuse étreinte.

Mince fantôme circulant entre les maisons claires aux lourds capuchons de tuiles et aux corps grêles, il atteignit les rues de la Tour-Neuve et du Bourdon-Blanc. Son logis s'élevait derrière les spacieux jardins du Palais épiscopal. Il gagna sa chambre et, le sommeil n'alourdissant point ses paupières, il s'accouda à la rampe de sa fenêtre ouverte. Il rêva. Devant lui s'érigeait l'église cathédrale Sainte-Croix, ensevelie sous les échafaudages des tailleurs de pierres, des maçons et des sculpteurs qui rebâtissaient son clocher et lui refaisaient un visage de décence et de foi. Plus loin, c'étaient, parmi les églises et les couvents en multitude, l'Hôtel-Dieu, la Maison de ville avec sa grosse horloge à l'image de saint Michel et le trou sinistre du cimetière Saint-Lazare. La ville prenait, sous le rayonnement lunaire, une apparence fantastique. Silencieuse, elle paraissait ne manifester plus de vie que pour supplier quelque divinité inexorable. De tous côtés, en effet, montaient vers la voûte illuminée du ciel les bras innombrables de ses clochers, campaniles, tours, tourelles et bastilles.

Mais Voiture savait bien que la cité était à jamais élue parmi les cités auxquelles souriait le visage de Dieu à cause de sa bénévolence ancienne pour Jehanne la Pucelle dont la haute statue commandait le pont de pierre sur la Loire limoneuse. Et si, durant cette nuit finissante, il la contemplait, pénétré d'une mélancolie inaccoutumée, cette mélancolie était faite du regret que les hommes accordent d'ordinaire aux sites familiers dont ils se séparent.

Car le jeune homme, dans quelques heures, ayant terminé ses études de droit, regagnerait Paris. Le moment était venu, pour lui, d'abandonner les divertissements de l'adolescence et d'envisager le problème de son avenir. Or, cet avenir ne s'ouvrait guère sur des perspectives riantes. Il aurait maintes luttes à soutenir pour se décrasser de sa roture. Le sort avait voulu qu'il naquît, en la bonne ville d'Amiens, rue Saint-Germain, à l'enseigne du *Chapeau de Roses*. Sous cette enseigne poétique, depuis plusieurs générations, les Voiture tenaient, en

plein quartier commerçant, parmi le tumulte des boucheries et poissonneries, les relents de la halle aux bêtes et du marché aux fleurs, un négoce de vins, laiteries et autres comestibles. Ils y acquirent la fortune et tous les titres de gloire par lesquels la bourgeoisie de cette époque démontre son honorabilité.

A la vérité, Voiture eut à peine le temps d'ouvrir les yeux aux paysages colorés de sa cité natale. Attirés à Paris par des possibilités de gains supérieurs, son père, Vincent, et sa mère, Jeanne de Cellemont, chargèrent sur le même chariot, parmi les futailles, le nouveau-né et les quatre fillettes qui le précédèrent dans la vie. Ils installèrent, rue Saint-Denis, leurs pénates. Là un autre enfant leur advint tandis que leur négoce s'accroissait en de notables proportions.

Car le sieur Vincent Voiture, homme fort adonné à la bonne chère et joueur impénitent, montrait un acharnement au travail qui explique sa réussite. Habilement, il s'introduisit à la Cour et ne tarda pas à en devenir, par l'entremise des seigneurs que sa verve de bon biberon captivait, le fournisseur attitré. La reine-mère, Marie de Médicis, apprécia particulièrement le vin sorti de ses caves. Elle voulait même qu'il prît l'engagement de lui en fournir en quelque circonstance et lieu qu'elle se trouvât. De telle sorte que l'opulence régnait en la boutique du bonhomme. Et, de même que la plupart des bourgeois de tous les temps, il souhaita, pour ses enfants, des situations éminentes. Les trois filles suivirent le sort commun qui consiste à être convenablement mariées. Des deux garçons, l'un inclina vers le métier des armes et promena sa fureur guerrière sur les champs de bataille de l'Europe. L'autre subit la discipline du collège de Boncourt...

Voiture, contemplant, de sa fenêtre, le spectacle de la ville endormie sur laquelle fluaient les primes lueurs du matin, se rappelait les misères de son adolescence et avec quelle horreur, au sortir des études où les poètes latins et grecs, espagnols et italiens, où les tendres aèdes de la Renaissance lui versaient l'ivresse de leurs rimes, il regagnait le Royaume du Vin que régentait son père. Ame en peine, il parcourait, sans orgueil, les celliers, les chais et les caves où se silhouettaient, en un clair-obscur pointillé du brasque éclat des chandelles allumées, les muids superposés et les foudres géants. Il assistait aux

opérations répugnantes des mouillages, des collages, des soutirages. Le tumulte d'un charroi actif l'assourdissait. Il haïssait les rudes hommes aux mains pourpres qui roulaient les futailles pleines et ceux qui, avec des gestes précis et des chansons gaillardes, les enchantelaient ou les cerclaient de feuillards. Un terrible fumet d'alcool le poursuivait partout. Les êtres et les choses en étaient imprégnés et lui-même le portait, dans la trame de ses vêtements, comme le parfum de sa caste mercantile.

C'était le temps où, pour oublier l'ambiance, il dévorait les romans de chevalerie. A la suite de Merlin l'Enchanteur, il hantait la cour des rois Vertigiers et Uter-Pendragon. Il assistait aux combats de monstres et aux châtiments des félons qu'engloutissaient des torrents enflammés. Il s'enthousiasmait aux hauts faits d'Arthur brandissant l'épée Escalibor, des chevaliers de la table ronde et de tous les redresseurs de torts qui pourchassaient, en leurs retraites obscures, le vice et l'impureté. Il faisait de Viviane, rayonnante de fraîcheur parmi les magnificences de la forêt printanière, sa compagne familière, et aussi d'Eglantine d'Avallon, éternellement en voyage sur son vaisseau doré qui traversait les villes emportant avec lui son onde.

Mais, aux paladins dont le royaume de Logres et l'Ile des Géants applaudissaient les exploits, il préférait le Damoisel de la Mer, le Beau Ténébreux, Amadis de Gaule, le chevalier au cœur tendre.

Le Damoisel de la Mer, en ce temps, pouvoit avoir seulement onze ans, combien que, veu sa grandeur, il paroissoit en avoir plus de quinze et, pour sa bonne grâce, estoit, tant de la royne que des aultres dames bien voulu et aymé.

En sa mémoire, les phrases romanesques s'imprimaient et les épisodes héroïques ou galants formaient des fresques détachées. Au sortir de ces ardentes lectures, l'esprit enivré de merveilleux, brave à l'égal de Galaor, pensif à l'exemple de Guilan, en quête de l'enjouée Mabile, de la belle Brioliane ou de Melicie la gracieuse, Voiture ne pouvait tout à fait, malgré des efforts méritoires, cacher à son père l'aversion que lui inspirait la vulgarité de son entourage. Seul de toute la famille il ne fraternisait pas avec les commis affairés et bavards qui noircissaient du papier dans les bureaux brumeux, et dédai-

gnait de lever, à la hauteur du front, le verre où coulent, amalgamés, le sang de la terre et la chaleur du soleil. Si bien que le négociant prenait en grippe le gamin négateur de sa race, le transfuge qu'il voyait échapper, par l'éducation, à la férule commerciale, le coquet qui, méprisant les efforts de son ascendance, grossirait les cohortes improductives de la nation. Il lui préférait, de beaucoup, son autre fils Florant, le soldat qui, grenouilleur comme lui, ne connaissait pas de volupté supérieure à celle de sentir les clairs liquides former, au fond de son estomac, une nappe d'où naissaient les fleurs de l'illusion.

Néanmoins Voiture, bien qu'il ait souffert de sa désaffection, conservait de la gratitude à son père de ce qu'il n'entrava point ses propensions intellectuelles. Celui-ci, en effet, comprenant qu'il ne transformerait pas son grêle rejeton en l'un de ces robustes hommes qu'il se glorifiait d'être, décida de lui faciliter l'accès des carrières libérales. Au sortir du collège de Boncourt, le jeune homme fut donc envoyé à l'Université d'Orléans, l'une des plus illustres par la hauteur de son enseignement.

Près de rentrer sous le toit familial, Voiture se remémorait les années adorables vécues, en plénitude d'indépendance, en la cité orléanaise. A la vérité, il ne fut pas un de ces élèves dont on signale le labeur prestigieux et qui veulent acquérir l'universalité des connaissances. Il ne fréquenta nullement la bibliothèque juridique à l'usage des « suppôts » d'Allemagne, installée au premier étage des Anciennes-Écoles, et encore moins celle ouverte par les bénédictins au prieuré Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Les grands amphithéâtres où professaient treize docteurs, sous la direction d'un Doyen ou Scolastique, lui apparurent toujours comme des endroits pleins de morosité. Il besogna modérément et se contenta d'arriver, d'un pas attentif et sage, à la conquête des degrés.

Classé, selon les règles de l'Université, parmi la « nation » picarde, il se soumit à ses lois, obéissant docilement à ses procureurs, bedeaux et autres officiers. On le vit, chaque année, assister, en l'église Saint-Pierre-Puellier, à la fête de l'Élévation de Picardie où, conformément à une fondation du chapitre d'Amiens, les étudiants de sa province reçoivent, en grande pompe, des habitants de Beaugency, une maille d'or en hommage.

Maisil ne se cantonna pas parmi ses compatriotes. Il lui plut de se mêler aux « guespins d'Orléans ». Il admira leur accordise, leur promptitude et leur habileté en toutes sortes d'affaires et de conjonctures. Au milieu de ces gens qui « ne sont pesants de bouche, point déguisez ny plastrez », de ces gens « parlans du fond de l'estomach, leurs cœurs et leurs langues jouans à mesmes ressorts »,il apprit à lancer la repartie gouailleuse, à décocher le brocard, à darder le « lardon ». Leur commerce corrigea en lui les exagérations de l'accent parisien et il sut donner aux mots, en les prononçant, leur pure tonalité. Il eut, de cette sorte, la voix merveilleusement préparée à nuancer la déclaration amoureuse.

De fait, s'il consentit parfois, partageant les exercices violents de ses camarades, à jeter la paume d'une main énergique, de beaucoup il préféra répartir ses loisirs entre les génuflexions de l'amour et les émotions du jeu auquel l'incitait l'hérédité paternelle. Le mail immense, ombragé de beaux arbres, qui longeait les remparts de la ville et protégeait la promenade des coquettes Orléanaises, hospitalisa davantage que les salles de l'Université l'étudiant à mine futée.

Maintes de ces caillettes furent pipées qui goûtèrent les gentillesses de son verbe ou celles de sa plume. Et il en recruta d'autres, moins relevées, mais aussi savoureuses, proche le fort Ravelin, au jardin des Apothicaires. Et, toutes en témoigneraient, le Voiture qui, par la porte de Bourgogne, les conduisait au sein de la forêt prochaine, se souciait médiocrement de mourir pour elles en littérature. Il les étourdissait, capricant et fol, de ses rires et c'était toujours à culbuter dans l'herbe molle que l'accident divin leur advenait inopinément.

Pourtant l'une d'elles se vanterait avec raison d'avoir incliné aux soupirs, aux versifications et à toutes les fadeurs le jeune homme délibéré. C'était une matoise qui possédait le génie de l'intrigue et souhaitait plutôt un mari qu'un amant. Elle attisait, en même temps que celle de Voiture la flamme parallèle d'un étudiant normand, le sieur des Hameaux. Les deux godelureaux se haïrent, comme il arrive d'ordinaire, et la jalousie fit jaillir leurs épées. Sur ce terrain guerrier, Picardie ne valut pas Normandie. Les doigts coupés par une estafilade, Voiture retourna à des distractions moins périlleuses.

N'importe ! Malgré cet échec, le jeune homme ne garde point

rancune à Orléans. Il lui semble, le quittant, perdre le plus délicat de son adolescence. Jamais il ne pourra prononcer le nom de cette douce ville, sans éprouver, sur les lèvres, comme une saveur de sucre et de confiserie. Car Orléans est la patrie des cognassiers dont les fruits, transformés en pâtes, marmelades, poulpes, gelées et sirops, ravirent le gourmand qui coexiste en lui avec le faune. D'avoir inventé cette confiture délectable qu'on appelle cotignac, cela est, à son avis, davantage méritoire à un peuple que d'avoir joué un rôle dans l'histoire. Si, plus tard, les circonstances permettent à son esprit d'imaginer un roman, il en situera les épisodes au bord de cette Loire dont il fera une rivière de sirop.

Il pense à ces choses puériles en rangeant ses coffres que, tout à l'heure, des hommes viendront prendre pour les transporter sur le coche de Paris. Ayant procédé à ses ablutions, il veut, une fois encore, revoir les sites auxquels sa mémoire sourit dans le passé. Par le matin, traversé de brises piquantes, il enfile les rues étroites où renaît la vie monotone. Privées de la magie nocturne, ces rues prennent une expression nouvelle. Leurs maisons de bois lézardées, pourries, comme écrasées sous le poids des larges auvents, présentent d'étranges visages de caducité et de maladie. Coquettes encore cependant, elles arborent, comme des dentelles et des fards, les modelages de leurs plombs, les fioritures de leurs charpentes, les décorations colorées de leurs enseignes.

Le jeune homme n'aperçoit que leur tristesse qui s'apparie à la sienne. Il est d'ailleurs distrait du décor par le mouvement des êtres en marche. Ce ne sont partout que hotteux chargés de légumes et harengères tenant en équilibre, sur leurs têtes, les paniers de poissons qu'elles offrent avec des cris stridents. Peu à peu, à mesure que l'heure avance, la multitude s'accroît. Les ménagères que l'on entrevoyait, à demi vêtues, aux fenêtres, évoluent autour des éventaires. Les artisans et maintes filles couronnées de coiffes claires, se rendent, à pas pressés, à leurs besognes. Des pâtissiers ambulants passent, les mains pleines de dariolettes chaudes. Les marchands de mouron, les charbonniers, les merciers, les mille promeneurs de denrées mêlent leurs mélopées.

Voiture, ahuri par ce tintamarre, comprend que le moment ne convient point pour revivre ses souvenirs heureux. Rapi-

dement il visite les quelques personnages, dont ses professeurs à l'Université, auxquels il tient à adresser son adieu. Puis il rejoint l'hôtellerie des coches.

Son voyage, jusqu'à Paris, n'est qu'un long somme entrecoupé de cauchemars. Il ne s'éveille qu'en vue de la capitale. Et c'est pour songer que, dans quelques instants, il va retomber sous la domination de son père, au Royaume du Vin. Cela ne le réjouit guère. Mais il se sent assez déterminé pour échapper, de nouveau, à cette sujétion.

Le bonhomme Voiture ne pense d'ailleurs nullement à lui imposer un service quelconque en sa boutique. Il l'accueille avec de grandes exclamations, heureux, au fond de soi, que le jeune homme apporte à la famille prospère un commencement de lustre intellectuel. Peut-être suppose-il que son mièvre héritier va, de ce pas, solliciter son inscription au barreau parisien et tenter les joutes oratoires, face à face avec l'illustre Simon Marion.

Mais le feutre goguenard sur l'oreille, l'épée au côté, Voiture ne rêve, en aucune façon, à la gloire d'endosser la robe. Il s'efforce, au contraire, d'oublier Cujas et toutes les études arides qui préparent l'esprit aux controverses juridiques. Il vagabonde, repris par la fièvre de Paris. Du quartier prodigieusement bruyant et coloré où les circonstances l'obligent à demeurer il n'emporta jadis que l'image exécrée de mercantilisme. A cette heure, sa trivialité le choque davantage encore. Rien, en effet, ne l'a prédisposé à en discerner la beauté voilée sous une rude enveloppe.

Pourtant la rue Saint-Denis est, par excellence, la rue vivante de Paris à cette époque, l'artère où circule le sang robuste de la cité close en ses remparts. Les rois l'élurent entre toutes pour s'y conjoindre au peuple et y entendre s'exprimer son amour. Elle s'ouvre, vers le lointain faubourg, par un arc de triomphe où les cortèges équestres des sacres, des mariages et des victoires trouvent déjà comme une figure d'apothéose. Puis elle s'élance, large et droite, vers le cœur même de la capitale. Innombrables, crevant de marchandises, les boutiques y forment, au bas des maisons chargées de tourelles et d'encorbellements, surmontées de pignons où grincent les girouettes, une double haie aux violentes polychromies. Car le riche négoce s'y étale à l'aise : les draperies sombres

où s'habillent les gentilshommes de province et les artisans ; les soieries multicolores où se vêtent les courtisans ; les merceries où papillotent, en girandoles, les galands orfévrés ; les épiceries où s'alignent boîtes, sacs et tonneaux ; les bijouteries où étincellent les joyaux parfumés ; les lingeries où s'éploient les batistes ajourées de points de Raguse et d'Angleterre voisinent avec les quincailleries brillantes d'aciers et de cuivre, les boucheries où pendent les quartiers sanguinolents de bétail, les grands hangars des marchands de bois et de fer.

Et comme le spectacle de cette rue lasserait le regard par le déroulement continu de boutiques éclatantes, il semble que les habitants en aient voulu adoucir les bariolures en la jalonnant de monuments où la religion et l'art mélangent leur double mystère.

Passant frivole que le risque des bousculades et le péril des véhicules crottés indisposent, Voiture ne daigne pas accorder son attention à ce décor admirable. Sans doute, rue aux Ours, où s'érigent tavernes et tripots, rue Mauconseil, où Gaultier-Garguille, Gros-Guillaume et Turlupin préludent à la farce sur la scène de l'Hôtel de Bourgogne, il fait des incursions nombreuses. Mais il ne s'aventure jamais vers les Halles et Saint-Jacques de la Boucherie, terribles géhennes aux ruelles sordides où, parmi l'ordure, grouille, ahane et tonne la multitude des métiers.

Invinciblement il se laisse attirer par les quartiers opulents. Aiguillonné par son père, il fait, de-ci de-là, quelques visites intimidées. Ignorant encore si le destin ne le forcera pas à s'acoquiner à la canaille du Palais, il cherche à s'y ménager quelques appuis. Un homme bizarre, le premier président Nicolas de Verdun, dirige, à ce moment, les destinées du Parlement de Paris. Bien qu'il haïsse ses manières brusques, son goût des quolibets, son physique même, « cette gueule de côté » qui émerge de la robe incarnate aux parements d'hermine, Voiture tente d'entrer en sa clientèle. Il lui adresse, avec humilité, une lettre et des vers latins. Puis, dans son antichambre, gonflée de fâcheux, il se livre à des attentes interminables. Mais si les audiences qui s'ensuivent procurent des douceurs à son amour-propre, elles ne lui ménagent nullement l'espoir d'une pension ou d'un office.

Du moins, cet essai infructueux de poésie latine, en le

détournant d'égaler sur le terrain de la pédanterie les moines et les jésuites faiseurs d'in-quarto où sommeillent leurs indigestes *Carmina*, l'invite à la douce occupation d'aligner des rimes françaises. Les poètes assurément ne vivent point dans l'opulence. Ce sont tristes hères assujettis à maintes platitudes et qui tendent désolément la main aux pistoles des grands. N'importe ! A quiconque n'est pas réduit à solliciter la charité insolente, la poésie ouvre, mieux que les recommandations, les hôtels sévères. Elle franchit allègrement les portes closes à la flatterie verbale. Elle va caresser le seigneur plein de morgue. Elle lui promet l'immortalité en échange de quoi il protège et pensionne.

Voiture n'a pas vainement appris la psychologie au collège de Boncourt. Il connaît cet état d'esprit dont les marchands d'immortalité ses confrères profitèrent largement. S'il doit, à cette heure critique de son existence, suivre leur exemple, du moins choisira-t-il, pour lui dédier ses premières stances, le prince qui, dans le royaume, marche immédiatement après le roi. Gaston d'Orléans enfant qui, sous le gouvernement du sieur de Brèves, s'initie à l'art des fortifications et aux mystères de la géographie, ne paraît guère apte à comprendre quel effort vient d'accomplir, en son honneur, la muse naissante du poète. Il démêle malaisément un sens en les quatrains abstrus qu'un courtisan lui offre, un matin, à son lever. Mais, autour de lui, les gens qui le dirigent jugent ces stances dignes d'une récompense. Et comme Voiture n'est, en somme, qu'un adolescent, c'est sa parenté qui recueille le fruit de son labeur.

Avec un sentiment même exquis des solidarités familiales, ce résultat ne devait point encourager Voiture à poursuivre sa carrière de quémandeur. Il abandonne donc momentanément toute idée de grossir les cortèges de thuriféraires qu'abritent les palais princiers. Modestement, il se contente d'explorer les parterres de la société bourgeoise. Des dames, et parmi elles, Mlle du Plessis-Guinégaud, goûtent déjà ce jeune homme aux lèvres parfumées de galanterie. Mais, s'il en est qui abdiquent pour lui plaire toute rigueur, il en est d'autres qui s'estiment assez pour imaginer qu'on doit mériter, par des actes notoires, leur abandon. Or, en fait d'actes, Voiture ne découvre pas d'autre lice où les accomplir que la lice poétique. Un amour infortuné dont la source ne nous est pas connue

l'engage à extérioriser en alexandrins la tristesse que lui cause l'incompréhension féminine. Longtemps il s'acharne sur cette tâche qu'il voudrait mener à sa perfection. Et le sonnet qui naît sous sa plume, alliant la tendresse à la grâce, l'ardeur à la mélancolie, brave encore la flétrissure du temps. C'est le fameux sonnet d'Uranie :

Il faut finir mes jours en l'amour d'Uranie.
L'absence ni le temps ne m'en sçauroient guérir
Et je ne vois plus rien qui me pust secourir
Ny qui sçust rappeler ma liberté bannie.

Dès longtemps je connois sa rigueur infinie,
Mais, pensant aux beautés pour qui je dois périr,
Je bénis mon martyre et, content de mourir,
Je n'ose murmurer contre sa tyrannie.

Quelquefois ma raison par de foibles discours
M'incite à la révolte et me promet secours :
Mais, lorsqu'à mon besoin je me veux servir d'elle,

Après beaucoup de peine et d'efforts impuissans,
Elle dit qu'Uranie est seule aimable et belle
Et m'y rengage plus que ne font tous mes sens.

A la satisfaction intime qu'il éprouve à relire ces vers, Voiture juge qu'ils approchent de la perfection rêvée. Il voudrait en avoir l'assurance. Avant de les envoyer à la belle qui les inspira, il imagine de les soumettre à l'un de ces censeurs qui perdent leurs journées à discuter âprement sur le talent de leurs contemporains. Il se souvient d'avoir précisément rencontré, quelques jours plus tôt, un homme, Jean-Louis Guez, sieur de Balzac, qui passe pour savant et dont les lettres circulent, emportant l'admiration unanime. Ils devisèrent agréablement ensemble et se promirent de se visiter. A la vérité, si la conversation de cet épistolier le captiva, son visage « couvert de nuages », ses manières tranchantes lui déplurent singulièrement. Du moins trouvera-t-il en lui un juge dénué de complaisance. Il décide donc de l'aller voir.

Or Balzac, dans le logement momentané qu'il occupe, le reçoit les yeux riants et la mine avenante. Voiture ne s'explique pas quelle transformation s'est produite dans son attitude. Mais il comprend bientôt quelle influence s'exerce, à cette heure, sur son esprit. C'est que l'Angoumois possède, en sa

chambre, le jovial Boisrobert et que nul ne saurait, en compagnie de Boisrobert, pactiser avec la tristesse.

Voiture s'attendait à subir une séance de rude contestation. Le voici transporté au pays de l'anecdote et du conte à rire. Il ne déteste pas, non plus que Balzac, le sarcasme et la médisance. Il le séduit d'entendre le subtil Normand dépouiller de leur masque d'hypocrisie les êtres qu'il coudoie à la Cour et ceux même qu'il encense. La politique et l'amour fournissent matière à leur causerie étincelante de bons mots. Et lorsque enfin, comme il devait naturellement advenir, ils entament le chapitre de la poésie, Voiture sort de sa poche le papier où frémissent ses vers incandescents. On les lit. Et c'est, tout aussitôt, un concert d'éloges. Boisrobert, dont les rimes aisées et plaisantes animent les Recueils, embrasse, transporté, le poète qui débute par un chef-d'œuvre. Il offre de l'introduire à la Cour ou, tout au moins, d'y multiplier les copies de ce sonnet précieux comme un joyau.

Mais Balzac, plus modéré dans son enthousiasme, refuse les suffrages de la Cour, incapable, à son avis, d'encourager le génie et que l'on voit, tous les jours, prodiguer ses bienfaits aux bateleurs et aux histrions. Ce qu'il offre, à son tour, c'est d'intéresser à l'œuvre de son ami le maître entre tous respecté, l'illustre et le divin Malherbe. Il la lui soumettra la première fois qu'il lui sera permis de le voir en la chambre de Racan, chez M. de Bellegarde. Boisrobert n'ose pas insister et Voiture se retire l'âme pleine d'émotion et d'espoir.

Obtenir l'approbation de Malherbe, cela équivaut alors à une consécration. Le bonhomme n'est point tendre, en effet, pour les poètes et même pour la poésie. Cette dernière, selon son opinion, constitue une occupation dérisoire et les gens qui s'y livrent, à commencer par lui, se montrent utiles à l'Etat à l'exemple des joueurs de quilles. Il professe à l'égard des hommes en général et de ses confrères en particulier le plus grand mépris. Il écrase sous ses persiflages féroces les porte-lyres qui lui paraissent travailler selon des méthodes défectueuses. Il supprime Ronsard de la littérature. Et Régnier, Desportes, Bertaut sont, à l'entendre, autant de farceurs dignes de débiter leurs fadaises sur le Pont-Neuf. Il a cependant des disciples, Racan, Colomby, Touvant, Maynard, Yvrande

qui, assouplis à sa rude autorité, bâtissent des œuvres riches et fortes.

C'est pourquoi connaissant ces choses, Voiture attend avec impatience la décision du Maître. Or, les paroles que Balzac lui rapporte, près de repartir pour sa province, lui procurent une allégresse sans mélange. Malherbe parcourut son sonnet avec une surprise ravie. « Il s'estonna qu'un aventurier qui n'avoit point pris attache ny ordre de luy eust fait un si grand progrès dans un païs dont il disoit qu'il avoit la clef. »

Désormais Voiture peut tout entreprendre en poésie. L'appréciation de Malherbe, colportée par Balzac et par ceux qui l'entendirent, parcourt les ruelles et la Cour. C'est pourquoi le jeune homme ne s'étonne nullement, un soir, en rentrant au domicile paternel, de trouver une lettre de son ancien condisciple au collège de Boncourt, Claude de Mesmes, comte d'Avaux. Cet homme, qui incline vers la diplomatie à laquelle le prédisposent, sinon beaucoup de cervelle, du moins une grande politesse, une douce sociabilité, quelque érudition, une connaissance parfaite de la politique, l'élégance d'un muguet, cet homme n'affiche, pour le moment, qu'un goût violent pour les femmes. Sa lettre contient, avec mille protestations d'amitié, force latin et une longue narration galante.

Vagabondant un jour parmi les bâtis de la foire Saint-Germain, écrit-il, il rencontra, en un tripot où, les cartes à la main, elle perdait toutes les pistoles de sa bourse, une femme qu'il devina charmante sous le masque. Il l'aborda et leur double penchant à la raillerie les unit. Elle est, depuis peu, l'épouse du sieur de Sainctot, trésorier de France à Tours. Elle a trois frères épars dans les cabarets dont l'un, Vion Dalibray, se glorifie d'être un compagnon de Saint-Amant en poésie et en débauche. Elle craint fort l'humeur jalouse de son mari. Néanmoins elle ne ferme point sa porte à l'amour lorsqu'il se présente avec esprit. Elle affectionne quelques dames agréables parmi lesquelles Voiture trouverait sans doute un divertissement. Qu'il se hâte donc de se rendre à l'invitation de son ami.

Cette épître allèche singulièrement Voiture. Il a déjà oublié la cruelle pour laquelle le *Sonnet d'Uranie* jaillit de son cœur à sa plume. Lorsqu'il se présente au rendez-vous fixé par d'Avaux, on ne sait lequel des deux embaume davantage que

l'autre la civette. Ils s'étreignent et ils causent dans le carrosse qui les emporte. Voiture éprouve une joie vraie à revoir le mince visage de son camarade et admire en lui ce raffinement de manières qui, plus tard, au cours de ses ambassades, impressionnera les princesses allemandes.

Cependant les choses ne vont point au gré des deux compères. Mme de Sainctot, appréhendant le scandale, refuse de recevoir Voiture. Le jeune homme devra demeurer dans la rue et y attendre des circonstances favorables. Il se résigne, une première fois, avec dépit à accepter cette décision funeste. Il lui déplairait d'ailleurs d'apparaître à la fine trésorière sous la figure d'un fâcheux. Néanmoins, comme d'Avaux l'invite à espérer un sort meilleur, il consent à l'accompagner plusieurs fois encore. Croquant le marmot, lançant par la rue, où il va et vient rageusement, des jurons sonores, il avise, certain jour, une fille qui, de sa fenêtre, considère son manège. Il surprend sur son visage, en même temps que de l'ironie, on ne sait quel air engageant. Elle ne se signale pas assurément par cette beauté fameuse dont les romanciers espagnols parent leurs héroïnes. Elle est pourtant attirante. Elle lui fournirait une diversion aimable à l'ennui de l'attente.

Incontinent il lui adresse des signes. Elle sourit, puis, modestement, ferme sa fenêtre. Voiture envisage comme une promesse ce sourire. Le lendemain, il obtient que la fenêtre demeure ouverte. Jour par jour il gagne du terrain. A sa mimique répond une mimique semblable. Puis la parole s'ajoute aux gestes. L'heure sonne bientôt où les réserves et les pudeurs s'évanouissent. Le jeune homme se moque de Mme de Sainctot. Il a, pour patienter, une occupation délicieuse.

Mais le maladroit gâte aussitôt cette liesse imprévue. A peine entré dans la vie, il s'accable stupidement d'une paternité clandestine. Il paie amèrement sa joie fugitive. Néanmoins il ne se considère pas comme engagé par cet acte grave. Les gens de peu, à cette époque, servent, sans se plaindre, aux plaisirs de la bourgeoisie et de la noblesse. Ils n'ont guère de recours contre elles. Les promesses de mariage écrites offrent seules quelques chances d'être sanctionnées par les juges. Encore s'en délivre-t-on en payant de fortes amendes.

Voiture ne trouve point heureusement en sa maîtresse une adversaire désireuse d'esclandre. Il répare le dommage et pro-

met d'assurer l'existence de l'enfant inopinément survenu. On ne lui demande pas davantage. Il ne consentirait d'ailleurs jamais à aliéner sa liberté au moment même où Mme de Sainctot se résoud à le recveoir. Car, sur la prière de d'Avaux qui, peut-être, sent la lassitude venir, la jeune femme entrebâille son logis au poète.

L'impression première de celui-ci, en face de cette trésorière galante, se présente un peu confuse. Il en goûte évidemment l'apparence physique, le charme un peu nuageux de pastel. Elle ressemble à quelque Clouet suranné qu'eût, de son crayon robuste, retouché du Monstier. Sur le front spacieux les cheveux blonds se penchent et paraissent, réfléchis par les yeux, y noyer leur or tendre. Le teint blanc, nuancé de rose léger, détourne l'attention du nez défectueux. L'éclat nacré des dents atténue la bouderie de la bouche. Le col prolonge, sous le mouchoir soyeux, où l'on devine les formes rondes et fermes de la gorge, les délicates tonalités de la carnation. Et tout le corps flexible accuse, voilé d'étoffes claires, l'agréable pureté de ses lignes.

Mais Voiture voudrait que cette femme lui apparût toujours muette ainsi qu'une statue. Sa voix, à la vérité, ne le choque point, mais son langage. Car elle parle un étrange galimatias, usant avec la plus étonnante impropriété des termes ordinaires de la conversation. Par là, d'ailleurs, elle se décèle merveilleusement femme, parce que toute proche de l'enfance. Il lui faut tout expliquer. Elle ne cache pas son inexpérience et son goût de devenir savante.

Evidemment d'Avaux se refuse à lui prêter sa science. Le rôle d'éducateur ne convient guère à un coquet de son espèce. Ayant savouré, de Mme de Sainctot, toutes les délices qu'il en attendait, il songe déjà à se ménager une retraite. Lorsque Voiture intervient dans sa liaison, il se garde de la jalousie. Il favorise leur conversation et même parfois s'esquive, en apparence appelé par des affaires, en réalité leur facilitant les heures d'intimité qui assureront sa délivrance. Et Voiture, s'il saisit nettement l'intention de son ami, feint cependant de ne la point comprendre.

Car, cela est évident, la jeune femme lui plaît de jour en jour davantage. Bien qu'elle confonde le pathos avec le beau langage, cela ne l'empêche nullement d'avoir l'esprit allègre,

d'aimer la lecture, de jouir de la poésie. Sous couleur de la cultiver, il en entreprend le siège. Et il semble que les événements se rendent complices de d'Avaux. M. de Sainctot, en effet, dont la présence gênait parfois la liberté des amants, disparaît de ce monde. Ce n'était pas un homme encombrant non plus qu'un imbécile. Il se défiait, avec juste raison, des freluquets qui garnissaient sa maison. Quoique adonné aux finances, il tournait agréablement l'épigramme. Il méritait, tout au moins, le bonheur conjugal. Il laisse à sa veuve trois enfants dont elle négligera terriblement l'éducation.

Mme de Sainctot se préoccupe modérément, en effet, des deux filles et du garçon qui demeurent pour juger sa frivolité. Le chagrin qui flétrit la jeunesse disparaît bientôt de son âme légère. Et Voiture trouve sans tarder l'occasion de célébrer sa beauté. L'ayant aperçue en un ballet où elle figurait sous la tunique de Minerve, il lui écrit incontinent :

Les Grâces qui suivent toujours
La douce mere des Amours
Vont à vous comme à la plus belle
Mesme ce Dieu qui sçait voler,
S'il vous voyoit mise auprès d'elle
Ne sçauroit à laquelle aller.

L'hommage la flatte. Mais Voiture lui en réserve un plus éclatant encore. Il veut vaincre sa résistance qu'il considère déjà comme anormale. Il s'est borné jusqu'alors à lancer de maigres rimes dont les ruelles se sont à peine émues. Il faut, pour qu'il obtienne à la fois satisfaction de la dame et applaudissement public, qu'il se livre à quelque galanterie supérieure. Il achète, un matin, en la boutique d'un libraire, la traduction du *Roland furieux*, que publia récemment François de Rosset. Il n'a, l'achetant, d'autre intention que se plonger dans le romanesque et le merveilleux. Mais voici que brusquement les pages ardentes du poète italien l'inspirent. Les phrases se forment d'elles-mêmes sous la plume. Né d'un hasard, l'épistolier se révèle qui va bientôt concentrer l'admiration des beaux esprits.

Or, cette lettre, Mme de Sainctot, comparée à l'Angélique de l'Arioste, pourrait l'avoir par la voie ordinaire de la poste. Sans doute la goûterait-elle, sans doute la répandrait-elle, orgueilleuse de se voir mise en parallèle avec les héroïnes

de l'épopée. Mais Voiture souhaite qu'elle lui parvienne par la voie extraordinaire que Roland lui-même eût imaginée. Imprimée en quelques heures, substituée à la dédicace que François de Rosset plaça en tête de sa traduction, elle apporte à Mme de Sainctot la double idolâtrie du paladin de l'épée et du paladin de la plume.

Madame, voicy sans doute la plus belle aventure que Roland ayt jamais eue, et lorsqu'il défendoit seul la couronne de Charlemagne, et qu'il arrachoit les sceptres des mains des rois, il ne faisoit rien de si glorieux pour luy qu'à cette heure qu'il a l'honneur de baiser les vostres...

Cette gentillesse, immédiatement commentée, devait avoir sur le sort de Voiture des conséquences heureuses. En même temps qu'il lui cède définitivement la place, d'Avaux introduit le jeune homme à la Cour. Là, celui-ci constate qu'une simple lettre galante, même vantée par les ruelles, ne procure pas à son auteur d'avantages appréciables. Perdu dans la foule des courtisans, il subit la bousculade impertinente des huissiers et jamais n'arrive à susciter l'attention du monarque.

Néanmoins un hasard le met en présence d'un personnage avec lequel il va se lier d'une amitié vive. Claude d'Urre du Puy Saint-Martin, seigneur de Chaudebonne, occupe, en la maison de Gaston d'Orléans, la charge de premier maréchal des logis aux suisses de la garde. Lorsque son service ne le retient pas auprès de Monsieur, il cherche aventure à la Cour et dans les maisons où l'on mène joyeuse vie. Les femmes apprécient sa conversation brillante, sa propreté, son luxe. Les hommes le savent honnête, scrupuleux, serviable et brave. On l'accueille partout avec un sourire et les vaudevillistes lui prêtent des bonnes fortunes nombreuses.

Il est évidemment l'être qui doit le mieux du monde séduire Voiture et le comprendre. Il connaît, lorsqu'il le rencontre, la lettre adressée à Mme de Sainctot. Il compte parmi ceux qui aiment la grâce de cette déclaration amoureuse. Si le destin lui eût donné la faculté d'écrire, il eût agi de manière analogue. Il se déclare donc heureux de féliciter l'auteur de cette mignardise. Leur conversation prend, dès le premier moment, le ton de l'intimité. Les confidences réciproques montent à leurs lèvres sans qu'ils puissent les retenir. Ils quittent ensem-

ble le Louvre, où les plus altiers seigneurs se disputent un regard du roi.

Ils vont, discourant, devant eux, parmi les allées aux arbustes taillés du jardin des Tuileries. Voiture, nerveusement, exprime ses désillusions et ses rêves. Il a vingt-huit ans, peu de bien et une origine qui ne lui permet pas grande ambition. Depuis de nombreuses années déjà, il cherche, sans la trouver, sa voie. Le génie, sous aucune forme, ne le tourmente. Il méprise le parasitisme de ses confrères en poésie. Dans ce vaste Paris, où la fortune et la gloire appartiennent aux intrigants, il erre comme une âme en peine.

Chaudebonne écoute sa plainte. Et lorsqu'elle s'est tout entière formulée, il parle à son tour :

— Évidemment, Monsieur, dit-il de sa voix rauque, vous êtes trop galant pour demeurer dans la société bourgeoise. Il faut que je vous en tire.

Il lui apprend alors que, non loin du Louvre, rue Saint-Thomas, s'élève un hôtel où se réunissent quelques gens d'esprit. Il en est le familier. On en aperçoit d'ailleurs, de l'endroit où ils se promènent, les bâtiments aux toits aigus. C'est l'Hôtel de Rambouillet. Il lui en facilitera l'accès. Mais auparavant que de l'y présenter, il devra s'assurer du consentement de la marquise, consentement quasi-certain, l'exquise femme n'étant qu'indulgence et bonté. Désormais, reçu en cette maison, il sera comme revêtu d'une noblesse. Il pourra aspirer aux hautes charges de l'État et nulle porte ne se fermera devant lui.

Lancé dans son panégyrique, Chaudebonne n'entend pas les protestations reconnaissantes de Voiture. Lorsqu'ils se quittent, charmés l'un de l'autre, le jeune homme comprend qu'en effet il est, pour lui, d'un intérêt immédiat de pénétrer en cette maison.

Il attend impatiemment, quelques jours durant, l'avis que Chaudebonne lui doit envoyer. Mais celui-ci ne lui adresse point la lettre d'invitation souhaitée. Un soir, plus parfumé que de coutume, reluisant de brocart, de galands, de dentelles et de pierreries, il vient lui-même quérir le jeune homme. Et comme Voiture s'étonne de le voir, en vêtement de parade, éclairé d'un contentement inaccoutumé :

— Hâtez-vous, lui dit-il, il y a grande fête à l'Hôtel de Rambouillet où je vous amène. Le marquis et la marquise reçoi-

vent le duc de Buckingham, qui a manifesté le désir d'entendre la voix admirable de Mlle Paulet.

Voiture s'habille soigneusement. Ils partent. Les voici bientôt, à l'Hôtel de Rambouillet, en une grande salle tendue de cuir doré sur fond rouge et vert. Des sièges nombreux y sont disposés, attendant les invités qui s'y assiéront tout à l'heure. Une chapelle ornée de dentelles d'or, de chandeliers et de bibelots d'argent occupe, vis-à-vis d'une cheminée monumentale, un pan de muraille. Disséminés, entre les fenêtres immenses, ouvertes du plafond au parquet sur les jardins, des tableaux pieux, la Naissance de Jésus-Christ, Notre-Dame de Liesse, voisinent avec les portraits en pied de Charles IX, Henri III, Henri IV et Marie de Médicis. Tout est disposé avec un sentiment parfait des concordances de couleurs.

Voiture voudrait s'attarder davantage à son examen étonné, mais, se détachant d'un groupe de seigneurs au milieu duquel il causait avec animation, un homme maigre et grand s'avance, trébuchant entre les chaises, vers Chaudebonne. S'il n'était vêtu de tabis bleu chamarré de galands, si la croix de chevalier des ordres ne brillait sur sa poitrine, Voiture le prendait pour l'intendant de l'Hôtel. Il a, en effet, avec l'allure hésitante, la mine vulgaire, front bombé, sourcils épais sur des yeux éteints, nez busqué, lèvres épaisses, menton pointu, on ne sait quoi d'antipathique. Mais dès qu'il a parlé, le jeune homme reconnaît en lui M. de Rambouillet à sa voix « concertée et discrète ». Le marquis, en effet, usant de son amabilité de diplomate, l'enveloppe de compliments aisés, de mots assemblés avec grâce et qui forment comme une caresse verbale. Puis il l'amène, toujours trébuchant, vers le groupe des seigneurs qu'il abandonna pour le recevoir. Nullement intimidé, Voiture trouve une gentillesse à dire au maréchal de Bassompierre et une goguenardise à lancer au sieur d'Aumont. Le duc de Bellegarde, vieillard blanchi sous le harnais de la galanterie, pour répondre à son salut, interrompt l'entretien auquel le contraignaient le baron de Villeneuve et le poète Racan, personnage dont l'habit de taffetas-céladon accentue la mine de fermier.

Ainsi Voiture, présenté par M. de Rambouillet, entend les plus illustres noms de France retentir à son oreille. Successivement il s'incline devant le duc de la Trémouille, les maré-

chaux de Saint-Luc, de Schomberg, de Saint-Geran. Le marquis de Liancourt, qui partagea le libertinage et la débauche de Théophile, les comtes de Maure et d'Etlan, tous deux adonnés aux couplets satiriques, le sieur de Vaugelas, long et triste fantôme que le culte de la grammaire rend à demi fol, se gagnent par la courtoisie de leur accueil.

Cependant M. de Rambouillet charge Chaudebonne, accaparé par le marquis de Clermont et le duc de Villars, de conduire Voiture aux dames. Il se plaint de marcher difficilement, souffrant d'une « fluxion » au genou. Or, tandis que les deux compères traversent diverses pièces admirablement décorées et meublées, à Voiture qui l'interroge sur la maladie du marquis, Chaudebonne explique :

— Ce n'est point maladie. M. de Rambouillet est quasi aveugle à la suite d'une blessure reçue en sa jeunesse. Mais il n'en veut pas convenir bien qu'il lui faille un écuyer pour le mener. C'est chez lui coquetterie. Il craindrait, avouant son incommodité, qu'on ne le jugeât méprisable et ridicule.

Comme les deux amis atteignent l'antichambre qui précède la chambre bleue, où Mme de Rambouillet reçoit les dames, ils se heurtent à trois personnages qui chuchotent dans l'ombre. L'un tout aussitôt se fond en excuses. C'est un grand homme précocement ridé qu'auréolent des mèches de cheveux blancs et « un filet » de barbe grise. Dès qu'on lui a nommé M. de Gombauld, Voiture salue avec déférence le poète dont, s'il eût été plus déterminé, la reine-mère Marie de Médicis eût fait ses délices au déduit. Mais ce maniaque de dignité laisse passer toutes occasions de saisir la fortune. Il se croit perpétuellement persécuté. On le supposerait agitant, dans la pénombre propice, des affaires d'importance. Point. Il conte à ses deux compagnons comment lui advint l'adversité horrible de recevoir quelques gouttes de pluie sur ses bas en soie vert de mer. Les autres le plaignent en souriant. Ils ont mesuré, depuis des années qu'ils l'entendent geindre, la gravité de ses disgrâces. Néanmoins le premier, Henry Arnault, abbé de Saint-Nicolas d'Angers, dont les yeux immenses éclaircissent l'air renfrogné, comme le second, Robert Arnault d'Andilly, figure ironique aux paupières cillantes, inventent encore des phrases pour le réconforter.

Cependant qu'ils lui prodiguent les consolations dérisoires,

Voiture se contemple en un petit miroir au cadre d'ébène et se livre à des évocations. Il songe que le visage aigu, la belle barbe, les yeux langoureux, la fraise en dentelles du cavalier Marin se réfléchirent en cette glace impassible et qu'en cette antichambre la suffisance impertinente du napolitain affronta la rudesse incisive de Malherbe. Le corps et les membres boudinés par des superpositions grotesques de chemises et de bas, le frileux normand crachotait sur les chenets de cuivre de cette cheminée, tandis que l'autre, promenant sa morgue entre les cabinets de la Chine, les guéridons chargés de bibelots rares, les coffres couverts de cuir, les chaises tapissées de point de Hongrie, récitait, en gesticulant, les vers alambiqués de l'*Adone*.

M. de Malherbe! Ah! combien Voiture regrette que M. de Malherbe soit occupé en Provence à venger l'assassinat de son fils. Quel honneur c'eût été pour lui de l'entendre vitupérer, au coin de cette cheminée, les poètes à la douzaine. Mais Chaudebonne ne le laisse pas prolonger ce regret inutile. Le moment est venu pour lui d'envisager la marquise!

Violemment ému, mais ferme en apparence, il entre dans la chambre bleue. Posé en une encoignure, sur une table d'ébène ciselée d'argent, un immense chandelier à quinze branches en illumine l'ensemble harmonieux et charmant. Des femmes jeunes et âgées, toutes élégantes et parées, sont assises sur des chaises « à vertugadin » autour du lit de repos surmonté d'un pavillon de gaze. Quelques adolescents les dominent, juchés sur de hauts escabeaux aux housses de velours cramoisi frangé d'or. Debout, revêtu d'une soutane écarlate, un homme entretient, un peu à l'écart de la compagnie, une dame majestueuse et belle dont l'apprêtador de pierreries éclaire la chevelure blonde.

Voiture n'a pas le temps d'en voir davantage. Poussé par Chaudebonne, il avance vers le lit de repos où Mme de Rambouillet, mi-étendue, expose son immarcescible et souriante sérénité. Tout aussitôt elle parle. Sa voix se fait musicale pour formuler la bienvenue. Voiture n'est pas un inconnu pour elle. Elle a lu la galanterie à Mme de Sainctot. Elle ne saurait exprimer combien cette galanterie l'a touchée. Elle en complimente le jeune homme en phrases étourdissantes. Il la remer-

cie de tout son cœur dont le trouble monte à ses lèvres balbutiantes.

Prenant place à son tour, sur un escabeau, il ne peut détacher ses yeux du lit où, parmi les satins de Bruges, brochés d'or et passementés d'argent, aux nuances verdâtres, repose le corps aux lignes pures de la marquise. Mais le visage surtout le séduit. La quarantaine proche n'en a point déformé le galbe et flétri le léger incarnat. La sévérité s'y mélange à la douceur et à la grâce. Pénétré d'une vénération subite, Voiture admire la juvénilité du front spacieux, l'éclat des prunelles, l'exquis modelé de la bouche. Cette femme lui apparaît comme une déesse intangible et lointaine, comme une figure miraculeuse de rêve. Dès maintenant, il se range parmi les fidèles qui lui rendent un culte.

Il s'émerveille de l'aisance avec laquelle elle conduit la conversation, soucieuse de tous et de toutes, facilitant aux plus obscurs le moyen d'y participer. Secouru par elle, il surmonte son trouble et, par de fines réparties, sollicite l'attention vers sa modeste personnalité. Peu à peu, il se sent devenir moins étranger à ce milieu. Son esprit y fait oublier sa roture.

Et de lancer telles phrases gracieuses qui lui valent des murmures approbatifs, cela ne l'empêche pas de considérer les physionomies environnantes. Toutes l'intéressent à un égal degré. Il détaille la grêle silhouette de Julie d'Angennes, fille aînée de la maison, assise aux pieds de sa mère et dont l'éventail cache pudiquement au jeune comte de Guiche la vue de sa gorge découverte. Elle a dix-huit ans à peine. Une opulente chevelure brune départage son front et, voilant ses oreilles, verse une ombre légère au long du col souple et sur les épaules menues. Sous l'arc double des sourcils épais, les yeux sont des escarboucles vivantes où pétillent l'intelligence et la malice. Le nez, massif et arqué, par malheur, détruit, de sa courbe disgracieuse, l'agrément de cette figure dont l'ambre et la cire semblent composer le chaud épiderme. Et la bouche aux dents translucides, malgré le menton creusé d'une fossette rieuse, achève de la déparer, la bouche où, tour à tour, rampe l'adulation, rôde le dédain, minaude la pruderie, fuse l'ironie, éclate la dureté.

M^lle de Rambouillet, constate Voiture, n'a pas hérité la quiétude de sa mère. Le masque inquiétant de cette jeune fille

néanmoins le fascine. Il doit détourner d'elle son regard pour le délivrer d'une gêne bizarre. Et ce regard, posé au hasard sur la chevelure guerrière de Mlle Paulet, en admire les rutilances. L'altière fille n'a point emprunté aux dévotes qu'elle accompagne au confessionnal l'air sournois et le teint de cierge brûlé. Elle a la haute taille, les formes robustes et belles des amazones antiques. On sent, en elle, vibrer les forces et le tumulte de ses sens disciplinés. Ses yeux vifs et francs, dans l'albâtre laiteux des chairs, expriment la gamme de ses sentiments.

Voiture évite de contempler longtemps, mais pour des raisons particulières, ses lèvres éclatantes où les vocables d'amour paraissent plus naturellement en leur place que les prières. Son regard, maintenant, saute d'un personnage à l'autre. Il s'arrête complaisamment devant la face basanée aux lèvres lippues du cardinal de la Valette qui contraste si étrangement avec le blanc visage de madone aux yeux bleus que Mme la Princesse semble offrir à sa cajolerie. Une glace de Venise, revêtue de soie azurée et de cordons d'or, reflète le couple qu'ils forment, lui vigoureux et énergique, elle toute délicatesse. Et dans le « rond » les contrastes se manifestent, parmi les dames, plus violents encore. La magnificence physique de la duchesse de Rohan, la splendeur de Mme de Combalet, la suavité de la marquise de Liancourt, le charme de Mlle d'Attichy, l'attrait de Mme du Vigean, la joliesse de Mme Aubry soulignent l'insignifiance de la duchesse de la Trémouille et de la marquise de Clermont, les disgrâces de la princesse de Conti et de la comtesse de Moret, la laideur de la maréchale de Saint-Luc.

Voiture ne connaît rien encore des âmes et se contente des apparences. Or les apparences lui sont d'autant plus avenantes que le cadre en atténue les difformités. Il lui semble que, par enchantement, il se trouve transporté en l'une de ces féeriques demeures que Merlin ouvrait aux bons chevaliers en récompense de leurs prouesses. Il baigne en une atmosphère irréelle. Vers ses narines frémissantes monte, mêlé aux effluves des corps féminins, l'arome des fleurs fraîches dont regorgent les hautes corbeilles de bronze et les vases de cristal. Il se demande si le merveilleux tapis de Turquie que foulent ses pieds, si les bleuâtres tapisseries flamandes où vaguent, sous des porti-

ques et des verdures, des personnages de pastorale, si les portraits appendus aux murailles, les paysages, les tableaux mythologiques et religieux, cette Vénus aux nudités indicibles, cet Adonis rose et blanc, cette Joconde mystérieuse, cette Vierge chargée de l'enfant divin ne s'évanouiront pas tout à l'heure ? Ne sont-ils point également illusoires, nés de son imagination enfiévrée, ces cabinets émaillés et marquetés où dorment des coffrets ciselés et des porcelaines de la Chine, ces guéridons ajourés, ces tables incrustées de métaux précieux soutenant de graciles figurines de bronze, ces tablettes aux colonnes torses où, revêtus de maroquins, reposent les livres de chevet, cette horloge de cuivre doré dont le battement règle les gestes harmonieux de la maisonnée ?

Comme s'il comprenait l'angoisse muette de Voiture, un jeune garçon pâle et blond, fort laid, la taille déjetée, le dos chargé d'une bosse, s'approche de lui et lui adresse, d'une voix aigrelette, la parole. L'intervention opportune du marquis de Pisani, bientôt suivi de son précepteur Chavaroche, ramène le jeune homme à la réalité. Il répond en souriant, pitoyable à l'infortune de ce jouvenceau qu'une maladresse de nourrice empêche de continuer la lignée des *Sapins* de Rambouillet.

Mais à peine ont-ils échangé quelques mots de sympathie qu'une rumeur emplit l'Hôtel :

— Voici M. de Buckingham, s'écrie Pisani.

Le bruit, en effet, se rapproche. Bientôt M. de Rambouillet entre dans la pièce tenant à la main M^me^ de Chevreuse. Le duc, qui est, à Paris, l'hôte de cette dernière, paraît à son tour, puis M. de Chevreuse et la suite des gentilshommes. Pour une fois la politicienne aux cheveux fauves et aux yeux d'ouremer, la splendide amoureuse dont les galants se disputent le cœur frivole, n'absorbe pas l'attention. Les regards passionnés des femmes et jaloux des hommes se concentrent sur l'extravagant conseiller de Charles I^er^. Il a la beauté blonde et efféminée de ces séraphins qui volètent aux murailles des églises. Il porte à la main un chapeau empanaché de plumes de héron qu'immobilise une enseigne de diamants. De gros joyaux pendent à ses oreilles et scintillent entre les mèches de ses longs cheveux frisés. Les chaînes d'or de ses ordres s'emmêlent sur sa poitrine, au sextuple tour de perles énormes qui embrasse son col. Pour parfaire son vêtement de

satin gris de lin, les orfèvres, les lapidaires, les brodeurs unirent leur génie à la maîtrise des tailleurs. Ce ne sont, en effet, des épaules aux talons, que passementeries de perles et d'argent et perles en roses à ses souliers. Si bien que sa marche est un rayonnement.

Le vieux duc de Bellegarde le raille tandis qu'il salue Mme de Rambouillet. Voiture l'entend le comparer à une boutique de bijouterie. Mais Buckingham se moque de Bellegarde. Il vient de lui ravir l'amour de la reine Anne d'Autriche, que l'autre sollicita vainement. Offrant sa main à la marquise, il l'entraîne, et toute la compagnie, vers la grande salle où violons, hautbois et flûtes murmurent d'agréables courantes.

Et Voiture, comme en songe, voit Mlle Paulet pincer les cordes de son luth. Il n'écoute point, modulant les airs de Du Mont et de Boesset, la voix incomparable dont les vocalises, dit-on, firent, un jour, mourir de dépit des rossignols surpassés. Le démon du persiflage est entré en lui à l'instant où cette voix emportait à des hauteurs imprévues l'âme de l'auditoire. Les concevant, il ne se doute pas que la déconvenue de M. de Bellegarde survivra à jamais dans ces rimes :

L'astre de Roger
Ne luit plus au Louvre ;
Chacun le découvre
Et dit qu'un berger
Arrivé de Douvre
L'a fait déloger.

Il termine mentalement, et sans remords, son féroce vaudeville juste à point pour goûter aux exquises confitures que des servantes italiennes distribuent aux invités. Pour ne le pas oublier, il le note furtivement sur ses tablettes. Tranquillisé dès lors, il peut s'abandonner au péché de gourmandise...

ÉMILE MAGNE.

OSYANE, OU LES JARDINS

—

Sur la cathèdre du vieux Roi,
l'oiseau bleu, alors, se posa...
Au livre où tu lisais cette belle histoire,
d'étranges bêtes soufflaient sur les fermoirs
leur colère, et griffaient le métal héraldique
de leurs crinières dénouées;
il flottait dans la chambre antique
cette odeur d'herbes qu'a le passé,
et l'ombre y caressait la lampe de lumière
de sa douce main familière;

Sur les rayons de la bibliothèque vermoulue,
ah! laisse s'effeuiller les années disparues...
Osyane descendait aux jardins
ruisselants de parfums comme des cassolettes;
la traîne de sa robe était faite
de fils de la Vierge et d'ailes d'insectes
qui s'y nouaient en mille dessins;
et, près des bassins bleus où les orangers
tendaient leurs fruits comme des joues d'amantes,
entre les allées d'ifs piquants, sous les bosquets
lourds de printemps et d'aromates,
par les clairières, Elle traînait,
sans fin, dans une même ronde,
la poussière du sable blond
et toutes les âmes trépassées
des galants chevaliers
de la Table Ronde...

Et tout cela, en somme, avait très grand air,
comme une aquarelle de Whistler...

II

En la fraîcheur touffue des roses,
instant de verre, tu pâlis,
de chaque fleur prise en tes plis,
sa couleur que tu décomposes ;

de son parfum si tu t'éventes,
liquide et trop prompt à s'offrir,
sais-tu quelles mains odorantes
en ont glané le souvenir ?

Mais l'odeur, la couleur que fanent
un regard, un rire, ou le vent,
ce ne sont que baisers de femmes,
instant fragile, que tu prends...

III

Sur le bassin, les jets d'eau retombent
en houppes, aux casques des tritons,
et, dans l'eau qui se moire de ronds,
de courbes qui se coupent et se gonflent,
frangent, d'un remous d'écume, l'ombre
des rocs frisés de faux goëmons...

Les reflets s'ébrouent ; de leurs miroirs
qui s'entrechoquent aux vasques noires
pour accueillir l'hostie, aux parois,
des cygnes, blanches nefs d'ailes roide
et glissant, pareils à des gabares,
vers l'écrin du parc qui s'ouvre au soir.

Les tritons s'époumonnent; les buffles
meuglent dans leurs trompes courbes; tu
parais, et les satyres mafflus,
bouches de marbre serrant la flûte,
semblent jouer autour du lys, une
main d'enfant qui tremble à ta ceinture...

IV

Les grands pavots, sur le sol,
laissent choir leur douleur;
et tu passes pareille, ma sœur,
au soir paisible qui balance
dans l'émerveillement des fleur
l'escarpolette du silence.

L'image du ciel nu se pose
sur l'eau dormante et la prolonge
de son azur plus dense, où plon
le cœur d'un arbre ou d'une rose.

Et tu écoutes, dans le vent
décevant,
pleurer les jets d'eau qui te poudrent
de leur mousse,
en fusant...

V

Barques de neige, cygnes blancs
qui, sur la moire des étangs,
courbez les arcs de vos sillages,
vous ajoutez au paysage
une page vide où l'été,
qui naît aux parcs émerveillés,
inscrit son poème, et parfume

l'éventail roide de vos plumes
du lait des acacias en fleurs ;
vos cols ont la courbe et l'ampleur
du col sonore des violes,
et, d'étranges fleurs les corolles,
vous en gardez tout l'abandon
qui ploie, cambré sur chaque tige :
mais, au marbre des bassins ronds,
vos ombres muettes s'affligent
du cri d'or de votre rival,
le paon à la roue de métal.

VI

Les glycines
pendent-elles,
à la fenêtre
où tu lis?

Les abeilles
vibrent-elles
d'élytres,
sur les treilles
où l'ombre va dormir,
à midi ?

Tu te penches sar la fenêtre,
un doigt au livre
que tu lis,
et la ronde
des abeilles
vire et bruit
avec les atomes
de poussière,
dans la lumière
de ton sourire...

VII

Jardin, miroir strié de fontaines, vitrail,
barque ouverte où s'éploient des fraîcheurs d'éventail ;

balcon épanoui du sol, qui t'encorbelles
en un double feston de velums et d'ombrelles ;

feuilles sèches gardant, aux griffes du rateau,
la couleur des dernières fêtes de Watteau ;

marbres figeant l'aspect, au masque des années,
et les gestes de stuc des grâces périmées...

Jardin Français, avec des buis noirs et des ifs,
grand canal, entre des falaises de massifs,

odeur du soir, comme une écharpe se déplie,
autour des vérandahs et des orangeries...

Parc Anglais, pont rustique ainsi qu'un bras jeté
sur le ruissellement des ardeurs de l'été ;

Et vous, Jardin de Perse, où, d'une orchidée rare,
le bourdon se détend dans l'or de sa fanfare...

VIII

La musique la plus moderne
pleure, assurément, dans ce filet
d'eau qui sur l'ocre des margelles
s'abat, et qu'un bruit de galets
au cœur du parc lunaire décèle,
ironique et irrité.

Cette symphonie violet et argent,
ton oreille y devient sensible,
en sons les couleurs se muant,
et cet air, vide de sensible,
tu voudrais, sous les marteaux froids
de ton clavecin, le briser,
pour que ses notes détachées
y laissent choir leurs blancs pétales
dans un abandon de gamme orientale...

Mais le jeu des accords t'échappe ;
le jet d'eau qui se brise, jongle
comme un enfant avec des grappes
de notes, et met sur tes ongles
une poussière musicale.

Et tes sanglots, tes sanglots, par les allées...
Ce ne sont que des quintes augmentées !

IX

Ces vins musqués qui, sur tes lèvres,
saignent, ainsi qu'une pulpe,
dans les cônes des verres allument
un rayon à chaque facette.

Pour un air de danse des fifres,
le flamboiement d'un punch s'énerve ;
dans le métal des aiguières,
une toison fauve chavire :

et le soir incertain découpe
de grains de fruits et de dragées
le dessin étrange des coupes
aux barbes d'acanthes ciselées...

X

Ecoute le vent : il vient de loin!
Il a froissé les grands plis soyeux des avoines,
les champs mouvants comme des mers,
il a respiré les souffles des parterres,
brisé les roseaux sur les étangs;
il fait grincer l'espagnolette
au mur de la maison déserte..

Le vent a dansé avec les Fées,
dans les contes de Walter-Scott.
Il appelait, aux soirs de fièvre,
ton âme morne et que glaçait l'hiver,
et tout ton corps, pour le boire avec ses lèvres.

Le vent est le même, le même partout.
Il a volé tous les secrets,
il secoue toutes les portes,
et le sable docile des allées,
en le suivant, ronde par ronde,
irait du monde jusqu'au bout,
s'il y avait un bout au monde...

XI

Et mon conte est achevé...
Beau conteur, nouez votre besace,
et partez plus loin, sur la route désolée,
entre les haies des champs, les bois et les cottages,
cueillir de nouveaux paysages.

Et vous, má mère Loye, enfermez dans leur boîte
vos lunettes rondes comme des yeux.
Je n'entendrai plus votre bon rire malicieux,
et j'ai enterré Osyane avec Peau-d'Ane.

Dans les contes où l'on voit des pantoufles de verre.
il n'est pas surprenant qu'un palais
soit en papier :
celui-ci, où dorment des princesses,
n'est qu'un mince livret
fait d'élytres de scarabée,
de toiles frêles d'araignées,
d'un peu de musique et de rêve;
et peut-être, si tu te penchais,
bien doucement, pour écouter,
entendrais-tu d'invisibles archets,
les archets de la noble troupe
de grillons
accordant ses aigres violons
pour les noces de Riquet à la Houppe;

peut-être entendrais-tu aussi, — je n'ose y croire —
la voix d'une toute petite âme,
légère, légère, dans le vent du soir,
ou les sanglots d'un faible enfant
près d'une fontaine, dans un parc.

GEORGE GAUDION.

LA PIÈCE FAUSSE

D'habitude, la diligence s'arrêtait à l'entrée du bourg, devant le bureau même des messageries. Les chevaux venaient de faire seize kilomètres le long d'une route qui monte au milieu des bois : ils en avaient assez. Ils n'étaient pas fâchés de pouvoir se reposer. C'était bien leur tour. Et c'était bien le tour des voyageurs, — quand, toutefois, il y en avait, — de marcher pour se dégourdir un peu les jambes. Ceux qui habitaient à l'autre extrémité de la ville, qu'ils eussent une valise, de lourds paniers, regagnaient à pied leur maison. Ils avaient beau n'être partis que depuis deux jours, que de la veille : c'était comme s'ils fussent revenus d'un très long voyage autour du monde. On les interpellait du seuil des boutiques, dans la grand'rue. On leur disait :

— Eh bien, père Picoche, vous voilà donc revenu ?

Le père Picoche répondait :

— Ma foi, oui, allez !

Ou bien :

— Tiens, madame Peuillot, vous étiez donc partie ?

Mme Peuillot répondait :

— Ma foi, oui, allez ! C'est ma fille qui vient d'avoir un bébé... Vous savez bien, la Louise, qui est mariée à Clamecy... Ils auraient bien voulu que je reste encore, mais je n'ai pas pu, à cause de Peuillot. J'ai dit à Louise : « Tu connais bien ton père pourtant. Il n'est pas capable de se faire une soupe ni de balayer la maison. » Allez, Madame ! Je vais en trouver, une poussière sur la cheminée, et de la saleté partout !

Et Mme Peuillot se hâtait, tout enfiévrée encore de ce changement d'habitudes, vers son balai, vers son plumeau, vers l'eau qu'elle allait jeter dans la marmite.

La diligence ne traversait la ville, en suivant toujours la grand'rue, que lorsqu'elle contenait des voyageurs à qui des malles, des paquets de toutes formes, empilés sous la bâche de l'impériale, donnaient de l'importance. C'était bien rare. Aussi ces jours-là, tout le monde arrivait-il sur le pas des portes

pour tâcher d'apercevoir, de reconnaître, si c'était possible, de face ou de profil, leurs visages, à l'intérieur du coupé. Tantôt on se perdait en conjectures. Comme il y avait beaucoup de châteaux dans les environs, — de ces châteaux carrés, avec des tourelles, et une allée de sapins qui les relie à la grande route — on disait :

— Ce sont peut-être des invités du château de Grand-pré.

Mais il y avait, un peu plus loin, le château des Granges. Tantôt, on n'hésitait pas une seconde. C'étaient des enfants du pays que l'on avait connus allant à l'école des frères, jouant sur les promenades, courant par les rues. Ils avaient grandi, s'en étaient allés gagner à Paris beaucoup d'argent.

On citait la Marie-Louise des Voillot, femme de chambre chez des « maîtres » qui ne demeuraient pas loin du Parc Monceau, le Charles des Labussière, cuisinier dans un restaurant des grands boulevards. Ce sont de fameuses situations comme il n'y en a pas ici, où le commerce ne va pas fort, et où beaucoup de petits rentiers ont bien du mal à vivre sans travailler. Ces voyageurs, tout de suite on les reconnaissait. Eux-mêmes, d'ailleurs, ne se gênaient point pour se mettre à la portière et, quand les chevaux allaient au pas, pour serrer les mains de Dumas, le sellier, de Comte, le charcutier, qui avaient l'obligeance de se déranger de leur travail pour leur demander tout de suite de leurs nouvelles.

§

Dans son jardin où des pelouses, riches en brins d'herbe tous égaux et en géraniums d'un beau rouge, faisaient ronde-bosse entre les allées plates, assis sous une tonnelle où ne pénétraient, de l'été, que la lumière atténuée et l'air rafraîchi par le feuillage épais qui s'agitait un peu, M. Menestreau s'endormait. Seule, une mouche qui persistait à l'agacer l'empêchait de tomber jusqu'au fond du sommeil, comme en quelque puits d'où, tout à l'heure, on remontera d'un seul coup, ou petit à petit, en s'aidant des pieds et des mains. Et ce n'était déjà plus que d'un geste machinal, irraisonné, qu'il chassait, pour quelques secondes de répit, l'acharnée bourdonneuse. Les bruits ne lui arrivaient plus que déformés. Le tic-tac des trois moulins, dont la petite rivière faisait tourner, à peu de dis-

ance de sa maison, les trois grandes roues, l'aboiement d'un chien, le chant d'un coq, les gloussements d'une poule, les « coin-coin » d'une bande de canards facilement effarés n'allaient pas plus loin que son oreille, s'y arrêtaient bruts, n'arrivaient pas à prendre leur signification complète, leur forme parfaite en son âme. Mais nul doute qu'il n'en fût gêné, comme des agaceries de la mouche. Et nul doute qu'il ne répétât son geste de plus en plus machinal pour se débarrasser en même temps, s'il l'avait pu, des trois grandes roues des trois moulins. Puis, on ne sait pas si la mouche, fatiguée, s'en alla dormir à son tour, si le coq, la poule et les canards, se servant une fois dans leur vie de leurs courtes ailes, s'envolèrent vers de lointains pays, si les trois roues s'arrêtèrent de tourner enfin étourdies, mais M. Menestreau cessa de les entendre, et cessa d'essayer de prendre la mouche. M. Menestreau dormait.

Dans la cuisine aux carreaux toujours luisants, la mère Tartrat, la vieille servante au cœur dévoué, ne se sentait pas beaucoup de courage. Quel ennui, d'être obligée de faire du feu en plein mois de juillet! Par une chaleur pareille, lorsque l'on allume, sur un simple petit fourneau, du charbon de bois, c'est comme si l'on allait se suicider. Et la mère Tartrat, tandis que l'eau continuait de bouillir, essuyait, d'une main aujourd'hui paresseuse, des verres, des assiettes et des casseroles. Puis, du coin du même torchon, elle s'essuyait aussi le front où réapparaissaient tout de suite d'autres gouttes de sueur. Elle allait et venait, à pas comptés, traînant sur les carreaux durs ses savates molles. Elle s'asseyait, se levait,... jusqu'au moment où, sans le savoir, elle resta assise, son torchon d'une main, une casserole de l'autre. D'elle, d'un seul coup, le sommeil avait eu raison. La mère Tartrat dormait.

Dans les jardins, on ne voyait pas de jardiniers. On ne voyait pas non plus de maçons occupés à réparer de vieux murs de granges, à faire sortir de terre des maisons. Pourtant ce n'était qu'un jour de semaine, mais ce devait être la faute du soleil. Le soleil, décidément, était trop ardent. Toutes les portes, tous les volets étaient fermés. Il n'y avait d'ouvertes que les portes des greniers, parce qu'il n'y a jamais trop de chaleur pour faire sécher les haricots pendus par grosses touffes, depuis l'année dernière, aux solives des toits. Les tilleuls des promenades n'agitaient pas une seule de leurs

branches, de leurs baguettes. Les tilleuls, les jardiniers, les maçons dormaient.

Les petites rues, qui ne sont guère que des chemins ravinés par les pluies d'automne et des orages en été, s'étendaient inutilement de tout leur long et sur toute leur largeur : il semblait que personne ne pût se hasarder à les suivre, à les traverser, de peur d'une insolation, faute de ces casques dont les colonies se sont, on ne sait trop pourquoi, réservé l'usage. Les petites rues ne faisaient pas de bruit comme quand les roues d'une charrette, les clous d'une paire de gros sabots écrasent leur gravier. Elles étaient, pour l'instant, bien tranquilles. Les petites rues dormaient.

La grand'rue elle-même... mais nous allons la retrouver tout à l'heure.

Dormirent-ils longtemps, une minute ou des siècles? Ils n'en surent trop rien. Mais, certainement, ils entendirent tout à coup, dans le silence de cette chaude après-midi, rouler à grand fracas sur le pavé une voiture, et sonner des grelots à des colliers de chevaux, et, par-dessus le marché, claquer un fouet.

Dans chaque maison, quelqu'un se frotta les yeux comme lorsqu'on est réveillé, vers minuit, par la lugubre sonnerie de *la générale*. Les petites rues sortirent de leur sommeil, parce que déjà des gamins couraient sur elles, pieds nus, ou en sabots plats et légers à force d'avoir servi. Ce n'est qu'en hiver que l'on met des sabots neufs, épais et lourds, qui tiennent chaud. Des portes, des volets s'entr'ouvrirent. Les jardiniers, les maçons s'étirèrent, bâillèrent, parce qu'il leur allait falloir retourner au travail. La mère Tartrat se leva d'un bond, malgré son âge, et se retrouva les mains embarrassées d'un torchon et d'une casserole qui, si elle était tombée, aurait fait, dans la cuisine, plus de bruit à elle seule que le fouet, les grelots et les roues. Et M. Menestreau, qui s'était si progressivement endormi, remonta, d'un seul coup, du fond du sommeil obscur, en pleine lumière de la vie. Sous sa tonnelle, il maudit ces voyageurs, qu'il ne connaissait pas, et qui, par ce temps de canicule, auraient bien mieux fait de rester chez eux.

C'était le premier samedi de juillet. Et, tout simplement, la diligence remontait la grand'rue. Cela ne lui était pas arrivé depuis l'année dernière à l'époque des vacances. Il fallait vrai-

ment que les chevaux eussent bien de la force de caractère, parce que le soleil n'était pas un soleil d'été, mais un soleil d'enfer.

La grand'rue, — c'est ici que nous la retrouvons, — ressemblait à une longue fournaise : on n'y voyait même pas une poule. On sommeillait malgré soi dans les boutiques qu'il n'était pas possible de garder fraîches, malgré les devantures baissées jusqu'au dernier cran, malgré l'eau, tout de suite bue par le soleil, que l'on jetait sur le trottoir, un véritable trottoir qui n'a certainement pas moins de cinquante centimètres de largeur. Et ce fut la grand'rue que le passage de la bruyante diligence dérangea le moins. Pourtant, les deux voyageurs, qui s'épongeaient le front, méritaient que l'on fît attention à eux. Mais tout de suite on avait reconnu le fils Clergot. L'autre voyageur était une voyageuse : sa femme, sans nul doute. Toute la ville savait qu'il s'était marié à Paris. Elle, on aurait bien voulu la voir un peu mieux, au besoin la dévisager, mais il faisait vraiment trop chaud. La grand'rue, donc, ne sourcilla point. Non qu'elle méprisât « le fils Clergot », comme elle l'appelait, mais elle pensait :

— Son arrivée n'a rien que de naturel. Il y a plus de trois ans qu'il n'est venu ici. Certes, à Paris, on gagne beaucoup d'argent, mais on n'est pas toujours libre. Ses parents l'attendent avec sa jeune femme. Il a dû leur écrire, mais c'est tout de même drôle qu'ils ne soient pas allés les attendre au bureau de la voiture.

§

En revanche, les deux vieux Clergot en faillirent tomber à la renverse. Ce n'eût pas été bien difficile, d'ailleurs, car tous les deux, accroupis, avec deux chapeaux de jonc aussi vieux, aussi usés qu'eux-mêmes, s'occupaient à désherber leur jardin. Des allées, ils enlevaient le chiendent et le pissenlit avec des couteaux tout rouillés dont les manches de bois depuis longtemps n'existaient plus. C'était plutôt pour s'occuper. Même par cette chaleur, ils n'auraient pas pu rester à ne rien faire. Elle et lui, toujours ils bricolaient, été comme hiver, sous le soleil, ou les pieds dans la neige. Ils vivaient, à l'extrémité du faubourg de la Presle, dans une maison composée de deux pièces, comme on dit à Paris. Mais, ici, les maisons se composent,

en plus, de « toits » : le toit des lapins, le toit des poules, le toit des cochons. On a vu quelquefois un seul cochon, quatre poules et deux lapins, vivre dans un grand toit, chaque espèce étant bien chez elle, une fois la porte fermée, tandis que, dans une maison étroite, s'entassaient un grand'père, une grand'mère, le mari et la femme, et des tas d'enfants. Les vieux Clergot avaient tout de même un peu plus leurs aises. Sans doute, il s'en fallait de beaucoup qu'ils vécussent de leurs rentes, mais la maison avec tous ses toits, avec une écurie dont ils ne se servaient plus depuis longtemps, puisqu'ils avaient vendu l'âne, et une grange leur appartenaient. Ils possédaient aussi ce jardin, et deux champs qu'il allait bientôt falloir moissonner. Après les champs, c'étaient les bois de la commune, de « la ville », qui commençaient, où ils ne se gênaient pas pour ramasser, malgré les gardes, assez de branches mortes pour se chauffer tout l'hiver, et faire cuire la soupe toute l'année.

Quand ils entendirent les grelots des chevaux, ils pensèrent :

— C'est la voiture qui mène du monde à Grandpré ou aux Granges.

Car la route des châteaux passait d'abord devant d'humbles maisons, et devant la maison des Clergot. Mais la voiture n'allait pas, aujourd'hui, jusqu'aux châteaux, elle s'arrêta là d'un seul coup. Ils n'en revenaient pas. C'était comme si leur maison fût devenue aussi importante qu'un château !

Ils arrivèrent tous les deux en même temps à la barrière. Et ce fut tout juste s'ils reconnurent leur fils, « le Louis », comme ils l'appelaient. Il avait fameusement changé. S'il n'était pas parti à Paris en sabots, c'est qu'il possédait à cette époque une paire de vieux souliers ferrés qui ne valaient sûrement pas de bons sabots, et qui avaient peut-être coûté moins cher, et un complet-veston bien usé, bien râpé qu'il portait depuis des années et qui commençait alors à craquer de partout. Il n'était pas assez fort pour travailler la terre. Il n'avait pas d'assez bons yeux pour être déclaré propre au service militaire, sans quoi, tout comme un autre, il eût pu faire son chemin à la caserne. Après vingt-cinq ans de présence, c'est la médaille militaire, et c'est la retraite assurée, avec un emploi du gouvernement par-dessus le marché. Allez donc voir si dans nos pays, au bout d'une vie de soixante années de travail, on

peut compter sur une retraite et sur une place du gouvernement ! On peut, par exemple, compter sur une place au cimetière. Il avait débuté comme apprenti chez l'unique coiffeur de la petite ville, mais il ne fallait pas qu'il comptât sur les pourboires : on trouvait que c'était déjà plus que suffisant de payer trois sous pour se faire raser, et quatre sous pour les cheveux. On connaissait même le père Lair qui, presque complètement chauve, se refusait à donner plus de deux sous, parce qu'avec son crâne tout déplumé, disait-il, le coiffeur n'avait pas grande besogne. Le Louis s'était vite fatigué de travailler pour presque rien. A vingt-deux ans, il avait pris la diligence, puis le train pour Paris. Il revenait, aujourd'hui, avec des bottines vernies, un pantalon dont le pli vertical était très important, une redingote magnifique, et un « panama » rabattu sur un de ces binocles comme on n'en voit, ici, que sur les nez des riches. De le retrouver ainsi transformé, ce fut, pour les deux vieux, une bien autre stupéfaction que d'avoir entendu s'arrêter la voiture.

— Je ne peux pas croire que ce soit bien toi ! disait le vieux Clergot en l'embrassant.

Et la vieille :

— Ma foi, tu ne vas seulement plus vouloir entrer chez nous, maintenant !

Mais, quand il eut donné la main à sa jeune femme pour l'aider à descendre de voiture, et qu'ils la virent là, devant eux, debout, sur la route, ce fut, pour eux, une troisième surprise, tellement plus forte que les deux autres qu'instinctivement ils reculèrent, comme pour une mise au point, pour mieux admirer, pour mieux garder en eux leur éblouissement.

Non, Madame, je vous le jure ! vous pouvez m'en croire : il n'y a pas une dame d'ici, et je parle d'une vraie dame, à être aussi bien mise qu'elle, aussi jolie. Et quand je pense que c'est notre bru, la femme de notre garçon !

Elle paraissait très jeune, et elle l'était. Toute de blanc vêtue, avec un chapeau de paille dorée sur lequel le moindre souffle de vent eût fait trembler les beaux bleuets artificiels, — bien plus beaux que ceux qui poussent dans nos champs au milieu des épis, — elle venait d'ouvrir son ombrelle, et les regardait en souriant. Ils n'osaient pas trop s'approcher.

— Allons ! Embrassez-vous donc ! dit le Louis.

Mais les deux vieux ne s'y décidèrent pas tout de suite.

§

Ils venaient passer ici plusieurs mois, deux, trois, quatre ou cinq, ils ne savaient pas au juste. Leur commerce, à Paris, leur laissait assez de liberté pour qu'ils ne fussent obligés de rentrer que quand bon leur semblerait. Le Louis disait :

— Tu comprends, je suis dans les affaires. On fait ce que l'on veut, là-dedans. Dame, s'il fallait que je sois employé de bureau, à gagner cent trente francs par mois, c'est bien sûr que je ne pourrais pas rester à Paris. Je m'y ennuierais trop.

Et les deux vieux étaient bien du même avis. Il leur suffisait de savoir leur fils dans les « affaires ». C'est cela, qui vous donne une haute idée de quelqu'un. Il était impossible que l'intelligence du Louis s'étiolât sur des paperasses, sur de gros registres. Il fallait, à son activité, le vaste champ, l'univers qu'est Paris. Le Louis était homme d'affaires. Il était dans les affaires jusqu'au cou. C'est pourquoi il ne manquait pas d'argent. Mais il avait assez travaillé, disait-il, pour avoir le droit de se reposer quelque temps. Et ils avaient besoin de repos, sa femme et lui : on le voyait bien à leur mine. Tous les deux étaient un peu pâles, de cette pâleur des Parisiens qui, dans des rues fréquentées, dans des maisons percées de trop de fenêtres, ne peuvent pas souvent respirer un peu d'air pur. Ils s'installèrent dans la pièce du fond, celle dont la fenêtre ouvrait sur le jardin, les champs et les bois. Ce ne fut pas peu de chose, puisqu'il fallut déloger un vieux coffre à avoine, une armoire qui tenaient trop de place, et installer les deux grandes malles, les sacs de voyage, les cartons à chapeaux. Il fallut aussi prendre l'habitude de vivre à quatre sans se bousculer, sans se heurter.

Comme c'était l'époque de la moisson, et qu'il faisait toujours bien chaud, le Louis dit à son père :

— Tu ne vas pas tout de même travailler, pendant que nous sommes avec vous. Tu vas aller chercher des hommes de journée, qui te couperont ton blé. C'est moi qui les paierai.

Mais le vieux se récria :

— Prendre des hommes! Mais je me ferais trop de mauvais sang ! Ils me saccageraient ma récolte. Et puis, je mourrais

d'ennui, s'il fallait que je reste les bras croisés, à les regarder travailler. Non ! non ! Un Dimanche de temps en temps, c'est plus qu'il ne m'en faut.

Le Louis n'insista pas. Mais il ne regardait pas à la dépense. Vraiment, il devait être riche. Il voulut qu'il y eût un tonneau de vin à demeure dans la cave, ce qui ne s'était jamais vu depuis que la maison tenait debout sur ses fondations. Le vieux allait de temps à autre, certains dimanches et les jours de grandes fêtes, acheter un litre chez l'aubergiste le plus proche. Le reste du temps, l'eau n'était pas faite pour les chiens.

Il voulut aussi qu'il y eût tous les jours de la viande sur la table. D'habitude, la vieille n'allait chez le boucher qu'une fois par semaine, pour le pot-au-feu. Elle fut obligée d'y aller chaque matin. D'abord, cela ne l'amusa point, puis elle y prit goût. On mangeait, on buvait, que c'en était une bénédiction. Elle ne s'en inquiétait pas : son Louis avait toujours les poches pleines d'argent. Et elle ne se gênait pas pour le dire dans la ville :

— Il a rudement bien fait d'aller à Paris !

Et, quand on insistait pour savoir ce que, tout de même, il y faisait, elle répondait :

— Je sais-t-y beaucoup, moi ! Allez donc lui demander. Il est dans le commerce, dans les affaires, pardine !

En effet, quand ils l'avaient interrogé pour avoir des détails, jamais le Louis ne leur avait répondu qu'ainsi :

— Ne vous occupez donc pas de ça ! Nous sommes dans le commerce. Nos affaires vont très bien.

Qu'y avait-il d'impossible à ce qu'il eût épousé, là-bas, une jeune fille riche qui lui eût apporté, en guise de dot, une maison en pleine prospérité ? On a vu tant de rois épouser des bergères que l'on peut bien voir une petite princesse se marier avec un berger. Et c'était bien cela. La mère Clergot en était sûre :

— Allez, Madame ! Je vous donne ma parole d'honneur que, pour une Parisienne qui est riche, elle n'est pas fière. Elle m'aide à faire la cuisine, et elle ne voudrait pas pour rien au monde que je m'occupe de leur chambre. C'est elle qui la balaie tous les matins. Elle ne veut même pas que j'y entre.

§

On la laissait parler, on faisait semblant de penser comme elle, surtout les commerçants chez qui elle laissait de l'argent. Certes, eux, ils ne demandaient pas mieux que « la femme du Louis » ne fût pas fière, ni que le Louis se fût enrichi à Paris, puisqu'il venait ici dépenser une partie de sa fortune. Mais il fallait compter avec les jaloux, avec ceux qui ne voient, de quelqu'un qui s'élève, que l'ombre que, même de très loin, il projette sur eux. Ils ne trouvaient pas du tout naturel que le fils du Clergot se fût, si vite et si bien, débrouillé à Paris. Pourtant, ils n'auraient pas dû lui en vouloir, car lui non plus n'était pas fier. A chaque personne qu'il rencontrait, c'étaient des coups de chapeau, des poignées de mains à n'en plus finir, et des questions sur la santé et — vous le pensez bien ! — sur les affaires. Il semblait pénétré de respect pour les dames d'un certain âge, à qui jamais il ne parlait que chapeau bas. Elles étaient toujours obligées de lui dire :

— Mais, voyons, Louis, couvre-toi donc !

Aussi avaient-elles pour lui beaucoup d'estime.

— Qu'est-ce qu'on ne va pas inventer ! disaient-elles. C'est un jeune homme très poli. S'il a eu de la chance, c'est tant mieux pour lui et pour ses parents. Ah ! ma chère dame, que les gens sont donc mauvais !

Il lui fut impossible de s'assurer aussi vite les sympathies des messieurs plus âgés que lui, et qui occupaient ici ce que l'on appelle des places. Ils ne se gênèrent pas, tout d'abord, pour le tenir à l'écart, lorsque, dans un des cafés que, par groupes, par nuances d'opinions, ils avaient l'habitude de fréquenter, il venait s'asseoir non loin d'eux. Ils le trouvaient trop bien mis pour un fils d'ouvriers. Il avait beau les saluer : aucun d'eux, ou presque, ne lui tendait la main. M. Menestreau, surtout, lui lançait de ces regards !... Peut-être ne s'était-il pas remis encore de son brusque réveil. Au surplus, M. Menestreau était un homme terrible, avec ses moustaches blanches et grosses, et sa canne qu'il portait presque comme une arme. Quand un petit, dans une maison, pleurait, ou ne voulait pas obéir, si M. Menestreau venait à passer dans la rue, la maman n'avait qu'à dire :

— Je vais te faire emmener par le commissaire de police. Le voici, tiens ! viens le voir.

Il disait de Louis :

— Peuh ! Un que j'ai connu gamin avec des culottes toutes rapiécées, et des chaussons toujours percés, et le nez sale ! Ça n'avait seulement pas de mouchoir ! Et ça vient maintenant faire le fanfaron ici, le monsieur ! Un monsieur ! Le gamin des Clergot !

On insinuait :

— Mais, Menestreau, savez-vous qu'il a une bien jolie femme ?

Menestreau soufflait bruyamment. On savait, par des indiscrétions, que ses soixante ans étaient encore robustes, et qu'il ne « ratait » pas une servante d'auberge.

— Une jolie femme ! Une jolie femme ! bougonnait-il. Eh bien, il ne lui manquait plus que ça ! Mais je serais encore curieux de la voir.

L'inconvénient était qu'elle ne sortît point. Elle restait à la maison des journées entières, en peignoir. Elle se trouvait bien, dans cette chambre où, sans se déranger, elle respirait, par la fenêtre grande ouverte, l'air pur. Le Louis avait beau lui dire :

— Mais, Marguerite, viens donc un peu voir la ville !

Elle répondait :

— Voilà juste une semaine que nous sommes ici. Laisse-moi me reposer un peu. Après, nous verrons.

Plusieurs jours de suite, on vit passer Menestreau sur la route qui mène aux châteaux. C'était vers quatre heures de l'après-midi, au moment où la chaleur commence à devenir supportable. Il faisait un tour de promenade, mais venir ici n'était point dans ses habitudes. Depuis bien des années, il avait choisi la route de Corbigny qui serpente au milieu des bois. Il lui était pourtant arrivé de passer devant la maison des Clergot, qui n'est qu'une maison pareille aux autres. Mais ce jour-là, sans en avoir l'air, en vieux rusé qu'il était et qui avait plus d'un tour dans son sac, il l'embrassa tout entière, d'un seul coup d'œil, avec sa cour, ses toits, sa porte et ses deux fenêtres. Il vit la maison, qui paraissait inhabitée. Les deux vieux étaient, aujourd'hui, dans leurs champs, occupés à moissonner à la faucille, pour couper les épis plus près de la terre, et perdre le moins possible de paille. Le lendemain, il revint un peu plus tard. Il dépassa la maison de quelque

cent mètres, fit demi-tour, et, juste à ce moment, aperçut le Louis qui sortait, fermant la barrière de la cour. Il eut envie de le héler. Il se contenta de presser le pas. Il ne lui fallut pas beaucoup de temps pour le rattraper. Quand il arriva à sa hauteur :

— Eh bien, jeune homme, lui dit-il, on va faire son petit tour de ville ?

Ici, sur la route, Menestreau se sentait beaucoup plus à son aise qu'au café. Qu'auraient dit les autres s'ils l'avaient vu brusquement changer, tendre la main à ce mal mouché d'autrefois ? Le Louis en resta tout confus. Il ne fallait pas beaucoup de « malice » pour remarquer l'indifférence qu'affectaient à son endroit ces messieurs. Il salua M. Menestreau, en disant.

— Oui. J'allais justement au *Café du commerce*, où vous me permettrez bien, je pense, de vous offrir l'apéritif ?

C'est à partir de ce soir-là qu'il put faire partie du groupe de ceux de ces messieurs qui fréquentaient le *Café du commerce*. Quelques-uns d'entre eux, — qui souriaient un peu de la brusque sympathie de Menestreau, — lui demandèrent des détails sur Paris. Il ne s'agissait plus de l'ancien apprenti-coiffeur qui les avait rasés, jadis, tant mal que bien, du gamin qui n'était jamais, à l'école, dans les premiers, mais d'un jeune homme mis à la dernière mode, et qui, à Paris, allait souvent au théâtre, et qui connaissait beaucoup de grands cafés.

Il n'était pas fier. Il n'hésitait pas à entrer dans les auberges avec d'anciens camarades qui avaient toujours soif, il ne les laissait pas payer. Il leur disait :

— Mon vieux, il faut en profiter, pendant que je suis ici. Je ne reviendrai peut-être pas de sitôt une fois parti.

Eux ne demandaient pas mieux. Un verre de vin que l'on ne paie pas est bien meilleur à boire.

§

Depuis deux ou trois jours, les cantonniers plantaient de tous côtés des mâts tricolores auxquels ils cloutaient, les hampes cachées par les écussons, des trophées de petits drapaux également tricolores. Ils tendaient, d'une maison à l'autre, de chaque côté de la grand'rue, d'un tilleul à l'autre, sur les promenades, les fils de fer où accrocher les lampions admirables

de formes et de teintes différentes. La veille du « quatorze » — on ne disait même pas le quatorze juillet, il n'y avait vraiment qu'un « quatorze » dans toute l'année, — il y eut les salves d'artillerie : un tout petit canon, juché sur un tertre planté de sapins autour desquels bourdonnent les hannetons, que l'on bourre jusqu'à la gueule d'un peu de poudre et de nombreuses mottes de terre fraîche, et qui fait bien son possible pour ébranler, en toussant, les vitres des maisons les plus proches. Un quart d'heure de suite, en même temps, on sonna les trois cloches. Ce fut à n'en plus entendre les hannetons.

Puis, le matin, toute la ville fut en fête. Les pompiers allèrent au tir : ils ne se servent de leurs fusils que ce jour-là. Mais rien que cela suffisait à répandre dans l'air comme une odeur de guerre, d'héroïsme, de gloire. Les messieurs sortirent, de noir vêtus, et coiffés de chapeaux à quelques reflets. Ils se rendaient à la mairie. C'étaient les personnages officiels. On vit le juge de paix, le receveur de l'enregistrement, les deux commis des contributions indirectes que l'on appelle, les autres jours de l'année, les « rats de cave ». Bien des gamins les suivirent. Ils suivirent aussi M. Menestreau, qui ne leur faisait plus peur, parce qu'il n'était pas habillé comme de coutume, et qu'il n'avait point sa canne.

Ce fut tout juste si l'on ne fut pas étonné de ne pas voir, parmi eux, le Louis. Le Louis était un enfant du pays, dont la plupart de ses concitoyens pouvaient être fiers. Nous laissons de côté, bien entendu, les mauvaises langues. Le Louis aurait pu aller, lui aussi, devant le buste de la République, présenter ses respects à M. le maire.

C'était une chaude journée où l'on ne vit, dans le grand ciel bleu, que de minuscules nuages blancs. Des hirondelles passèrent, rapides comme des flèches, mais, avec leurs ailes ouvertes, elles ressemblaient, bien plutôt, à des arbalètes qui soudain, prises du désir fou de voir elles aussi le monde, s'étaient échappées des mains des tireurs.

Il ne put pas encore décider Marguerite à sortir l'après-midi.

— Je suis bien mieux ici, à l'ombre ! dit-elle. Va-t'en donc avec ton père.

Le vieux Clergot mit sa plus belle blouse, et ses plus beaux

sabots. Il fallait être à la hauteur de la situation. Il se disait :

— Certainement, mon Louis est bien habillé. Mais moi, quand je veux, je ne suis pas mal non plus.

Ils descendirent ensemble la route d'Avallon, et ils arrivèrent aux Promenades.

Si tout le monde avait été vêtu de noir on aurait pu dire, sans exagération, que les murs de l'enceinte intérieure étaient « noirs de monde ». Mais il y avait des jupes, des pantalons de bien des couleurs. Il fallait voir aussi quelques femmes des villages d'alentour qui, n'ayant point d'ombrelles, s'abritaient sous de larges parapluies de cotonnade bleue.

On regardait les pompiers, qui, après deux minutes de manœuvre — Portez, armes ! Présentez, armes ! Formez,... sceaux ! — venaient de se débander. Par petits groupes, ils semblaient se concerter. Ils se tenaient en plein milieu des Promenades, où, les jours de foire, les bœufs sont si serrés que, quelquefois, ils montent l'un sur l'autre. Ils étaient exposés aux rayons du soleil, mais les pompiers sont des héros. Quelques-uns même, risquant une congestion, enlevaient leur casque pour s'éponger le front.

Il y avait des années que le vieux Clergot ne s'était dérangé pour voir la revue du Quatorze. Les casques, les épaulettes, les fusils, tout cela l'impressionnait beaucoup. Et il regardait le Louis, qui devait, lui aussi, pensait-il, trouver cela très beau. Le Louis allait tout doucement, son panama rabattu sur les yeux, une cigarette aux lèvres. Ils ne passèrent pas loin de M. Menestreau, qui s'entretenait avec M. le maire. Eux aussi, comme les pompiers, semblaient se concerter, et devaient agiter des questions très importantes, car M. Menestreau ne vit même pas le Louis avec son père.

Et puis, il est plus que probable que Marguerite changea d'avis, qu'elle se dit :

— Ma foi, je n'ai jamais vu de Quatorze Juillet dans une petite ville comme celle-ci. Je vais tout de même m'habiller.

Car elle arriva sur les Promenades quelques minutes avant que la fanfare municipale ne se mît, à son tour, à faire du bruit. Elle portait la même robe, le même chapeau que le jour de leur arrivée. Et il est bien permis de dire qu'elle fit sensation. Les pompiers en étaient oubliés. Elle en fut gênée, non

pour les pompiers, mais pour elle, jusqu'au moment où elle retrouva son mari.

— Tu t'es donc décidée ? lui dit-il.

Ils firent ensemble le tour des Promenades. Mais cette fois M. Menestreau vit bien le Louis avec son père, avec sa jeune femme. Il devait avoir fini de s'entendre avec M. le maire au sujet du service d'ordre à organiser pour la retraite aux flambeaux du soir, service qu'il était le seul, avec le garde champêtre, à pouvoir assurer. Il les vit, car il vint à eux. Il serra les mains du Louis, et du vieux Clergot tout confus d'un pareil honneur. Et il s'inclina devant Marguerite, qui lui fit un petit salut. Il cherchait une phrase.

— Ainsi, Madame, vous êtes venue voir « notre » revue ? Elle est bien peu brillante !

On aurait pu croire qu'il regrettait de n'avoir pas à sa disposition tout un corps d'armée pour l'offrir en spectacle à Marguerite éblouie. Il ne pouvait s'empêcher de la dévisager. Comme elle le transportait loin des servantes en tabliers sales, aux mains graisseuses, cette délicate jeune femme ! Elle lui répondit, en souriant :

— Non ! Je vous assure qu'ainsi c'est très bien.

Elle eût été bien embarrassée d'en dire plus long. Heureusement, c'était au tour de la fanfare municipale de faire du bruit. Il y avait des instruments bizarres dont jamais on ne saurait les noms. Des vieux se poussaient du coude, en disant :

— Vous voyez le fils Pillon ? Eh bien, c'est du « trombole » à coulisses qu'il joue.

On écoutait. On applaudit. On essayait de lire, sur les cartons des musiciens, les titres des morceaux. Mais presque tous les yeux dévisageaient le chef de fanfare, qui jouait du piston de la main gauche, et, de la droite, battait la mesure. Le vieux Clergot dit à son fils :

— J'aurais eu beau étudier toute ma vie. Jamais je ne serais arrivé à en faire autant.

§

Ils n'avaient pas le temps de s'ennuyer. Pourtant les jours se suivaient, tous pareils, comme ils en ont l'habitude dans les petites villes où la monotonie et le calme s'assoient sur les vieux bancs de pierre, et se promènent, à pas lents,

par des chemins silencieux et des ruelles sombres. Mais ils vivaient là, si bien chez eux, — puisque jamais les deux vieux ne pénétraient dans leur chambre, — et tellement en plein air, tout près des bois, qu'ils connaissaient, dans la paix, une béatitude complète. Quelquefois, emportant leur clef et fermant leur fenêtre, ils partaient, pour deux ou trois jours, excursionner dans les environs. Ils voyaient des villages coiffés de toits de chaume et des vieillards, assis au soleil, coiffés, l'après-midi, de bonnets de coton. Tantôt ils escaladaient des rochers, tantôt il fallait qu'ils se retinssent à des buissons pour ne pas glisser dans des ravins au fond desquels flânaient des ruisseaux à écrevisses, bondissait une rivière pleine de truites. Ces jours-là n'étaient pas gais pour M. Menestreau, dont la sympathie pour le Louis n'avait fait que s'accroître. Ses visites étaient devenues presque quotidiennes, et les deux vieux étaient très flattés de recevoir chez eux le commissaire de police. Marguerite disait toujours :

— Le lit n'est même pas fait. Alors, vous voudrez bien, Monsieur, vous asseoir ici.

Et c'était dans la pièce des vieux qu'elle lui offrait une chaise. M. Menestreau, peu à peu, perdait de sa gravité, de sa dignité. On avait entendu de lui des phrases bien senties sur Paris, où il avait fait, comme sous-officier de cavalerie, une partie de son service militaire qui n'avait guère duré que vingt-cinq ans. Il en arrivait aux bons mots, aux calembours, et il abordait les grosses plaisanteries à deux sens, mais avec un peu de crainte. Qu'en penserait une jeune femme distinguée comme l'était Marguerite? Car il n'était pas sûr que, comme on a l'habitude de le répéter, « elles fussent toutes les mêmes ».

Les deux vieux savaient maintenant en quoi consiste le bonheur. Ils n'avaient pas cessé de travailler, parce que ce n'est pas en se reposant, — lorsque l'on a le goût, le besoin de s'occuper enracinés dans le corps, — que l'on peut être heureux, mais ils pouvaient boire du bon vin, manger de bonne viande, à leur suffisance, défier l'avenir, et attendre en toute confiance la vieillesse définitive qui s'avançait vers eux et n'allait pas tarder à les toucher du bout de son bâton. Jamais le Louis ne les laisserait manquer de rien.

Un matin qu'elle était à la boucherie, la mère Clergot se

trouva nez à nez avec la mère Labussière, celle dont le fils était cuisinier à Paris. Elles se connaissaient depuis longtemps, depuis toujours, eût-on pu dire, bien que n'habitant pas le même quartier. La mère Labussière dit :

— Et votre fils, mère Clergot? Il est toujours ici?

— Ma foi, oui! Même qu'il n'a pas envie de s'en aller avant le mois de novembre.

On voyait bien que la mère Labussière avait autre chose à dire. Elle continua :

— C'est drôle, tout de même, qu'étant dans le commerce, dans les affaires, il puisse rester absent si longtemps que ça!

La mère Clergot aurait pu répondre :

— Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde!

Mais dans les petites villes, les habitants, de pères en fils, sont tous si solidaires les uns des autres, et les femmes ont toujours tant de choses à se raconter que les moindres détails de la vie de chacun sont connus de tous, sans que personne y trouve rien à redire. Elle se contenta donc de riposter :

— Il sait mieux que nous ce qu'il a à faire.

Alors la mère Labussière se soulagea :

— Ma foi, c'est étonnant. Ecoutez donc. Mon Charles est allé voir votre fils, l'autre jour, pensant le trouver. C'est bien au 112 de la rue Lafayette, son magasin, n'est-ce pas?

— Oui, c'est bien ça : 112, rue Lafayette.

— Eh bien, il n'a pas vu de magasin. La concierge lui a dit : Monsieur Clergot et sa femme sont partis depuis bientôt deux mois. Mais vous devez vous tromper au sujet du magasin, parce qu'ils restent, au cinquième, dans un logement de quatre cents francs.

En réalité, la mère Labussière avait écrit à son fils d'aller se renseigner. Elle était de celles qui ne pouvaient admettre qu'au bout de si peu d'années on gagnât tant d'argent à Paris. Elle citait en exemple son fils à elle, son Charles, qui était bien tranquille maintenant, mais qui avait eu tant de mal, ses premières années de Paris, à joindre les deux bouts, à ne pas mourir de faim. Il y avait aussi à la boucherie quatre ou cinq autres ménagères qui écoutaient, qui, d'ailleurs avaient l'air d'être au courant de l'histoire, et d'attendre ce qu'allait bien pouvoir trouver à répondre la mère Clergot. Elle ne fut point gênée.

— S'ils ont un logement à quatre cents francs, dit-elle, c'est rudement joli : avec ça, pas besoin de boutique.

Ici, pour cent francs, on a une vaste maison, avec toutes ses dépendances. Il doit en être de même ailleurs, à Paris, partout.

Il était à peu près dix heures du matin. Et l'on vit passer, dans la grand'rue, devant la boucherie, le brigadier de gendarmerie, un gendarme, trois messieurs très bien habillés — presque aussi bien que le Louis, — et qui n'étaient pas d'ici, et M. Menestreau avec sa canne. M. Menestreau paraissait très excité. Il était, en tout cas, très rouge — ses moustaches n'en paraissaient que plus blanches, — comme si sa joue eût encore été cuisante du soufflet que lui avait donné, huit jours auparavant, Marguerite. Il n'en avait parlé à personne. C'était une après-midi où justement elle se trouvait seule à la maison.

La mère Labussière eut comme un sourire de satisfaction. Mais la mère Clergot, à la fin des fins, s'anima. Ce n'était pas la première fois qu'on lui parlait ainsi de son Louis à mots couverts avec des intentions malveillantes. Elle cria :

— Eh bien, voulez-vous que je vous dise, moi? Tout le monde, ici, est jaloux de nous deux mon homme et du Louis, et de sa femme. On est jaloux de voir qu'il gagne de l'argent. Mais on peut bien dire ce qu'on voudra. En attendant, madame Philippot, coupez-moi donc quatre biftecks.

Elle jeta sur l'étal une pièce de cinq francs. La bouchère la regarda, la soupesa. Puis elle dit :

— Votre pièce est fausse, madame Clergot.

— Ma pièce est fausse? Et à quoi donc le voyez-vous?

Elle eût été bien incapable, pour son compte, de distinguer une pièce bonne d'une mauvaise. Elle comptait d'habitude par gros sous. Jamais il ne lui était tant passé d'argent par les mains que depuis l'arrivée du Louis. Mme Philippot fit sonner la pièce.

— Certainement, dit la mère Labussière, elle n'a pas un son naturel. D'ailleurs, depuis quelque temps, c'est effrayant ce qu'il y a de fausse monnaie en circulation ici.

— Eh bien, donnez-moi toujours mes quatre biftecks. Je vous paierai demain.

Mme Philippot fut bien embarrassée. Elle n'aimait pas faire de la peine aux gens.

— Ma pauvre madame Clergot, dit-elle, je regrette. Mais cela m'est impossible.

La vieille partit, toute confuse, toute rouge d'indignation. Elle n'y comprenait rien.

A la maison, elle trouva, en plus du Louis et de sa femme — le vieux était dans ses champs, — le brigadier de gendarmerie, le gendarme, les trois messieurs, et M. Menestreau. Ils venaient de se faire ouvrir la porte de la chambre. Le Louis les regardait avec une grande dignité. Elle fut bien heureuse de voir que M. Menestreau eût retrouvé le chemin de la maison, où, depuis une semaine, on ne l'avait pas vu. C'était lui qui avait amené ici, certainement, les messieurs et les gendarmes. C'était un bien grand honneur. Puis l'idée qu'on lui eût refusé de la viande, que la mère Labussière se fût moquée d'eux tous, lui revint. Et tandis que, dans la chambre où, pour la première fois, M. Menestreau pénétrait, — le lit était fait, — ces messieurs découvraient des moules, des piles, un bain galvanique, des poudres à polir, des brosses, la pauvre vieille se précipita vers son Louis et lui dit :

— Figure-toi que la bouchère n'a pas voulu me servir. Tout le monde nous en veut. Elle aussi. Elle prétend que cette pièce-là est fausse!

HENRI BACHELIN.

INTRODUCTION
A L'ÉTUDE DE J.-H. FABRE

—

I

Sans doute, il entre du remords dans l'intérêt universel que suscite tout à coup l'ermite de Sérignan. Académies, pouvoirs publics, presse ; les artistes et les savants ; le lettré, le vulgaire, le snob, chacun se rend compte en distribuant à Fabre distinctions et prix, en publiant sa louange, en le lisant ou en disant l'avoir lu, qu'il répare un peu bien tard une injustice vraiment grosse. Chacun prend sa part de responsabilité dans le fait d'avoir laissé pauvre, isolé, presque inconnu jusqu'à l'extrême vieillesse, l'un des cinq ou six vivants qu'il faille citer en première ligne comme témoignage du génie humain.

Spontané ou d'imitation, instinctif ou conscient, sincère ou même hypocrite, ce désir de rattraper le temps perdu a quelque chose qui touche. Il désarmerait un critique disposé à faire le moraliste et le redresseur. Mais je ne viens pas moraliser. Et avant de reprendre autrui il me faudrait battre moi-même. Familier des *Souvenirs Entomologiques* et ayant eu le bonheur de confronter l'homme avec son œuvre, n'ai-je pas attendu pour parler de Fabre que tout le monde en parlât ?

Je songe avec un attendrissement mêlé de regret à ma visite à Sérignan d'août 1907.

L'enthousiasme n'avait pas encore fait explosion autour de sa solitude. Au moment où s'imprimait le tome dixième et dernier des *Souvenirs*, le mieux averti de nos dictionnaires de poche ne mentionnait pas encore, parmi les multiples illustrateurs de son nom, celui que leurs gros confrères ont, à leur heure, expédié en un paragraphe minuscule. Sa renommée était au point où Darwin l'avait laissée quand, sur ses premiers travaux, Darwin l'appela « cet observateur inimitable ». Que dis-je ! Elle avait plutôt diminué. Ce que l'on n'eût pas osé faire entre 1860 et 1890, on discutait la naissance et

l'évolution des instincts, on opposait ou l'on confondait la psychologie de l'homme et la psychologie de la bête sans prendre l'avis du seul naturaliste, peut-être bien, qui soit digne, en France du moins, du titre de psychologue. Boudé par les hommes de laboratoire pour cause de littérature, inconnu à une ou deux exceptions près des littérateurs, Fabre payait largement la nouveauté et l'indépendance de son œuvre. Il avait contre lui ses combats victorieux contre certaines affirmations aussi tranchantes que hasardeuses de la science officielle. Ses impertinences de spiritualiste, mais de spiritualiste positiviste (les deux termes, nous le verrons, peuvent lui être appliqués), à l'égard d'un matérialisme entaché de mysticité. Et pour le dire d'un mot — qui demandera lui aussi des explications — son attitude de « créationniste » parmi le concert lamarcko-darwinien. Cependant que son positivisme inné, son obéissance aux faits, son penchant à faire passer avant les caprices du sentiment les leçons de l'expérience le rendaient mal utilisable dans le camp déiste.

Sans doute, il n'était pas impossible de prévoir que si le destin permettait à l'octogénaire de doubler le cap des nonante ans, Fabre avait des chances d'assister à son apothéose. Les temps étaient proches où l'Institut rougirait de ne pas lui avoir offert un fauteuil. Où notre démocratie commencerait à soupçonner qu'elle tient dans la vie du petit instituteur de Carpentras une réponse du tac au tac aux aristocrates dénonciateurs du péril primaire. Où cinquante ans de stage sur le chemin qui sépare — simple pas pour tant de médiocres — la rosette du ruban suffiraient; où il paraîtrait convenable, puisque Fabre s'obstinait à ne le demander point, que la République fît officier de la légion d'honneur celui que l'Empire avait créé chevalier — sans qu'il le demandât devantage. Ces temps étaient proches, mais ils n'étaient pas révolus. Chose qui résume tout : il y a quatre ans, Fabre n'avait pas encore été mis en carte postale illustrée!

Je ne sais pas bien si j'ironise, mais en quittant le grand philosophe, je n'agitais rien dans ma tête qui eût pu passer pour badin. Dans le décor que Jules Borély photographiera (1) je l'avais trouvé en pleine ivresse d'observation et d'hypothèse.

(1) V., dans le *Mercure* du 16 avril dernier, les lettres de Jules Borély, qui ont paru sous le titre : *Une visite à J.-H. Fabre.*

Le hasard qu'il a tant sollicité venait de lui permettre d'ajouter à la liste des végétaux phosphorescents un numéro mycologique inédit. Possédant cette chose rare et répugnante qu'on appelle chlatre grillagé (C. cancellatus) et la voulant à l'abri de la poussière, il avait un soir mis dans un placard obscur le verre où il la tenait. Puis recouvert ce verre d'une feuille que sa main trouvait à tâtons dans le placard. C'était un papier au gélatino-bromure. Il le retirait le lendemain nettement impressionné. Le chlatre dégageait des émanations analogues à celles, connues, de la pleurote de l'olivier qui ont fait l'objet justement, en 1855, d'un de ses mémoires. Quelques mois avant, une femelle de grand paon, sur laquelle il reprenait les expériences dont le compte rendu constitue l'un des chapitres les plus attachants de ses *Souvenirs*, avait impressionné, elle aussi, mais sans surprise cette fois, le papier sensible. Champignons et papillon, il rapprochait leurs émanations des phosphorescences qu'émettaient chaque soir des lampyres dans une de ses terrines recouverte d'un treillis... La lumière du ver-luisant, voilà un des phénomènes qui l'ont le plus intéressé. Il lui paraissait que comme, elle, celle du grand paon, de la pleurote, du chlatre étaient un dégagement de la sexualité éclose. « L'amour, c'est de la lumière », me dit-il. Il me déchiffrait les notes fixées à mesure de ses expériences, de sa mince écriture hachée, sur les feuilles d'un cahier d'un sou. Et pour combattre les conclusions monistes que j'en tirais (comme j'en tire de l'ensemble de son œuvre), il me montrait ce que c'est que l'éloquence au service du sentiment et me donnait du même coup une inoubliable leçon de prudence spéculative...

Séparés sur les conséquences de ces belles remarques qui resteront peut-être perdues, nous nous réconcilions le Maître et son humble contradicteur, sur le terrain mycologique.

Certes, ses livres, où la plante accompagne l'insecte comme, dans une histoire des mœurs humaines, le vêtement, l'habitation, la nourriture, à chaque minute interviendraient, révèlent un botaniste accompli. Je n'ignorais pas ses travaux de chimie et de physique végétales. J'avais entendu parler de son herbier colossal que la légende lui fait commencer à quinze ans, quand il courait les routes à la recherche du gîte et du pain. Et le domaine du champignon n'est-il pas un des plus tentants parce que des plus vastes et moins explorés de

la botanique ? Mais enfin j'ignorais que les champignons supérieurs de la région méditerranéenne avaient trouvé en lui un nomenclateur, un historien de bon rang et un peintre surtout, un aquarelliste sans rival. Travail considérable, travail précieux pour qui ne voit pas seulement dans le cryptogame un organisme végétal, mais aussi une source incalculable de formes et de couleurs. En feuilletant ces albums, auxquels Fabre n'a jamais fait allusion (1), dont personne ne nous a jamais entretenus, qu'admirais-je le plus : la modestie de sa bouche ou le talent de sa main? Etais-je davantage sous le coup de l'irritation ou bien de l'enthousiasme?

Cependant nombre de livres de classe traînant çà et là me remémoraient une valeur pédagogique qu'attestaient depuis bien longtemps pour moi tels précis de physique et de chimie, hôtes de ma bibliothèque enfantine. Je recherchais sur ses traits le numismate, l'archéologue, l'humaniste et le philologue, le curieux universel que dévoilent les *Souvenirs*. Un mot échappé à l'un des siens m'apprenait qu'il n'est point, devant son orgue, quand il imite le vent dans les pins, la sonnette du crapaud, le violon de la cigale, l'immobilité de la neige ou midi roi des étés, un compositeur sans émotion.

Et pour m'achever le vieillard me révélait un poète aussi secret que le peintre, sinon aussi important ; un félibre que la

(1) Sauf à une ligne peu en vue de sa quatrième série et dans le dernier volume des *Souvenirs*, paru en 1908. A la gloire du cryptogame, « mes délices botaniques depuis ma prime jeunesse », Fabre a consacré deux chapitres de sa dernière série : *Souvenirs d'Enfance, Insectes et Champignons*. « Je n'ai cessé de les fréquenter. Aujourd'hui encore, rien que pour renouer connaissance avec eux je vais d'un pas traînant les visiter dans les belles après-midi de l'automne. J'aime toujours à voir émerger du tapis rose des bruyères les grosses têtes des Bolets, les chapiteaux des Agarics, les buissons corallins des Clavaires. »

Il explique comment à Serignan lui vint l'idée de les peindre alors qu'il ignorait complètement l'art de l'aquarelle, et se demande avec mélancolie « ce que deviendra cette haute pile d'aquarelles, objet de tant de travail », lorsqu'il sera disparu... « Tôt ou tard devenue encombrante, déménagée d'un placard dans un autre placard, d'un grenier dans un autre grenier, visitée des rats et souillée de maculatures, elle tombera entre les mains d'un arrière-neveu qui, enfant, la découpera en carrés pour faire des cocottes. » — Je signale à mes collègues de la Société Mycologique de France l'intérêt qu'il y aurait à étudier cette belle collection du vivant de son auteur. Il m'a paru qu'elle renferme notamment en bolets et tricholomes des espèces non cataloguées. Mais j'ai été surtout touché par la prodigieuse exactitude de la représentation. « Ma collection a certaine valeur. S'il lui manque la tournure artistique, elle a du moins le mérite de l'exactitude », déclare Fabre dans les pages auxquelles je viens d'emprunter. L'exactitude à ce degré devient de l'art le plus rare. Dans la copie des couleurs, des nuances et des lignes, le Japon et les Hollandais n'ont pas fait plus ressemblant. — Je renvoie-là dessus aux lettres de Jules Borély, qui a feuilleté l'an dernier quelques-uns de ces albums.

seule comparaison d'un Mistral ou d'un Aubanel permet de trouver médiocre...

II

Une raison moins subjective m'empêcherait d'invectiver et de gémir. L'oubli dans lequel nous avons tous laissé Fabre, c'est l'un des principaux facteurs de son génie, L'oubli et la pauvreté. Dans l'aisance et dans la gloire il n'aurait pas fait son œuvre. Il fallait que les hommes complotassent avec les événements pour que nous eussions les *Souvenirs Entomologiques*.

C'est une œuvre tardive, en effet. Le premier volume paraît en 1879. Fabre a 56 ans et ce premier volume est la conséquence d'un changement de direction que neuf ans plus tôt il a donné à sa vie.

La biographie du maître attend qu'on l'écrive. Mais à cet homme qui parle de tout, il est arrivé de parler de lui. Et bien des fois. Non par vanité, mais par habitude de psychologue. En mettant bout à bout ses confidences dispersées, en les reliant par des détails et des dates recueillis de droite et de gauche (et dont quelques-uns demanderaient à être revus), nous arriverons à expliquer la genèse singulière de cette œuvre.

Fils d'habitants miséreux d'un des territoires les plus déshérités de notre sol, né à Saint-Léons de Rouergue, arrondissement de Milhaud, le 22 décembre 1823, Fabre entre à l'école communale en attendant l'âge où il pourra mener les quelques chèvres paternelles brouter la maigre pâture du causse natal. Quelle école! Je n'en dirai rien ici parce que je compte tirer du pittoresque chapitre où il l'a ressuscitée de quoi établir la puissance et l'originalité de son art. Quelle école, et quel magister! C'est à elle et lui cependant qu'il doit d'être envoyé à dix ans au collège de Rodez, où ses fonctions de clergeon lui valent la gratuité de l'externat, lorsque de campaguards ses parents deviennent citadins. Il sait lire, additionner, soustraire. Son curé lui a appris à peu près autant de latin que son instituteur de français et lui-même a acquis pour toujours la passion de l'insecte et de la plante, s'étant créé une classification zoologique et botanique à peu près comme

Pascal se serait fait sa géométrie. Mais réservons dans cet examen tout ce qui se rapporte à la vocation.

S'écoulent quelques années à Rodez où, « latinisant et grécisant », il acquiert le fonds d'humanisme qui donnera tant de solidité et d'élégance aux constructions de sa vieillesse. « Puis, brusquement, adieu les études! » La ruine absolue de sa famille le jette sur le pavé. Marchand d'oranges, débardeur, valet d'étable ; avec plus de livres que de vivres dans son bissac, il parcourt en vagabond le Languedoc et la Provence. « C'est dans ces conditions qu'il ose affronter un concours pour l'obtention d'une bourse à l'école normale primaire d'Avignon et sa volonté réalise ce premier miracle qu'il enlève d'emblée la première place » — nous apprend M. Legros dans son *J.-H. Fabre, naturaliste* (1), seule étude digne de lui qu'à ma connaissance le grand savant ait jusqu'ici provoquée, seule étude qui le présente d'ensemble.

Instituteur à Carpentras en 1842, il y prépare sans maîtres et presque sans livres son baccalauréat ès-sciences mathématiques. Bachelier, il est envoyé comme professeur de physique au collège d'Ajaccio. Il en revient pour se faire recevoir à la licence ès-sciences mathématiques. En 1854, nous le trouvons docteur ès-sciences, et professeur au lycée d'Avignon. Nous l'y trouverons encore en 1870. Il a langui dans cet emploi subalterne, malgré la pénurie de son traitement et de lourdes charges de famille, dans l'espoir de réaliser ce rêve : professer l'histoire naturelle dans une chaire de faculté.

En dehors de sa valeur professorale vite remarquée, et notamment par le bon inspecteur général Victor Duruy, ses découvertes des hyménoptères paralysateurs et de l'hypermétamorphose des méloïdes, d'autres importants travaux publiés dans les *Annales des sciences naturelles* lui ont fait une réputation. Une réputation que le glorieux entomologiste Léon Dufour a mise en branle, que Darwin a sanctionnée, à laquelle Pasteur, appelé à Avignon pour combattre les maladies du ver à soie et des vins, a rendu hommage. En 1856, l'Institut lui a décerné un prix Montyon de physiologie expérimentale; en 1866, le prix Thore, destiné à récompenser tous les deux ans les travaux sur les mœurs et l'anatomie des insectes. Mais sa qualité d'irrégulier, fruit de ses études solitaires, sa liberté

(1) Delagrave, 1910.

d'allures, son air et son costume paysans, une pauvreté dignement subie mais criante, sont des obstacles insurmontables. Vers 1865, lorsqu'on lui propose la suppléance de la chaire de zoologie de Poitiers, il compte que, son déménagement payé, il lui restera trois francs par jour pendant sa première année d'exercice pour subvenir aux besoins des sept personnes qui composent sa famille. Qu'une offre plus digne de son mérite lui soit faite; qu'au lieu de la suppléance lui arrive la titularisation, il ne pourra pas l'accepter. Ce n'est d'ailleurs pas son traitement de professeur qui le ferait vivre. Sorti du lycée, il s'épuise en répétitions, en cours, et ne boude pas au métier de copiste. Et, depuis 1862, les éditeurs classiques lui publient bon an mal an deux ou trois volumes. Si tout cela assure à peine son pain quotidien, à quelle porte frapper? Il demande alors à la chimie industrielle l'avance sans laquelle il doit s'interdire l'enseignement supérieur.

Il obtient de la municipalité l'autorisation d'ouvrir dans l'ancienne abbaye de Saint-Martial des cours libres. Cours gratuits, mais qui mettent à sa disposition exclusive une manière de laboratoire. Et, un beau matin, il a obtenu l'alizarine, principe tinctorial de la garance, par une méthode toute simple qui révolutionne l'industrie avignonnaise. Une usine commence l'exploitation de son procédé dans des conditions immédiatement profitables. Sa découverte attire l'attention du gouvernement. On lui donne la légion d'honneur. Duruy, grand-maître de l'université, le mande à Paris, le présente à l'empereur. C'est la fortune. Et à son retour à Avignon, Fabre apprend que la chimie vient d'obtenir l'alizarine des goudrons de houille et de tuer la garance.

Rejet sur les vulgarisations scientifiques. Fondation de cours pour l'enseignement secondaire des jeunes filles. Et ses livres s'achètent, et ses cours sont suivis. Mais le parti clérical, effrayé par son indépendance professorale et par son succès, lui fait une guerre au couteau. Une polémique s'engage autour de lui. Tiraillé entre des partisans maladroits et des adversaires habiles, Fabre voit compromettre son avenir et fuir à une lieue cette chaire de faculté dont il gravissait déjà les gradins. Dégoûté, il abandonne l'enseignement. En novembre 1870 il vient habiter Orange, n'ayant pour vivre, comme il dit, que

son encrier (1). Les *Souvenirs Entomologiques* sont encore loin, mais ils sont possibles.

III

Ils sont possibles, parce que, tout au moins à leur début, il ne sont pas autre chose, dans la pensée de leur auteur, que l'un de ces ouvrages à l'usage de la jeunesse auxquels, dès 1862, Fabre a demandé un supplément de subsides et qui, à partir de 1870, devront remplacer son traitement professoral.

Dans cette suite d'ouvrages (dont une partie tient une grande page au catalogue actuel de Delagrave), à côté des simples manuels : Physique, Chimie, Arithmétique, Algèbre, Géographie, Géologie, Zoologie, ou Botanique, figurent de bonne heure des œuvres plus originales : *Histoire de la Bûche* (1866); *Récits scientifiques de l'oncle Paul* (1868); *les Ravageurs de l'agriculture* (1870); *les Auxiliaires* (1873); *Aurore* (1874)... etc. Il semble que le Maître n'ait pas conçu un autre but à ses *Souvenirs* que l'instruction et l'agrément de la Jeunesse. J'en trouve sous sa plume des aveux. Corrigeant dans sa cinquième série une erreur de la première il expliquera... « Je tenais cependant à donner à mes jeunes lecteurs une idée de la nidification du scarabée. » Et, au début de son second livre : « Or, si j'écris pour les savants, pour les philosophes qui tenteront un jour de débrouiller un peu l'ardu problème de l'instinct, j'écris aussi, j'écris surtout pour les jeunes à qui je désire faire aimer cette his-

(1) Dans *Histoire de mes Chats* (*Souv.*, 2e série), Fabre nous a donné quelques détails sur son « exode d'Avignon » et narré le fait (suprême goutte d'eau après laquelle déborda le vase) qui déterminera le grand changement de son existence. ... Voyez en effet combien était noir mon crime : j'enseignais à ces jeunes personnes ce que sont l'air et l'eau ; d'où proviennent l'éclair, le tonnerre, la foudre ; par quel artifice la pensée se transmet à travers les continents et les mers au moyen d'un fil de métal ; pourquoi le foyer brûle et pourquoi nous respirons ; comment germe une graine et comment s'épanouit une fleur, toutes choses éminemment abominables aux yeux de certains, dont la flasque paupière cligne devant le jour. Il fallait au plus vite éteindre la petite lampe, il fallait se débarrasser de l'importun qui s'efforçait de la maintenir allumée. Sournoisement, on machine le coup avec mes propriétaires, vieilles filles, qui voyaient l'abomination de la désolation dans ces nouveautés de l'enseignement. Je n'avais pas avec elles d'engagement écrit, propre à me protéger. L'huissier parut avec du papier timbré. Sa prose me disait que j'avais déménager dans les quatre semaines, sinon, la loi mettrait mes meubles sur le pavé. Il fallut à la hâte se pourvoir d'un logis. Le hasard de la première demeure trouvée me conduisit à Orange.... » — (« Ajoutez, si vous le voulez bien, qu'il fallût qu'il ait recours à un ami pour lui prêter quelque argent pour faire son déménagement » — m'a écrit le menuisier aveugle des *Souvenirs*, Marius Guigue, en me donnant la date de cet exode.)

toire naturelle que... » Eh! quoi, tant de pure science et de belles lettres au service d'une ambition si modeste! Oui bien, et l'ermite de Sérignan a mis presque autant de temps que le public à se rendre compte de la portée de son œuvre. Mais c'est le propre du génie avec de l'humble de faire du magnifique sans le savoir et au besoin malgré soi. Voyez les fables de ce La Fontaine avec lequel Fabre offre tant de rapports. Serait-ce trop d'affirmer que plusieurs de ses manuels contiennent plus de style et de pensée que tant d'orgueilleux ouvrages de première main? L'originalité de Fabre,elle éclate jusque dans l'énoncé des problèmes d'un traité d'arithmétique minuscule à l'usage des aspirants au certificat que je viens de feuilleter sur les quais. Et des pages comme celle-ci, détachée d'une *Physique élémentaire*, ne sont point rares dans ses manuels :

Pour tisser les filets destinés à saisir leur proie, mouches et moucherons, pour feutrer les élégants sachets où elles enferment leurs œufs, les araignées produisent une espèce de soie. Dans le corps de l'animal la matière à soie est fluide; dès qu'elle apparaît à l'air, elle se solidifie et devient un fil sur lequel l'eau désormais n'a plus de prise. Quand l'araignée veut filer, la matière à soie suinte à l'état liquide par quatre ou six mamelons appelés *filières* et placés au bout du ventre. Ces mamelons sont percés à leur extrémité d'une foule de trous en manière de pomme d'arrosoir. On évalue à un millier le nombre total de trous pour l'ensemble des mamelons. Chacun laisse écouler son mince jet liquide, et des mille fils agglutinés en un tout commun résulte le fil définitif employé par l'araignée, fil si délicat qu'un cheveu à côté est un câble grossier. Les grandes araignées des bois et des jardins, les épeires, tissent des toiles d'une ampleur remarquable. Il y a bien là,pour le moins, dix mètres de fil en œuvre et par conséquent 10.000 mètres de fils élémentaires qui, subdivisés en dixièmes de millimètres, limite ou à peu près de ce que l'œil peut voir, donnent cent millions de parties. Et pour produire le tout, l'araignée a dépensé une insignifiante gouttelette de son liquide à soie.

Avez-vous vu souvent expliquer de cette façon la divisibilité de la matière? Que serait-ce si je cherchais dans ces livres intermédiaires entre les simples ouvrages de vulgarisation et les *Souvenirs :* par exemple *les Auxiliaires* ou *Récits de l'oncle Paul sur les animaux utiles à l'agriculture*. Lecture pour les jeunes gens; douce nourriture d'adolescence, mais ca-

table de sustenter les aînés. Que de notions exactes et neuves, que de réflexions profitables! La chauve-souris, le hérisson, la taupe, le corbeau, le coucou, l'hirondelle ou la mésange, la couleuvre, le lézard et le crapaud, comme ils sont vus, compris, aimés, équitablement jugés, rendus aimables! Mise à côté des *Voyageurs*, comme cette zoologie-là fait déplorer que le grand psychologue de l'invertébré n'ait pas eu le temps de nous apprendre ce que le vertébré lui a dit! Du moins de nous l'apprendre davantage — car le vertébré : chat et chien, cheval, poule, dindon, moineau, renard, ours, et... homme, apparaît tout de même dans son œuvre entomologique. Mais enfin, lorsque l'*oncle Paul* se vante auprès de Jules, d'Emile et Louis, de connaître les mœurs du gros lézard ocellé, la *rassade* provençale « comme le fond de sa poche » et non moins bien celles de la vipère et du crapaud, nous regrettons qu'il n'en ait pas dit plus long sur le batracien et le reptile.

Quant aux *Souvenirs* eux-mêmes, l'idée dans laquelle ils sont entamés explique la clarté, la familiarité, la simplicité vraiment extraordinaire de leur ton et comment une œuvre d'une si haute tenue scientifique peut se trouver aux antipodes, je ne dis pas du rébarbatif, mais simplement du sévère. J'y reviendrai. J'explique à présent leur genèse. Le pourquoi et le comment de leur tardive venue.

Pour comprendre Fabre, il faut voir que, pédagogue-né, il place sur la même ligne la joie de savoir et la joie d'instruire. Pour comprendre les *Souvenirs*, il faut y voir l'idée perpétuelle de l'enseignement, de la démonstration. Du fond de son ermitage le vieil homme change son lecteur en auditeur. Regardez-le dire, l'an dernier, à Borély : « La vie est mal faite, quand on commence à savoir quelque chose de simple, de vrai, on n'a plus le courage, la force qu'il faut pour l'apprendre aux autres. » N'ayant pu enseigner la bête et la plante de bouche, Fabre s'est rattrapé avec le livre. Mais cet enseignement indirect n'a été pour lui qu'un pis-aller.

En laissant de côté cette manie professorale qui subsistera quand même toujours, il est, avant 1870, un pur ouvrier scientifique. Il ne demande qu'à le rester. Et il le demande avec insistance. Du jour bien lointain déjà où ont paru ses travaux sur le cercéris et ceux sur le méloé, œuvres de jeunesse, coups de génie juvénile en sciences comme nous en

possédons en littérature, il s'est acquis au soleil de la zoologie une place définitive. Son ambition c'est de la consolider et de l'agrandir. De même, Hugo, Musset, après leur entrée magnifique dans la poésie, ne songent qu'à mériter encore mieux le titre de poète. Or, l'histoire de Fabre, c'est à peu près celle d'un Musset ou d'un Hugo que les circonstances auraient obligé à quitter la lyre pour le microscope et le scalpel. Ou, pour trouver un exemple plus rapproché, c'est un Taine qui, empêché d'être historien, aurait été rejeté vers les Thomas Graindorge et les notes de voyages. Mieux encore, un Renan chassé de la philologie vers les souvenirs d'enfance et de jeunesse, vers les « drames philosophiques » — tout ce qu'il appelait un amusement, tout ce qu'il demandait pardon de s'être laissé allé à écrire.

Né pour être la véritable expression du savant pur, Fabre est devenu contre son gré un grand écrivain. Supposons qu'il eût pu réaliser son rêve. Les loisirs que lui auraient laissés ses cours, il les eût mis à rester le fournisseur de mémoires que révèle la collection entre 1854 et 1870 des *Annales des Sciences Naturelles*. Il aurait multiplié les contributions à l'étude de l'insecte et de la plante, mais sans penser à les fixer sous cette forme littéraire qui le met au nombre des écrivains supérieurs. Professeur, il partageait sa vie entre son laboratoire et sa chaire. Il aurait expérimenté et enseigné. Il n'eût point *écrit*.

Il aurait joué le rôle glorieux, certes, mais inférieur à celui qu'il a tenu, d'un Giard. Il aurait créé une école, des disciples ; il ne serait pas à proprement parler sorti de l'anonymat. Surtout il n'aurait fait que des choses que d'autres étaient capables de mener à bien.

Que les hommes de laboratoire me pardonnent : Fabre serait resté un savant. Il aurait fourni des matériaux aux philosophes, il n'aurait pas construit lui-même, avec ses propres matériaux, une haute philosophie. Il n'aurait pas assuré à son œuvre la certitude d'être lue tant qu'on lira la langue française.

Allons plus loin et à propos de qui a si habilement loué la Providence qu'il nous oblige parfois de nous dire qu'il se pourrait bien qu'elle existe, louons la Providence nous aussi. Il fallait, dans l'intérêt de la science, que Fabre, quoi qu'il en eût, ne reste pas professeur. J'entends sa science à lui qui n'est

pas la zoologie ni la botanique, qui n'est même pas l'entomologie, qui est la psychologie animale. Il a beau nous dire, en nous racontant ses déboires universitaires, que sa chaire lui eût servi à parler de la bête et de la plante dans le même sens qu'en ses *Souvenirs*, il s'imagine cela à 85 ans, après quarante ans exclusivement voués à la psychologie intensive. Mais je crois bien qu'il aurait abandonné souvent la psychologie au profit de l'anatomie et donné beaucoup trop de temps à la botanique. Observateur exclusif des mœurs de l'insecte, il l'est à Carpentras, à Ajaccio, un peu pour les mêmes raisons qu'il le sera à Sérignan, parce qu'il n'a pas les moyens matériels d'être physiologiste et nomenclateur. Mais à Avignon, à partir du jour où il possède laboratoire et bibliothèque, il s'éloigne de sa voie et peut-être exagère-t-il un peu quand, plus tard, il nous dira que ce ne fut pas sans répugnance. Pourvu d'un laboratoire de faculté et des instruments coûteux qu'il gémit quelquefois, au fond de son ermitage, de n'avoir jamais vus qu'aux catalogues des marchands, il aurait traité plus d'une fois, de préférence aux mœurs animales, des questions semblables à celles que nous le voyons résoudre pendant cette période qui va, en gros, de 1854 à 1870 : « Rôle du tissu adipeux dans la sécrétion urinaire chez les insectes », « Organes reproducteurs des Myriapodes », « Mémoires sur les tubercules de Himantoglossum hircinum », « Sur la germination des Ophrydées et la nature de leurs tubercules », etc. Etudes, certes, dont je ne veux pas médire et qui portent, comme tout ce à quoi ce grand scrupuleux a touché, la marque de la perfection, mais d'une portée bien inférieure à son œuvre future, puisque, répétons-le, elles auraient pu être menées à bien par d'autres que par lui, alors qu'il est seul capable d'avoir médité et écrit sa psychologie animale.

Et puis que de dangers auxquels sa curiosité, son raffinement dans l'expérimentation, son impossibilité à ne pas épuiser son sujet, une minutie dangereuse ailleurs qu'en psychologie où tout est subtilité, nuance, pointe d'aiguille, nous exposaient, nous ses lecteurs futurs. Ne se serait-il pas hypnotisé sur un de ces détails d'histologie ou d'embryologie à la poursuite desquels tant de bonnes natures scientifiques se sont engagées comme dans une impasse? Fabre est trop ouvert à la généralité des sciences, il est trop mathématicien pour ne pas nous

inspirer des craintes rétrospectives. Devant sa lumineuse géométrie sur la toile de l'épeire ou la coquille de l'escargot; quand, à propos de l'ammonite, il nous initie aux propriétés métaphysiciennes de la spirale logarithmique de Bernouilli, j'admire et je bats des mains, mais en ayant envie de crier : assez! assez! comme devant les prodiges audacieux d'un gymnasiarque. Qu'aurait-il fallu pour engager, homme fait, dans des incursions improfitables à la psychologie et aux lettres celui qu'écolier le Binome de Newton jeta dans l'enchantement qu'il nous décrit (1)? Des instruments à portée de sa main et des questionneurs, pas davantage. Riche en outillage, en subsides, en collaborateurs, il aurait évidemment tenté de résoudre les problèmes de physique et de chimie organiques qu'on trouve énoncés avec le désespoir d'en laisser la solution à d'autres à tant de pages de ses livres. L'œil du lépidoptère, le venin du scorpion, la lumière du ver luisant, où ne l'auraient-ils pas entraîné, s'il eût eu le moyen de les suivre! Rien que dans le seul océan de la chimie, sa production de l'alizarine nous le prouve, il était capable de se perdre corps et biens au détriment de ce qui fait maintenant sa gloire.

IV

A Orange, il vient au bout d'un faubourg, au milieu des champs, mener l'existence d'un de ces ménages de travailleurs agricoles qu'il a pour voisins. C'est d'ailleurs à la redingote près de l'universitaire (quant au chapeau, il n'a jamais voulu connaître que les larges feutres de ses ancêtres languedociens), ce sera, sa vie à Orange, sa vie avignonnaise exactement. Celle que surprit Pasteur, lorsque, lui ayant demandé de le conduire à sa cave, Fabre dut lui désigner, dans un coin de sa cuisine et salle à manger, une chaise dépaillée « et, sur cette chaise, une dame-jeanne d'une douzaine de litres » contenant en fait de vin le produit de la fermentation de pommes râpées et d'une poignée de cassonade (2). Or cette vie, un traité avec Delagrave la lui assure moyennant une production abondante de manuels.

(1) Pour juger Fabre en tant qu'amateur de mathématiques, on lira dans la neuvième série des *Souvenirs* les chapitres intitulés : *les Epeires. Géométrie de la Toile* et *Souvenirs Mathématiques, le Binome de Newton*. V. encore, quatrième série, *le Problème du sireæ*. — En étudiant plus tard ses qualités littéraires, je montrerai ce qu'il doit, en tant qu'écrivain, au goût des sciences exactes.

(2) *Souv.*, 9e série, p. 329.

Libéré par l'établissement de ses aînés de certaines de ses charges de famille (en attendant que, passée la soixantaine, il fonde un nouveau foyer guère moins prolifique que l'ancien), débarrassé du cauchemar de « paraître », Fabre littéralement n'a besoin de rien. Il peut donc se livrer en toute sécurité à l'occupation pour laquelle il semble avoir été créé (suivant l'expression consacrée) par un décret nominatif de la Providence. Occupation, au sens le plus complet du mot, de presque toutes ses heures de jour et de nuit, à l'observation des insectes.

Mais avant de le regarder faire il convient de marquer les signes de sa vocation, et de rechercher à travers son œuvre, bavardages délicieux, les détails qu'il donne pour expliquer que, du plus loin qu'il se souvienne, ses souvenirs sont des souvenirs entomologiques. Cette recherche empêchera d'attacher une portée exagérée à ce que je viens d'établir et mettre sur le compte du hasard l'existence d'une œuvre comme il n'en est pas, au fond, de plus volontaire et de plus fatale. Pour devenir ce qu'il est, Fabre a trouvé des obstacles chez lui-même : son ardent amour du professorat et la large ouverture d'un esprit aussi universel que possible. Le pédagogue tout puissant s'opposait à ce qu'il devînt littérateur. Le savant encyclopédique s'y opposait aussi — et encore à ce qu'il se spécialisât. Les circonstances malheureuses de sa destinée ont vaincu ces obstacles-là. Mais ces circonstances ont servi finalement sa vraie nature, parce qu'elles se sont appuyées sur un instinct plus fort que tous les autres instincts. Qu'il ait été créé par la Providence pour observer l'insecte, nous le raconter dans un attrayant langage et dégager de ses mœurs une haute philosophie, il suffit d'admettre la Providence pour tirer cette conclusion de son curriculum vitæ, ou simplement d'appliquer à Fabre un déterminisme élémentaire. Que chacun décide suivant son goût.

Marmouset de cinq à six ans, le futur observateur déjà s'exerce, expérimente. Trois quarts de siècle plus tard, le vieillard l'a revu distinctement, ce morveux, vêtu d'une robe de bure qui traîne crottée sur ses talons nus, un mouchoir appendu à sa ceinture avec un bout de ficelle et que le revers de la manche remplace souvent. « L'œil toujours en éveil sur la plante, il allait à l'insecte comme la Piéride va au chou et la

Vanesse au chardon... » Et d'abord il découvre par l'expérience que c'est avec les yeux et non par la bouche qu'il jouit de « la radieuse gloire » du soleil.

Autre découverte. A la tombée de la nuit, au milieu des broussailles du voisinage, certain cliquetis attirait mon attention, sonnant très faible et très doux dans le silence du soir. Qui bruit de la sorte ? Est-ce un oisillon qui pépie dans son nid ? C'est à voir et au plus vite. Il y a bien le loup, à cette heure sorti des bois, m'a-t-il été dit ; allons tout de même, mais pas bien loin, rien que là, derrière ce fourré de genêts.

Longtemps je fais le guet, mais en vain. Au moindre bruit des broussailles ébranlées le cliquetis cesse. Le lendemain je recommence, et le surlendemain. Cette fois mon tenace affût réussit. Paf ! la main est lancée ; je tiens le chanteur. Ce n'est pas un oiseau, c'est une sorte de sauterelle dont mes compagnons m'ont appris à savourer les cuissots, maigre dédommagement de mon embuscade prolongée. Le beau de l'affaire ce n'est pas le double gigot à saveur d'écrevisse, c'est ce que je viens d'apprendre. Dès maintenant je sais par observation que les sauterelles chantent. Ma découverte ne fut pas divulguée crainte de risée, comme m'en avait valu mon histoire du soleil.

Oh ! les belles fleurs qu'il y a là, dans un champ, tout à côté de la maison ! Elles semblent me sourire de leur grand œil violet. Plus tard, à leur place, je vois des bouquets de grosses cerises rouges. J'y goûte. C'est mauvais et de plus il n'y a pas de noyau. Que peuvent être ces cerises ? Sur la fin de la saison, le grand-père vient avec une bêche bouleverser mon champ d'observation. Il sort de dessous terre, par corbeilles et par sacs, une sorte de racine ronde. L'objet m'est connu ; il abonde à la maison ; bien des fois j'en ai fait cuire dans les fourneaux d'écobuage. C'est la pomme de terre. Pour toujours prennent place en ma mémoire sa fleur violette et son fruit rouge.

Au collège, sa nostalgie de l'école en plein air de Saint-Léons gâterait son bonheur d'apprendre sans le régal des *Géorgiques* et des *Eglogues*, leurs abeilles, cigales, tourterelles, corneilles, chèvres et cytise, et toutes leurs choses des champs. Et si chaque semaine n'offrait pas, avec son dimanche, et son jeudi, le temps d'aller confronter Virgile avec la nature. « Ainsi, toujours plus vif, s'entretenait le feu sacré. »

Au temps où, traînant ses grègues à la grâce de Dieu, sa vie est devenue « géhenne abominable », l'amour de l'insecte va sombrer ?

Nullement. Il aurait persisté sur le radeau de la Méduse. Le sou

venir me reste de certain hanneton des pins rencontré pour la première fois. Ses panaches antennaires, son élégant semis de taches blanches sur fond marron furent un rayon de soleil dans les noires misères de la journée.

Les beaux élevages à l'école normale de Vaucluse.

Frotté d'un peu de latin et d'orthographe, j'ai quelque avance sur mes condisciples. J'en profite pour débrouiller mes vagues connaissances de la plante et de la bête. Tandis qu'autour de moi s'épluche une dictée à grand renfort de dictionnaire, j'examine dans le mystère de mon bureau le fruit du laurier rose, la coque du muflier, le dard de la guêpe, l'élytre du carabe.

Mais quand, instituteur, sa classe terminée, son temps doit être à la préparation de ses examens, il a beau se morigéner « à la moindre velléité d'émancipation » vers la bête et vers la plante, reléguer au fond de sa malle ses livres d'histoire naturelle, la tentation est trop forte. A Ajacc. surtout :

La mer pleine de merveilles, la plage où le flot jette de si beaux coquillages, le maquis à myrtes, arbousiers et lentisques, tout ce paradis de superbe nature lutte avec trop d'avantages contre le cosinus. Je succombe. Deux parts sont faites de mes loisirs. L'une, la plus forte, revient aux mathématiques, base de mon avenir universitaire, suivant mes projets ; l'autre se dépense timidement en herborisations, en recherches des choses de la mer. Quel pays ! quelles magnifiques études à faire si, non obsédé par l'x et par l'y, je m'étais adonné sans réserve à mes penchants !

Mais tous ces chapitres où je m'attarde à cueillir, *l'Atavisme* et *Mon Ecole* (6e série), comme aussi *la Mare* (7e série) et *Souvenirs d'enfance* au dernier volume, seraient à citer. En les lisant, on ne doute pas que le paysannot rouerguais fût consacré dès son berceau à la bête et à la plante. Et devant telles mésaventures de son âge mûr : son arrestation par un garde champêtre qui, le voyant follement parti à travers les vignes après je ne sais quel lépidoptère, le prend pour un criminel poursuivi par le remords; le diagnostic des vendangeuses qui le trouvent le matin en embuscade devant un nid de sphex et l'y retrouvent au déclin du jour ; la réputation de voleur de fumier que lui causa dans son voisinage avignonnais le soin d'une « volière » de scarabées — on comprendra, ce que lui-même n'a jamais très bien compris, comment cet invétéré

pédagogue a pu abandonner le professorat pour se livrer exclusivement à la passion de l'insecte.

Et l'on comprendra aussi comment ce favorisé des sciences et de la littérature, cet artiste, ce poète, ce musicien, lorsqu'il fera très, très vieux, le bilan de son bonheur intellectuel, marquera d'une pierre vraiment blanche les seuls jours voués à l'observation entomologique.

V

A partir de 1870, la vie du grand savant, totalement unifiée quant au but, se divise en deux périodes quant au lieu où ce but est poursuivi.

Jusqu'en juillet 1880, il reste à Orange. Il reste, c'est une façon de parler. Il rayonne de tous côtés à la poursuite de l'insecte, semblable à l'enfant qui mène dans un jardin son filet à papillons. A Carpentras, il retrouve ce « Chemin creux » où il découvrit en 1854, en regardant le cerceris tuberculé opérer ses charançons, l'énigme des hyménoptères paralysateurs; où, en 1855, il commença à percer le secret des relations du sitaris et de l'anthophore. Non loin d'Avignon, en face l'embouchure de la Durance, le « bois des Issards » lui offre autant de bembex qu'en possédait ce maigre taillis à l'époque lointaine où, pour voir l'apiaire approvisionner ses larves, il se rendit à jamais invulnérable à l'insolation. A Avignon, c'est sur la rive droite du Rhône, véritable champ de foire de l'insecte en avril et mai, puis dans les mois automnaux, le vaste « plateau des Angles », solitude qui, après son harmas, doit être le lieu qui l'a le plus vu dans sa mimique d'observateur. Il peut, autant de fois qu'il lui plaît, faire l'ascension du Ventoux. Le Ventoux, ce paradis du botaniste où « une demi-journée de déplacement suivant la verticale fait passer sous les regards » depuis le frileux olivier jusqu'à la saxifrage à feuilles opposées, parure estivale du Spitzberg, « la succession des principaux types végétaux que l'on rencontrerait en un long voyage du sud au nord suivant le même méridien ».

Mais tous ces lieux sont éloignés et coûtent du temps à qui ne peut s'y rendre qu'à la manière dont Jean-Jacques voyagea. Il faut à Fabre un terrain de chasse à sa porte. La campagne d'Orange, toute plate au sud et sans bois et que ferme à l'ouest l'infranchissable Rhône, ne lui en offre qu'un seul. C'est au

nord, tout voisin du faubourg que notre villageois habite, le terroir de Sérignan. Le torrent de l'Aygues le sépare d'Orange, c'est-à-dire de la plaine. A l'est, à l'ouest, au nord, il est tout en ces collines incultes et doucement courbées qui font la garrigue provençale. Collines embroussaillées de chênes verts et de bois, sur lesquels, de loin en loin, un cyprès, un bouquet de pins s'enlèvent, et dont le thym, la lavande, le romarin, la sarriette et cent herbes odorantes disputent le sol rougeâtre aux chardons et aux cailloux. A l'entour du petit village de Sérignan, Fabre découvrira vite tout près et aussi abondamment que partout ce qu'il va d'abord demander aux quatre coins du Comtat. Terre bénie, car, sans parler du reste, sa puissante végétation tout le long de l'an fleurie attire toute la gent hyménoptère : cerceris, bembex, ammophiles, sphex, chalicodomes, osmies, anthophores, anthidies, mégachiles, halictes, andrènes, etc., etc. ; les rares et les communs, les anciens et les nouveaux, les sociaux et les individuels, chasseurs en tous genres de gibier, bâtisseurs de toutes architectures, tous les mangeurs de chair fraîche et les amateurs de miel, si bien que, dès ses premières expéditions, il enrichira la nomenclature de quatre beaux apiaires. C'est là qu'il plantera sa tente dès qu'il trouvera le moyen d'acheter un coin de garrigue : un *harmas*. Ce rêve sera dix ans à réaliser, mais en juillet 1880 l'ermite entre dans son ermitage. Et nous entendons un homme heureux.

C'est là ce que je désirais, *hoc erat in votis :* un coin de terre, oh ! pas bien grand, mais enclos et soustrait aux inconvénients de la voie publique ; un coin de terre abandonné, stérile, brûlé par le soleil, favorable aux chardons et aux hyménoptères. Là, sans crainte d'être troublé par les passants, je pourrais interroger l'Ammophile et le Sphex, me livrer à ce difficultueux colloque dont la demande et la réponse ont pour langage l'expérimentation ; là sans expéditions lointaines qui dévorent le temps, sans courses pénibles qui énervent l'attention, je pourrais combiner mes plans d'attaque, dresser mes embuches et en suivre les effets chaque jour, à toute heure. *Hoc erat in votis ;* oui, c'était là mon vœu, mon rêve, toujours caressé, toujours fuyant dans la nébulosité de l'avenir. Aussi n'est-il pas commode de s'accorder un laboratoire en plein champ lorsqu'on est sous l'étreinte du terrible souci du pain de chaque jour... Ce qu'il m'a coûté de persévérance, de travail acharné, je n'essayerai pas de le dire. Il est venu...

Ainsi commence le chapitre qui ouvre la série deuxième. Il est comme la préface et la table de ce volume et des huit volumes à venir. Les richesses de l'harmas, faune et flore, s'y trouvent cataloguées, la méthode de l'exploitation fixée; sous l'apparente modestie du travailleur, le but découvert dans sa grandeur ambitieuse.

On fonde à grands frais sur nos côtes océaniques et méditerranéennes des laboratoires où l'on dissèque la petite bête marine de maigre intérêt pour nous ; on prodigue puissants microscopes, délicats appareils de dissection, engins de capture, embarcations, personnel de pêche, aquariums, pour savoir comment se segmente le vitellus d'un annélide, chose dont je n'ai pu saisir encore toute l'importance, et l'on dédaigne la petite bête terrestre qui vit en perpétuel rapport avec nous, qui fournit à la psychologie générale des documents d'inestimable valeur, qui trop souvent compromet la fortune publique en ravageant nos récoltes. A quand donc un laboratoire d'entomologie où s'étudierait non l'insecte mort, macéré dans le troix-six, mais l'insecte vivant ; un laboratoire ayant pour objet l'instinct, les mœurs, la manière de vivre, les travaux, les luttes, la propagation de ce petit monde avec lequel l'agriculture et la philosophie doivent très sérieusement compter. Savoir à fond l'histoire du ravageur de nos vignes serait peut-être plus important que de savoir comment se termine tel filet nerveux d'un cirrhipède ; établir expérimentalement la démarcation entre l'intelligence et l'instinct, démontrer, en comparant les faits dans la série zoologique, si oui ou non la raison humaine est une faculté irréductible, tout cela devrait bien avoir le pas sur le nombre d'anneaux de l'antenne d'un crustacé. Pour ces énormes questions une armée de travailleurs serait nécessaire et il n'y a rien. La mode est au mollusque et au zoophyte. Les profondeurs des mers sont explorées à grand renfort de dragues ; le sol que nous foulons aux pieds reste méconnu. En attendant que la mode change j'ouvre le laboratoire de l'harmas à l'entomologie vivante et ce laboratoire ne coûtera pas un centime à la bourse des contribuables.

Pour que nous ayons maintenant les *Souvenirs* dans le lent et sûr déroulement de leurs quatre mille pages, que faut-il ? Que cet homme qui touche à la soixantaine ait encore trente années à vivre. Il les aura. Content d'abord s'il peut ne pas mourir sans ajouter quelques chapitres à l'histoire de ses chers hyménoptères, il connaîtra le jour où l'hyménoptère n'aura plus rien de neuf à lui dire. Et alors, voyant que la mort l'oublie ; que la maladie, les infirmités, la fatigue n'ont pas de prise

sur lui ; qu'il se passe sans inconvénient de nourriture et de sommeil ; que, comme il brave l'insolation et la gelée, il supporte l'excitation d'une fièvre perpétuelle ; plus acharné, plus robuste, semble-t-il, à mesure que ses cheveux deviennent plus blancs, il se lancera à corps perdu dans le vaste monde entomologique.

Et, passant de l'hyménoptère au coléoptère, de l'aranéide au scorpion, du névroptère à l'acridien, du diptère au papillon, comme un acrobate passe de ses trapèzes à ses anneaux, il se trouvera finalement n'avoir négligé, dans la catégorie des insectes intelligents ou singuliers, aucun des grands rôles et guère des petits de la région d'Europe la mieux fournie en insectes.

VI

Paraissant à une époque où les derniers bruits de son scandale avignonnais ne sont pas tout à fait tus ; ajoutant d'importants détails à sa découverte des hyménoptères paralysateurs, si pittoresque, si parlante ; attaquant nettement le transformisme au moment de son plein triomphe, le premier volume des *Souvenirs* obtient un succès assez grand. La partie de l'œuvre de Brehm, qui se publie en français sous le titre de *les Merveilles de la Nature : les Insectes*, par les soins de Künckel d'Herculais, et qui reste encore aujourd'hui notre bréviaire entomologique, y puise tout de suite d'abondants extraits et jusqu'à des chapitres entiers. Darwin, au comble de sa gloire, s'émerveille publiquement des expériences sur les chalicodomes, dont le compte rendu termine le volume, et engage avec Fabre une correspondance que sa mort interrompra. L'on paraît se souvenir en haut lieu de l'ancien désir du naturaliste ; et peut-être bien que si... Mais le diable s'est pour toujours fait ermite. Désormais Fabre ne sortira plus des quatre murailles de son harmas (vite transformé d'ailleurs en une passable demeure), sinon pour excursionner à travers ces collines sérignannaises qu'il a annexées à son laboratoire dès le premier jour. Et il cherchera si bien le silence qu'il le trouvera. Son second livre fera un peu moins de bruit que le premier, le troisième, un peu moins encore et ainsi de suite, jusqu'au grand tapage des tout derniers...

En 1889, l'Institut, qui l'a nommé en 1887 correspondant

pour la section d'anatomie et de zoologie, lui donnera bien l'un de ses prix les plus importants pour l'ensemble de ses travaux, mais ensuite quatorze ans — pendant lesquels paraîtront les quatrième, cinquième, sixième, septième et huitième séries des *Souvenirs* — s'écouleront sans que son nom apparaisse dans les palmarès académiques (1). C'est que, des mains des naturalistes de l'ancienne école, comme les Quatrefages, comme les Lacaze-Dutiers, les Duméril, les Blanchard, la zoologie officielle a passé aux mains des représentants de ces « théories à la mode » auxquelles Fabre ne ménage pas une impertinente moquerie. Et, beaucoup grâce à son dédain de la notoriété, un peu (n'exagérons rien) à cause de ses opinions, les zoologistes perdront l'habitude de prononcer même le nom d'un adversaire contre lequel il est plus prudent de ne pas lutter et qui se refuse au surplus à la polémique nominative. Pour la science française, tournée d'ailleurs vers la physiologie et non vers la psychologie, les *Souvenirs* viendront peu à peu à être comme s'ils n'existaient pas. Néo-lamarckiens et néo-darwiniens, dans leur lutte fratricide, se garderont bien de s'opposer mutuellement les objections que fait Fabre, sinon au principe de l'évolution du moins aux prétendues lois sur lesquelles les uns et les autres l'appuient — parce que ces objections atteignent aussi durement les uns que les autres. Et les historiens de cette guerre, même quand ils s'appellent Le Dantec, étudieront la crise du transformisme sans montrer et savoir peut-être que dans l'œuvre de Fabre se trouvent les véritables facteurs de la crise. Partout, jusqu'à il y a cinq ou six ans, on gonflera les vessies du mimétisme et du parasitisme sans s'apercevoir que les vigoureux coups d'épingle du vieil homme les empêchent de garder l'air.

La littérature de son côté ignorera jusqu'à l'existence du grand écrivain. Aucun critique (sauf erreur) ne signalera le charme de son style et la puissance de sa pensée. Nul ne cherchera à prouver que, quelle que soit sa place dans la science, il appartient avant tout aux lettres. A droite, on ne l'utilisera pas. Brunetière, Lemaître, Faguet, Bourget comme Maurras,

(1) Depuis 1903 et jusqu'à ce jour, l'Institut a décerné à Fabre le *prix Gegner* (3.800 fr.) « destiné à récompenser un savant qui se sera distingué par des travaux sérieux poursuivis en faveur du progrès des sciences positives ». En 1910, l'Académie française lui a donné le *prix Née* (3.500 fr.) « destiné à récompenser l'œuvre la plus originale comme forme et comme pensée ».

au cours de leurs promenades littéraires et philosophiques, ne le recontreront jamais. A gauche pas davantage — exception faite (elle est importante, il est vrai) pour l'auteur de la *Physique de l'Amour*. Mais les éloges périodiques de Gourmont, qui s'il doit beaucoup à Fabre, a bien su dire ce qu'il lui doit, ne trouveront pas d'échos.

A cet insuccès, l'ermite de Sérignan ne verra pas sujet de plaintes, lui qui a parlé avec une pointe d'amertume quelquefois de ses déboires universitaires. Noircissant le papier tout en surveillant ses ménageries, aussi soigneux à bien écrire qu'à bien regarder, il donnera environ tous les trois ans un épais volume et trouvera naturel qu'il ne fasse pas beaucoup plus de bruit ailleurs que dans son village. Ne désirant rien de ce que procurent les hommes, la seule rapidité qui pousse les jours, les mois et les ans lui serait un thème à regrets s'il avait le temps de le suivre. Mais ce grand bavard n'a jamais aimé parler pour ne dire rien.

Certes, les soucis qu'entraîne nombreuse maisonnée, lorsqu'on a le cœur sensible, que l'on est bien vieux et qu'une existence d'acharné labeur vous éloigne à peine de la misère, distrairont plus d'une fois Fabre de ses observations et de ses expériences. Ici il faudrait parler de la perte d'un enfant chéri, en qui le grand savant se retrouvait écolier. Ce Jules, « si passionné pour l'insecte, si perspicace pour la plante », à la mémoire duquel est dédié un tome des *Souvenirs*. Mais la famille lui donnera moins de peine que de joies et c'est très vraisemblablement à sa courageuse volonté de ne pas vivre pour lui tout seul que le vieil homme doit de ne nous avoir été conservé. Une seconde compagne, plus jeune que lui d'un demi-siècle, mettra autour du patriarche une atmosphère de respectueuse affection. Des petits-fils, et des fils plus petits lui apprendront, en même temps, l'art d'être grand-père et l'art d'être père ou plutôt de l'être redevenu. Femme, neveux, enfants, servantes, et Favier le jardinier, et l'instituteur, Julian, et le menuisier Marius lui feront des aides et des disciples non moins utiles que ceux que lui eût acquis une situation de savant officiel. Avec leur vue, avec leurs pas, il économisera un peu ses yeux et ses jambes. Grâce à leurs veilles, il pourra un peu plus longtemps dormir. Parfois quelque admirateur des premiers

jours viendra momentanément grossir son école. Ses relations avec le monde scientifique ne seront pas assez coupées pour l'empêcher d'obtenir au besoin un renseignement de nomenclature ou d'anatomie, un livre, une plante, un insecte rares. Comme le *Times* pour Shopenhauer, la lecture quotidienne du *Temps* liera étroitement à ses contemporains la curiosité sans tapage, mais certes vivante, de ce misanthrope très manqué.

Ne voyons donc pas sous les espèces d'un Timon ou même d'un Alceste l'ermite de Sérignan. Avec un sens exquis, dirait-on, Fabre a dosé sa solitude pour que, tout en laissant entrer beaucoup d'humanité dans son œuvre, elle lui assure un air d'individualisme, un accent personnel qui confine au singulier. Pour que, subjective, égotiste en plein, elle garde une hauteur, une absence de parti pris, une tenue objective qui en font un type scientifique pur. Pour que, tout en disant nettement ce qu'elle a à dire, elle dégage ce parfum de neutralité que respirent avec délices ceux mêmes dont le sentiment philosophique est à l'antipode du sien.

MARCEL COULON.

AU CONGO

—

Benjamin, lupus rapax...
vespere dividit spolia.
Genèse, ch. 49, v. 27:
Benjamin, loup rapace...
au vêpre divisera les dépouilles.

Dix ans de Congo, sur le Fleuve ou sur la Sangha, pour le compte de deux ou trois compagnies en consortium, me furent des droits à un emploi dans les bureaux de Paris d'une de ces compagnies. Les rhumatismes me clouent en France, et, hélas ! je souffre de la nostalgie d'une vie que j'ai vécue tout entière le cœur battant d'émotion. Je la sentais grande comme la terre et toute pleine de ma fantaisie! Et moi qui naguère allais et venais dans les forêts immenses ou glissais en une pirogue ou sur un petit vapeur, au fil de l'eau, tout fier de m'éprouver solidaire des arbres, des lianes, de l'humus, du ciel net et lisse comme de la porcelaine bleue, des pluies et des gens qui avec leur peau comme une écorce semblent là-bas de l'âge des arbres, je n'ai plus que le souvenir pour tout bonheur.

Du matin au soir, je noircis du papier. Et voyez ma misère ! La plupart du temps, c'est la mise au net de rapports expédiés par les agents du Congo. — Je les mets au net ou j'en rédige un double, et puis ils dormiront en les Archives de la Compagnie. Au bureau on trouve que je suis lent dans mon travail ! Parbleu ! je rêve sur mon papier ! tant de noms m'attendrissent qui dans le temps étaient toute ma vie ! Ce soir, j'ai pris comme à l'habitude mon repas en une crémerie de la rue de Trévise. Une lumière crue, jaunâtre, doublant d'un reflet court la blancheur des murs en faïence, avivait mon sentiment de solitude et ma mélancolie. En dépit d'un poêle au maigre feu, j'avais froid à cause de la propreté qu'on sentait celle d'une vieille patronne suisse maniaque. J'éprouvais, donnée par toute la pièce, la sensation molle et froide qu'on ressent au voisinage des parois et au contact du sol dans une humide salle de douche.

Aujourd'hui, j'ai classé tout une collection de rapports envoyés par les Agents principaux de Ouesso et de Nola.

Je le connais ce pays ! Et celui qui s'étend de Brazzaville à Ouesso, donc ! Je pourrais vous nommer toutes les stations qu'on rencontre sur la route : Bolobo, Bonga, Bobaka. Et Lémé et Kaboi, N'Dongo encore ! ;

De Brazzaville à Ouesso il faut quinze jours de vapeur, et vingt jours de pirogue de Ouesso, à Nola. Au moment des hautes eaux, une chaloupe à vapeur fait la navette, il est vrai, entre Ouesso et Nola, mais durant la moitié de l'année, de longs bancs de sable l'obligent à l'inertie au fond de l'anse de Salo, et seules les pirogues peuvent circuler.

Salo! C'est le dernier poste avant Nola. Au temps où j'étais Agent de la « Compagnie Fluviale », je m'y rendais souvent; car j'ai drogué longtemps sur cette Sangha, dans le silence du pont de *la Valérie* ou du *De Brazza*, ou de quelque autre vapeur de cette « Compagie Fluviale » à qui j'ai donné ma jeunesse contre les fièvres, les piqûres de grosses mouches grises et une vertigineuse solitude qui a des pulsations quand on prête l'oreille ; dans le silence aussi du fleuve jaune qui glisse comme une coulée de métal en fusion, dans le silence des berges, dans le coma du tout ; et j'arrivais à Salo pour le lever d'un petit vent chaud, à neuf heures.

J'affirme qu'à chacune de nos arrivées le petit vent chaud s'est levé. La grosse montre noire, au boîtier rouillé par le brouillard des nuits, je la regardais à ce moment ; une ou deux secondes après, je la regardais de nouveau : c'était le tic nerveux d'un homme angoissé.

Un fleuve jaune qui coule lentement sous une brise chaude, si lentement qu'on a la sensation qu'il est immobile ; un pays dont rien ne bouge dans une lumière figée, un pays oppressé par un ciel bas, un ciel pâle, blanchâtre comme une taie et dont le soleil est absent, voilé par cette lumière ; une grande factorerie bâtie en pisé à laquelle on accède par une allée bordée de plantes vertes aux feuilles larges, longues et luisantes, droites et rigides comme des coutelas, voilà Salo.

Tout seul au milieu de cette contrée en agonie, je me sentais gagné par la torpeur ambiante. J'avais la sensation que le temps s'était arrêté et que j'étais dans une éternité ; alors je

regardais ma montre pour voir se hâter l'aiguille des secondes et reprendre contact avec la fuite du temps.

C'est au premier coup d'œil à ma montre, et dès la toute petite saccade qui biffe la seconde, que me venait le sentiment du temps monotone et que ma face saisissait le frôlement du vent : air chaud qui passait en faisant devant ma peau, et tout contre, une petite vibration. Ce vent avait une senteur malsaine de renfermé, une senteur de chambre de malade. La brousse était vaste, vaste — debout devant elle, sur le roof de *la Valérie*, on se croyait devant la terre entière. Mais là, à Salo, sur la berge de la Sangha, le monde s'était resserré. Les hautes herbes, d'où le soir on voyait monter la fièvre dans un brouillard et le fleuve sous le ciel sans joie et bas, un ciel qui s'était affaissé tout d'une pièce, et la brousse, tout cela était proche parce que tout cela venait dans cette odeur de brise qui lui avait passé dessus.

Durant mon dernier séjour, ma résidence fut Ouesso, parce que demeurait aussi à ce poste l'Administrateur délégué de « la Compagnie fluviale ». C'était un nommé Bourguignon, un bizarre aventurier qui avait débuté en Afrique aux côtés de Stanley. Ce grand type à barbe blanche avait la surveillance du transit, et moi, comme second de *la Valérie*, j'étais à ses ordres immédiats ; aussi tous les trois mois je montais à Salo à la tête d'un convoi de douze pirogues chargées des approvisionnements pour les factoreries du M'Bimù et du pays des Bayanda. A Salo, toutes les marchandises étaient entreposées ; et de Nola, de Bania et même de Carnot, d'autres pirogues y descendaient chaque mois au ravitaillement des Agents.

Durant une saison des pluies, la Sangha fut si haute que *la Valérie*, qui à cette époque de l'année remplace les pirogues jusqu'à N'Dongo, s'avança cette fois jusqu'à Salo. Là-haut, au M'Bimù, où j'ai séjourné six années avant d'être à « la Compagnie fluviale », quand sur la fin du séjour on pense au voyage de rentrée et qu'on suppute les jours qu'il faudra vivre sur les rivières avant Léopoldville d'où part le train pour Matadi et le paquebot d'Europe, on dit : N'Dongo-Ouesso : huit « postes à bois » ; et Ouesso-Brazzaville : vingt « postes à bois ». Huit « postes à bois », vingt « postes à bois », de ces grosses cases où demeurent des bûcherons indigènes et où s'approvisionnent en combustibles les vapeurs qui montent ou

descendent la Sangha ou le Congo. Ce sont aussi parfois de petites factoreries gérées par des Sénégalais, durs pour l'indigène et âpres au gain, mais la plupart ne sont habitées que par des bûcherons. Donc de N'Dongo à Ouesso il y a huit postes à bois, le premier est Lipa.

Je pourrais oublier les noms des sept autres, oublier Lémé ou Kabo ou Bomassa, mais Lipa est gravé en ma mémoire pour la vie. C'est là que végétait le vieux nègre que le capitaine de *la Valérie* soupçonnait de cacher de l'ivoire au pied de quelque manguier. Donc une année, à l'époque des pluies, *la Valérie* monta jusqu'à Salo. Il avait été d'abord question du *De Brazza*, pour cette campagne. *La Valérie*, un lent et vieux vapeur à roues, flottait sur le fleuve depuis toujours, alors que *le De Brazza*, nouvellement lancé et pourvu d'une hélice, n'était nullement ralenti par les courants les plus violents. Mais ce choix ne faisait pas l'affaire du Capitaine de *la Valérie*. C'était un vieux bougre acclimaté au Congo par dix années de séjour et qui, depuis son arrivée à Ouesso, tenait à ses périodiques absences de la ville, sur le Fleuve, loin de tout contrôle. Bien qu'agent de « la Compagnie fluviale », il s'occupait un peu du commerce de l'ivoire pour son compte, et chacun de ses voyages lui était d'un bon rapport : il faut bien se distraire, les journées sont si vides à Ouesso, et tout le long du Fleuve ! Surtout pour les capitaines de vapeur qui n'ont qu'à surveiller le nègre à la barre.

Enfin il se démena si bien qu'une saison de pluies encore nous avons revu les « postes à bois » de la Sangha.

Je songe à la dernière escale que nous avons faite à Lipa durant cette croisière, une croisière de cinq mois pendant lesquels *la Valérie* fit la navette entre Ouesso et Salo. A notre premier passage à Lipa, au cours du voyage d'aller sur Salo, le capitaine, pris d'une lubie, s'était mis dans la tête que l'homme du « poste à bois », un vieillard, cachait de l'ivoire.

« Des défenses merveilleuses ! » me confiait-il, et ce fut là son refrain pendant nos cinq mois de campagne. Le vieux évidemment n'avait pas le plus petit morceau d'ivoire et il était de bonne foi lorsqu'il affirmait ne rien posséder. Mais le forban s'obstinait dans sa toquade et à chaque passage du vapeur avait à Lipa sa crise de rage.

Lorsque nous avons quitté définitivement Salo pour le der-

nier retour sur Ouesso, le capitaine me dit : « Il y a quatre mois que ça dure... il faudra bien que cette fois il avoue ou il dira pourquoi ! » Et à Lipa le fou écumait, car, pour le malheur du vieux, les cinq mois de Fleuve avaient été d'un maigre rapport ; c'est pourquoi, sur la réponse invariable du nègre, le capitaine fit mettre le feu à sa case.

Le pauvre bougre regardait, stupide, l'incendie de sa demeure ; elle brûlait, encore lorsque *la Valérie* s'éloigna, et longtemps j'ai pu voir du pont le panache d'épaisse fumée.

Cela se passa quelques heures avant la plus belle des fins de jour. Je suis sur le spardeck ; accoudé au garde-fou, le visage au fleuve et à la brousse, je regarde : peu à peu le soir vient, du ciel voûté, encore bien pâle, la nuit clair obscur tombe tout doucement d'une seule pièce et pèse de toute sa masse sur la brousse et sur le fleuve et la nuit les scelle de son bloc ; au ciel, une seule étoile, blanche, à peine visible.

Matadi est une belle ville pour certaines gens à cause du vapeur belge et du « Chargeurs Réunis » qui, chaque mois à tour de rôle, entretiennent tout doucement les feux de leurs chaudières dans le fond de ce trou. C'est à Matadi qu'on prend le bateau pour l'Europe.

La veille au soir d'un départ deux colonnes de fumée épaissie d'escarbilles montent lentement et s'écrasent contre le ciel. Le lendemain, le courrier parti, une tristesse pèsera sur Matadi. Tout au long de rues montueuses, des boutiques et des échoppes moroses et quasi-vides, interdites, semble-t-il, du départ du vapeur ; et puis, peu à peu la ville dégagera un sentiment de solitude assoupie. C'est la vie de Matadi qui reprend telle qu'elle était avant. Mais cependant elle a tressailli de l'animation du bateau. Durant tout le temps qu'il était resté à Matadi il remplissait la ville de sa présence. On ne voyait que lui, que sa noire coque énorme qui bouchait le fond de l'entonnoir.

Au commencement de tous mes séjours au Congo, il y a Matadi où les journées sont d'une chaleur torride et où il faut vivre trois jours à attendre le départ d'un train qui monte sur Léopoldville. Mais quel frais souvenir pourtant que Matadi à cause des heures passées dans le Saloon-bar du Courrier Belge à absorber des chopes ternies d'une buée glacée ! A Brazzaville, sur « le Plateau », dans « la Plaine » ou au « Tchad »,

ce sont tant d'heures lentes où on somnole dans la chaleur ; et pour atteindre les postes du haut, qu'il faut écouler de journées en piroguant entre deux fournaises, celle du ciel et celle du Fleuve ! Il semble alors qu'à Matadi on y a bu le Paradis !

A la fin de tous mes séjours au Congo, il y a Matadi encore. La dernière fois que j'y passai, j'avais sur les épaules quatre ans de Sangha !... Fatigué et triste, je ne désirais plus rien ; j'étais anéanti, stupéfié par des mois de misère ! Alors vous pensez si j'ai été tout de suite en communion d'esprit avec Weissenthaner !

Je l'avais connu dans le Sierra-Leone, à Free-Town, au temps où nous étions agents de la « Compagnie Française de l'Afrique occidentale ». — Ça remontait à dix ans et je l'ai retrouvé en gare de Léopoldville après des jours et des jours vécus à suivre des routes différentes... et voilà, on s'est rencontré à nouveau à la croisée des chemins !

Nous pensions avoir bien des choses à nous dire ; c'est pour cela que nous avons pris le même wagon. Nous étions côte à côte, sur deux sièges tournants. Il me suffisait de m'incliner à peine pour voir les deux nègres de la locomotive que le vent de la course s'engouffrant sous leurs bourgerons de toile bleue rendait bossus. Ils titubaient sur la plate-forme de la machine et parfois se penchaient sur la voie en s'agrippant au garde-fou ; puis l'un deux tirait sur une corde, la locomotive sifflait ; alors de chaque côté de la voie des équipes d'ouvriers nègres nous regardaient passer. Ces hommes s'étaient tassés au fond de fossés larges et profonds et on ne voyait que leurs têtes ; ils riaient en nous criant des choses en une langue africaine mêlée de mots d'anglais.

La ligne serpentait à travers une immense solitude, un pays plat, couvert d'arbrisseaux, de buissons, d'une brousse toute verte, jusqu'à de petites montagnes, des collines basses qui moutonnaient au loin également vertes d'une végétation identique. Cette brousse s'arrêtait à un côté de la voie, reprenait à l'autre — quelques racines même fouettaient les wagons au passage, — s'étalait ; nous étions au centre d'un immense désert verdoyant. De gros oiseaux s'envolaient parfois ; ils sortaient brusquement du fourré, au loin, montaient tout droit, puis d'un crochet brusque filaient tout contre le ciel. On les suivait de l'œil quelque temps, mais ils disparaissaient,

absorbés par le ciel ou tombés dans la brousse. Peu à peu de tout cela, une lourdeur sur le cœur et une petite impatience fébrile vous attristaient, et puis bientôt un ennui vague et bercé par la trépidation du train et les halètements de la locomotive, une sorte de petite angoisse plutôt dans la lenteur du temps.

Toutes les deux heures, c'était l'arrivée à une gare. D'un logis de bois bâti sur de courts pilotis, sortait le chef de gare, un grand nègre coiffé d'un casque colonial recouvert de toile kaki. Sous le chimbeck de la demeure, deux ou trois bambins se cramponnaient au peignoir en mousseline de sa femme dont, à travers le mince tissu, on voyait rouler les deux gros seins mous. Disséminées dans la brousse, les maisons de bois d'un village.

Et nous sautions sur un quai sablé. Oisifs, les mains dans les poches, nous regardions comme si c'était une chose toute nouvelle cette petite station et les quelques habitants venus contempler en badauds notre arrivée. De jeunes négresses circulaient, offrant des bananes et des amanas; alignés devant un fossé, des blancs pissaient : entre leurs jambes écartées on voyait gicler une urine de gens bilieux.

Tout le temps du voyage avant Thisville, nous deux Weissenthaner n'avons guère dit que des choses assez banales. Nous nous sommes rappelé quelques souvenirs d'autrefois, du temps que nous étions dans le Sierra-Leone : la Loge Maçonnique des Noirs de Free-Town; une tournée de chanteurs et de chanteuses d'un café-concert de Dakar ; le couvre-feu pleuré par un mélancolique buggle à la Caserne des Tirailleurs de Free-Town ; une salle d'auberge à Conakry, tout au bout de la ville, salle vide, surchauffée, sonore du bourdonnement de mille mouches ; les si bonnes asperges de conserve que nous y avons mangées ; et notre retour surtout à Liverpool, passagers d'un cargot boat de la « C^ie Elder Dempster ». Ce dernier souvenir nous amusa, à cause d'un boy de la peuplade des Krowmen, qu'il y avait à bord et que nous avions frustré de son pourboire, à Liverpool. A l'évocation de cette petite injustice nous nous sommes mis à rire, songeant à ce pauvre bougre qui montrait le ciel du doigt en disant : « God ! God ! » nous menaçant ainsi de la punition de Dieu !

Et c'est alors que j'ai dit à Weissenthaner : « Hein ? mon

vieux, penser qu'on s'est pas revu depuis Liverpool ! » Et lui : « Eh oui !... Quand on s'est quitté tu es rentré en France... moi je suis allé à Londres... j'avais démissionné à Free-Town. » tu te souviens, à la suite de deux ou trois injustices du Directeur, ce Périnaud ! aussi avais-je dû rentrer à mes frais ; à Londres je n'avais plus un sou... le prix de mon voyage et différentes dépenses épuisèrent vite mes quelques économies. J'y suis né, tu sais, à Londres et je pensais retrouver un oncle, seul parent qui me restait... Or, il était mort... plus personne, tout seul, sans un sou... le pavé, quoi ! Ce que j'ai fait, je ne te le dirai pas : moi-même je ne pourrais classer mes souvenirs, mais vraiment je n'ai pas de chance ! Venu cette fois au Congo, Agent de « la N'Goko-Sangha », m'en voilà expulsé sur l'ordre de l'Administrateur de Ouesso pour avoir frappé un boy qui buvait mon vin... et je n'ai que six mois de séjour ! J'ai les poches vides aussi ou presque... la Société m'ayant fait une avance d'un an de solde à mon départ d'Europe, je n'ai donc droit à rien au guichet de Paris... Ah ! pour sûr que je vais être obligé de revoir l'asile de nuit de Medland Hall. »

Weissenthaner se tait ; il songe à son passé de Londres ou à l'avenir qui l'attend, tout semblable. Je lui dis : « Dans ma jeunesse j'ai vécu à Londres... deux ans... c'était au sortir du Collège ; j'avais si souvent entendu dire qu'une langue étrangère est indispensable dans la vie, que j'ai laissé mes condisciples traduire Aristophane et je suis parti, nanti d'une petite mensualité paternelle... les fins de mois étaient dures... durs également les propriétaires de meublés ; aussi ai-je souvent passé la nuit dans l'Asile de Farringdon-Road... tu sais ? le Farringdon-Road qui se trouve dans l'ombre de Saint-Paul... on payait six pences la nuitée sur le matelas plat d'un étroit lit de fer, dans une immense pièce. Et pourtant chaque dormeur avait sa chambrette où il se trouvait bien seul. En effet, il y en avait là une vingtaine, grandes comme un mouchoir de poche, mais leurs cloisons ne s'élevaient qu'à environ deux yards du plafond... la hauteur de ce plafond était telle qu'une fois couché j'éprouvais la sensation que cette blancheur était instable et s'élevait à peine, à peine, et j'avais dans les yeux une impression de vide ; c'était, quoi, une blancheur au-dessus d'un grand vide noir... et puis quel fantastique parfois à cause des gens qui se

mettaient au lit et dont les gestes s'agitaient, furtifs, sur cet écran !... le plafond de l'asile était donc commun à toutes ces cellules et il en était éloigné... Et tu sais, c'était quasi du luxe pour les purotins londonniens que cet asile de nuit. En chacune des minuscules chambres une chaînette retenait un broc et une cuvette de fer ; en quittant le lieu on était tenu de rendre au contrôle la serviette reçue la veille au soir en donnant les six pences... »

Weissenthaner ricane, puis, me regardant : « Moi, je n'ai connu que le Medland-Hall de Ratcliff-Highway... parce qu'il est absolument gratuit... et qu'en plus même on y reçoit une miche de pain, un « loaf »... je couchais dans une sorte de boîte en forme de cercueil et sous une couverture clouée aux parois sur trois côtés... »

On regardait la brousse. Un silence pesait, vaste comme toute cette solitude ; le cœur battait d'angoisse... le ciel était posé sur la terre et loin, loin, à l'horizon, ils étaient rivés l'un à l'autre. Brusquement la brousse immense disparut, cette solitude grandiose au centre de quoi nous roulions depuis Léopoldville : la broussaille à perte de vue dans le ciel vide. Une ombre soudaine assombrit le wagon : le train filait au fond d'une tranchée aux parois rouge brique où de grosses racines noires dessinaient des nervures et sous un dôme de branches feuillues ; puis le soleil à nouveau plein le wagon, une lumière crue, et tout le wagon parut misérable, pauvre chambre honteuse avec des murs jaunes où la peinture s'écaillait par places, avec son plancher usé, avec tous ces gens vêtus de loques de toile bleue ou kaki. C'est à ce moment seulement que je sentis toute la mélancolie de ce retour après de longues années. Mais à droite et à gauche de notre voie, plusieurs rails reluisaient sur un sol de scories de charbon, il y eut ensuite une voie de garage où une équipe de nègres nettoyait deux locomotives... et le train ralentit : nous arrivions à Thisville.

C'était un quai tout pareil à ceux des petites gares rencontrées sur notre route, un quai sablé devant une bâtisse en briques à vaste porte vitrée. Le quai fut soudain bruyant du piétinement dans le sable de nous tous et de la population noire et des blancs domiciliés dans la ville et de ceux arrivés de Matadi, venant d'Europe, qui depuis la veille attendaient à

Thisville notre train afin que le leur puisse s'engager sur l'unique voie — le chemin de fer belge du Congo est à voie unique — et monter sur Léopoldville.

Ma montre piquait trois heures de l'après-midi. Un carillon tinta au clocheton de quelque Mission : des petits sons grêles, un peu durs, car chacun était doublé de la vibration du bronze. Un missionnaire s'appuyait à une barrière de bois et nous regardait. Il était vêtu d'une soutane usée et sale de toile blanche ; on ne distinguait pas son visage que cachaient les ailes d'un casque enfoncé jusqu'à ses oreilles. Et passèrent derrière lui les jeunes négresses d'un pensionnat. Elles allaient pieds nus, lentement, deux par deux, habillées d'une sorte de long peignoir de toile blanche à pois noirs. Deux religieuses les dirigeaient, deux femmes à visage amaigri, plombé, deux figures de vieil ivoire.

A cette époque récente de notre retour en Europe, Thisville était une petite cité en formation. Des Syriens y tenaient boutiques de camelote et des gens de toute nationalité auberges ou hôtels. Ces demeures étaient construites en planches ; et dans les rues poussait une herbe drue. Çà et là, encore, une case d'indigène : maison ronde, bâtie en pisé, et coiffée d'un cône de paille. Mais tout à côté de la ville, des nègres, sous la direction de quelques Européens, s'agitaient autour d'une bâtisse inachevée, de briques. Commencement de la transformation de Thisville, elle grandissait entre des charpentes de fer, verticales et peintes au minium ; sur une longue bande de toile un avis annonçait l'ouverture prochaine d'un hôtel à trois étages.

Jusqu'à l'aurore presque nous avons devisé, nous deux Weissenthaner. Aussitôt après le repas du soir en une auberge de bois, propriété d'un Allemand, nous sommes sortis, tentés par le spectacle d'une nuit presque irréelle à cause d'un léger brouillard voilant une pleine lune d'une blancheur mate ; la lune était telle une plaque de craie et la nuit, plein le ciel arrondi, un globe de cristal bleuté avec une douce lueur blanche à l'intérieur. Et c'était ainsi une lente promenade dans une atmosphère laiteuse et trouble.

Nous étions peu soucieux aussi de nous assoupir en une chambrée garnie de lits de fer sur deux rangées parallèles et comble de dormeurs de passage.

Dans l'allée des « Femmes Gaboni » je dis : « Hein ? C'était mieux pourtant qu'au Medland Hall ! » Et lui : « Certes... » Au bruit de nos voix, une « femme Gaboni » parut sur le seuil de sa case, au haut d'un petit escalier de bois. Par l'entrebâillement de la porte, ce fut un intérieur tendu de cretonne à fleurs — de cette cretonne que je troquai pendant si longtemps contre du caoutchouc, là-bas en Sangha — et meublé d'un divan et d'une table de bois blanche. De l'ombre tremblotait ; la porte, qui s'était peu à peu à demi refermée, cachait le photophore et, debout sur le seuil, la face à la nuit, la femme nous souriait. Dans sa figure noire, teintée de bleu, ses dents étaient d'un éclat lumineux.

Contre la petite demeure, une noire touffe de ces pivoines africaines, si rouges dans le soloil de midi. Je ne regardais qu'elles, elles me rappelaient ces chrysanthèmes mauves, souvenirs de mes fins de vacances, en mon enfance, magnifiques dans le soir venant quand leurs couleurs s'assombrissaient et que j'avais peur de mourir.

La femme nous sourit et nous promit « le magasin à fourrures... » si nous voulions la suivre dans sa demeure. Puisque nous ne répondions pas, elle rentra, claquant la porte derrière elle ; et nous fûmes seuls à nouveau entre deux alignements de petites maisons de bois posées sur quatre courts pilotis et isolées.

« ... Certes ! C'est mieux qu'au Medland-Hall !... Quand je songe à la vie qui m'attend à Londres !... C'est là-bas que je vais avoir la nostalgie de la turne de cet Allemand... » Weissenthaner hoche la tête et, ce faisant : « Tout cela pour des coups de chicotte à un boy !... Misère ! L'Administrateur me renvoie aux pavés, aux bas-fonds de Londres ! » — « Et crois-tu, dis-je, que les fonctionnaires, installés par la République aux Régions d'où nous venons soient plus humains que nous autres commerçants !... J'ai assisté il y a un an à bien des choses... je fus même un des acteurs du drame, à la rigueur. Une colonne de répression opérait dans la région de la rivière N'Daki, et moi j'étais chargé du ravitaillement. J'allais jusqu'à Salo depuis Ouesso, soit avec le *De Brazza*, soit avec *la Valérie*. C'était tantôt le courrier, tantôt des touques de farine à transporter, ou bien des munitions de guerre. Ça ne me changeait pas beaucoup de

ma vie congolaise ; il y avait déjà trois ans que je faisais la navette entre Ouesso et Salo ; un jour c'était pour monter de la farine ou du vin ou encore des caisses de conserves, un autre jour pour descendre à la remorque des chalands de caoutchouc... mais enfin c'est pour dire qu'au moment de la révolte de la N'Daki, j'étais tout désigné pour assurer le ravitaillement de la colonne.

Il y a eu en mars dernier un an. Le soir où je revins à Salo, j'avais quitté cette factorerie depuis six mois, sur l'ordre de Bourguignon... Tu as connu, Weissenthaner, Bourguignon le chargé du transit, ce grand type à barbe blanche ?... La factorerie de Mogounga avait été pillée, le blanc qui la gérait tué et mangé. Comme c'était à l'époque de l'impôt, ce drame fut le signal du soulèvement de toute la région. Alors un lieutenant quitta Ouesso avec cent tirailleurs pour la châtier. Cela se passait un mois ou deux avant ton arrivée. J'assistai au départ : c'était à l'aube ; un léger brouillard montait de la Sangha, je le voyais sortir du courant et s'épaissir au-dessus de l'eau : sous un long nuage immobile avec du soleil à l'intérieur qui le faisait ressembler à un immense tube de verre dépoli, une rapide plaque brillante glissait. Quinze pirogues transportaient l'expédition. Elles remontaient le Fleuve, disséminées sur toute sa largeur. Les piroguiers couraient de l'arrière à l'avant, la perche haute ; arrivés à l'avant, ils piquaient le fleuve, puis revenaient à l'arrière en marchant à reculons et appuyés sur leurs perches fichées dans la vase de la Sangha. Lointaines, les pirogues semblaient immobiles sur le fleuve qui filait.

Les pirogues étaient noires et effilées et chacune avait de bout en bout un chapelet de gros cubes rouges : les chéchias des tirailleurs tapis au fond de l'esquif; seules leurs têtes émergeaient, et le soleil tamisé par le brouillard matinal, avivait la couleur écarlate des couvre-chef.

Et donc six mois se passèrent, puis je retournai à Salo, quitté au moment du drame de Mogounga. J'y fus un soir, t'ai-je dit ; au moment où je sautai sur la rive, de larges feuilles se couchèrent sous un soudain petit coup de vent chaud, je ressentis tout contre la face un léger tremblement de chaleur, mes lèvres se sont séchées. Salo était désert; une impression

très forte de paix et de recueillement se dégageait de la factorerie tout entière et de son allée.

« Le lendemain, la colonne de répression était à Salo... mais, laisse-moi te dire... ce jour où elle est revenue que de sensations ! Le matin, dès neuf heures, il faisait si chaud dans cette factorerie, une chaleur d'étuve, que je suis allé sommeiller sur le pont de *la Valérie*, sous la toile. Pendant combien ? Ah ! je ne le pourrais dire ! Mais lorsque je me suis éveillé, longtemps je restai à demi allongé, les yeux fixes, grands ouverts sur le fleuve. Le petit vent qui s'était levé, juste au moment où je m'installais sur le pont traînait son odeur de mort et trois charognards traversaient la Sangha au ras de l'eau. Ils volaient lourdement : leurs grosses ailes battaient l'air avec effort, se plaquaient l'une contre l'autre dressées dans le ciel, se séparaient, puis s'abaissaient et leurs pointes alors touchaient l'eau ; sur l'autre rive, ils semblaient épuisés ; au-dessus d'un arbre trapu aux branches sans feuillage ils volèrent sur place, en petits cercles, les ailes hautes, et se posèrent enfin à la cime ; là ils se sont lissés les ailes.

A ce moment le capitaine m'appela du seuil de la factorerie : le déjeuner était prêt. Tu sais, à propos du petit vent, que de fois j'ai pensé que c'était la Mort qui passait, invisible, mais dont on sentait le vent de la course !

Ah ! Grand Dieu ! Dans cette factorerie abandonnée, le petit vent entrait par deux grands orifices carrés sans fenêtres et voilés de cotonnade rouge ; et comme ils se faisaient face, un courant d'air gonflait les voiles. Les murs étaient construits en pisé, blanchis au plâtre et la salle à manger était vide et triste !... Triste !... A cause de cette cotonnade rouge, la lumière, le sol, la table, les murs étaient d'une teinte sanguinolente. J'éprouvais à la longue comme un léger coup à l'œil où le sang montait un peu. Lorsque je regardais l'une des pièces de cotonnade, elle s'assombrissait, puis se nuançait, se fonçait enfin, devenait toute chaude à l'œil. Ce rouge me tirait la rétine comme deux lèvres qui sucent doucement, longuement. C'était lent ; puis cette sensation cessait, mais j'avais à l'œil celle d'une petite crampe.

N'y tenant plus, j'ai tiré l'un des rideaux, celui qui cachait le fleuve. Brusque, une lumière crue, puis l'immensité morte de la brousse remplit tout l'orifice. Une seconde j'ai regardé :

paysage fixe et ras sous le poids du ciel vide jusqu'à la rive opposée et un peu au delà ; tout me donnait l'impression d'un prodigieux panorama en carton pâte.

Nous avons déjeuné. Ce fut un déjeuner muet. Quoi dire ? Au bout d'un temps j'eus la sensation que la pièce s'effritait. C'était parfois un glissement de plâtre en poussière, un glissement long ; il cessait, alors je regardais quelque part, au bas du mur, un petit nuage monter du sol. Nous étions comme dans un sépulcre, cette salle d'une blancheur immaculée ! Dans un silence surchauffé, j'écoutais entre deux coups de fourchette l'écoulement du temps, marqué par des bruits d'insectes qui émiettaient l'intérieur des poutres.

Devant moi, dans le cadre de l'ouverture dévoilée, un paysage inerte : sous un manguier un petit âne immobile remuait doucement les oreilles ; près de lui, un chat, tassé sur ses pattes et le nez contre le sol ; à la rive, *la Valérie*, un peu inclinée sur bâbord, semblait échouée ; un peu d'air chaud tremblait à sa cheminée. Et voici que soudain, dans le faux-pont, où étaient installées les cuisines et la machinerie, le nègre Bolélé, premier chauffeur, commença de gratter sa mandoline.

Bolélé ! Ce nègre fit une fois le voyage de France. Il était arrogant et fier d'un compte-courant qu'il avait au magasin à camelote de la « Compagnie Fluviale », à Ouesso, et surtout des cartes postales qu'il recevait à chaque courrier d'une cuisinière de Paris. Or, le déjeuner traînait... traînait ce souci qui nous préoccupait d'un après-midi vide et la sensation de la lenteur interminable du temps, cette sensation qui, quant à moi, traînait sur mes nerfs, me faisait battre le cœur. C'était à cause de tout cela que le déjeuner s'éternisait, cloué par notre idée fixe d'écourter jusqu'au plus près possible de la nuit une moitié de jour qui serait comme un gouffre.

Or voilà, c'est à la fin du repas qu'ils sont arrivés. Je me souviens ; tout le temps nous avons mangé sans une parole. Moi, je suivais de l'oreille le rythme tremblotant de la mandoline de Bolélé. Il grattait, je crois : « Ah ! Si vous voulez de l'amour... » ; des scies d'autrefois me revenaient. Aux bananes du dessert, des bananes frites saupoudrées de sucre qui laissent au fond de la gorge un très léger arrière-goût acidulé, je fredonnais « la Petite Tonkinoise ».

Soudain, de la brousse, des froissements de hautes herbes foulées par une troupe d'hommes. Machinalement je fis : « Tiens !... Qui peut venir ?... On vient, ma parole ! » Je me levais lorsque, dans l'allée, il y eut des grincements de cuirs, des heurts de ferraille. Alors, vite, je courus au seuil : la colonne était là !

Ils marchaient deux par deux, le fusil au travers de l'épaule ; les manches de la vareuse relevées aux coudes, la face luisante de sueur. Un petit nuage de poussière rouge montait du sol de bout en bout de la colonne et leur voilait les pieds. A droite, à gauche, les femmes couraient d'un petit pas sec, le pagne noué aux seins, voûtées un peu sous le poids d'un bébé porté dans le dos et dont la petite tête rasée roulait d'une épaule à l'autre.

Loin, à un coude de la Sangha, les pirogues chargées des bagages : de longues perches agitées dans le ciel tout au fond de l'horizon.

Le lieutenant commanda : « Halte ! » Il entra, puis, après les poignées de mains, il revint au seuil et appela : « Samba Diop !... Maka Camara !... Yarro Sidibé !... » Trois tirailleurs sénégalais accoururent... Eh bien ! mon vieux, ils portaient chacun douze sexes d'homme attachés à un morceau de liane... Douze sexes coupés « ras du cul » !...

« Voici, dit ce lieutenant, les souvenirs que je rapporte de la N'Daki... Je crois qu'à la suite de mon passage ceux de la N'Daki vous ficheront la paix, messieurs les Commerçants...

A Paris, j'ai retrouvé un soir d'hiver, en un de ces cafés des Boulevards que fréquentent nombre de « Coloniaux », le capitaine de *la Valérie*.

J'étais entré, pris de nostalgie pour ce Congo où j'ai vécu tant d'heures fortes et misérables et si lourdes aussi de soleil. On rencontre en ces établissements maintes barbes longues, étalées sur des vestons de flanelle bleue à col droit, de larges pantalons tirebouchonnant sur des brodequins jaunes, et surtout il vous arrive d'entendre des noms de villes exotiques.

Il faisait un froid sec, coupant comme un rasoir ; une petite bise soufflait qui fourbissait la ville. Les pavés, les flammes des réverbères, les devantures illuminées reluisaient comme des cuivres.

Je lui rappelai le retour de la colonne. « Ah ! C'est vrai, me

dit-il, vous êtes descendu par pirogue sur Ouesso, le soir de ce retour... Vous étiez à la fin de séjour, je crois... il vous fallait attraper *le De Brazza*, qui transportait alors de Ouesso à Brazzaville les rapatriables... Eh bien ! *Ils* ont été suspendus à une corde les uns à côté des autres, en rang d'oignons... sous le chimbeck de la factorerie... Depuis le temps qu'*ils* se balancent au vent tiède de la brousse, *ils* doivent bien être maintenant un peu desséchés... A mon départ de Salo, il y a un an, on pouvait *les* voir encore... *Ils* servaient d'exemple.... »

Liverpool, novembre 1910

BERNARD COMBETTE.

L'ENSEVELIE

A mon pays.

Dort ist die Gräberinsel, die Shweigsame; dort sind auch die Gräber meiner Jugend. Dahin will ich einen immergrünen Kranz des Lebens tragen.
(*Also sprach Zarathustra.*)

LIVRE PREMIER

I

Je savoure la joie de mon retour, la joie qu'ont préparée neuf ans d'exil et d'attente. Le flot des souvenirs m'envahit à chaque pas, dans ces rues tranquilles où le temps bienveillant n'a rien aboli. — Comment ai-je pu vivre loin de tout ce soleil ? La lumière m'accompagne. Elle chemine entre les maisons blanches, sur la voie si peu large qui là-bas aboutit au grand Arc de Triomphe; elle franchit son arche et s'étale comme une nappe d'or sur les arbres massifs et les lauriers bas du Peyrou.

Il fait chaud. Je suis le seul promeneur. Les boutiques baissent leurs tentes qui sur le trottoir tracent de grands rectangles d'ombre nette. Des rideaux pendent aux portes. Nul ne les soulève. Je passe. Un chien dort au soleil sur la marche d'un seuil.

Je me ressouviens de ces années d'absence, lorsque à Paris parfois, au hasard de ma route, quelque impression du passé surgissait en moi tout à coup. — Je revoyais alors la place ensoleillée où les trois Grâces nues, un peu lourdes et provinciales, tâchent en vain de tourner en rond au-dessus de la fontaine ; je revoyais l'ombre épaisse que fait cet arc de triomphe, cette ombre noire sur le sol blanc qui, au couchant, s'allonge démesurée, monte les marches du Palais de Justice, touche ses colonnes corinthiennes, s'étire pour atteindre le fronton. Oui, je revoyais tout cela, aussi nettement que je le vois à présent de mes yeux.

Mais ce que l'absence avait usé, c'est cette sensation que je

retrouve enfin : je ne savais plus ce qu'était la chaleur. Cette chaleur aveuglante, si sèche qu'une soif saisit rien qu'à la sentir, semblable à une lourde poussière d'or qui pénètre la poitrine à chaque souffle, cette chaleur compacte et que l'on touche de ses mains, je l'avais oubliée.

Je traverse le Peyrou. Il surplombe les campagnes de toute la hauteur de son plateau brusquement coupé. Il s'effile en proue de navire, épave laissée par les flots. Un grand aqueduc s'en détache et déroule jusqu'à la colline la plus proche ses anneaux de pierre comme une chaîne gigantesque qui le rattacherait au sol.

La ville s'étale derrière moi sur une hauteur. Le clocher de Sainte-Anne y dresse un mat aminci et les tours de Saint-Pierre ressemblent à ces tours carrées qui ornaient les anciennes nefs.

Instinctivement je cherche la mer. Je la cherche au delà des plaines où poudroie la lumière d'or, ces plaines aux couleurs vives où se dressent les cyprès noirs, où rampent les vignes vertes, où se tassent les pinèdes et les bois pâles d'oliviers. — Et je la vois là-bas comme un large serpent d'argent qui se traîne sur l'horizon. Elle sort d'une montagne bleue, se glisse derrière la ville, se tapit derrière les pierres, y cache la torpeur de son sommeil magique.

O mon pays! Je le regarde avec l'attendrissement d'un convalescent. L'air embrasé, sec et lumineux entre dans ma poitrine et j'y distingue une âpreté légère, sans doute la saveur du sel, apportée par de faibles vents.

Je me suis accoudé à la rampe de pierre, et soudain je m'en suis souvenu : c'est à cet endroit que se posèrent mes mains de jeune homme lorsque je quittai la maison pour aller ailleurs, tâcher de faire ma vie. J'étais là, ayant voulu revoir, avant de m'éloigner, la ligne de la mer. — Je pose mes mains où je les ai posées, et la pierre est si brûlée de soleil qu'on la croirait chaude d'un contact récent, comme si l'adolescent que je fus venait à peine de quitter cette place.

En revenant, j'ai suivi le boulevard qui descend du Peyrou vers le jardin des Plantes, et j'ai retrouvé la maison qu'Henning habita. La petite grille clot le jardin touffu où fleurissent maintenant les grenadiers et les lauriers roses. C'est comme autrefois. Je m'étonne seulement d'entendre des rires d'enfant monter de la demeure où il vivait, solitaire, épris de

silence. Je me souviens de lui comme je ne m'en étais jamais souvenu.

Il me semble qu'il va paraître sur l'étroit perron encombré de rosiers et me parler de sa voix rude, un peu gutturale, qui gardait l'accent de sa patrie. Que dirait-il ? Que penserait-il de moi? Bien que je ne l'aie pas suivi dans la mort me sentirait-il son égal encore? — Comprendrait-il enfin que ce ne fut ni lâcheté ni trahison, mais que je voulais la vie comme il désirait le néant, et que nos deux désirs ne furent que les côtés changeants d'une même étoffe?

Je me ressouviens de ce soir-là, au moment de décider de nos destinées. Il faisait clair comme à présent, dans une même splendeur d'été. Tout était prêt pour le départ suprême. Il me croyait son disciple sûr, et je l'étais seulement par l'amour que j'avais pour lui. Aussi, à la minute dernière, ai-je crié et supplié comme un enfant. — Il m'a chassé. — Dans le jour radieux j'ai fui, une honte pesante attachée à mes pas, aveuglé de douleur et de remords, voulant courir à lui et sentant son adieu irrévocable et dans mes oreilles, menaçantes et désolées, les dernières paroles qu'il m'avait jetées à la face : « Tu es comme les autres, pareil aux autres. » — Et je proteste maintenant : « Dis, ne me sens-tu pas ton frère ? N'avons-nous pas la même force ! N'est-ce donc pas la même frénésie, la même énergie dominatrice qui fit de toi un mort parmi les morts, et de moi un vivant parmi les vivants ? Tu es allé vers l'ombre et je vais vers la lumière, mais qu'importe si c'est la même ardeur de vaincre qui nous a guidés? »

La chaleur pèse sur les arbres, elle semble glisser des briques de toit, rouge comme un brasier. Une cigale qui stridule en marque les frissons sonores. Et l'Ombre, autrefois fraternelle, me semble revenir et descendre vers moi les degrés du seuil.

A part ce chant, tout est silence. Et le dialogue intérieur reprend entre moi et cette Ombre :

« M'as-tu pardonné ? » Elle reste silencieuse sur la dernière marche avec le geste qu'elle avait jadis vers moi pour me tendre la main.

Je me suis éloigné. J'ai suivi les petites rues qui ont l'air de se rendre toutes à la Cathédrale. Elles descendent cahin-caha les pentes de la colline où les maisons pauvres s'échelonnent

pêle-mêle. De petites boutiques cintrées s'ouvrent dans les rez-de-chaussée en contre-bas, noires comme des bouches d'ombre. Mais dehors tout est clair. A un étalage, des tomates rouges luisent auprès des figues bleues, et, là-bas, des melons pesants débordent des corbeilles, verts ou blonds, au milieu d'un grand remous d'insectes noirs.

Une paix sereine plane avec le soleil sur ces maisons décrépites, aux fenêtres étroites, aux portes rapetissées dans la façade pour laisser entrer le moins possible de chaleur, et certaines d'entre elles sont si pauvres d'ouvertures que de leur face murée elles semblent ne plus voir, pareilles à des aveugles assises au bord du chemin.

Sur ses deux immenses colonnes la cathédrale enfle son narthex comme un dais de pierre, et à son ombre inégale qui semble tomber du ciel, des femmes mangent, accroupies. Ce sont des gitanes, ces gitanes jeteuses de sorts, qui vont de porte en porte vendre leur maigre pacotille. Une vieille à bonnet noir traverse la place inondée de soleil, la cruche au bras, branlant la tête.

Et le souvenir de Henning s'efface dans toute cette paix. La canicule m'enveloppe, fond tout regret, use toute douleur.

Comment ne pas être heureux ? — J'ai gravi les petites rues aux pavés inégaux ; j'ai choisi les plus étroites pour y trouver un peu d'ombre. La joie du retour m'a repris. J'ai évité d'entrer dans la cour de la Faculté, la cour en forme de cloître où jadis j'ai connu mon ami, pour que rien ne vînt ternir cette joie... Un secret désir m'a guidé. J'ai traversé l'Esplanade et j'ai vu la mer. Elle était là si bleue qu'on l'eût dite plus proche. Je distinguais les étangs et les lignes du rivage pris entre la lagune et l'eau. — Un souffle frais passa sur mon visage et ce fut la caresse et l'appel du large, un attrait d'infini, de vent dans les voiles, d'essor dans la clarté.

Sans avoir encore revu toute ma ville, je résolus d'aller vers la mer.

II

Le train minuscule se traînait à travers les pays plats couverts de vignes. Par les fenêtres, la chaleur suffocante coulait comme un fleuve de feu. Elle montait de la campagne verte, reverbérée par le ciel d'un bleu strident, et quand le train s'arrêtait on entendait chanter les cigales.

Devant moi, entassées sur d'étroites banquettes, des femmes parlaient entre elles de leur accent chaud et sonore où passent des flambées de soleil et des bruits aigus de cymbales. Dans un angle, un jeune homme, beau comme ils le sont tous ici, jouait lentement un air populaire et mélancolique sur un accordéon délabré. Un sourire sans pensée soulevait les coins de ses lèvres et une femme l'écoutait, adossée à la barrière d'appui, portant sur son visage qui n'était plus jeune la marque des aventures et des labeurs. Elle le regardait fixement avec un air de désir et d'orgueil ; mais lui, qui souriait à son rêve indistinct, ne semblait chanter que pour lui.

Cependant, à chaque note de son chant, une ivresse se levait en moi. La lumière m'enveloppait comme une fluide chevelure ; elle glissait entre mes doigts avides. Je sentais sa chaleur dans mes mains, et il me semblait qu'en les refermant je tiendrais du soleil prisonnier.

Puis l'air devint moins lourd. Un arôme salé et amer se mêla à l'odeur de la terre chaude. Alors je regardai.

Partout fulguraient les étangs. Ils brillaient comme du métal poli. Le soleil y tombait, les pénétrait pour s'y dissoudre. Ils n'étaient plus que de la lumière liquide. Plus aveuglante que le ciel, la clarté s'en échappait en ondes confuses, en couches de vapeur qui vibraient et flottaient sur eux.

Au loin, les contours de la terre se fondaient dans la lumière. Seules quelques taches blanches et rouges, groupées au bord des étangs, faisaient deviner les villages endormis. Pérols, Carnon sommeillaient dans les sables ; Palavas détachait sur le bleu épais de la mer une silhouette plus nette où des tourelles s'élevaient comme dans les villes d'Asie.

Les femmes s'étaient tues. La chaleur redevenait intolérable. Seul le jeune homme continuait à jouer d'un mouvement plus vif. Sa musique se mêlait à l'air salin, trépidait avec la lumière. On eût dit qu'elle courait sur la face des eaux éclatantes, agitée du rythme même qui faisait danser la vapeur sur les étangs.

Mes regards fascinés la suivirent.

Ils glissèrent avec elle sur les lagunes désertes ; ils se balancèrent sur les eaux en feu ; et, comme s'ils arrêtaient leur vol, ils se posèrent, là-bas, entre les étangs et la mer, sur l'antique cathédrale solitaire : Maguelone !

Autour d'elle palpitaient les plaines liquides. La mer semblait lécher les vieux murs de l'abside et les étangs d'argent glissaient au pied des pins qui l'aident à résister aux âpres vents du large. Comme sauvée d'un double déluge, seule au milieu des terres englouties, elle émergeait des eaux et du ciel, sur le socle étroit de son île.

Derrière elle l'océan de clarté se mêlait à l'infini de la mer. Tous deux roulaient au loin leurs vagues confondues, et la cathédrale abandonnée s'animait d'une vie immobile, me regardait d'un air de mystère et d'appel.

Et moi, je me sentais me dissoudre dans les espaces de lumière. Les forces tumultueuses du soleil et de l'air brisèrent l'enveloppe étroite de mon être. Je ne fus plus qu'une goutte de clarté prise dans les remous d'or clair, emportée au hasard des lames embrasées.

III

Je suis resté ici, gagné par la beauté de ce pays envahi d'eau et de lumière. Si je dois trouver une inspiration nouvelle, ce sera devant cette mer, dans la paix de ce golfe où ruissellent les nuits claires et les couchants d'or.

Le village lui-même est beau. Un canal luit entre ses maisons peintes de couleurs vives. D'un quai à l'autre un pont recourbé enfle son arche noire comme celles des ponts de Venise, et partout s'étendent les eaux éclatantes ou pâles selon les heures.

J'ai fait la connaissance d'un pêcheur, sec comme un sarment, tordu par les vents de la mer et les étés torrides. Il a une barque à lui, une barque à rames où l'on attache parfois une voile rousse à un mat mobile ; et je vais souvent sur la mer lorque le soleil s'enfonce derrière les hauteurs qui bornent l'horizon.

Alors ma ville apparaît au loin, couchée au pied des montagnes. Elle est blanche sur la campagne sombre. Elle s'étire paresseusement vers la mer, et les terres autour d'elle semblent amollies dans une fertilité heureuse. Les dernières clartés du ciel rougissent les étangs et quelque façade de mas dressée entre les pins. Du côté de l'occident, les collines effilées inclinent sur les eaux leurs pentes douces et nobles.

IV

J'erre dans les rues étroites du village, ces rues où verdissent de maigres sorbiers, devant les maisons aux faces blanchies, aux portes basses voilées de rideaux.

Des vêtements mouillés sèchent sur des cordes ou pendent accrochés aux balcons de bois, et, sur le canal, des barques au repos dorment les voiles repliées. C'est midi. L'odeur du poisson se mêle aux senteurs salines. Sous mes pieds le sol sablonneux brûle comme si j'enfonçais dans de la cendre chaude, et là-bas, au bout de la rue déserte, derrière une lointaine haie de tamaris, reluit la mer.

Je marche ainsi dans la lumière silencieuse, seul être vivant du village mort. Mais, tout à coup, du clocher de faïence peinte, léger et brillant, qui domine les maisons de l'autre rive, blanc et bleu au-dessus des toits rouges, les heures lentes s'égrènent comme les perles d'un collier brisé. Elles tombent avec un bruit de verre sur les toits voisins, rejaillissent sur le canal, roulent avec des cliquetis sur la face des étangs. Puis, le silence d'or se referme sur elles et l'eau rutilante les ensevelit.

Sur la place, une petite stèle s'élève au milieu de la vasque carrée d'une fontaine. Des femmes viennent puiser l'eau dans des cruches de grès. Elles causent entre elles avec des rires que parfois un souffle de mer entraîne jusqu'à moi. Puis elles s'éloignent les bras raidis et le buste penché par le poids de leur cruche pleine. Il ne reste plus maintenant que la dernière d'entre elles, la plus jeune. Un voile bleu couvre sa tête. Je devine son visage aux traits réguliers, à la peau brunie et d'où je la vois, avec ses jupes amples, son corsage flottant et le voile qui l'enveloppe, elle ressemble à quelque apparition d'Orient.

V

Je suis venu pour accomplir une œuvre que j'ignore encore, pour chercher une inspiration qui me fuit. — A Paris, j'avais de si violents regrets de cette terre qu'il me semblait que la revoir suffirait à faire bondir en moi l'idée créatrice comme une morte réveillée. Et maintenant ma pensée s'engourdit dans cette chaleur, s'émiette ainsi qu'une écume marine. Qu'a donc ce pays pour dissoudre ainsi la volonté?

Tout y atteste l'inutilité de l'effort et glorifie la jouissance lassée. Dans l'inflexion des lignes de montagnes, dans les contours du golfe et les formes du sol, il transparaît partout, comme sur un visage expressif, ce rassasiement de joie, ce désir satisfait qui n'est plus du désir, mais de l'immobilité bienheureuse. Jouir, jouir! conseille la terre, et mon rêve de gloire me semble puéril et vain. Des ardeurs me traversent comme des rayons de feu. Je sens que je fais corps avec ce sol brûlé, cette glèbe féconde. Le sursaut de sa vie palpite en moi comme dans un arbre où monterait sa sève profonde. Puis le désir de dormir, de faire halte, de rêver dans les chambres fraîches, de fuir la canicule haletante, me prend comme une soif impérieuse, amollit mon ardeur, la change en nostalgie d'ombre, en besoin de néant silencieux.

Et je vis comme les hommes d'ici, dans la même sagesse nonchalante, pareil à ce pêcheur que j'ai vu, étendu à l'abri du soleil dévastateur, contre le mur du cimetière. Sa barque amarrée au rivage s'effilait en croissant noir sur l'étang d'argent liquide, et lui dormait paisiblement, sachant même jouir de l'ombre de la mort.

VI

En me promenant sur la jetée, j'ai rencontré Félicien Rudel. Félicien Rudel ici! Rien n'égala mon étonnement. Pourtant c'était bien lui. Je le voyais de dos avec sa silhouette haute et large d'athlète antique.

Par quel miracle était-il sur cette plage à demi déserte, si loin du monde qu'il chérit, de ces femmes qu'il peint d'un pinceau savant avec un art fade et sans force? J'eus d'abord l'impression que, m'ayant reconnu, il feignait de ne pas me voir, et je m'éloignai, ne voulant pas l'importuner.

Pourtant sa société ne m'eût pas été désagréable. Il vaut mieux que ce qu'il peint. Parfois, au hasard d'une conversation, j'ai senti passer à travers ses paroles le mépris de lui-même et il parle de ses succès artistiques avec une ironie mesurée.

Arrivé au bout du môle, je revins sur mes pas, pensant lui avoir laissé le temps de disparaître. Il était toujours là campé sur ses jambes solides, avec un air de vigueur et de santé heureuses.

Il se retourna brusquement, quand je passai, et me dit, simulant la surprise :

— Comme on se retrouve !

— Ne saviez-vous pas que je devais venir ici ?

— Sans doute. Mais j'en suis tout de même étonné.

Un embarras singulier pesait sur ses paroles. Puis tout à à coup, prenant une résolution soudaine, il m'interrogea :

— Depuis combien de temps êtes-vous ici ?

— Quelques jours à peine.

— Y connaissez-vous quelqu'un?

— Pas âme qui vive. Depuis neuf ans, que je suis parti, bien des choses ont changé et c'est à peine si j'ai rencontré, en hésitant d'ailleurs à les reconnaître, trois ou quatre visages dont j'ai su le nom.

Il parut soulagé et me proposa une promenade. Nous partîmes ensemble, longeant les quais aux maisons bariolées de couleurs vives qui, par le temps calme et clair de cette fin de jour, projetaient sur le canal de longues bandes colorées à peine mouvantes. Puis nous dépassâmes le village, suivant une des routes étroites qui bordent le canal et vont rejoindre au loin la terre, jetées à travers les étangs.

Félicien Rudel eut un sourire.

— Eh bien, l'œuvre nouvelle est-elle commencée ? Votre pays vous a-t-il déjà dit le secret que vous êtes venu surprendre?

— Je n'ai plus que des yeux pour voir, et suis sans force pour créer.

Il eut une phrase amicale :

— Cela passera. C'est la surprise du retour... ... Mais quand les aspects de cette terre vous seront redevenus familiers, vous trouverez la beauté dominatrice, celle qui animera votre œuvre nouvelle.

— Peut-être, dis-je avec un doute.

Il eut une sorte d'étonnement.

— Ainsi, vous doutez quelquefois de vous ?

— Non, mais pour la première fois je sens les bornes de mon pouvoir. Ah! Si j'étais musicien, je sais ce que ferais. Parfois une mélodie indistincte semble dans le lointain retentir à mon oreille et s'évanouit dès que je l'écoute. Il y roule le mugissement de la mer et la rumeur désespérée du

vent. Elle s'enfle et gémit comme une âme qui veut l'impossible et sans cesse elle vient se briser sur des accords immobiles comme les lignes d'un rivage. Puis, tout à coup, retrouvant une énergie insoupçonnée, elle renonce à la plainte et à la douleur. Un frémissement la parcourt toute, comme le frisson de volupté d'où jaillit la vie. Elle est le grand soleil qui monte de la mer. Alors, fluide et légère ainsi que la clarté, elle s'écoule et rit dans une liberté joyeuse. Délivrée de la pesanteur, son ascension clame son allégresse. Comme une nappe d'or, elle ruisselle sur les pays convoités...

Sur une barque un homme tendait des filets et leva vers nous sa face rôtie par les vents du large. La ligne lointaine des montagnes se précisait à l'occident et, sur les étangs, la gloire du crépuscule flottait en îlots de pourpre.

Maguelone et ses pins noircissaient sur le ciel pâle. L'étroite bande de terre qui relie son île au rivage n'était plus qu'un mince filet d'ombre.

Nous reprîmes le chemin de Palavas. Rudel parlait peu. Je l'observais, soupçonnant un mystère et ne voulant pas le forcer aux confidences.

De plus en plus je songeais à quelque aventure d'amour et je me représentais la femme élégante et d'âge incertain qui devait s'être éprise de ce séducteur.

Je l'interrogeai sur ses travaux, mais il m'interrompit brusquement.

— Vous savez, moi, la mer et le soleil, ce n'est point mon affaire.

Nous entrions dans le village. La nuit était presque venue. Elle pendait aux mâts des bateaux immobiles comme de ténébreuses voiles.

Dans les maisons, les lampes s'allumaient une à une et l'humidité de la mer caressait mon visage avec des mains moites.

Nous nous séparâmes.

En me disant adieu il parut hésiter encore. Nous reprîmes chacun notre route, suivant les rives opposées du canal.

Bientôt je le perdis de vue.

VII

J'étais assis à l'avant de la barque. Gilles allait chercher ses filets. Son mousse, un garçon déguenillé et beau comme un

Bacchus, s'était accroupi auprès de moi, au fond du bateau.

Nous restions immobiles sur la mer sans vagues qui nous balançait d'un mouvement presque insensible. Gilles ne parlait pas, la main sur les rames, attentif à maintenir la barque au même endroit, dès qu'un flot la déplaçait un peu.

Le ciel était encore sans lune. Une bordure de pourpre dessinait vers la terre les contours des montagnes, et la mer glauque, auprès de nous, se recouvrait de rose au loin.

Soudain les phares s'allumèrent. Ils scintillèrent là-bas au deux pointes du golfe, à chaque bout de l'horizon : du côté de la montagne de Saint-Clair, au delà de Cette, et dans la direction d'Aigues-Mortes, la ville crénelée. Là, le lointain engloutissait la ligne du rivage et le phare semblait palpiter au ras des flots.

— Voilà l'Espiguette, dit l'enfant.

Sa parole sembla déchirer le silence ainsi qu'une étoffe, mais la déchirure se referma presque aussitôt.

Seuls les clapotis légers de l'eau sur la barque et parfois le bruit humide d'une rame troublaient la mer muette.

Je regardais l'enfant et lui regardait les plaques noires du liège qui faisaient flotter les filets.

Il semblait coulé dans du bronze. Sa sveltesse ardente rappelait celle que le grand Verrocchio a donnée à ses statues d'adolescents. Sa tête ronde aux cheveux bouclés, les lignes pures de son visage possédaient cette même beauté ferme comme le métal. Il avait, lui aussi, ces narines larges et cette bouche dont les coins aigus expriment la sensualité cruelle.

L'ombre s'épaississait peu à peu, encore imbibée d'or, et, à mesure qu'elle nous gagnait, la ressemblance mystérieuse devenait plus profonde. Un sentiment étrange s'élevait en moi, m'obsédait presque.

A l'orient la lune sortait de la mer. Elle fut d'abord un mince croissant rouge qui flotta sur l'eau comme le dos émergé d'un monstre de feu. Puis elle grandit sans cesse, parut tout entière, et monta dans le ciel, semblable à un monde flamboyant fraîchement surgi du déluge.

L'enfant la regardait avec un air d'attention qui plissait son front têtu. Une vague rougeur flottait sur lui, lui donnant de plus en plus l'air d'un jeune dieu de bronze. Je ne pouvais plus en détacher mes regards.

Sans doute, en bon apprenti, supputait-il de l'aspect de l'astre le temps probable ou les chances de pêche fructueuse.

Enfin il sentit mes yeux peser sur lui et se redressa :

— Comment t'appelles-tu ?

— Baptiste, dit-il.

— Quel âge as-tu ?

— Quinze ans.

— Il ne les a pas encore, fit observer Gilles.

Et le silence retomba.

Mon trouble m'enveloppait comme les remous d'une mer.

La nuit s'était faite, mais une nuit si lumineuse et si claire que les étoiles se voyaient à peine, effacées par tant de clarté. La lune illuminait toute une région de la mer.

— Il faut tirer les filets, dit le patron. Les poissons ne se prennent plus quand il y a la lune.

Je pris les rames, et le pêcheur et l'enfant commencèrent leur besogne.

Baptiste s'arcboutait comme pour un combat. Son mince pantalon, arrêté au-dessus du genou, moulait la minceur de ses formes et sa chemise défaite découvrait sa poitrine à chaque mouvement. Leur effort haletait avec une cadence qui semblait rythmer la respiration de la mer. Les filets s'entassaient et une forte odeur de marée montait de leurs mailles humides.

Un moment ils s'arrêtèrent. Baptiste se glissa au fond de la barque et se mit à poursuivre les crabes que le filet avait remontés. Il les saisissait avec des mouvements félins, les maintenant sur un des bancs du bateau, puis les écrasait avec une pierre. Chaque fois, un petit craquement accompagnait le bruit du galet qui retombait. L'animal agitait ses pattes et Baptiste s'acharnait sur lui, frappait de nouveau.

Un sourire de cruauté relevait ses lèvres et le vieux pêcheur regardait avec une impassibilité consentante.

Près de moi j'en voyais deux qui avaient réussi à fuir. Ils couraient de côté avec leurs longues pattes, et pour que l'enfant s'approchât de moi, je les lui montrai.

— Baptiste, regarde ici.

Il s'accroupit pour les saisir... Sa tête bouclée effleura mes genoux.

— Pourquoi les écrases-tu ? Jette-les dans la mer.

— Ça ne se vend pas, dit le pêcheur, et ça déchire les filets.

Baptiste me guettait avec une ironie sournoise et tapait maladroitement comme avec intention

— Et bé, petit, viens-tu ? dit Gilles.

Ils reprirent la besogne, s'arcboutèrent de nouveau pour le combat marin.

Enfin la nasse tomba dans la barque avec un bruit mou.

Tous deux se penchèrent. Les poissons se débattaient entre les mailles noires qu'ils remplisaient d'éclats d'or, d'argent et d'acier bleu. On entendait claquer leur queue sur leurs écailles luisantes et leur agonie palpitait de brusques sursauts.

Baptiste à genoux les contemplait avec une curiosité attentive.

Gilles reprit les rames.

J'allai m'asseoir sur le banc, si près de l'enfant que mes souliers touchaient ses pieds nus.

Lui restait accroupi près du filet que secouaient encore de faibles spasmes, mais il releva la tête. Les yeux fixés sur moi, il me regardait avec une audace méchante et tranquille.

VIII

Un vent violent courbait les tamaris et soulevait les sables. Il agitait de remous les herbes dures qui croissent au bord de l'étang. Il ridait de vagues les eaux mortes. Il emplissait tout le ciel d'une rumeur incessante, comme un tourbillon engouffré sous un immense dôme d'opale fait d'un cristal cassant et lumineux. Et le dôme immense reposait sur la mer et sur les montagnes, plus bas qu'un véritable firmament, traversé de résonances fantasques, dont les plus sonores dessinaient le début du thème mélodique qui me hantait.

Et c'était cette musique insaisissable dont j'avais parlé à Rudel.

Elle s'enflait et gémissait comme une âme qui veut l'impossible et, sans cesse, elle allait s'abattre sur les bornes immobiles des accords. Rien ne la délivrait de la pesanteur, ne lui donnait enfin l'énergie libératrice. Elle restait emprisonnée sous le dôme du ciel, toujours arrêtée dans son essor, condamnée à se briser sans repos, ne s'efforçant au vol que pour retomber encore, se débattre en vain comme un oiseau sauvage pris au filet.

Et j'étais impuissant à traduire le thème mélodique.

Mais sa netteté me remplissait d'attente; je savais qu'en moi s'agitaient sourdement d'autres puissances éveillées à ce rythme, et que la mélodie des sons se transmuerait en mélodies d'images et de mots.

Je marchais à travers les herbes qui craquaient sous mes pas avec des crissements de sel. Maguelone flottait au loin dans une clarté irréelle et j'allais vers elle, attentif à la mélodie qui s'effaçait peu à peu.

Le vent me saisissait dans ses ailes puissantes, puis m'abandonnait, se précipitait vers la mer avec des hennissements de cheval, puis sans doute près du rivage reprenait son vol fabuleux, montait jusqu'aux limites du ciel, s'y heurtait, revenait vers moi au galop de ses sabots sonores.

Un indéfinissable parfum de tristesse et de mort montait des étangs maintenant proches, et le sol qui s'effritait sous mes pieds semblait me préparer des pièges sournois.

Je cherchais ma route.

Seuls, des sentiers indistincts se traînaient à travers les herbes, puis s'arrêtaient envahis par les statices. Des flaques d'eau s'ouvraient traîtreusement entre les joncs, rousses de la couleur de la terre.

Des insectes, soulevés par mes pas, m'entouraient de leur essaim noir. L'odeur âcre de la mort s'exhalait de plus en plus forte, comme si toute la lumière répandue sur l'étang n'eût caché qu'une vaste dissolution.

Et comme un appel incessant et désolé, le vent s'épuisait en paroles sauvages; il clamait sans fin une détresse taciturne sans consolation possible et sans oubli.

Alors la voix de Cassandre sembla s'élever de la lagune morte, monter et se briser dans la lumière pâle :

— J'enfonce dans mon destin comme dans des sables mouvants.

Et sa tristesse était celle du rythme mélodique prisonnier d'une invincible pesanteur.

Elle disait ces paroles, la sombre prophétesse, droite dans ses voiles de pourpre, franchissant la porte triomphale où s'affrontent les lions d'or.

Le soleil implacable pesait sur elle, la recouvrait d'une

tunique dévorante, s'attachait à son visage d'inspirée et à ses bras nus.

Au milieu des soldats qui crachaient sur elle, elle se ressouvenait des caresses du Dieu.

— Apollon ! Apollon ! Apollon !

Trois fois sa grande voix flotta, puis s'abattit dans la lumière lourdement, ainsi qu'une pierre jetée.

J'étais au bord de l'étang, j'enfonçais dans la vase; et l'odeur amère des eaux tressait autour de moi des mailles invisibles, toujours plus serrées.

Au loin, Maguelone restait intangible, perdue dans une clarté pâle qui la défendait de toute approche.

Une sorte d'effroi me saisit. J'eus peur de la traîtrise des eaux, de ce sable qui m'enlisait, du vent menaçant. Des pouvoirs occultes semblaient s'attacher à moi comme une meute de chiens qui surveillent leur proie forcée.

D'un effort je brisai le charme. Je me retournai vers la terre.

Dans une vigne, des raisins déjà noirs pendaient aux ceps noueux jusqu'au ras du sable. Sous les pampres bourdonnaient les abeilles. Je cueillis un rameau et j'admirai la grâce des feuilles dentelées et parfaites.

Plus loin, un chemin serpentait, bordé de hauts tamaris. Assis sur le revers de la route un homme dessinait. Il se leva à mon approche et je reconnus Rudel.

Je lui racontai ma vaine tentative pour gagner la cathédrale.

— Nous sommes ici sur le bon chemin, dit-il. Il y a à peine une heure de marche.

Puis après un silence il ajouta :

— J'habite ici avec ma sœur. Vous n'auriez qu'à vous faire indiquer la Maison de Neptune. Pourquoi ne viendriez-vous pas nous chercher un de ces jours ? Nous ferions ensemble la route.

IX

Des femmes me croisaient avec des paroles sonores. La nuit était tombée. Les maisons rouvraient leurs fenêtres et relevaient leurs tentes de toile pour s'emplir de la fraîcheur du soir. Sur les quais, les cafés de pêcheurs allumaient leurs

lampes et la terrasse du casino se peuplait des toilettes claires.

D'un orchestre lointain venait une mélodie légère, et les navires, secouant leur mât, s'agitaient au bout de leur amarre. Parfois l'un d'eux se détachait avec des battements de rames. Il allait rejoindre la mer où d'autres volaient déjà, blancs, au ras des vagues violettes.

J'étais allé voir si Gilles partait, poussé par le désir de rencontrer l'enfant. Le hasard satisfit mon attente. Gilles n'était pas là, mais au fond de la barque, Baptiste arrangeait le filet. Il le pliait avec une attention de femme. La lumière d'un fanal accroché au bateau voisin tombait sur lui.

Je l'appelai. Il leva la tête.

— Tu ne pars pas encore ?

— Non.

— Que fait ton patron ?

— Il boit, là, au café d'en face.

Il se remit à la besogne, sans faire autrement attention à moi. — Il me fallut encore l'interroger.

— Quand partez-vous ?

— Vers onze heures, a dit le patron.

Le silence retomba. J'allais m'éloigner lorsqu'une idée me vint, et je descendis dans la barque, sur la planche étroite qui sert de passerelle.

Baptiste me regardait avec une surprise méfiante. Son front étroit se plissa, puis, d'un mouvement brusque, il marcha à l'avant du bateau, saisit la nasse qui séchait sur le rebord de la barque et revint, la traînant jusqu'au tas déjà soigneusement plié.

Je le regardais faire. Que devinait-il de moi ?

— Tu vas avoir fini ? lui demandai-je.

— Bientôt.

— Pourrais-tu venir avec moi ?

Il feignit de ne pas entendre. Je pressentais un refus.

— Je voudrais que tu me conduises à la Maison de Neptune.

— La maison du fou ? reprit-il.

Un étonnement sans nom releva ses sourcils si noblement arqués.

— Vous connaissez le fou ?

— Quel fou ?

— Celui de la Maison de Neptune.

Le souvenir des hésitations de Rudel me revint : avaient-elles un rapport avec cette histoire ?

Sur le visage d'ordinaire si indifférent de Baptiste, il y avait tout à coup une curiosité passionnée.

Il me parlait avec une verve dont je ne l'eusse pas cru capable.

— Oui, il y a un fou. Tout le monde le dit. Il est là avec une dame. Jamais on ne l'a vu. Mais parfois il crie si fort qu'on l'entend du chemin.

Quelle était cette légende ?

Baptiste avait achevé son travail. Je n'eus pas besoin de répéter mon ordre. Il sauta sur la passerelle, courut au café voisin et revint vers moi.

— Je l'ai dit au patron. Il a dit que si vous vouliez venir la nuit serait belle.

Quittant le quai il s'enfonça dans les ruelles. Je le suivais. Bientôt les clartés du canal disparurent. Les rues étaient désertes et les maisons d'où les promeneurs étaient partis semblaient inhabitées depuis longtemps. Baptiste ralentit le pas. J'écoutais le bruit léger de ses pieds nus, puis, en étendant la main, je touchai son épaule. Il se laissa faire.

La nuit était claire, mais sans lune. Au détour d'une rue nous ne vîmes même plus le ciel. Des arbres touffus s'étendaient sur nos têtes et nous couvraient de leur ombre.

Baptiste marchait toujours contre moi et sans parler.

Je me ressouvenais de la nuit où j'avais vu son visage cuivré, et le même trouble m'envahissait peu à peu. Il me semblait qu'il se rapprochait toujours davantage. Un moment sa tête frôla ma poitrine. — Je ne parlais pas, moi non plus. Nous débouchâmes sur une place ; les arbres ne nous cachèrent plus le ciel, et Baptiste me montra en parlant à mi-voix, comme s'il avait peur, une sorte de palais émergeant des masses brunes d'un jardin.

Il élevait dans la nuit ses quatre terrasses dont la plus basse se devinait confusément entre les arbres, tandis que la dernière servait de toit à une tour. Des vases de bronze s'érigeaient aux croisements des balustres de pierre.

Nous longions le mur du jardin. Les fenêtres étaient closes et seul le bruit de nos pas se mêlait aux murmures des vagues. Nous atteignîmes ainsi la façade de la maison. Deux

étages en retrait s'ouvraient vers la mer, formant une sorte de loggia soutenue par des colonnes, et, dans la plus haute, une statue de bronze tachait de noir le mur blanc.

Baptiste tendit la main.

C'était en effet le dieu, le dieu formidable au trident tendu vers l'espace. Il semblait surveiller le pays mystérieux, le garder comme un protecteur fidèle.

Tout dormait.

J'allais m'éloigner, lorsque, tout à coup, des volets s'ouvrirent sur une chambre pleine de ténèbres. Ils frappèrent le mur avec un bruit sourd. Je sentis contre moi trembler l'enfant. Il glissa de mes mains qui le retenaient et se mit à courir vers la mer.

X

La vieille servante m'avait fait entrer dans le salon, puis s'était retirée comme une ombre.

Un demi-jour flottait sur les meubles choisis avec un goût sûr, s'accrochait par endroits au cadre d'un miroir, au bronze doré d'une torchère. Un piano s'accroupissait dans l'angle, près d'une fenêtre. Aux murs pendaient de grands tableaux que je ne distinguais qu'à peine. Tout indiquait le luxe d'une maison constamment habitée.

La pièce était très grande.

Je devinais, dans la pénombre, aux plis lourds des draperies retombées, d'autres fenêtres ouvrant sur un horizon inconnu. Mais celles qui étaient en face de moi devaient toutes surplomber le jardin, car des verdures d'arbres frôlaient les volets entr'ouverts comme des mains lumineuses. Un rayon de soleil glissait par l'embrasure, tombait obliquement sur une console qui s'arcboutait contre un grand miroir. Un silence frais descendait des hauts plafonds, et parfois il me semblait distinguer en bas, dans le jardin, le bruit fuselé d'un jet d'eau.

Rudel entra. Il vint vers moi avec une cordialité qui ne me parut cacher aucun malaise.

— Nous vous attendions tous ces jours-ci.

Je m'excusai.

— N'aviez-vous plus envie d'aller à Maguelone?

La porte s'ouvrit avec un battement d'étoffe. Je ne vis rien qu'une haute silhouette féminine. Elle était très grande. Mais

sous son chapeau rabattu par un voile, je ne distinguai pas ses traits.

— Voici ma sœur, dit Rudel, et il me présenta : Jacques Séverac.

Elle me tendit la main sans parler, puis s'assit. Rudel et moi nous restions silencieux comme si une gêne inexplicable nous eût tout à coup saisis. J'entendais l'eau invisible couler sans trêve. Je pensais à Baptiste, à mon trouble, à sa peur, à cette histoire de folie. Un fou était-il ici ? Allais-je le voir surgir de l'ombre? Soulèverait-il à son tour la portière, d'un geste brusque de dément ?

Puis je regardai la femme, cherchant à deviner son âge et son destin. Elle était toujours immobile, assise dans un fauteuil bas, les mains étendues sur les genoux.

L'ombre qui la cachait me la rendait désirable. J'avais l'impatience de la connaître.

Mais elle demeurait muette et moi-même je cherchais vainement des paroles.

Combien de temps dura mon attente?

Tout à coup elle se leva comme si elle avait entendu mon ordre secret. Elle alla vers les fenêtres closes. J'entendis grincer une ferrure qui s'ouvrit et la pièce fut inondée de soleil et d'air marin.

Droite devant la mer je vis sa forme en pleine lumière. Non elle n'était plus jeune, ou du moins elle n'était plus d'une extrême jeunesse ; mais avec ses hanches encore étroites, l'ampleur des épaules et la lourdeur des seins, elle avait un corps d'une beauté accomplie.

Elle revint vers nous.

— Il faisait trop sombre, n'est-ce pas ?

Ses paroles coulaient comme la sève d'un fruit mûr. On eût dit qu'elles venaient vers moi après avoir traversé des plaines brûlantes et toute l'ardeur des terres dévorées de soleil étaient en elles.

J'essayai de voir son visage : le contre-jour me le cachait. Rudel parlait — la lumière ayant dissipé le silence — et je lui répondais avec l'espoir d'entendre encore la voix de tout à l'heure.

Mais elle me semblait résolue au mystère, assise, ses mains seules offertes à mon regard.

Sur le perron elle noua plus étroitement son voile.

Nous traversâmes le jardin aux allées sablonneuses. Des lauriers roses fleurissaient en massifs lourds ; dans les pelouses arides de grands cyprès montaient comme des quenouilles sombres et des pins recouvraient d'une ombre légère le sol brillant d'aiguilles tombées. Au bas des rampes, des aloès aigus dardaient leurs feuilles de métal.

D'un coup d'œil j'embrassai la maison blanche et rouge, faite de pierre et de briques ; avec son déploiement de terrasses et ses vases de bronze, elle avait bien l'air de quelque palais de la Renaissance italienne. L'eau chanta plus près de nous, et je vis la fontaine. Elle était adossée au mur, encadrée de lauriers. Un dauphin jetait l'eau qui s'écoulait dans une conque de marbre, puis retombait dans le bassin avec un bruissement de pluie. Sa transparence fluide brillait sur les pierres luisantes, et dans la canicule sèche elle était un chant de fraîcheur. En passant près d'elle, comme mue par un désir de repos, la femme s'inclina et y mouilla ses mains.

Une sorte de plénitude glorieuse semblait s'attacher à tous ses gestes. J'eusse voulu la forcer à venir près de moi, ouvrir son voile et la connaître ; mais elle marchait devant nous sans se mêler à notre entretien.

Nous avions pris le chemin bordé de tamaris où j'avais rencontré Rudel. Les étangs ruisselaient à travers les branches. A l'horizon les montagnes indistinctes flottaient comme des ombres entre la clarté des eaux et l'éclat du ciel.

La chaleur était étouffante. Le vent du large n'arrivait plus jusqu'à nous, brisé sur les dunes qui de l'autre côté du chemin cachaient la mer.

Rudel parlait de la décadence de l'art avec la secrète joie des hommes qui se méprisent eux-mêmes.

— Qui nous rendra la beauté? Qui nous sauvera de l'élégance? Qui nous délivrera surtout de cette recherche hystérique de la force qui fait produire à Rodin ses caricatures formidables qu'un public pourri nomme chefs-d'œuvre? Quand soufflera-t-il de nouveau ce souffle inspiré d'où jaillit le vol aisé et divin de la Victoire de Samothrace?

Les ailes m'apparurent, ouvertes pour l'essor. Ce fut comme si tout à coup devant moi la statue avait surgi, glissant de ses pieds mutilés sur la proue intacte. Comme elle personnifiait

bien cette jeune antiquité, sereine et forte, vers qui se tournent toujours nos rêves de dégénérés. Oui, ceux-là seuls étaient des hommes.

Un instant, j'eus la nostalgie de ces époques disparues où la vie était belle.

— La beauté se perd, parce que nous sommes des artisans au lieu d'être inspirés. Nous ne créons plus pour manifester notre volonté, notre puissance propres ; nous nous plions à la pensée médiocre de la multitude, ou, nous insurgeant contre ce qui paraît être la seule loi, nous cherchons à étonner le vulgaire, comme si l'on ne pouvait créer que pour lui ou contre. Celui-là seul ferait l'œuvre attendue qui créerait comme on respire, dégagé de toute entrave du temps et du goût.

— Oui, mais quand viendra-t-il, celui-là ?

Le scepticisme de Rudel me fit bondir comme sous un aiguillon. Je ne trouvai pour lui répondre que les paroles de Nietzsche :

« A une époque plus virile que ne l'est ce présent vermoulu et sceptique, il faudra bien qu'il nous vienne l'Esprit créateur que sa force impulsive chassera sans cesse hors de tout « à côté » et de tout au-delà. »

Devant nous la femme marchait, indicatrice des futurs chemins.

Nous avions abandonné la route couverte et nous avancions lentement dans les sables. Quelques vignes bordaient l'étang et la mer stérile était bleue, d'un bleu déteint par la lumière.

Enfin la cathédrale apparut. Elle soulevait son toit de pierre au-dessus des pins, dressée sur son socle de hautes terres que d'autres vignes recouvraient; et le chemin montait vers elle, en méandres blancs que l'ombre de quelques bouquets d'arbres tachait par place.

Avant de le gravir, la femme s'arrêta et nous attendit. Pour la première fois elle m'adressa la parole.

— Voici la croix. Nous entrons dans le domaine de Maguelone.

La croix romane se dressait au milieu des pins sur un fût délabré. D'antiques sarcophages ravis à la terre s'allongeaient à ses pieds, vides de leurs morts. Sous leur couvercle brisé il

n'y avait plus que des ténèbres et du sable que le vent y avait enfoui.

Elle s'assit sur le rebord d'un de ces tombeaux. La fraîcheur des pins nous désaltérait comme une eau, et pour mieux la goûter elle défit son voile. Je vis enfin son visage nu. — On eût dit qu'un sculpteur avait modelé cette face pour en faire le masque de toutes les douleurs et de toutes les voluptés. Partout elle transparaissait, cette ardeur douloureuse; dans la lourdeur sombre des cheveux, dans la pâleur du teint, dans l'arc sévère des sourcils. Une sensualité triste abaissait les coins de ses lèvres trop minces et alourdissait le bas du visage. Mais les lignes du front et du nez étaient sans défaut et d'une précision de médaille ; et lorsqu'elle fixa sur moi son regard, je vis sa beauté la plus parfaite : celle des yeux, qui portaient en eux le mystère et l'ardeur secrète de sa vie.

Qu'était-elle ? Qui était-elle ?

Je la regardais fixement comme si je l'avais appelée par son nom. Elle baissa la tête et se pencha sur le tombeau. Distraitement, ses doigts en effleuraient les broderies de pierre, ils caressaient les ornements mutilés, ils couraient sur les volutes que le temps avait détruites par place, et ses mains, vivantes et belles, semblaient, à chaque geste, faire fleurir les pierres mortes de feuillages irréels.

— J'avais oublié ces tombeaux.

Ce fut Rudel qui répondit : — Ils n'étaient pas encore sortis de terre il y a sept ans. Mais depuis lors on a fait des fouilles dans le domaine qu'a acquis un riche amateur. Vous verrez aussi la cathédrale transformée. Avec une piété envers les ruines qu'ignorent les parvenus du Nord, ce vieux méridional a dégagé les pierres sans les replâtrer. Il a tendu le chœur d'un voile de pourpre, et, sur l'autel relevé, un prêtre dit parfois la messe. La cathédrale est toujours la même ; mais il a donné plus de noblesse à sa mort : il lui a rendu le mystère des sanctuaires obscurs où l'on prie encore.

Je me ressouvenais de l'église ouverte à tous les vents du ciel. Des herbes verdissaient aux fentes des dalles, et, sur le seuil, des ronces s'enchevêtraient. Qu'avait-on fait de tout cela?

Mais mes souvenirs la retrouvèrent intacte dans son agonie.

Massive et carrée, elle avait abandonné à la mort une

de ses ailes : celle que le vent devait d'abord toucher, celle qui s'étendait vers la mer. — L'autre se maintenait encore, soutenant la demeure épiscopale, aux fenêtres à meneaux ouvrant sur les étages écroulés et aux arcs suspendus au-dessus des portes béantes. Mais le corps de la cathédrale luttait victorieusement contre la dissolution. Il émergeait du désastre, portant à son flanc, comme des cicatrices, l'amorce des cintres abolis. Le soleil l'avait dorée, s'était incrusté dans ses pierres à force de les étreindre, de courir sur elles en vagues de chaleur et de clarté.

Deux fenêtres trouaient la façade compacte, sans autre ornement que son immensité. Au centre, entre des contreforts épais, la porte cintrée que fermaient maintenant de lourds battants de chêne, paraissait trop petite pour les murs géants. La grandeur de la cathédrale l'écrasait; elle semblait ne pouvoir conduire qu'à des cryptes où l'on passe les cercueils en se courbant, et l'on cherchait ailleurs une autre porte, immense, triomphale, en accord avec la hauteur de la nef, pouvant livrer passage à des statures d'hommes,

— Comme la porte est basse ! fit-je remarquer à Rudel.

— Elle est envahie par les sables qui s'amoncellent chaque jour. Si les eaux ont respecté l'église, les terres s'exhaussent autour d'elle peu à peu et la menacent d'un nouvel ensevelissement.

— Vous connaissez la légende? dit la femme.

Rudel était parti. Comme je le cherchais du regard, elle m'expliqua :

— Il est allé chercher les clés.

— Où sont-elles ?

— Là-bas chez le fermier. D'ordinaire il nous les envoie par son petit garçon. Il ne nous aura pas vus venir.

— Vous venez donc souvent ici ?

— Très souvent, surtout l'hiver, quand je suis seule.

— Vous habitez Palavas toute l'année ?

Elle répondit oui de la tête, avec une sorte d'impatience, comme si mes questions l'eussent blessée. Je me tus. D'ailleurs, Rudel revenait vers nous.

L'histoire racontée par Baptiste, ce fou inconnu dont on n'avait jamais entendu que les cris, me hantait comme un cauchemar.

Je regardais la femme, et son silence de tout à l'heure irritait ma curiosité.

Quel était ce fou ? — Elle habitait toute l'année ici, avec lui sans doute. Quel amour pouvait la forcer à vivre avec ce dément, dans cette solitude ?

J'examinais les lignes de son corps admirable, et, me ressouvenant de l'ardeur de son visage, je pensais : Qui aime-t-elle ? Qui a-t-elle aimé ? Et toutes mes conjectures aboutissaient à cette réponse : Ce fou, ce fou avec qui elle vit.

Cependant elle avait ouvert la porte et commençait à descendre les marches du seuil. Je la suivais. — La voûte large et massive semblait peser sur nous, tant elle était basse. Une fraîcheur humide frappait mon visage que le soleil venait de brûler. Je m'arrêtai et Rudel m'imita. Je n'entendais plus que son pas à elle qui lentement s'éloignait de nous.

— Voici l'église, dit Rudel : la reconnaissez-vous ? Il m'interrogeait avec une sollicitude sympathique, comme s'il eût voulu me voir partager son admiration pour l'œuvre accompli.

Nous étions dans la nef au-dessous des tribunes. De là j'essayai de scruter le jour pâle de l'abside, mais la voûte sombre, noircie par huit siècles, s'étendait démesurément, défendait l'approche de l'autel, nous emprisonnait dans un cercle de pénombre. — Si basse, elle forçait à l'humilité, commandait l'agenouillement. Elle était le premier acte de la prière; la crainte de l'homme devant l'inconnaissable, et son désir de paraître petit pour ne pas irriter le dieu. Puis là-bas elle cessait tout à coup, au croisement du transept, s'ouvrait sur la clarté du chœur où elle dessinait l'arc baissé de son ombre. Et la voûte romane jaillissait sur l'abside, haute comme un élan de foi : l'homme, délivré de la peur, se relevait dans son espoir, redressait sa taille, se haussait vers la clarté apparue aux fenêtres cintrées ouvertes sur le ciel, lumineuses ainsi qu'un joyeux hosanna.

Dans le chœur drapé de pourpre déteinte flottait un vague parfum d'encens où se mêlaient la saveur salée de la mer et aussi un relent plus lourd, humide, froid comme l'odeur des sépulcres. Nous foulions en effet des tombes. De grandes dalles recouvraient les évêques d'autrefois, ensevelis au pied de l'autel avec la crosse et la mitre. Sur la plupart d'entre elles, les noms avaient disparu, et l'on n'avait pu que restaurer l'ins-

cription traditionnelle: « Hic ossa », sans savoir qui reposait là.

Seules quatre pierres tombales dépassaient le niveau du sol et portaient sur leur face l'image des gisants. Le pas des fidèles et la marche du temps en avaient usé les contours, limé les aspérités, rongé les traits saillants des visages; mais sur la plus ancienne, le portrait du mort était dessiné par un trait profond à la façon des gravures, et la figure de l'évêque apparaissait très jeune, avec une beauté recueillie, un air de candeur et d'enfance.

— Voulez-vous que nous montions ? dit la femme revenue vers nous.

Dans un couloir voûté l'escalier obscur étirait ses marches basses, taillées pour la solennité des pas épiscopaux. Nous dépassâmes la porte des tribunes, pressés de revoir l'horizon infini qu'on découvre du haut de la cathédrale; puis nous nous engageâmes sur le toit d'une chapelle latérale. Il finissait brusquement, écroulé, mais dans le mur de la nef des crampons de fer soutenaient une passerelle de planche.

Nous atteignions la base d'un nouvel escalier. Il était si étroit entre les murs noirs qu'il ressemblait au débouché de quelque hypogée souterraine. Il conduisait très haut, vers une ouverture où rayonnait le ciel, et ses degrés raides, effrités par la pluie, écaillés par les orages, se dérobaient parfois sous nos pas, tandis que le vent, soufflant sous la voûte comme dans une trompe gigantesque, nous enveloppait d'une étourdissante clameur. Sur les murs sa force destructrice s'était gravée en larges sillons creusés par ses griffes énormes.

Je montais le premier, m'accrochant aux aspérités des parois; sur la dernière marche je m'arrêtai, ébloui.

Nous étions au milieu des eaux. Le socle de l'île disparaissait, caché par la hauteur, et le toit de la cathédrale ressemblait sous nos pieds à quelque table de rocher émergée des flots. — De l'eau, à l'infini, partout : eau de la mer, eau des étangs, à peine séparées par la mince ligne d'ombre que déroulait le rivage, resserré, aminci, glissant en méandres comme un fleuve obscur.

Et l'eau chargée de lumière s'aplanissait au loin, envahissait tout jusqu'aux limites du ciel, rongeait le pied des montagnes tendues sur l'horizon ainsi que des nuages bas, et plus près inondait les terres, les creusait de golfes profonds, de baies

molles, les déchiquetait en presqu'îles sombres et en caps légers. Nulle couleur ; mais une clarté aveuglante, dissolvant les formes et rongeant les contours, un déluge de blancheurs crues et palpitantes, vaporeuses comme des voiles qui semblaient élargir les perspectives, agrandir les espaces éclatants des eaux, reculer le ciel.

Le vertige me saisissait : je cherchai du regard la terre.

Au delà des étangs elle reprenait ses couleurs, redevenait verte de vignes, se tachait de la teinte sombre des bosquets d'arbres à feuilles persistantes, les seuls arbres de ce pays privé de sources. Par endroits, les craie sblanches rayaient le sol, des alignements de cyprès marquaient la place des garrigues, puis tout se fondait en tons d'un bleu de cendre qui rejoignait l'azur des montagnes.

Mon regard revint sur les eaux. Le soleil m'aveuglait. Pâles de trop de lumière, scintillantes d'éclats, enveloppées de vapeurs argentées, elles nous emprisonnaient dans un désert de clarté.

Et le silence oppressait presque, trop mystérieux et trop solennel, comme si nous nous trouvions aux confins des âges et du monde.

— Regardez, regardez votre pays !

La femme était près de moi, vêtue de splendeur. Une sorte d'allégresse allégeait ses gestes et relevait les lignes de son visage. Elle étendit la main, et les formes parurent éclore à l'appel de sa voix :

— Regardez Saint-Clair, la première montagne vers la mer.

La colline fuselée se tournait vers le large, comme une barque appareillée pour des voyages lointains.

— Là-bas, la Gardiole et l'ermitage de Mirval, au sommet du mont. Et voici la chaîne des Vierges ! —

Les montagnes émergeaient des buées lumineuses glissées à leurs pieds. De minces ourlets d'azur soulignaient leur faîte et derrière elles le ciel s'unissait à d'autres crêtes à peine apparues.

Je suivais leur courbe immense, ouverte vers la mer. Elles encerclaient les terres ainsi qu'un rebord de vasque, et au milieu de leur ronde inégale que dominaient quelques sommets, jaillie du sol, avec ses flèches et ses tours, blanche ainsi

qu'un verger de pierre, Montpellier dormait dans la chaleur.

— Votre ville! disait-elle, comme si elle en eût fait présent ou eût reconnu en moi son maître.

L'orgueil posait sur moi d'invisibles couronnes ; les pays à mes pieds me semblaient des pays domptés, et la femme elle-même une esclave promise. La beauté unique de mon destin me surprit comme si, tout à coup, l'on eût déchiré un voile. Oui, la splendeur de cette terre m'appartenait puisque j'en jouissais avec des sens innombrables, et que je me savais la puissance de la faire servir à l'œuvre attendue.

Mais elle regardait déjà vers l'orient, pressée de me montrer l'horizon tout entier. Je me retournai avec elle et nos ombres mêlées s'allongèrent sur les dalles du toit. Et ce fut, après le paysage décoloré, une fête de couleurs crues et profondes.

Sur les étangs à moirures violettes quelques barques noires flottaient doucement. Palavas dressait dans l'air clair ses tours vertes et rouges et l'azur luisant de son clocher. Et la mer était bleue, d'un bleu diaphane et léger, où la lumière transparaissait comme à travers un vitrail.

Puis là-bas dans les terres, je vis les villages lointains perdus dans la campagne sombre. Saint-Gély, Montferrier, Castries dominaient les hauteurs, et, plus près, les maisons basses de Pérols, groupées autour de leur haute église, venaient boire à l'étang ainsi qu'un troupeau de brebis conduites par un grand berger.

La femme restait près de moi, immobile. Le vent soufflait. Il moulait ses vêtements légers sur son corps et en révélait les formes les plus secrètes. Son voile flottait derrière elle, avec de brusques claquements, et elle m'apparut ainsi prête à l'essor de la victoire ailée. Toutes les lois du monde s'abolirent.

Je fus seul devant elle avec mon désir.

Il lui parla de sa voix impérieuse :

— Votre nom? Quel est votre nom?

Elle parut hésiter, puis obéit :

— Béatrice.

L'étrange paix de ce vocable m'enveloppa. Pourquoi ce nom de résignée quand j'attendais un nom victorieux?

Alors je me ressouvins du tableau de Rossetti, où Dante

pénètre dans le nouveau printemps de l'Eden, tandis que Béatrice, suivie des citharèdes, s'avance pour le saluer. Elle soulève son voile blanc, dit le poète, pour l'assurer qu'elle est bien elle et le contemple profondément.

Mes yeux cherchèrent ceux de Béatrice, et elle me parut tout à coup la béatitude offerte à l'Inspiré. Mais comme si elle eût deviné ma pensée, elle abaissa son voile.

Soudain, derrière nous, éclata un chant de cloches. Légères et rapides, leurs sonorités traversaient l'air, riaient dans la lumière, clamaient une claire allégresse, fendaient de leurs ailes de joie le silence éclatant.

— Elle s'apprêtait à descendre. Je la devançai pour la conduire dans l'escalier dangereux : mais elle passa devant moi sans voir mon geste. De nouveau, tandis que nous descendions dans l'ombre, la cloche résonna à coups brefs et impératifs; les sons s'engouffraient avec le vent et frôlaient la voûte étroite avec des résonances inattendues.

Un moment Béatrice s'arrêta et se retourna vers moi, puis elle reprit son chemin.

Sur le toit de la chapelle latérale nous retrouvâmes le silence.

— Quelle était cette cloche? lui demandai-je.

— Ne l'avez-vous pas vue? Elle est accrochée au rebord du toit. C'est mon frère qui nous appelait ainsi.

J'avais oublié Rudel...

Je le cherchai dans l'église. Il n'y était plus.

— La porte grinça, et le jour jaillit au fond de la voûte sombre.

Des lauriers roses, un morceau d'étang fulgurant à travers les pins : je revis la face joyeuse de la vie. La haute silhouette de la femme se dessinait dans cette lumière.

XI

Je voulais ne rester que quelques jours ici, puis retourner vers la ville où je suis passé à la hâte, presque en étranger, pressé de revoir la mer, mais maintenant ce pays-ci est le seul qui m'importe, le seul qui puisse me donner un jour l'inspiration cherchée.

Je travaille peu. Pourquoi travaillerais-je ? Je sais que lentement, à mon insu, les idées s'assemblent, se tiennent avec

des mains légères, puis brisent leur ronde, se séparent pour aller s'enlacer ailleurs avec plus d'harmonie et plus de beauté.

Il faut leur laisser accomplir en silence le mystère de leur danse sacrée. Ce sont elles, ces Ménades dont parle la légende antique. Elles remplissaient leurs rites loin des yeux des hommes et se vengeaient sur le téméraire qui osait les surprendre.

Aussi ma volonté se tient-elle à l'écart : elle attend jusqu'à ce qu'elle les voie apparaître en groupe lumineux sur les hauteurs.

XII

Le crépuscule doré flotte sur la mer. Les terrasses relèvent leurs tentes, les fenêtres s'ouvrent. Dans les rues des enfants jouent et crient avec un bruit d'oiseaux. C'est l'heure où reprend la vie.

Devant l'église, au seuil des maisons basses des pêcheurs, de vieilles femmes raccommodent les filets. Elles portent la coiffe noire des veuves, et de leurs mains où la peau durcie moule les os, elles tissent des rêts avec une agilité de Parques.

Une bohémienne pousse devant elle un orgue de barbarie. Elle porte un enfant sur un bras, et une petite fille vêtue de guenilles éclatantes, des sequins à son corselet, une fleur dans son chignon, l'aide à traîner le véhicule branlant.

Quelle étrange petite fille ! C'est une femme en miniature. Sa mère tourne la manivelle, et elle danse au son de l'orgue nasillard selon la manière espagnole, des castagnettes dans ses mains menues, cambrant la taille, relevant sous ses jupes sales ses jambes nues chaussées d'espadrilles.

Les sequins font un petit bruit de monnaie légère. Elle halète un peu, mais une sorte de frénésie l'anime. Elle danse, elle danse dans le crépuscule qui met de l'or sur ses falbalas déteints. Toute l'ardeur de cette fin de jour, elle l'exprime en mouvements populaciers et harmonieux. Quel instinct secret du rythme inspire déjà ce petit corps audacieux et trop maigre ? Elle a vu que je la regardais et me sourit de toutes ses dents avec une satisfaction encourageante.

Des gamins font cercle autour d'elle. Ils sont là, tous le cou tendu, la bouche ouverte par l'attention. Le plus jeune a une face d'un comique irrésistible et près de lui, sur le trottoir, une toute petite fille cherche à soulever ses robes pour imiter la danseuse.

Je rentre dans l'église. Elle est presque déserte. Devant la madone, quelques vieilles femmes prient à genoux par terre en égrenant leur chapelet. On allume les lampes. Le sacristain est gros et marche d'un pas bruyant. L'église est neuve, coquette, toute dans le style de son clocher peint, et pourtant un certain recueillement flotte dans les endroits sombres, sous les voûtes où s'encastrent les autels.

Entre les chuchotements pieux des vieilles femmes, se glisse par bouffées, entraînant, populaire et voluptueux, l'air de l'orgue de Barbarie.

XIII

Pourquoi suis-je allé rôder cette nuit autour du palais muet ? J'ai contourné les murs du jardin, et, m'aidant de mes souvenirs, j'ai situé exactement les massifs et les plates-bandes. Entre les lauriers, j'ai reconnu la fontaine à son murmure persistant qui, dans la nuit, s'attriste, se ternit, s'alourdit en plainte.

Au pied du mur j'ai dressé patiemment un monticule de sable. Personne ne passait sur le chemin et j'ai pu ainsi me soulever pour mieux voir.

Le silence et la nuit glissaient sur les allées, enveloppaient les arbres. Quelques fleurs perçaient de taches claires la pénombre ; le haut d'une rampe en émergeait, et les figuiers de Barbarie, au pied du perron, entassaient leurs feuilles lourdes et plates comme de gros galets de mer.

J'épiais.

Le murmure de la fontaine me semblait étourdissant, capable de me cacher tout autre bruit. Je changeai de place ; mais là-bas non plus je n'entendis rien que la plainte affaiblie de l'eau.

La nuit était blonde d'étoiles ; à peine agitée de quelques tièdes vents marins.

Je cherchais à retrouver les traits de Béatrice. Ils s'évanouissaient dans ma mémoire, toujours plus vite à chaque effort.

Je repassai devant les grilles en me hâtant, de peur d'être aperçu. Toutes les fenêtres endormies étaient closes ; alors je m'enhardis et, revenant sur mes pas, j'appuyai mon visage aux barreaux.

Mon ouïe excitée me rendait sensibles, au-dessous du bruit

de la mer et du murmure de la fontaine, les plus légers craquements qui troublaient le silence. Un fruit se détacha et roula dans l'allée ; puis une feuille sèche glissa sur le perron et se froissa contre la balustrade. Mais la maison restait toujours muette dans son immobilité de pierre.

— D'ailleurs, que m'importait tout cela? Pourquoi étais-je venu ? Quelle anxiété me faisait désirer et redouter à la fois d'entendre enfin un cri dans cette nuit ? — Et si Baptiste se trompait ? — Qu'en savent-ils, ces gens qui avouent même n'avoir jamais vu ce fou ? — Si c'était elle, la démente ?.

Je me rappelai son silence, cette sorte de parti-pris de mystère, son affectation de ne pas se mêler à notre entretien. Que cachait-elle ? Etait-ce la terreur de sentir la folie s'approcher d'elle pas à pas ?

Son visage m'apparut soudain, si nettement que j'aurais pu en dessiner les moindres contours. Je vis ses yeux d'inspirée et toute sa face pathétique, cette sorte d'ardeur voluptueuse des lignes molles et trop lourdes du menton, la douleur inscrite aux arcs baissés des lèvres.

Cassandra !

Ce fut le nom qui jaillit en moi comme si je voyais le visage cherché de la prophétesse. Je le reconnus à travers des siècles d'oubli, et je m'étonnai que le Destin ait pu modeler ainsi deux fois la même face. — Avec l'allégresse du devin qui tout à coup comprend un sens caché, je regardai la nuit criblée d'étoiles.

Alors, pareil à une rumeur de source souterraine qui grandit peu à peu et monte en voix distincte, le rythme des paroles avec lesquelles Cassandre salua sa dernière nuit, seule, flairant le meurtre au seuil du palais cyclopéen, retentit à mon oreille, d'abord confus, puis aussi net que si une bouche humaine m'eût parlé.

Je partis, regagnant les quais à travers les ruelles silencieuses. Quelques lanternes vacillaient sur le canal ou couraient à l'avant des barques qui s'éloignaient. Je hâtai le pas. Gilles détachait son amarre. Dans le bateau, Baptiste accroupi me salua d'un regard complice.

XIV

Je demande à Baptiste :

— Veux-tu venir avec moi à Paris ?
Il me regarde de ses yeux étonnés :
— Pourquoi faire ?
— Rien. Tu te promènerais. Tu verrais la ville.
— Il y a des églises ?
— Beaucoup d'églises.
— Et des bateaux ?
— Oui, sur le fleuve.
— Il est grand, le fleuve ?
— Très grand.
Il se tait un moment, puis reprend :
— Il y a la mer ?
— Non.
— Mais on la voit ?
— Non plus.
— On peut la voir en marchant beaucoup ?
— Elle est trop loin.
— Alors je ne veux pas venir.

Dans son âme enfantine et indifférente, c'est son idéalisme : il aime la mer, sans doute à sa façon puérile et animale, jouissant de ses balancements et peut-être même songeant aux profits faciles des pêches. Je l'interroge sur ses plans d'avenir.

— Je me louerai et j'achèterai une barque quand j'aurai l'argent.

Pourtant, par une inconséquence bizarre, il n'a pas voulu accepter une pièce de monnaie que je lui offrais pour acheter la barque future. Il a une sorte d'orgueil plus fort que sa cupidité.

XV

— Dites-nous au moins ce que sera cette œuvre nouvelle ?

Béatrice leva vers moi son visage avec un regard d'attente, et je répondis à Rudel comme si je ne parlais que pour elle.

— Cassandra.
— Une tragédie ?
— Oui.

Rudel sourit : — Vous datez d'un autre âge. Qui cela intéresse-t-il à à l'heure présente ? Le peuple ne comprend plus et les autres bâillent d'ennui. Ce qu'il leur faut, c'est l'anecdote plaquée sur leur vie, la pièce mettant en scène leurs turpi

tudes ou posant un des problèmes sociaux qui les préoccupent : les lois sur le divorce, la recherche de la paternité, l'avarie. Ils sont tous utilitaires. Ils veulent rire ou remporter quelque profit. Pour eux, seule la pièce pornographique ou celle qui éclaircit un des sujets de leurs conversations est une pièce intéressante. Pourquoi venez-vous leur apporter de la beauté?

— Pourquoi ne pas les rendre amoureux de beauté ? La multitude n'a point de vouloir, ni de goût. C'est une déprimante illusion que d'y croire. Elle est ce que nous la faisons, et si Sophocle venait s'asseoir au milieu d'elle, elle reprendrait l'âme des Athéniens qui applaudirent la trilogie.

— Vous verrez les recettes que fera votre tragédie!

Les cyprès jetaient une ombre longue sur le banc en hémicycle qu'ils entouraient, et le banc lui-même était beau, fait d'une pierre finement sculptée, avec ses pieds en forme de pattes de lion et son dossier circulaire, où saillaient des bas-reliefs.

La femme assise regardait vers moi, moulée dans une robe sombre.

Après la nuit d'attente passée autour des murs du jardin, un apaisement passager m'ôtait l'appréhension affreuse.

Je parlais à Rudel, tandis que mes regards couraient de la femme au dossier auquel elle s'appuyait. Ils suivaient la bacchanale sculptée dans la pierre : les Ménades dansaient avec des thyrses, et les faunes joyeux qui les poursuivaient titubaient dans l'ivresse divine. Je me demandais si sa splendeur à elle serait plus parfaite, épanouie dans la joie dionysiaque ou consumée ainsi dans le silence des sables, auprès du dément. Puis sa face me sembla si bien faite pour exprimer l'ivresse et la douleur que je ne sus plus sous quel destin elle atteindrait sa beauté suprême.

— Comme les races épuisées, nous n'avons plus le sentiment de l'art véritable qui n'est que rêve et fiction. Notre regard débile ne s'élève pas plus haut que la réalité. Nous ne créons plus, impuissants à jouer le jeu auguste qui est de dépasser la vie, et à nous détacher du réel qui demeure sans doute le plus sûr ennemi de la beauté. Il faudrait laisser aux médiocres le soin de photographier les apparences sensibles, d'écrire leurs mémoires et de reproduire les faits-divers de notre habituelle existence. L'artiste ne doit pas s'en tenir à la vérité, et le

plus grand d'entre tous serait celui qui ne pourrait même l'apercevoir et qui sans cesse, à son insu, referait en lui le monde. — Croyez qu'elle n'avait pas ce sourire, la Joconde, et que nulle part Vinci ne l'avait vue, cette main divine que l'ange de la Vierge aux rochers étend sur le front de l'Enfant.

Involontairement je regardai ses mains. L'une s'appuyait au dossier du banc où son bras était étendu. Je la voyais à peine, en profil, ne distinguant que la grâce des doigts fléchis. L'autre pendait sur sa robe sombre. Grande, mais de dessin parfait, elle semblait vivre d'une vie propre par sa mobilité expressive jusque dans le repos. Une lassitude l'alourdissait, et pourtant parfois, au frisonnement léger des doigts, je la devinais gonflée de vie, palpitante d'espoir. Vers quel espoir se tendait-elle?

Je me souvins tout à coup du dément, comme si elle me l'eût montré d'un geste invisible, et la question se posa pour moi, si pressante, si impérieuse que je dus me maîtriser pour ne point saisir cette femme et lui crier en plein visage: « Quel est ce fou ? Quel lien vous unit à lui ? »

Ses doigts ne portaient aucun anneau. J'eus presque un instant d'espoir ; puis je souris de mon idée enfantine.

Le jeu vain des paroles et de la pensée me pesa. Rudel se tut, sentant qu'il ne parlait que pour lui. Béatrice suivait avec une attention voulue les mouvements de l'ombre effilée des cyprès. La fixité de son regard, cette immobilité pensive de sa face, son corps entier que semblait dessiner une tunique, firent de nouveau surgir en moi l'image de la prophétesse. La ressemblance miraculeuse me pénétra comme un trait de flèche.

Involontairement je lui dis :

— Vous avez le visage de Cassandre.

Elle releva la tête : ses yeux s'agrandirent, reflétèrent une angoisse subite, inouïe.

Que se passa-t-il en moi ? J'eus le besoin de la faire souffrir, de lui imposer le joug de ma cruauté, d'user de ce pouvoir inespéré et découvert tout à coup.

— Oui, vous avez la face de Cassandre, la beauté de la prophétesse qui sentait se rétrécir autour de sa tête divine, avec les bandelettes consacrées, le cercle étroit de la folie.

Son anxiété fut visible, s'abattit sur elle, sembla la recouvrir

comme une vague qui l'eût enveloppée des talons à la nuque. Elle monta, atteignit son visage, et, continuant l'ascension dévastatrice, s'arrêta dans ses yeux, qui eurent un instant l'impression de la démence.

Puis l'apaisement se fit peu à peu. Ses mains se détendirent et tous les traits de sa face reprirent leur superbe immobilité.

Rudel regardait vers la maison, dont tout un étage, du côté du jardin avait les volets clos.

Elle eut un mouvement léger pour s'assurer, elle aussi, que, derrière eux, tout était tranquille. Un moment elle prêta l'oreille : le glissement fluide de l'eau et le murmure de la mer se répondaient infatigablement.

Je lui parlai de nouveau, racontant comment était venue en moi l'idée de refaire le drame antique, en donnant à Cassandre, dont le rôle est à peine indiqué par le tragique grec, la place qu'elle y devait occuper.

« Nulle figure de femme n'est plus évocatrice. Elle est marquée par toutes les douleurs. Elle est l'esclave d'un homme, elle qu'un Dieu avait aimée et dont toute la chair garde le souvenir des caresses divines. Et comme ses destins lui parlent à voix basse, elle voudrait conduire les peuples, régler le sort des mortels. Mais nul ne veut plus croire aux prophéties jaillies de sa bouche profonde.

L'invisible folie la guette au seuil des tentes où elle a profané son corps, sur les marches du palais où elle a reconnu, de son flair subtil, la trace des crimes anciens d'où germent les malédictions futures.

Elle va, innocente de tout mal, liée au sort maudit du vieil Atride. Sa jeunesse fermente comme une cuve emplie de raisins nouveaux ; elle voudrait agir, connaître la gloire, porter sur son front des couronnes et peut-être retrouver, un soir, au cours d'une de ses marches triomphales de cité en cité, le dieu perdu endormi au seuil d'un sanctuaire désert. Mais toute sa force de vie et d'amour va se briser comme un flot trop pesant sur la porte du palais cyclopéen, sur cette porte basse de chêne mal équarri où les ferrures grossières s'effritent sous la rouille du temps et le sang des meurtres passés. »

Je me tus. Sur le dossier du banc courait la bacchanale antique. Une vie vertigineuse les emportait tous, les satyres et les ménades, vers un but ignoré. Il me sembla que j'avais leur

force et que, comme eux, je courais au hasard des chemins, sans me soucier du point de l'horizon où aboutirait ma route. Avec joie, je me sentais artisan d'une souffrance dont je m'étais plu à tisser les mailles et dont le filet savant venait d'envelopper ma proie.

Elle était là, sans force, à ma merci, cherchant du regard les yeux de son frère pour y trouver un secours. Mais Rudel affectait de ne rien voir, craignant peut-être qu'un regard d'entente pût le trahir.

Je me levai. Ils ne me retinrent pas. Jusqu'à la petite porte qui s'ouvre sur l'étang, ils m'accompagnèrent, la femme marchant devant nous, un peu à l'écart. Je revis la fontaine entre les lauriers et la soif de son geste tendu vers l'eau.

Alors je compris que je souffrais aussi et que tout ce qu'il y avait d'inconnu en elle irritait cette douleur. Le désir de connaître sa destinée me serrait la gorge, m'oppressait d'une intolérable angoisse.

Sur le seuil, je leur dis adieu, résolu soudain à partir.

Je suis revenu vers ma ville.

DEUXIÈME LIVRE

XVI

Je découvrais Montpellier peu à peu.

Ce ne fut d'abord qu'un mince jet de pierre tendu vers l'espace, comme une borne millénaire indiquant les routes du ciel, puis il grandit, s'élargit, s'entoura de clochetons aigus serrés autour de la flèche haute, devint le clocher de Sainte-Anne, effilé dans la lumière.

Les maisons n'apparaissaient pas encore ; mais je les pressentais prêtes à jaillir de l'azur, et, en effet, elles en émergeaient à mesure que je gravissais la colline, comme sorties d'ondes soudain retirées. Ce furent d'abord les toits de la ville haute que l'Arc de Triomphe n'arrivait pas à dépasser, caché par le fronton massif du Palais de Justice.

Puis, vers l'occident, apparu d'un bloc, le Château d'eau dressa son hexagone de pierre troué d'arches, à l'avant du Peyrou qui se devinait aux verdures sombres massées entre les toits stériles. Plus bas, la cathédrale fendit l'air de ses quatre tours crénelées en dents de scie. Je montai encore : le toit

de la nef tacha de ses majoliques peintes les amas rougeâtres et blancs d'autres toits, tendit sa cuirasse de safran qui brillait sur la ville.

Et toujours d'autres faîtes surgissaient du sol comme si à cet endroit la terre n'eût pu porter que des pierres. Ils se groupaient le long des pentes de l'Acropole, descendaient vers les plaines, s'alignaient le long des chemins. Ils s'érigeaient en tours carrées, s'étalaient en plates-formes, se recouvraient de tuiles éclatantes. Parfois des masses de feuillage se glissaient entre leurs joints, rigides et sombres, comme coulées dans du métal. Et le clocher de Sainte-Anne dominait toute cette végétation insolite : ces arbres, pareils à du bronze, cette tour où croissent les deux pins, la majolique safranée de la cathédrale éclose au milieu des toits comme un champ de soucis d'émail, les lourds clochers carrés où s'épanouissent les cloches ; il dominait tout, semblable lui-même à quelque arbre de pierre, le plus haut et le plus noble, ayant la silhouette exacte d'un cyprès.

XVII

« Tu aimes ton pays. Tu crois qu'il est ton pays ; mais un jour tu sentiras qu'il faut que tu en partes ou que tu y meures. Tu veux vivre et les pays trop beaux ne sont pas faits pour la vie. »

Il me disait cela, Henning, un jour, sur ce chemin que je gravis suivi de son ombre fraternelle, cherchant dans sa compagnie invisible un soutien contre moi-même et contre la nouveauté violente de mon désir.

Comme aujourd'hui, un vent brûlant courbait les branches des oliviers pâles et donnait aux cyprès ce léger balancement qui n'atteint que leurs faîtes, laissant leurs bases immobiles. Tout l'été riait sur les terres. Il dorait les pentes crayeuses des montagnes où Castries tasse les murailles de son château démantelé ; il noircissait la masse précise des bois de la Valette inclinés sur les coteaux pierreux, et la grande plaine jusqu'à la mer était recouverte de son sourire.

— « Tu veux vivre, et les pays trop beaux ne sont pas faits pour la vie. »

La voix éteinte s'éleva là, sur cette route, auprès de la borne de pierre taillée dans un gros bloc, comme les menhirs.

La chaleur craquait sous nos pas avec la poussière, et la stature d'Henning était haute comme cette pierre au bord du chemin.

« Il faudra que tu partes ou que tu meures. »

Et l'enseignement passé semblait convenir à la tentation nouvelle, m'indiquer la seule voie à suivre, la seule issue vers la liberté, tombée de ces lèvres mortes qui, à leur insu, prononçaient pour moi les paroles préservatrices.

XVIII

Je n'ai pas trouvé le repos.

Vainement j'ai suivi les rues familières, contemplé les maisons connues comme des visages amis : rien n'a pu abolir mon inquiétude et ma détresse.

Je me sens seul, pour la première fois. Je ressuscite en vain les disparues que j'ai aimées ; je ressuscite en vain ce soir, où, chaud encore des applaudissements d'une foule, j'ai ouvert ma fenêtre en regardant le ciel. Les nuages couraient sur la Ville géante où des lumières palpitaient au ras du sol, ainsi que des astres tombés. L'orgueil d'avoir vaincu, d'avoir donné à tous le frémissement promis, m'envahissait alors, aussi lourd qu'une ivresse. Je regardais Paris, tandis qu'un de mes vers flottait dans ma mémoire, s'y fixait obstinément :

J'aurai pétri le monde entre mes mains d'argile.

Les tours de Notre-Dame sortaient de l'ombre comme deux phares apparus au milieu de la mer. Des brumes pendaient aux toits.

Je pressentais toutes ces destinées inconnues et humbles, ces hommes murés dans leurs chambres étroites et qu'il fallait arracher à leurs labeurs avilissants, rendre, ne fût-ce que quelques instants, à la lumière.

Je les devinais : leurs fatigues, leurs désespoirs écrasés sous des plafonds bas, leur vie accoudée auprès des machines, leurs rêves étouffés par les sifflements de la vapeur et les vacarmes de la rue.

Leur apporter de la beauté ! Et jamais je ne fus plus penché sur leurs douleurs misérables, plus près et plus loin d'eux, les sentant mes frères égaux et mes frères inférieurs, ceux

que j'aimais et ceux que je voulais dominer pour les libérer d'eux-mêmes.

Mais c'est en vain ; en vain que je veux rappeler en moi cet être que je fus dans ce soir encore proche ; désormais, seule la conquête de cette femme à peine connue a pour moi un prix ; et j'ai beau me souvenir de toutes les faces que revêtit pour moi l'amour : je ne le vois plus qu'avec cet unique visage.

Hier soir, je suis sorti sous le soleil ardent ; j'ai dépassé les faubourgs couchés au bord des routes : j'ai fui la mer.

Dans la chaleur les vignes bourdonnaient d'une infinité de bruissements : ailes d'insectes innombrables qui tournent autour des raisins sous les feuilles tièdes. Des oliviers posaient sur les pampres les taches rondes de leur ombre, gris comme de l'argent sur le ciel d'un bleu cru.

Au loin, les lignes des montagnes se confondaient avec l'espace, déteintes par la chaleur, et l'horizon semblait ainsi sans limite, reculé à l'infini, en vagues de clartés fuyantes qui toujours pénétraient plus profondément l'azur.

Un silence sec pesait sur les vignes, durcissait les oliviers, s'effritait avec la poussière. Et la route s'inclinait paresseusement vers des méandres d'arbres qui dessinaient le cours d'une mince rivière. Elle allait s'y perdre, affluent de clarté et de calme blanc.

Je m'approchai de l'eau. Mes pas sonores crépitaient sur le sol poudreux. Un vol de moustiques s'échappa des vignes, m'entoura la tête, et la désolation splendide des garrigues m'apparut quand j'eus traversé la rivière à demi desséchée.

Des pierres, des pierres et des végétations, chétives, grisâtres, cassantes, brûlées de chaleur.

Cependant, parfois, sur le sommet d'une colline, sur la crête d'un pli du sol, des groupes de chênes-kermès formaient des bosquets minuscules. Ils s'érigeaient en plein ciel, tordaient leurs branches épineuses, beaux et mystérieux comme les gardiens d'un désert.

Partout la solitude sans oiseau, mais là-bas, dans le fond d'une combe rapide, maintenue par un grand mur de pierre où s'accrochaient des figuiers, de l'eau miroitait ; et de sa coupe d'argent, sans relâche, ardent et mélancolique, parfois si strident qu'il ressemblait à un cri humain, montait le chant des grenouilles. Elles étaient là, innombrables auprès de ce

peu d'eau que le soleil bientôt finirait d'épuiser, ou qu'un soir des troupeaux viendraient boire. Et leur rumeur assourdissait, jaillie des entrailles de la terre, comme si elle prêtait sa voix à ce limon pétri de soleil où tant de germes éclataient sans cesse pour vivre peu d'heures, dévorés par la canicule.

Je pensais à la parole d'Henning :

« Toute l'ardeur de ton pays cache le travail de la mort. »

Mes pieds entraient dans l'herbe sèche et sous mes pas elle tombait en poussière comme si, carbonisée, elle n'eût attendu qu'un choc pour se dissoudre. Devant moi les garrigues succédaient aux garrigues jusqu'à l'horizon que le soleil plus bas laissait enfin apparaître.

Le crépuscule tomba.

Il tendit une bande de pourpre qui grandit peu à peu, envahit tout le ciel, se plongea dans la coupe d'eau stagnante qui s'enflamma ainsi qu'une entrée de fournaise.

Et la garrigue s'emplit de la vie magique de la lumière. Elle devint rousse, comme vue à travers des voiles d'or. Les chênes y dressaient des ramures de bronze. Puis l'or se fondit. Des clartés mauves naquirent sur les roches les plus saillantes, devinrent de plus en plus vives, prirent la teinte des améthystes sombres dans les ravins, et, sur les faîtes, eurent les tons transparents des gemmes les plus claires.

Les grenouilles se turent peu à peu. Ce furent d'abord quelques voix qui s'éteignirent, puis le chœur lui-même s'arrêta, et, comme si les voix déjà muettes attendaient ce silence pour se faire entendre, elles jetèrent de nouveau leur appel interrompu. Elles égrenèrent encore quelques notes timides qui se répondaient d'un bout à l'autre du bassin, pour cesser et reprendre encore.

La nuit venait. — Un bleu de cendre glissa le long des pentes et noircit dans les gorges. Mais l'eau brillait toujours, à peine plus terne, comme si sa clarté montait des cavernes profondes.

Je redescendis le chemin. En me retournant, je vis la mer. Elle était toujours là, éclatante et pâle.

Elle emprisonnait l'horizon.

XIX

Pourquoi donc l'ai-je fuie ? Des chaînes se sont déjà tressées dans le silence.

Pourtant, l'horreur de recommencer l'aventure connue, d'entraver ma route, de me briser au rocher dressé sur le chemin, cela ne me sauvera-t-il pas ?

Dans la campagne prodigieuse, dans le soleil ardent devant lequel toutes les douleurs humaines se rapetissent, dans la beauté du ciel, j'ai marché, cherchant une forme à opposer à cette forme de femme, un désir nouveau pour vaincre mon désir.

Mais tous les aspects de cette terre tissent son image invulnérable. Elle sourit sur les chemins ; son ardeur se répercute dans la lumière ; elle a cette beauté qu'ont les arbres robustes, ces cyprès immenses jaillis d'un jet.

Combien de fois l'ai-je sentie ainsi à côté de moi sur les routes ? Combien de fois ai-je eu les mains prêtes à la saisir, à l'incliner sur mon épaule pour voir son visage renversé, ses yeux se fermer à demi, avec ces crispations légères des narines ouvertes, et de la bouche relevée par un rire incertain ?

. . . . . .

Se souvenait-elle de moi ? Avait-elle gardé quelque chose de ma présence : un geste, une inflexion de ma voix, son nom prononcé par ma bouche ?

Ou bien, dans le palais solitaire, restait-elle auprès du dément, cherchant à revoir dans ses yeux quelque étincelle du feu éteint ? — Et comment tentait-elle de le ranimer ? Par quel sortilège, quel essai timide ou hardi, quelle invention de son amour ?

Je me l'imaginais brûlante encore auprès de ce fantôme en proie peut-être à quelque odieuse manie, à quelque démence monstrueuse.

Un soupçon me faisait trembler de la nuque au talon, crispé d'horreur.

Et je me ressouvenais de son air d'angoisse, du regard jeté à son frère, qui, lui aussi, avait perdu à ce moment le masque de son indifférence, partagé la terreur soudaine de Béatrice, sa crainte de voir le mystère saisi par l'étranger.

Que cachaient-ils donc tous les deux ?

. . . . . .

Sur la campagne le matin resplendissait, si pur que chaque arbre semblait soulever d'impalpables gazes d'or.

Sur les terres des vapeurs tremblaient et poursuivaient leur danse muette jusqu'aux toits rouges des mas accroupis dans les vignes.

Quelques charrettes venaient sur la route, cahotant aux ornières profondes. Un parfum de fruit mûr s'infiltrait sous les bâches et les charretiers bruns marchaient dans la poussière crayeuse et lourde, vite retombée.

Le tumulte de mon angoisse s'élevait dans mon âme, battait à mes tempes, puis s'apaisait soudain, se changeant en douceur profonde qui m'inondait d'un coup, me submergeait de flots de tendresse.

Je repensais à la douleur inscrite sur la face de Béatrice, imprimée à des lignes de son visage, marques profondes des nuits d'insommie, d'une ardeur cachée et stérile, d'une attente désespérée. Et je la plaignais d'une pitié subite, soudain fraternelle, qui me faisait oublier tout ce qui n'était pas son mal secret. De quoi souffrait-elle ? Que souffrait-elle ?

Des cigales, sur les arbres du chemin, stridulaient leurs plaintes lumineuses. Le chemin avait soif, la terre avait soif, et le ciel lui-même, sans un nuage, sans une seule ride d'eau promise, avait l'air altéré, calciné de chaleur.

Et j'avais soif de la soif terrible...

XX

Je l'ai retrouvée dans le jardin, assise sur le banc en hémicycle où la bacchanale se déroule. Elle était seule.

Elle m'a salué de paroles banales, mais chacune d'elles soulevait un nouveau trouble en moi... M'attendait-elle? Croyait-elle que je reviendrais? Qu'avait-elle pensé de mon départ?

Je me remémorais le dernier entretien. Oui, je voulais savoir, mais ma lâcheté était prête à consentir au silence. Je lui ai raconté ma visite à la ville, et comment mon passé avait surgi sous mes pas ainsi que les herbes qui poussent entre les pavés dans les rues tranquilles.

Je me confiais à elle comme à une amie, avec l'espoir de l'amener ainsi à l'aveu de sa destinée.

Ce fut en vain.

Elle m'écoutait, attentive, avec des yeux qui me découvraient peu à peu, et qui sans doute s'étonnaient de me voir si pareil aux autres hommes. Alors, tout ce qu'il y avait de cruel et d'impérieux dans mon désir reparut. La même soif de sa douleur dessécha mes lèvres. L'amour et l'impulsion au meurtre se mêlèrent en moi. Je me levai et je l'interrogeai en paroles brèves qui sifflaient entre mes dents, s'abattaient sur elle pour la déchirer.

— Y a-t-il longtemps que vous êtes ici?

Elle parut ne pas comprendre.

Je répétai ma question, penché sur elle.

— Depuis combien d'années habitez-vous ici?

— Huit ans.

Sa voix avait perdu sa chaleur lumineuse et profonde, semblait venir d'espaces lointains où une brume aurait étouffé son éclat.

Huit ans! Huit ans de solitude avec ce fou, d'amour éperdu et désespéré! Comme je m'expliquais sa beauté tragique pétrie patiemment par le destin. Huit ans!

— Quel est ce fou que vous cachez ici?

Ma brutalité m'étonnait moi-même. Elle se leva, prête à se défendre. Une force passionnée, raidissant son corps, lui donna l'air d'une statue.

— Ce n'est pas vrai! Entendez-vous, ce n'est pas vrai!

Nous étions face à face, si près que je sentais haleter sa poitrine. Sa résistance exaspéra ma volonté. Je saisis ses mains.

Rudel parut au bout de l'allée, venant vers nous.

... Lorsque je quittai la Maison de Neptune, le soir tombait.

J'allai devant moi, marchant dans mon espoir déçu et dans ma colère.

Le jour s'éteignait sur les étangs. De pâles reflets en ourlaient les bords près des herbes brunes, et quelques flaques d'eau tachaient de rouille la terre noircie.

Sur le canal, des barques glissaient avec le bruit mouillé des rames. La douceur chaude de la fin du jour coulait sur moi, m'apaisait peu à peu.

Quand je revins vers le village, je regardai la maison aux triples terrasses. Une fenêtre s'éclaira tout à coup au plus

haut étage. La lumière y brilla un instant, puis disparut comme si l'on avait porté la lampe dans une chambre voisine.

Derrière moi un bruit pressé de pas martelait la route. Je me retournai.

Baptiste m'avait rejoint en courant. Une sorte de surprise joyeuse luisait dans ses yeux.

J. GALZY.

(*A suivre.*)

REVUE DE LA QUINZAINE

ÉPILOGUES

Lettres d'un Satyre.

XI

Monte-Carlo, 15 septembre.

Mon cher ami, je ne sais point comment cela s'est ordonné, mais Diogène m'a engagé dans une aventure qui ne laisse pas que de m'inquiéter un peu, encore que je croie que la protection des grands dieux ne me faillira point. J'allais beaucoup mieux, les espièglerries amoureuses de Déidamie, à laquelle j'avais enfin cédé, m'avaient distrait de l'ennui vague qui me tourmentait... Mais il faut que je vous le fasse connaître, en manière d'épisode, avant de vous faire le récit de ma redoutable aventure. Figurez-vous qu'elle est phrygienne, née sur les bords du Méandre, et si cela ne vous émeut pas, du moins vous comprendrez mon émotion en retrouvant l'amour d'une fille de ma terre natale! Mais les Phrygiennes ont toujours été inconstantes, Deidamie est le type même du caprice. La charmante fille! Elle était la maîtresse de la femme d'un archonte, elle-même fort belle, de la beauté que les hommes ont donnée à Pallas Athéné. « Tu aimes tes pareilles, ô Déidamie aux yeux de violettes... » Déidamie aimait ses pareilles et aussi ses non-pareils. Que les femmes sont privilégiées! Elles mettent de la grâce dans tous les amours. Diogène m'expliqua que c'est ainsi qu'elles désarment la morale, puissance redoutée parmi les hommes et dont le soin est d'empêcher qu'ils prennent trop de plaisir à vivre. Déidamie m'a été enlevée quand je l'aimais encore. C'est un bon moment pour prendre une femme. Les regrets se transforment en agréables souvenirs, la satiété vous est évitée. Diogène m'avait prédit que cela ne durerait guère et qu'habituée aux cajoleries féminines Déidamie, après les premiers jours d'étonnement heureux, se lasserait d'un être inexpert aux tendresses. Vous ne saurez pas, me disait-il, entretenir la flamme qui dort dans ses yeux doux. Votre soufflet de forge l'éteindra au lieu de l'animer.

— « Je vous connais déjà, Satyros. Vous exciterez toujours les curiosités et vous les décevrez toujours. Votre carrière est le rapt, la surprise, l'étourdissement. »

J'avais envie de lui répondre qu'il y avait beaucoup de vrai dans

ce jugement sur mon caractère, mais je ne dis rien, méditant sur la sagesse de mon compagnon et sa perspicacité. Cependant, je pensais à Cydalise, dont il ne connaissait pas l'histoire. Je la lui racontai et il fut surpris. Ayant réfléchi quelque peu, il me confessa qu'on avait beau connaître les femmes et en avoir classé les types dans son esprit, il s'en rencontrait toujours quelqu'une par qui les plus sûres théories étaient renversées.

— « Ce que vous me dites, Satyros, ne me contrarie pas, puisque cela m'instruit. La science des hommes et des femmes est un composé d'exceptions dont chacune est une règle. Aussi est-elle très longue et très difficile. Elle ressemble assez à la langue chinoise, dont les vieillards commencent à se rendre maîtres après soixante ans d'études et quand ils n'ont plus ni la force, ni le goût de discourir. La vue s'affaiblit à observer les hommes et ce sont encore d'autres facultés qui s'usent dans la fréquentation des femmes, sans quoi d'ailleurs elles s'useraient également. Mais vous ne pouvez pas bien comprendre cela, vous qui fûtes pétri d'une argile immortelle et sans défaillance, et qui êtes l'image d'une jeunesse dont les illusions seraient des réalités. »

En disant cela, Diogène me considérait d'un air d'envie où il y avait de l'amour, de cet air qu'ont les pauvres devant les sébilles pleines d'or, comme j'en ai vu dans la rue derrière un grillage. Il reprit, comme sortant d'un songe :

— Êtes-vous vraiment immortel, Satyros? Vos maîtres et ceux des hommes, les grands dieux sont morts...

— Le destin m'a oublié, Diogène, et d'ailleurs je crois que j'ai des frères au fond de toutes les forêts, dans les antres de toutes les montagnes, au creux de toutes les vallées. Je ne les ai jamais vus, mais je les devine. Nous sommes les forces de la nature et si nous mourions, vous seriez condamnés à mort.

— C'est bien ce que nous sommes. Je crois que vous confondez l'immortalité et la perpétuité. »

Je ne répondis rien. Il m'est difficile d'entrer dans ces subtilités. La tête me tourne. Il me semble que mes cornes poussent au travers de ma tête. Cette fois il me considéra avec pitié :

— « Hum! Satyros, me dit-il, en revenant à des discours plus sensés, puisque Cydalise vous aime, pourquoi n'allons-nous pas la retrouver?

— Et vous viendriez avec moi, Diogène?

— Sans doute. Vous parliez du destin, puisqu'il a mis sur mon chemin un fils, ou même un petit-cousin des dieux immortels, croyez-vous que je puisse l'abandonner? Vous ne connaissez pas l'amitié, Satyros. C'est la vertu des hommes. »

Là-dessus, il me fit un long discours qui m'enchanta par la belle

ordonnance cadencée de ses périodes. Je me crus transporté aux temps de mon enfance, je buvais son éloquence comme le lait de ma mère. J'étais ému, je pleurais d'attendrissement et je haletais à demi noyé sous ces flots harmonieux. Je suis Grec et sensible aux délices de la rhétorique. Ah! s'il avait parlé en grec, je lui eusse offert de partager avec moi ma divinité, mais je lui sus gré de sa discrétion et je l'embrassai. Ce fut le moment de nous jurer une amitié éternelle. Je passai le reste de la journée à me féliciter du nouveau bonheur qui m'était échu parmi les hommes. J'avais un ami, et sans bien comprendre les joies que cela devait m'apporter, je les tenais pour très grandes et toutes pareilles à celles que Diogène m'avait peintes dans son discours aux nombreuses fleurs.

Dès le lendemain il vint demeurer avec moi. Il s'installa dans une chambre voisine que je fus heureux de lui offrir, comme il convient dans la vraie amitié et il ne manqua de tenir compagnie à la frugalité de mes repas, dont il voulut bien se contenter. C'est alors qu'il me reparla de Cydalise, dont le portrait venait de surgir du fond de ses souvenirs. Je la lui dépeignis et il la reconnut tout de suite. Je me plaisais à ces entretiens. Parler d'elle la faisait revivre sous mes yeux et presque sous mes lèvres. Elle était plus près de moi chaque fois que je prononçais tout haut son nom et il me semblait que la porte allait s'ouvrir devant elle. Cydalise n'était pas revenue depuis près d'un mois et elle ne m'avait écrit que des lettres assez énigmatiques et qui ne me rassuraient qu'à demi. La dernière était un billet si court que je le lus d'un regard comme on boit d'une haleine l'eau qu'on a cueillie au creux de sa main. J'avais été distrait de mon inquiétude par le caprice de Déidamie, mais maintenant que la petite Phrygienne était retournée dormir sur le sein de son amie, je pensais avec force à Cydalise. Diogène n'eut donc que peu de chose à faire pour me décider à l'aller rejoindre et comme il devait m'épargner tous les ennuis du voyage, notre départ fut décidé, à la suite d'un nouveau discours qui me remua jusqu'au fond du cœur et eut raison de mes dernières hésitations. Nous fîmes nos préparatifs. Je n'oubliai pas le trésor dont j'avais la garde. Diogène s'en chargea.

Vous saurez la suite.

Votre ami,

ANTIPHILOS
Satyre.

REMY DE GOURMONT.

LES ROMANS

R. Gaston-Charles : *Monsieur Charmeret en Italie*, Plon, 3.50. — E. Dagen : *Le père Billon dans sa ferme*, Grasset, 3.50. — Pierre d'Ellivegor : *Un cri dans l'infini*, Grasset, 3.50. — Tristan Bernard : *Nicolas Bergère*, Ollendorff, 3.50. —

Comtesse F. de Baillehache : *Le Remorqueur*, Grasset, 3.5o. — René des Touches : *Le Bonheur qui passe*, Mericant, 3.5o. — Jérome Doucet : *Les Amoureuses du petit Duc*, Librairie nationale, 3.5o. — Emile Poiteau : *Vers la lumière*, Grasset, 3·5o. — Pierre Duran : *Le Roman de Simone*, P. Rosier, 3.5o.— Blanche Sari-Flégier : *L'Amour rose et l'Amour noir*, Jouve, 3.5o.

Monsieur Charmeret en Italie, par R. Gaston-Charles. Etudes d'art et de psychologie ou marivaudage savant entre gens qui ont le respect des lettres et d'eux-mêmes. Ah! n'allez pas en Italie sans emporter ce guide! Il vous apprendra beaucoup de choses, il vous donnera même des leçons de philosophie à l'usage des vieux Messieurs spirituels qui n'ont pas encore dételé... spirituellement. Et le plus amusant c'est que vous reconnaîtrez le tout-Paris au passage. M. Charmeret, vous l'avez deviné, c'est un jurisconsulte d'aimable figure, très amateur de tableaux, dont la galerie fut célèbre et qui ne manque ni une exposition, ni une première. Ce cher ami des artistes, un peu Mécène, un peu critique, très mondain et très disert, est le vieil enfant gâté des belles mondaines, pécheresses repenties, ou astucieusement innocentes. Il donne des conseils. souvent des leçons, mais il est par-dessus tout un homme bien élevé. Il représente l'ancienne France, celle d'avant les bombes où l'on aimait à vivre pour les grâces de la vie sans en chercher les tares, pour toutes les lumières qu'elle procure sans en chercher les ombres. On ne sait plus vivre gracieusement depuis qu'on a peur et avouez que nous avons toujours peur de quelque chose sous le règne des amateurs d'anarchie, artistique ou autre. On se sent porté aux extrêmes et si on ne hurle pas avec les loups, on condamne volontiers les moutons qui ne daignent pas devenir enragés. Et M. Charmeret fait un voyage instructif avec une sirène et il rencontre, dans son sillage, des phénomènes extraordinaires, comme Bella Sgardo, l'italien démolisseur, un poète qui parle de tout renverser pour régénérer son pays, lequel pays est trop hospitalier à son avis. En peinture, Bella Sguardo prétend faire apparaître sur la joue de la personne qu'on représente la voiture attelée d'un cheval qui passe très loin, au bout de la rue. Il supprime l'Espace ou le déplace à son gré. Un peintre moderne doit comprendre, devant les leçons de cinématographe, qu'un animal qui court n'a pas deux ou quatre pattes, mais dix, vingt et que toutes ces pattes ont un mouvement triangulaire. Nous connaissons Bella Sguardo, c'est même la joie de nos salons qu'il électrise par sa faconde trépidante. Et puis nous reconnaissons aussi chemin faisant, à la suite de la sirène, une Elda Galder ayant consacré un livre à la vigueur masculine, événement sensationnel chez les dames, d'ordinaire plus discrètes sur ce sujet. Nous rencontrons également le grand réclamiste Giuseppe d'Arezzo, l'Edmond Rostand de l'Italie, aussi tyranniquement amateur d'images échevelées qu'il est chauve, car ces grands génies ont des cerveaux qui brûlent leurs cheveux de bonne heure. Je pense que

la sirène pourrait bien être... laissons planer le doute sur toutes les coquettes snobiques de notre temps, si fertile en élégantes détraquées. Du reste, Mme de Belnage est agréable à voir et à entendre. Sosia, ou l'enfant du mystère, n'est point non plus à négliger, et M. Charmeret, malgré son amour de la pondération, n'est certainement point à plaindre au milieu de ces entrelacs séduisants. Terriblement documenté, ce guide pour voyageurs sentimentaux ne donne pas trop l'impression de la pédanterie. C'est amusant parce qu'on est entre gens du même monde, amateurs ou auteurs, et c'est assez sérieux pour vous renseigner sur tous les chefs-d'œuvre des principaux musées italiens, y compris leurs légendes. Désormais, M. Charmeret accompagnera en Italie, non seulement les jeunes époux curieux d'amour et d'art, mais encore les jeunes peintres aimant après le rayonnement des couleurs la grande lumière de l'Histoire.

Le père Billon dans sa ferme, par E. Dagen. Ce sont de simples croquis d'après nature où l'on a pris sur le fait la ruse du paysan sans en exagérer la préméditation ni le côté d'odieux intérêt. Le père Billon, à sa manière, est un brave homme, il soigne ses vignes et garde ses bêtes autant pour sa propre conscience que pour emplir sa bourse. Maintenant il possède aussi un bon nombre de préjugés dont le pittoresque lui procure sa petite auréole de poésie. Il ne se risque pas dans le modernisme, malgré les conseils de son patron. Il admet le canon paragrêle parce qu'envoyer des coups de feu à l'orage c'est faire la guerre et c'est un souvenir de sauvages faisant *tam tam* pour éloigner l'éclipse ou du curé faisant sonner les cloches afin d'effrayer la foudre ; cependant il préfère le rebouteur au médecin et le charmeur de souris au blé empoisonné qui ne tue que les poules. Il a raison. Les plus récentes découvertes de la science nous indiquent généralement qu'il faut oublier tout ce que nous avons eu tant de mal à nous mettre dans l'entendement au nom de la science de la veille. Billon, selon la coutume de ses pareils, se plaint toujours du temps qu'il fait. Quel est le paysan que l'on trouve satisfait de l'état du ciel? Il aime les hirondelles et s'imagine qu'elles lui portent bonheur. En revanche il cloue les hiboux sur le portail de la grange, mais c'est peut-être plus la faute des légendes que la sienne; l'oiseau de la sagesse engendre la mélancolie et la nature de l'homme simple se révolte devant tous les sinistres problèmes de la pensée. Voir est mieux que réfléchir. Billon, sans réfléchir, a la fin d'un sage ; il meurt subitement au milieu de ses vignes, la main sur un cep, qu'il a brisé en tombant. Son maître ne le remplacera pas, car, hélas! il n'y a plus d'homme simple, pas plus aux champs qu'ailleurs.

Un cri dans l'infini, par Pierre d'Ellivegor. Un couple de pauvres gens que la chance favorise tout à coup et qui sont terriblement punis pour avoir eu un moment de prospérité. Ils ont déjà

voulu se tuer pour fuir la misère et lorsqu'ils deviennent riches ils s'entretuent pour des motifs autrement graves. Le mari est possédé par une inexplicable mauvaise passion pour une stupide petite fille et la femme rongée de jalousie vitriole l'époux infidèle. Il y a dans ce roman, intéressant, bien mené malgré certaines exagérations de situations, une partie d'occultisme qu'on ne saisit pas très nettement. Peut-être est-ce justement le cri dans l'infini qui me le gâte. Pour beaucoup d'autres lecteurs, ce sera, sans doute, le meilleur côté de l'histoire.

Nicolas Bergère, par Tristan Bernard. Les joies et déconvenues d'un jeune boxeur nous conduisent dans des milieux bizarres où l'on joue avec son argent ou avec ses poings. On ne peut s'empêcher de rire de la froide façon de juger la vie parisienne de ce champion à la fois innocent et précis comme le Huron. Un fonds de mélancolie qui submerge souvent les situations les plus cocasses vous force à songer après avoir ri et cela est de la plus pure morale possible.

Le Remorqueur, par la comtesse de Baillehache. C'est le roman, plein de cruautés, d'une jeune femme qui épouse un slave très paresseux (comme tous les bons slaves) et qui travaille pour lui, se laisse voler sa copie, sa gloire, jusqu'à son bien personnel d'amoureuse, car le slave est peu fidèle : il ne se dément pas en nature ! Je ne veux risquer qu'une objection à cette légende chevaleresque de remonter le courant. Je ne m'étonne pas du tout de l'homme-péniche, mais la femme universellement *remorqueur* génitale n'existe peut-être que dans les fictions... de dames. Il m'a toujours semblé que les grands journalistes n'acceptaient jamais les conseils politiques de leur moitié, encore moins de leur meilleure amie. A voir le mal que des femmes de génie avéré ont pour placer honnêtement le plus léger article, on ne voit pas bien dans la réalité l'établissement même occulte du pouvoir de la jeune éminence grise. Enfin, cette histoire, bien conduite sous le rapport des péripéties, ne suffirait-elle qu'à affaiblir chez les gens de lettres la passion du on de la slave, ce serait déjà un bon résultat. Il y a des détails sur les réunions des adeptes de la *Cause* qui sont réjouissants : on n'y boit pas que de l'eau !

Le Bonheur qui passe, par René des Touches. Mais il est assez naturel qu'un tout jeune homme préfère une intrigue amusante, sinon chaste, avec une demi-mondaine quelconque à l'idylle en question. Ce n'est pas à vingt ans que l'on se marie sans être une exception en tout et, n'en déplaise aux grands imbéciles qui désirent peupler la terre de sots ou de malades, on ne voit pas l'utilité d'unir un couple inconscient. La Mme Karleska serait fatalement venue après au lieu de venir avant. Maintenant, la jeune fille vraiment amoureuse ne se marie pas avec n'importe qui, serait-elle conviée au mariage pour sauver ses parents de la ruine. Une jeune fille sacrifiant

son corps à une affaire n'est ni amoureuse ni digne de le devenir. Il y a des détails de vie sportive mondaine assez intéressants.

Les Amoureuses du petit duc, par Jérôme Doucet. Un joli prétexte à encarter des dessins suaves de J. Cardona, que nous avons déjà vus passer dans le Rire. Ce héros à bandeaux lisses est un Monsieur fort bien élevé et il récompense d'un baiser très sentimental la pauvre marieuse qui lui a procuré la fortune sous le voile de tulle de la fiancée richement américaine.

Vers la lumière, par Emile Poiteau. Michel Servaux s'est lancé dans la vie parisienne par amour de la littérature, mais il revient au pays natal parce que la tradition l'y ramène et qu'il y a des devoirs à remplir envers elle. C'est très bien, mais comment diable se fait-il que les chefs du traditionnalisme vivent tous à Paris, se servent de Paris, car la gloire purement régionale ne leur suffit point, et n'acceptent la vie de province qu'en matière de villégiature ? J'ai connu un homme vraiment serviteur de la tradition et ayant du génie, il est mort dans son pays natal après avoir refusé la croix et tous les honneurs parisiens possibles... Qui se rappelle son nom et qui a vraiment lu ses volumes? Les traditionnalistes réussissent à la condition de rentrer d'abord ailleurs que chez eux. Il y a des éditeurs en province, seulement ils ne paient pas !

Le Roman de Simone, par Pierre Duran. Un ouvrier obtient, après de durs labeurs, la fille d'un patron. Vieille haine du paysan arrivé contre le cheminot dont il se défie toujours. Curieux détails sur les travaux et les mœurs des terrassiers.

L'Amour rose et l'amour noir, par Blanche Sari-Flégier. Un compétent critique a dit de cette féconde femme de lettres qu'elle va aisément : « de la lyre d'airain au mirliton avec une maestria incomparable. » C'est tout à fait mon avis.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Charles Péguy : *Œuvres choisies 1900-1910*, 1 vol. in-18, 3.50, Grasset. — Paul Girard : *Hyperide et le procès de Phryné*, 1 vol. in-16, 1 fr., Grasset. — Jules Claretie : *La Vie à Paris 1910*, 1 vol. in-18, 3.50, Fasquelle. — Emile Faguet : *Vie de Rousseau*, 1. vol. in 18, 3.50, « Société Française d'imprimerie et de librairie ». — Emile Faguet : *En lisant les beaux vieux livres*, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette.

Je n'ai peut-être jamais lu livre plus fatigant, plus agaçant que celui-ci : **Œuvres choisies** de Charles Péguy. Des critiques, comme M. Pierre Mille dans *le Temps*, M. Jean de Pierrefeu dans *l'Opinion* ont dit l'originalité de cet auteur, la dignité de sa vie toute donnée à ses *Cahiers de la quinzaine* qui nous ont révélé quelques écrivains qui resteront. M. Pierre Mille voit dans Péguy surtout un orateur, et ce qu'il faudrait à cet orateur c'est la chaire : une chaire

dans une cathédrale au XVII[e] siècle. M. Jean de Pierrefeu voit le mystique qui est en Péguy, un mystique invétéré, « un mystique avide du ciel et des espaces interplanétaires, prêt à s'échapper à chaque instant de ce monde, mais retenu par la terre, le terreau qu'il a sous les semelles à clous de ses souliers de paysan ». C'est cela ; Péguy est un orateur paysan, une sorte de curé paysan qui prêche, non dans une cathédrale, mais dans une toute petite église. Il parle familièrement, sans méthode, et en cherchant le mot qui porte. Il a d'ailleurs soin, à cet effet, de vêtir la même idée ou la même image de toute sa garde-robe de synonymes. Il écrit : « Je sens déjà l'incurvation, l'incurvaison générale, latérale, transversale, horizontale aux épaules, verticale aux reins. Il faut dire aussi que c'est le courbement, la courbure, la courbature, l'inclinaison de l'écrivain sur la table de travail. » Et lorsque la longue phrase est finie, elle repart sur un mot et rebondit comme un ricochet : c'est tout à fait le monologue du paysan qui répète inlassablement la même histoire, ajoutant chaque fois de minutieux détails et ne peut prononcer incidemment le nom d'une personne sans raconter sa vie, ses aventures, ses alliances, etc...

Voici un exemple du style de M. Péguy.

Mon vêtement et mon corps (ce premier vêtement, ce déjà vêtement), (et ça m'étonne, car j'ai les mêmes fournisseurs que tout le monde) (je ne parle pas pour le corps, je parle pour l'autre, pour le deuxième vêtement, je ne parle pas pour le vêtement organique, je parle pour le vêtement industriel, ancien organique, en tissu industriel, ancien organique, non plus en tissu cellulaire vivant actuellement organique pour ainsi dire histologique), mon vêtement, et aussi mon vêtement de dessous, mon vêtement de corps, mes souliers, la semelle de mes souliers, la terre qui est sous la semelle de mes souliers, les deux pieds qui sont dans mes souliers, les jambes qui sont au bout des pieds, en par-ici, l'homme qui est au bout des deux jambes, toute ma tenue, toute mon attitude, le courbement commençant de mes épaules, cette voûte commençante, l'inclinaison de la tête sur la nuque, les jours de fatigue, et déjà les autres jours, (car tous les jours sont déjà des jours de fatigue, mais ce qu'il y a de bien et de consolant, ce qu'il y a de merveilleux, c'est comme on en abat tout de même les jours de fatigue.....)

J'appelle cela du verbiage, et personne ne me forcera de trouver cela beau, d'abord parce que toutes ces répétitions de mots sont inutiles, n'ajoutent rien au récit et entravent sa marche. Tout ce qu'on peut dire, c'est que c'est là peut-être une langue naissante qui balbutie et qui cherche sa formule. On a beaucoup admiré aussi la Jeanne d'Arc de M. Péguy. Hélas ! Jeanne d'Arc parle la langue de M. Péguy, et c'est pénible : Jeanne d'Arc, d'après les quelques documents qui nous restent d'elle, nous a laissé l'impression d'une femme précise, concise en son langage souvent ironique et hautain. M. Péguy en fait une paysanne bavarde et niaise. Ecoutez-la :

Jésus, jésus... etc... Aujourd'hui dans ce pays-ci, votre peuple d'aujourd'hui, dans votre Lorraine de chrétienté, dans votre France de chrétienté, dans votre chrétienté votre peuple de chrétienté a faim. Il manque de tout. Il manque du pain charnel. Il manque du pain spirituel. Et pour le nourrir, pour lui rassasier son une et l'autre faim... etc.

Jeanne d'Arc use du même procédé que M. Péguy pour couper sa pensée en petits morceaux : on dirait que Jeanne, comme M. Péguy, est toute étonnée des ressources de la langue française qu'elle aurait apprise à l'Ecole normale : « Et vous les tours de N.-D., Paris, qui fûtes capitale du royaume de France, doublement dévouée, doublement dédiée, vouée doublement, et aussi à vous, Notre-Dame, etc. » Et Jeanne, avec une parfaite érudition à la Huysmans, fait le décompte des cathédrales et de leurs patrons, au bout duquel un silence. On se dit qu'en effet Jeanne d'Arc a bien mérité cette minute de repos. Elle reprend son récit visionnaire et revit la passion de Jésus-Christ : « Heureuse celle qui, d'un mouchoir, d'un vrai mouchoir, d'un mouchoir pour se moucher, d'un mouchoir impérissable essuya cette face auguste, sa vraie face, sa face réelle, sa face d'homme, d'un blanc mouchoir blanc cette face périssable ; sa face pitoyable... cette face de sueur, toute en sueur, toute sale, toute poussiéreuse, toute pleine de la poussière des chemins, toute pleine de la poussière de la terre ; la poussière de sa face, la commune poussière, la poussière de tout le monde, la poussière sur sa face, collée par la sueur. »

Cette maladie de la répétition est inquiétante. Je crois que M. Péguy obéit à des associations passives de mots ; car en étudiant le mécanisme de son style on s'aperçoit que certains mots écrits provoquent une image similaire, laquelle déclanche une succession d'autres images de la même famille : « Si ce langage n'avait point *résonné* » une période, puis « si ce langage n'avait pas *sonné*»... « si le *talon* de cette race et la résonnance de ce pas n'avaient pas *sonné* sur le *pavé* du monde, sur le *pavé du roi*... » sur le pavé du roi ! du roi est appelé mécaniquement par le mot pavé.

Mais quelle est la philosophie de M. Péguy ? Pour lui les philosophies négatrices de toute métaphysique sont encore de la métaphysique, l'enseignement athée moderne est une métaphysique, que l'on impose aux jeunes cerveaux. M. Péguy voudrait la séparation de la métaphysique et de l'Etat. Mais que valent à ses yeux la science et la philosophie actuelles ? Le titre d'un de ses chapitres nous l'apprend : qu'il n'y a point un dépassement des anciennes philosophies qui serait un progrès, mais, au contraire, une oblitération irrévocable. Et il n'y a point d'avance même possible en philosophie, parce que ce que le philosophe cherche, c'est l'introuvable. D'ailleurs on ne saurait imaginer que nul homme jamais, ni aucune humanité, puisse se vanter d'avoir dépassé Platon ; si Platon n'était point venu,

nous serions encore des Barbares et depuis que la culture hellénique est chassée de nos écoles, nous retournons à la barbarie. Et pour M. Peguy, Platon, c'est peut-être avant tout le mysticisme, car M. Péguy est un esprit religieux, un apôtre comme Zola, ce naïf, ce paysan libre-penseur qui prenait la Vérité pour la Sainte-Vierge et la Justice pour une vertu théologale.

« Quand une métaphysique et une religion, quand une philosophie disparaît de l'humanité, c'est tout autant, c'est peut-être bien plus l'humanité qui disparaît de cette métaphysique et de cette religion, de cette philosophie. » Ainsi parle M. Péguy; pour lui les religions sont les rêves de l'humanité: quand l'humanité ne rêve plus, c'est qu'elle est morte. Mais, il faut qu'une race arrive à la sagesse, cette sagesse dût-elle être son terme et sa mort. D'autres races se lèveront toujours, fortes de rêves, de métaphysiques et de religions. Et Platon reviendra, et Kant, et même M. Bergson, qui est déjà un revenant.

M. Péguy me fait songer à Tolstoï, qui considérait que la conscience était la plus terrible maladie de l'humanité. Il fallait aveugler cet œil, afin que l'homme rentrât dans sa nuit bienheureuse. En un certain sens, Tolstoï avait raison, et M. Péguy après lui: les hommes ne sont heureux que dans l'inconscience du troupeau, guidés par la lanterne d'une religion. Mais il faut s'évader du troupeau et regarder pour soi-même le fugitif paysage, qu'on ne reverra pas deux fois. Les prédications de Tolstoï sont d'ailleurs aussi vaines sur la marche des hommes dans la lumière ou dans la nuit, que la prière du prêtre pour abattre la tempête. Mais les prêtres croient à l'efficacité de leurs magies.

§

La presse a mal accueilli le factum de M. Paul Girard: **Hypéride et le procès de Phryné**, et on en a voulu à ce savant maladroit d'avoir tenté de déchirer cette belle image de la nudité de Phryné, désarmant les juges. M. Paul Girard s'excuse de son sacrilège, en une lettre archaïque où il s'essaie, sans beaucoup de grâce, au style grec : « Le jour où j'eus l'audace, dans cet édifice rond au pied duquel coule notre Ilissos, de soutenir que vous ne vous êtes pas dévêtue à l'audience... etc. » Certes Pierre Louys ou Pierre Quillard auraient trouvé de plus helléniques métaphores, mais ouvrons le livre : M. Paul Girard n'y démontre pas du tout que Phryné ne se soit pas dévêtue ou décolletée devant ses juges. L'affaire fut plaidée devant les héliastes, dit-il, qui étaient les jurés du temps ; or, le texte cité de Posidippe dit : « Elle prit la main à chacun d'eux, et sauva sa vie, non sans peine, grâce à ses pleurs » ; et M. Girard explique que ces héliastes étaient cinq cents. Que de serrements de

mains ! D'ailleurs M. Girard renvoie Phryné devant les héliastes, à cause de certains calculs qu'il a faits qui le porteraient à placer ce procès aux environs de 347, époque où l'Aréopage avait perdu la plupart de ses anciens privilèges. Mais si M. Girard s'était trompé dans ses calculs, ce qui est possible, et peut-être probable ! Que l'on songe que l'Aréopage n'était composé que de trente et un membres, ce qui rend possible le récit de Posidippe. Quant au geste d'Hypéride, découvrant la nudité de Phryné, pour convaincre ses juges de son innocence, « rien, dans le peu qui nous reste de son plaidoyer ne le prépare ni même n'invite à y songer », écrit M. Girard. Il est vrai, ajoute-t-il naïvement, que ce peu se réduit presque au néant ; alors l'argument ne porte pas. D'ailleurs, M. Paul Girard affirme, d'après des renseignements authentiques, puisque l'étude des monuments figurés les confirme, que Phryné aimait à laisser deviner, sous des draperies à la fois flottantes et collantes, les richesses de son corps. Le fait est attesté par Athénée : Phryné était belle surtout « dans ce qui échappe aux regards » ; aussi, observe M. Girard, ne se prodiguait-elle pas et ne la voyait-on point aux bains publics. Et c'est justement pour cela que sa beauté fut une révélation et un pieux étonnement pour ses juges. Et c'est aussi cette discrétion de Phryné dans sa tenue qui donnerait toute sa valeur et toute sa portée à son geste.

Il ne faut tout de même pas oublier que Phryné est une courtisane et que le crime dont elle était accusée n'a rien à voir avec la pudeur. Elle avait introduit dans le Lycée, enceinte sacrée, placée sous l'invocation d'Apollon, le culte d'Isodaïtès. Ce qui était un sacrilège puni de mort Mais, dans cette religion, « on n'observait pas une parfaite décence » ; je pense même que ce devait être très lubrique, si on en croit cette note qui nous dit que les femmes qui honoraient ce dieu étaient « des femmes du peuple aux mœurs peu recommandables ». Expressions ridicules d'ailleurs, appliquées à cette époque où les rites religieux étaient des manifestations sexuelles.

Tout ceci, en somme, est très conjectural, et M. Girard ne prouve pas que Phryné n'ait pas comparu devant l'Aréopage ; et, pour démontrer qu'Hypéride n'a pas écarté son voile, son meilleur argument est la pudeur de la courtisane. Poètes, croyez toujours à la nudité de Phryné.

§

M. Jules Claretie, dans **La Vie à Paris**, conte ses souvenirs, et nous pouvons puiser dans ces notes des documents pour préciser ou achever le portrait de nos grands hommes. A propos de ses lettres à Aimée d'Alton, M. Claretie nous parle de Musset, et il nous apporte la confidence d'une femme qui le connut, une charmante femme

« qui ne fut pas insensible, je le crains, dit-il, aux supplications et aux serments de Musset » :

Comme je lui disais : « Il est fort séduisant, n'est-ce pas ?» elle me répondait...

— Lui ? Il était assommant. J'ai passé avec lui huit jours au bord de la mer. Savez-vous ce qu'il faisait ?

— Je m'en doute.

— Vous voulez dire ?

— Qu'il évoquait les heures lointaines,

« Où Venus Astarté, fille de l'onde amère... », etc.

— Point du tout. Il passait son temps à ramasser des cailloux sur la plage et, les lançant, à faire des ricochets sur les vagues !

On songe à Perdican qui séduisait les filles du village en faisant des ricochets sur l'étang. Mais Perdican vieilli était assommant; il ne savait plus parler d'amour parce qu'il avait trop souffert et qu'il ne croyait plus aux rêves. Alors, il choisissait les plus jolis galets, veinés de rose et de bleu, et les lançait au-dessus de la chevelure des vagues. Et ce geste rythmait sa poésie intérieure.

§

Encore deux gros volumes de M. Emile Faguet : **Vie de Rousseau** et **En lisant les beaux vieux livres.** Ce titre *En lisant* est bien caractéristique de la méthode de M. Faguet, qui aura passé sa vie à lire et à en écrire : tout ce que M. Faguet lit provoque son approbation ou sa contradiction et cela fait à la longue une bibliothèque. On trouvera ici des annotations « écrites au hasard du caprice » sur Homère, Virgile, Rabelais, Corneille, Molière, etc..., les XVII^e^, XVIII^e^ et XIX^e^ siècles.

L'autre volume est un « en lisant » les critiques sur Rousseau, car M. Faguet l'eût-il écrit si M. Gaspard Vallette n'avait édité son Rousseau et M. Dide son étude sur Rousseau et la Révolution française? Que lit en ce moment M. Faguet ?

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

Georges Goyau : *Bismarck et l'Eglise. Le Culturkampf* (1870-1878), 2 volumes, Perrin et C^ie^, 8 fr. — Baron Despatys : *Un ami de Fouché d'après les mémoires de Gaillard.* Préface de Louis Madelin ; Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Memento.

Bismarck et l'Eglise, le Culturkampf, par Georges Goyau. — En constatant que M. Georges Goyau est, chez nous, l'historien autorisé de l'Allemagne religieuse, et plus particulièrement du Catholicisme en Allemagne, nous devons avouer que notre trop grande ignorance de ses travaux antérieurs (temps et surtout occasion nous ont malheureusement manqué pour les étudier) nous laisse, en ce qui

concerne cet écrivain, dans l'incertitude sur un point peut-être essentiel : la raison particulière qu'il put avoir d'aborder cet ordre d'études. Fut-ce l'utilité de se donner le spectacle et l'enseignement, — peut-être trop vainement cherchés de ce côté-ci du Rhin, — de la *discipline* victorieuse à laquelle sut atteindre, en Allemagne, le Catholicisme? Nous ne savons. Nous parlons du point de départ, toujours si important à connaître. Pour le point d'arrivée, c'est-à-dire pour cet ouvrage-ci, ce désir militant d'une utilité instantanée peut avoir très bien été l'un des mobiles de M. Georges Goyau.

Quelles furent les causes immédiates du Culturkampf? de cette « lutte pour la culture », pour la « civilisation », que voulut être, en Allemagne, l'anti-cléricalisme, cela, sinon dans la pensée de Bismarck, lequel n'eut rien d'un Homais teuton, du moins dans celle du physiologiste Virchow, qui fournit le mot? Il est assez malaisé de retenir, à quelque moment plus ou moins rapproché des manifestations décisives du Culturkampf, ces causes plus ou moins immédiates. Cependant l'on pourrait s'arrêter à celles-ci (étant entendu, d'une façon plus générale, que l'Empire était fondé et que les Catholiques voulaient y jouer un rôle) : la constitution, sous le parrainage des « Romains du Nord », du Centre catholique allemand, « coin romain qui s'enfonçait dans la chair allemande » ; puis l'influence, sur ce Parti, de Windthorst, ce « Guelfe impénitent », qui ne cessait de protester (rapprochement à noter) contre l'annexion du Hanovre à la Prusse, et ennemi de Bismarck à ce titre déjà ; enfin, le prétexte du conflit, prétexte fourni par la proclamation du dogme de l'Infaillibilité pontificale, par le refus des « Vieux-Catholiques » d'admettre ce dogme, par leur appel à Bismarck contre les persécutions du clergé orthodoxe, appel pleinement entendu.

Telle serait, vue sommairement dans quelques-uns de ses plus immédiats ressorts, la mécanique, la mise en branle de l'affaire. Une question plus intéressante, mais beaucoup plus difficile, pour la psychologie historique, serait la question des causes générales. Inutile de dire que ce n'est pas dans ce simple compte-rendu qu'on pourrait même effleurer un tel sujet, d'après l'ouvrage de M. Goyau. Avancera-t-on, en bloc, que ces causes sont au fond de toute l'histoire d'Allemagne depuis Luther et même depuis la Querelle des Investitures? Il ne faudrait pas abuser des généralisations. Il y aurait bien du déterminisme, bien du fatalisme à faire remonter aussi haut les causes générales du Culturkampf. M. Goyau ne semble pas marquer beaucoup de goût pour l'histoire préétablie, ou plutôt postétablie. Tout en tenant compte de ceci, qui modère les explications d'ensemble et toujours les limite sagacement par quelque côté, nous pouvons admettre que ces paroles de Bismarck correspondent à quelque réalité : « Il fallait qu'éclatât le contraste entre les deux puissances

nouvelles, la Papauté infaillible au Sud et l'Empire germanique au nord. » Il devait nécessairement y avoir antagonisme entre « la plus nouvelle des créations européennes, l'Empire, et la plus ancienne de toutes l'Eglise », entre le jeune « empire évangélique » et le vieux Catholicisme ultramontain.

Mais encore est-il que la lutte, si « fatale » fût-elle, « avait été déchaînée, à une heure donnée, par un acte libre » de Bismarck, suivant un implicite aveu de celui-ci. Induit à quelque scepticisme par ce postulat en faveur d'une liberté relative dans les déterminations de l'Histoire, M. Goyau a pu éviter la « thèse », le système, nuancer son exposé, y mettre les achèvements, mais aussi les inachèvements, les fugacités de la vie même, la contradiction peut-être, en tout cas la souplesse. A cette manière, à la fois pressante et non systématique, il a dû de saisir, par le point voulu, semble-t-il, la mentalité, par exemple, du principal acteur de la lutte, de Bismarck. Le tout-puissant ministre disait ne détester rien tant que de se voir prêter, dans cette lutte, des mobiles confessionnels. La religion de Bismarck, analysée par M. Goyau, un christianisme évangélique en somme assez flottant, il semble, et où Bismarck trouva surtout « une école pour la culture de son *moi*, en vue du service de l'Etat », cette religion n'est point pour faire suspecter ici la sincérité du Chancelier. Chez lui, comme chez Richelieu, la religion ne fut jamais, en soi, un mobile. Esprit purement politique, le Culturkampf fut pour lui une affaire purement politique, et c'est comme telle, et c'est comme tel lui-même, qu'il s'appliqua à la conduire non sans tomber, finalement, dans d'impolitiques abus de force[1]. Le Catholicisme s'identifiait, dans sa pensée, avec tout ce qui était, de longue date, l'objet de ses antipathies d'homme d'Etat prussien, « avec l'Autriche, avec la Pologne, avec le guelfisme », ennemis de la force prussienne.

Et, peut-on ajouter d'après M. Goyau, avec la France aussi, — avec une France qui, à l'époque des tentatives de Restauration monarchique, pouvait, d'un jour à l'autre, prendre rang parmi les nations catholiques et conservatrices, contre la coalition desquelles le Culturkampf était, en sa portée internationale, une arme. La papauté s'indiquait comme le lien commun de ces nations, au premier rang desquelles serait une France monarchique et ultramontaine. La lutte contre les éléments ultramontains de ces nations, et de la France notamment (1), faisait donc partie du plan d'action bismarckien. Ce fut Bismarck, dit à ce propos M. Goyau, qui a montré ce caractère international du Culturkampf, « ce fut lui, surtout, et lui seul, qui fit effort, à certaines heures, pour acclimater dans l'Europe entière l'idée d'une guerre universelle contre Rome..

(1) Les souvenirs de M. de Gontaut-Biron, notre ambassadeur à Berlin pendant le Culturkampf, donnent à cet égard des renseignements précieux.

Dans les campagnes tentées contre les catholiques de France, et contre ceux de Belgique, et contre ceux de Turquie, et contre l'ascendant européen de la Papauté, Bismarck fut l'unique metteur en œuvre. » La peur d'une « coalition blanche » et, disons-nous, du rôle possible de la France dans une telle coalition, aurait donc été une des raisons du Culturkampf. Et c'est ce qui expliquerait, d'ailleurs, en partie, pourquoi Bismarck finit par abandonner son œuvre et la juger inutile, — lorsque le danger de l'ultramontanisme fut écarté, du côté de la France, par l'avènement du parti républicain et de sa politique anti-cléricale. Sous ce dernier rapport, les paroles suivantes de Windthorst, le célèbre leader du Centre catholique allemand, sont bien significatives : « Le Culturkampf, insistait le tribun du Centre, est devenu la base de la politique extérieure... M. Gambetta est le fils adoptif de la presse officieuse et nationale-libérale ; il nous a encore fait dire ces jours-ci, par la bouche d'un Allemand, que, s'il avait le gouvernement, les idées de revanche qu'autrefois il caressait ne passeraient pas au premier plan, mais qu'il frapperait les ultramontains. » Et qu'on rapproche de ceci ces paroles de Spuller à Mme Edmond Adam : « ... Combien de fois vous ai-je dit et répété de ne pas applaudir dans les discours de Gambetta les sorties anticléricales ! Vous le voyez aujourd'hui : l'anticléricalisme le conduisait à Bismarck et Bismarck à lui. L'anticléricalisme, prenez-y garde, il est prussien ! »

Nous devions signaler, d'après l'ouvrage de M. Goyau, le côté international du Culturkampf, car c'est un fait que celui-ci a, par là, directement concerné la France en favorisant l'établissement de la République. Revenant au drame politique intérieur du Culturkampf national, nous insisterons, ainsi que nous y engage l'exposé de M. Goyau, dans le détail duquel nous ne pouvons d'ailleurs entrer, sur la complexité de cette crise. Il y avait le parti conservateur, prussien par excellence, mais devenu trop ami du clergé aux yeux de Bismarck, qui rompit avec lui ; puis le parti national-libéral, anti-clérical, libre-penseur, où le Chancelier recruta le gros de ses troupes ; puis le parti, ou plutôt le groupe, vieux-catholique, irréductible sur la question de l'infaillibilité, qu'il niait, et qui fut, aux mains de Bismarck, la cheville ouvrière de l'affaire ; enfin le parti catholique, ou du Centre, discipliné, redoutable par son active propagande religieuse et sociale, insupportable, à ce double titre, au parti des nationaux-libéraux formé en grande partie de professeurs et d'industriels. Nous ne suivrons pas M. Goyau dans son étude de la législation anti-catholique connue sous le nom de « Lois de mai » (Mai 1872, 1873, 1874), ni dans les chapitres consacrés à l'application de ces lois. Le ministre chargé de cette application était Falk, lequel avait pour idéal et poursuivait avec une rigidité de doctrinaire l'asservis-

sement de l'Eglise à l'Etat. La prison, l'amende, l'exil furent le auxiliaires des juristes prussiens. On alla, dans la répression, jus qu'à des mesures imitées de la Révolution française, jusqu'a « mariage civil » (1874).

Aussi bien cette violence ne donne pas l'impression d'être natu relle ; en somme, elle n'était pas en rapport avec la situation. L sol n'était pas profondément bouleversé, comme en France, pa de vastes soulèvements révolutionnaires antérieurs. Les grand coups portés par Bismarck, que peu de gens comprenaient, décon certaient. Malgré tout, ils n'étaient pas en situation. L'Empereu Guillaume, tout le premier, sentait ainsi. Etre violent, et au nom du libéralisme, était ce qui pouvait l'indisposer le plus, lui qu n'aimait pas la violence et encore moins le libéralisme. Le part conservateur protestant était derrière lui. — Le Culturkampf n'en suivit pas moins son cours, mais pour aboutir au vide. M. Goyau a marqué en traits énergiques cette défaite. Eu égard à l'état de l'Eu rope, où l'ultramontanisme était en retraite sur plusieurs points, le Culturkampf pouvait, il est vrai, avoir un caractère de mesure pro visoire, et Bismarck se ménager une porte de sortie. Ce n'en fut pas moins une défaite ; et cela s'explique assez. Le point de vue de Bis marck, en commençant la lutte, était, certes, purement et hautement politique : l'Empire venait d'être fondé : les Catholiques voulaient y avoir une place et y jouer un rôle. Il s'agissait, pour le pouvoir, de limiter cette place et ce rôle. C'était assez naturel. Mais des circons tances concomitantes (anti-infaillibilisme, etc.) rendirent excentrique la position des Catholiques, en les portant à développer leur action et fortifier leur discipline (ce à quoi ils réussirent parfaitement) : et c'est ici qu'il apparaît que le pouvoir, tout en restant sur le plan poli tique, se passionna. Il se passionna outre mesure. Brochant sur le tout, une certaine jactance teutonne à forme intellectualiste, une prétention métaphysico-morale à l'hégémonie spirituelle aussi bien que politique, état d'esprit assez répandu dans le monde universi taire, vint répandre, dans le sens anti-catholique, bien des lubies. Le pouvoir subit-il ce surcroît d'excitation ? Quoi qu'il en soit, Bis marck se passionna, disons-nous, beaucoup trop. M. Goyau donne là-dessus plusieurs témoignages typiques. Dans un domaine où il fallait peut-être apporter des tempéraments spéciaux, l'homme de la manière forte, l'homme de Sadowa, de Sedan, du Traité de Francfort, reparut. Manière probablement inadéquate, ici. « M. le Chancelier », disait l'orateur catholique Mallinckrott, cité par M. Goyau, « M. le Chancelier a les organes de la volonté et de la violence, mais un organe lui manque, celui qui permet d'apprécier exactement les conséquen ces. » Elles étaient fort délicates à peser, dans une sphère d'intérêts religieux autant que politiques. Un exemple : le « mariage civil »

ruinait la situation du clergé protestant aussi bien que celle du clergé catholique. Bismarck ne les pesa pas, ces conséquences ; il aboutit à l'impraticable, l'énergie des Catholiques aidant ; et, quelques bonnes portes de sortie qu'il eût su se ménager, ces portes eurent terriblement l'air de s'ouvrir sur le chemin qui menait « à Canossa » ! M. Goyau enregistre cette défaite comme une des plus grandes et réconfortantes leçons à présenter au Catholicisme. Il faudrait, cependant, savoir la suite, et comment le Centre catholique allemand victorieux comprit depuis son rôle dans l'Empire, qu'il entendait, suppose-t-on, bien servir. Espérons que M. Georges Goyau nous montrera, dans une dernière partie de sa vaste et belle composition, ce fait d'adaptation.

§

M. le baron Despatys, qui publiait, il y a deux ans, les Mémoires de Gaillard (ancien oratorien et ami de Fouché), pour la période de la Révolution et du Directoire (1), donne aujourd'hui, sous ce titre, **Un ami de Fouché**, la suite et la fin de ces Mémoires où domine, comme le titre l'indique, la figure de Fouché.

L'amitié de Gaillard pour Fouché fut l'amitié de toute sa vie, et il paraîtra peut-être curieux que le Ministre de la Police, homme à coup sûr peu attirant, d'ailleurs moralement douteux, ait pu inspirer un tel attachement à l'homme bon et intelligent qu'était Gaillard. Le témoignage de ces Souvenirs fera-t-il mieux connaître Fouché ? Nous apprendra-t-il quelque chose, même après le livre définitif de M. Louis Madelin sur le ministre de Napoléon ? Sans nul doute ; mais non pas d'une façon aussi continue qu'on eût pu supposer, d'après le commerce constant de Gaillard, avec Fouché. Sur la période contemporaine de la plus grande fortune de Fouché, sur l'Empire, les Souvenirs nous apportent, à côté et en dehors de ce qui concerne Fouché, un peu de tout, notamment, de 1806 à 1808, 1810, des détails sur le Corps législatif, dont Gaillard fut membre et vice-président, puis sur l'Université impériale. On commencera à trouver des renseignements réellement intéressants sur Fouché à partir de 1813, époque où il devint gouverneur des provinces illyriennes et où il fut chargé de mission auprès de Murat : le fourbe de 1810 s'y montre tristement en progrès. Il faut répéter cette remarque pour la fin de l'Empire, la première Restauration, le retour de l'Ile d'Elbe et les Cent Jours. On le voit donc, le document édité par M. Despatys, nous apporter une de ces révélations d'ensemble qui changent l'histoire d'un homme, est précieux à consulter sur maint détail important de la carrière de Fouché.

Memento. — Mme J. de Saint-Léger s'est posé à son tour, dans un gros

(1) Voir *Mercure de France* du 16 septembre 1909.

livre, elle millième ou presque, la fameuse question qui commence à ne plus guère émouvoir personne : *Etait-ce Louis XVII évadé du Temple?* (Perrin, 5 fr. illust.) Et il ne s'agit même plus de Naundorff, l'unique, l'officiel, le vrai faux Bourbon ! Ce n'est pas d'un vrai faux, mais d'un faux faux Bourbon quelconque qu'il est question ici, d'un certain Mathurin Bruneau, condamné sous la Restauration, — mais parmi des obscurités et des réticences, de la part de ce gouvernement, qui pourraient faire croire à quelque ambiguïté. Ce témoignage sur l'attitude de la Restauration dans la question Louis XVII est même le principal intérêt de ce livre. Pour le reste, ce volume, nous assure M. Lenotre en sa préface, « ne passera pas inaperçu, car, pour la première fois peut-être, les lecteurs y trouveront matière à se faire eux-mêmes une opinion : il ne contient, en effet, que des textes authentiques, officiels, inédits pour la plus grande part, et puisés aux sources les plus sûres. »

La « sûreté » de ces sources va trouver sceptique M. Otto Friedrichs, qui, je crois, a oublié M. Lenotre dans ce *Brelan d'Adversaires* (H. Daragon, 5 fr.), où il serait qualifié pour être, auprès de MM. Montorgueil, Rochefort, Daudet et Gaulot, le cinquième partenaire de la grande partie anti-naundorffiste. La verve de M. Otto Friedrichs m'a toujours diverti. M. Henri Provins a des démonstrations plus serrées (celle qu'il a faite devant la Commission du Sénat, lors de la récente enquête, est un modèle du genre) ; mais M. Otto Friedrichs est plus entraînant. D'ailleurs, il ne faut pas faire fi des travaux des Naundorffistes. Ces Messieurs ont rendu service à l'Histoire, — quoique pas dans le sens voulu par eux. Entre autres exemples : si les hommes du lendemain de la Terreur et si la Restauration sont mieux connus, ils y sont pour quelque chose. Quant à Louis XVII... Mais n'est-ce pas le rôle éternel de l'Illusion, qu'elle fasse atteindre des objets qui, pour n'être pas les siens, n'en sont pas moins appréciables ? M. Henri Provins avec plus de gravité, M. Otto Friedrichs avec plus de nerf sont les deux plus remarquables parmi ces petits Colombs de l'Histoire, qui ne découvrirent jamais les grandes Indes rêvées, mais à qui l'on doit certaines petites Amériques de terre ferme. Ce livre-ci est l'écho sonore des dernières polémiques.

Revue Historique (juillet-août 1911). — Paul Gaffarel : « Les Massacres de Cabrières et de Mérindol en 1545. » (Vaudois, épisode des guerres religieuses) ; Marcel Marion : « Quelques exemples de l'application des lois sur l'émigration ; récits du temps de la Terreur. » (Quoique « justifiée », cette législation frappa trop au hasard) : Henri Prentout « *Littus saxonicum, saxones bajocassini ottlingi saxonia.* » (Etude sur les antiquités normandes) : Gustave Fagniez : « Fancan et Richelieu », 2e partie (Etude très fouillée sur ce curieux conseiller politique de Richelieu ; Alfred Stern : « Documents relatifs à la défection de la flotte turque en 1839. » — *Id.* (septembre-octobre 1911). P. Devinat : « Le Mouvement constitutionnel en Prusse de 1840 à 1847 ; Frédéric-Guillaume IV et les diètes provinciales » ; 1re partie. (Etude sur les commencements du parti libéral en Prusse) ; L. Halphen : « La Chronologie des Actes de Louis VII » (1137-1180) ; Henri Hauser : « Les Acta tumultuum Gallicanorum », 1re partie. (Récit catholique des trois premières Guerres de religion.) Dans les deux numéros, l'abondante bibliographie habituelle.

Revue des Etudes Historiques (juillet-août 1911). — P. Marmottan : « La Grande-duchesse Elisa et Madame de Genlis » (1811-1812), d'après une correspondance et des documents inédits (l'intérêt de cette correspondance semble surtout mondain et anecdotique) ; P. Fromageot : « Une cousine du Grand Condé : Isabelle de Montmorency, duchesse de Châtillon et de Mecklembourg », suite. (Affaire du mariage de l'ex-duchesse de Châtillon avec le duc de Mecklembourg. La suite de cette étude apportera peut-être de nouveaux détails sur le rôle diplomatique de la duchesse en Allemagne, sujet qui ne semble pas avoir été épuisé par M. Emile Magne.) Comptes-rendus critiques.

La Révolution Française (14 août 1911). — Jacques Rambaud : « Naples sous Joseph Bonaparte; Lettres inédites de Joseph Bonaparte. » (« Le personnage de Joseph Bonaparte est plus important qu'on ne l'admet ordinairement. ») ; A. Aulard : « La centralisation napoléonienne : les Préfets. » (La Centralisation napoléonienne, quoi qu'en dise Tocqueville, était moins libérale que celle pratiquée sous l'ancien régime); Notes de lecture: « Michelet et la genèse de son Histoire de la Révolution. »

Revue Historique de la Révolution Française (juillet-septembre 1911). — Frédéric M. Kircheisen : « Bonaparte et Augustin Robespierre à l'armée d'Italie en 1794. » (Utile à consulter pour ce que d'aucuns ont appelé les « origines jacobines » de Bonaparte) ; Charles Vellay : « Saint-Just en 1790 » : H. Monin : « Deux historiens de la Révolution française : Edgard Quinet et Ch.-L. Chassin, d'après leur correspondance originale », suite.

Annales Révolutionnaires (juillet-septembre 1911). — Hippolyte Buffenoir: « Les Portraits de Jean-Jacques Rousseau, Jean-Jacques Rousseau et Houel » ; Edouard Driault : « Napoléon et l'Europe. La politique extérieure de Napoléon Ier, d'après les travaux récents.» (Sympathies, inaccoutumées, je crois, de M. Driault, pour l'œuvre de Napoléon.)

Curiosités Révolutionnaires (juin 1911). — Georges Barral : « Le Pèlerinage de Baudelaire à Waterloo, avec la représentation d'une image d'Epinal dans le texte .» — *Id.* (juillet 1911) : numéro spécial consacré à Robespierre et aux curiosités robespierristes.

La Monarchie Française (10 juillet 1911). — Léon-Marie de la Sarte : « La Prétendue Reconnaissance, par Henri V, du Comte de Paris comme successeur à la couronne. »

Revue du Midi (15 août 1911). — L. Duhamel : « Le Cardinal d'Armagnac, archevêque d'Avignon » (fin du XVIe siècle) ; lieutenant X. : « Lettres de Volontaires » (1791-1794). — *Id.* (15 septembre 1911). Dr P. Puech : « Qu'était la bête du Gévaudan ? » ; Marcel Fabre : « Béranger et Rouget de l'Isle. »

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Charles-Brun : *Le Régionalisme*, Bloud, 3 fr. — Comte de Lantivy Trédion: *Vers une Bretagne organisée*, Librairie nationale, 3 fr. 50.— G. Platon : *Pour le Droit naturel*, à propos du livre de M. Hauriou : *les Principes de droit public*, M. Rivière, 1 fr. 50. — Alfred Poizat : *Classicisme et catholicisme*, Jouve, 3 fr. 50. — Charles Augier et Angel Marvaud : *La Politique douanière de la France*, préface de M. Klotz, Alcan, 7. 50. — Memento.

On ne pourra plus désormais parler du **Régionalisme** sans

avoir lu le livre que M. Charles-Brun vient de publier sous ce titre et qui épuise la matière. Voilà longtemps que le Délégué général de la Fédération régionaliste française combat pour la cause des petites patries, et avec une ardeur que rien ne décourage et que parfois la réalité récompense. La réforme territoriale et administrative est d'ailleurs toujours à l'ordre du jour; M. Briand semblait décidé à la réaliser au moment où il a filé si piteusement du pouvoir, et c'est justement parce que la question finira bien par être abordée qu'il faut savoir gré à M. Charles-Brun d'avoir réuni en un volume portatif tout ce qui a été dit et écrit ces dernières années sur ce sujet. Le mot régionalisme est un de ces termes flottants qui ont besoin d'être précisés, et c'est avec beaucoup de clarté que l'auteur, après avoir dit ce qu'on a fait depuis un siècle chez nous pour déconcentrer et décentraliser, aborde la matière voisine du régionalisme et l'étudie sous son triple aspect administratif, intellectuel et socialo-économique. Et il a pleinement raison de distinguer entre ces aspects. Sans doute tout se tient, et un véritable régionalisme spontané se manifestera sous bien des formes, mais pourtant autre chose est de fonder un félibrige du Midi, un théâtre de Bussang, une verrerie de Nancy, autre chose est d'obtenir que le Midi, Bussang et Nancy s'administrent sans avoir préalablement à prendre langue à la préfecture ou à la sous-préfecture. Au fond, et en s'en tenant aux réalités positives, le problème du régionalisme est celui du rapport des autorités locales et de l'autorité centrale, et il est consolant, pour les champions des libertés individuelles et associationnelles, de noter que les idées nouvelles en droit administratif sont très favorables à l'autonomie spontanée des institutions, et qu'on a l'air d'abandonner complètement, enfin, les anciennes fictions jacobines et centralisatrices de souveraineté et de délégation des pouvoirs. Je renvoie sur ce point aux récents *Principes du droit public* du professeur Hauriou, dont j'ai déjà dit ici même la haute valeur. Du moment que l'Etat centralisateur existe chez nous, et qu'il s'agit de le réduire, tout revient à savoir si ses représentants accepteront ces réductions, soit par un sentiment désintéressé du bien public, soit sous la pression croissante des initiatives locales. Or, c'est là le chiendent. Les Etats modernes, sous leur façade de droit populaire et de suffrage universel, ne sont qu'une nouvelle forme de l'exploitation des foules amorphes par un groupe organisé et habile, laquelle a d'ailleurs ses avantages tout comme l'exploitation ancien-régime, ou féodale, ou gallo-romaine, etc. Mais les minorités de ce genre n'aiment pas à abandonner leur situation, et quand les institutions locales ou simplement les opinions des masses locales sont de nature à leur porter ombrage, elles sont vite brisées ou matées. On l'a bien vu quand il s'est agi des dépenses scolaires que les communes ne voulaient pas

assumer, de la séparation de l'Eglise et de l'Etat que personne ne réclamait, des retraites ouvrières que les intéressés déclinaient, du rachat de l'Ouest contre quoi protestaient vigoureusement tous les pays du réseau. Savoir si l'Etat a eu raison ou non d'imposer ces diverses mesures est une autre question, je me contente de noter qu'il les a imposées, dans un but électoral, et que certains députés des plus emballés en faveur du régionalisme ont carrément voté le rachat de l'Ouest contre l'avis des régions en cause, ce qui permet d'ailleurs de les regarder comme de simples polichinelles. Les politiciens ont pris une autre précaution, qui est d'enscrutiner les représentations locales sur le modèle de la représentation centrale, de sorte que ce sont souvent les mêmes figurants qui passent et repassent sur les planches des mairies et sur les tréteaux du Parlement, et que les spectateurs préfèrent encore et en tout cas les cabotins un peu plus affinés de la capitale aux terribles *mastuvus* des lointains trous provinciaux. Le régionalisme n'aura donc chance de fleurir que quand ce virus politiquard fera moins de ravages dans tout le personnel élu, ce qui arrivera par la modification du régime électoral : représentation proportionnelle qu'on va sans doute obtenir et qu'il faudrait étendre aux conseils généraux et municipaux ; et puis non-rééligibilité des députés ; élection des sénateurs par les députés et non par des délégués locaux ; soumission des élus quels qu'ils soient au Conseil d'Etat pour leur élection, à un Comité de censure pour leur peccadilles, à un Tribunal des principes de 1789 pour leurs lois ; autonomie à leur égard des administrateurs, et d'ailleurs soumission de ceux-ci à un système rigoureux et automatique de responsabilité ; et enfin assujettissement des uns et des autres à l'observation des grands principes de moralité politique et de respect du droit d'autrui qu'aurait à appliquer une sorte de jury national et permanent de 72 membres ; voilà les mesures préalables qu'il faudrait prendre, sans esquelles le régionalisme ne naîtra pas ou sombrera dans la politiquaillerie, et avec lesquelles, au contraire, il prospérerait et ferait prospérer la grande patrie résultante des petites. Ceci posé, on pourrait en effet tout permettre, sauf en matière d'armée et de flotte, même une représentation à l'étranger de la Provence, ou de la Normandie comme en a une la Bavière), même une législation particulière comme en Suisse), quel inconvénient y aurait-il à ce que la peine de mort soit permise au Midi et défendue au Nord, le divorce autorisé à droite et prohibé à gauche, etc. ? A plus forte raison toutes les autonomies budgétaires (avec responsabilité des auteurs du budget) toutes les singularités politiques, ici droit de vote des femmes, là consultation des étrangers, toutes les indépendances universitaires, religieuses, associationnistes, etc.

§

Les défenseurs du régionalisme et surtout de l'armoricanisme liront avec intérêt le livre que le comte de Lantivy-Trédion a publié sous le titre **Vers une Bretagne organisée** ; c'est une enquête pleine d'idées un peu théoriques, mais dignes d'être méditées. Aucun des répondants à l'enquête n'a d'ailleurs eu l'air de se demander ce qu'était au juste la Bretagne. Nantes, par exemple, est-ce en réalité une ville bretonne ou une ville angevine ?

§

Un pas de plus, et nous voici en plein idéalisme pur avec M. G. Platon (noblesse oblige !). C'est à propos des *Principes de droit public* d'Hauriou que je citais tout à l'heure, que ce sociologue disserte **pour le Droit naturel**, mais il étudie, chemin faisant, bien d'autres penseurs, Sombart, Duguit, Posada. Tout cela tourne autour de Karl Marx, mais M. Platon est un marxiste très indépendant et je me demande même ce qui subsiste de son pape, du moment qu'il admet la thèse de Sombart : « Ce qui reste au travailleur, sous le règne du capital, forme une quantité de bien plus considérable que celle qu'il aurait produite en l'absence de toute intervention de l'entrepreneur capitaliste. » Les faits donnent en effet, ici comme ailleurs, un tel démenti aux prophéties socialistes que les croyants sont obligés de se réfugier dans le « droit naturel » tels qu'il le conçoivent, bien entendu, seule citadelle d'où ils puissent pétarader sur leurs adversaires. Seulement le « fluide éthique » qui anime ce droit naturel est capable de leur jouer le mauvais tour de les convertir aux anciennes théories bien pensantes et de leur dévoiler le côté répugnant du matérialisme marxiste. « La basse contrainte générale qui caractérise le Bas Empire est sortie, avoue l'auteur, d'un groupement syndicaliste qui avait peut-être eu ses débuts dans la démocratie athénienne. Ne peut-il en être de même de nos jours, et sommes-nous si loin du Bas Empire avec notre personnel de politiciens se cramponnant à la possession continue et peu s'en faut héréditaire des fonctions électives? »

§

M. Albert Poizat ne dirait pas non, lui qui, dans son **Classicisme et catholicisme**, se montre si dur pour nos charlatans électoraux. Tout ce curieux et savoureux livre serait à lire. Rien qu'à la première page je note d'abord : « Toute religion fondée uniquement sur le raisonnement est une religion mort-née » Pour un catholique intransigeant, voici qui est hardi ! Et ensuite : « C'est de Socrate et Platon que date irrévocablement la décadence de la pensée grecque. » Pour un moraliste-métaphysicien, voilà qui est inouï ! Il est vrai qu'Albert Poizat est un bon poète dramatique, et l'on comprend alors

la fin de sa phrase... « de la pensée grecque qui avait atteint son sommet avec Sophocle ».

§

Les lecteurs du *Mercure* n'ont pas souvent l'occasion de se décercler les méninges à départager les libre-échangistes et les protectionnistes ; qu'ils profitent donc de la **Politique douanière de la France**, de MM. Charles Augier et Angel Marvaud pour se faire une idée de la question. Un chapitre substantiel intitulé « les effets du régime de 1892 » leur dira les avantages de la protection. Plus de tribut payé à l'étranger : en agriculture, l'importation du blé est tombée de 14 millions d'hectolitres à 3, celle du bétail de 100 millions de francs à 15 ; encore une partie de ce reliquat vient-elle d'Algérie ; donc le sol national suffit presque à la nation. En industrie, le nombre des chevaux-vapeur a augmenté de 15,3 o/o et les exportations d'objets fabriqués sont passés de 1.820 millions à 2.740. Pour le commerce extérieur, de 8 milliards à la veille du régime protectionniste, il est monté à 12 ou 13 : si la marine marchande ne suit pas ce mouvement, ce n'est pas parce qu'elle est protégée, c'est parce qu'elle est *mal* protégée. Quant aux prix des denrées, leurs augmentations sont dues à d'autres causes que les droits de douane, puisque les produits non protégés haussent aussi, et cette augmentation est compensée par celle des salaires qui sont passés de 98 à 104. Voilà le plaidoyer et il ne laisse pas d'être impressionnant, au point qu'on se demande si M. Paul Deschanel n'a pas raison : « La douane ouvre la porte à la science et sert la cause du progrès. » — Oui, mais les libre-échangistes sont de terribles gens et qui excellent à culbuter tous les chiffres ! Que la France n'ait pas précisément dégringolé depuis 1892, soit, disent-ils, mais elle a piétiné par rapport aux autres pays Son augmentation de commerce a été de 50 o/o alors que Belgique, Italie, Japon, Allemagne, Russie et Etats-unis sont montés de 103 à 147 o/o ; en dix ans nos exportations ont crû de 2 milliards, alors que celles de nos voisins belges ont crû de plus de 3 ; la part de notre pavillon dans la flotte mondiale est tombé de 26 à 16 ; pour nous réserver notre marché intérieur, nous avons abdiqué toute prétention au marché extérieur quinze ou vingt fois plus considérable, et demain cent fois plus. D'autre part, nous payons cher, dans le sens précis du mot, ce mauvais nationalisme ; le blé coûte à Paris 26 fr. le quintal quand il ne coûte que 18 fr. à Londres et à New-York, et il en est de même de toutes les marchandises ; la vie étant plus onéreuse en France qu'à l'étranger d'à peu près 20 o/o, c'est à plus de 1 milliard par an qu'il faut évaluer le coût de la protection. Et ce plaidoyer des libre-échangistes est non moins impressionnant ! Ah ! l'économie politique est un domaine peu commode et on envie ceux qui s'y promènent avec assurance et tout d'une pièce.

Mais, même pour résumer et conclure, il faudrait nuancer : Le libre échange est la doctrine des peuples vaillants, loyaux et travailleurs, la protection est celle des autres, donc elle est sinon sympathique du moins légitime. Il faudrait seulement qu'elle fût, chez nous, moins empolitiquée, plus souple, plus mobile et plus habile : « Le malheur, disent justement nos auteurs, qui ne sont pas suspects de mauvais vouloir pour elle, c'est surtout que nos pouvoirs publics aient tant tardé à s'apercevoir de l'évolution qui se faisait tout autour de nous et que nous ayons été obligés de signer de nouvelles conventions sur des bases qui nous étaient devenues défavorables. » Ayons donc de bons gouvernants, nous aurons un protectionnisme tolérable.

Memento. — Marius Richard : *Le Régime minier*, Alcan, 3.5o. Etude objective et impartiale faite par un consciencieux publiciste nimois qui ne se contente pas d'ailleurs de connaître la question de l'octroi et celle des canaux du Rhône, mais sait parler du Rôle social de l'art et écrire d'éloquents drames historiques. En matière de régime minier, une chose me semble urger plus encore que la réforme de la législation, c'est la réponse aux 152 demandes de concession qui dorment dans les cartons du ministère des Travaux publics. Et l'on se demande pourquoi nos industries végètent! — Robert Maynadier : *L'Idée républicaine dans les pays monarchiques d'Europe*, Alcan, 3.5o. Les pays (Espagne, Italie, Hongrie, Belgique et Hollande) qu'a attentivement étudiés l'auteur n'évoluent pas vers la république, au contraire, ils semblent de plus en plus satisfaits d'être en monarchie, et ceci fait penser qu'il y a eu beaucoup d'artifice dans la dernière révolution du Portugal. M. Marcel Barrière, dans un très curieux roman récent, *la Nouvelle Europe*, croit à une républicanisation fatale, parce que logique, du monde ; ce n'est pas sûr, et il semble au contraire que l'humanité se plaise aux solutions demi-logiques seulement, et aux combinaisons complexes en politiques comme en art, comme en religion, comme en tout. — Yves Guyot : *Les Chemins de fer et la grève*. Alcan, 3.5o. L'auteur raconte que, quand il fut ministre, il eut à traiter en 1891 avec une grève d'ouvriers, que le quart des grévistes fut et resta révoqué et qu'il n'y eut plus de grève, de vingt ans. A noter une réflexion d'un député, pourtant avancé, M. Brousse, le 29 décembre dernier : « Mais, et les voyageurs qu'en fait-on ? Ce n'est pourtant ni pour les cheminots ni pour la popularité des députés que sont faits les chemins de fer, c'est pour M. Tout-le-monde ! » Qu'on nomme M. Brousse ministre des Travaux publics ! — Louis Goulut : *L'Internationalisme devant les faits*, Sansot 3.5o. Livre dédié en hommage à l'actuel ministre des dits Travaux publics, M. Augagneur. L'auteur, constatant l'arrivée au pouvoir des socialistes, se demande quelle sera leur attitude vis-à-vis des impérialismes anglais, américain, allemand et bientôt chinois, « le grand danger de l'avenir », dit-il, et il s'étonne de l'indifférence de tous nos unifiés et désunifiés devant les questions économiques mondiales. L'explication est pourtant très simple, c'est que nos bonshommes sont de purs politiciens pour qui le mondial se rétrécit à la rotondité de l'assiette au beurre où grésillent leurs quinze mille petits pois. — Edouard

Berth. *Les Nouveaux aspects du socialisme*, Rivière, 0.60. Théoriquement le syndicalisme semble, en effet, s'opposer au marxisme et à l'anarchisme, mais au fond tous les trois sont révolutionnaires, autoritaires, et même parlementaires, puisque les syndicalistes n'ont jamais obtenu quelque chose que par la frousse qu'ils inspirent aux gouvernements. Ils sont donc à mettre tous dans le même sac pour qu'ils y règlent leurs querelles. Les syndicalistes ne sont, d'ailleurs, amusants que quand ils se gourment avec leurs camarades; quand ils pontifient, ils sont aussi sots qu'eux, que les socialistes, parce qu'ils ne voient comme eux que l'ouvrier, alors que la civilisation est fille du savant, de l'artiste et du penseur, et que les anarchistes parce qu'ils croient comme eux qu'on arrivera à quelque chose en éteignant les reverbères et en badigeonnant des devantures, farces de potache qui sont vraiment trop idiotes. — André Mabille de Poncheville. *La Dentelle à la main*, Giard: Valenciennes. Enquête sur l'industrie dentelière française, plus spécialement en Flandre et dans la région de Valenciennes. Ces livres un peu techniques ne peuvent être que signalés, mais comme ils valent mieux que les calembredaines de nos prétentieux théoriciens!

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

Commandant d'Ollone : *Les Derniers Barbares*, Pierre Lafitte et Cie, 15 fr. — G. Desdevises du Désert et Louis Bréhier : *Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme*, H. Laurens, Collection des Villes d'art célèbres, 4 fr. — Hector Hogier : *Paris à la Fourchette*, 4e Série, Champion, 3 fr. 50. — Paul Walle : *Le Pérou Economique*, Guilmoto, 9 fr. — Gaston Grandgeorge : *Toscane et Ombrie*, Plon, 3 fr. 50.

C'est d'une façon toute conventionnelle, peut-on dire, qu'on doit se hasarder avec le commandant d'Ollone à traiter de **Derniers Barbares** les populations non chinoises s'étendant en Chine entre la frontière Nord-Est du Tonkin et à peu près la boucle supérieure du Fleuve-Jaune : *Lolos* du Sseu-Tch'ouen ; *Miao-Tseu* du Konei Tchéou ; *Si-Fan* des confins thibétains. La très longue exploration qu'il a faite du pays permet au voyageur d'établir que ce sont surtout des débris de peuples jadis indépendants — aujourd'hui encore très imparfaitement soumis aux Chinois et qui sont loin d'être de la même race. — Mais les Lolos d'abord paraissent curieux. Ils ont encore le régime féodal ; serfs et esclaves y sont d'origine étrangère, chinois le plus souvent, et tout en haut de la hiérarchie sociale se placent les *nzemo* ou princes héréditaires (1). Les Célestes, incapables de réduire ce peuple batailleur, ont pris le parti d'enfermer la région qu'il habite dans un cercle de forteresses, — où les alertes d'ailleurs

(1) A propos du Lolos, je veux rapporter — sans en garantir autrement l'authenticité — un curieux trait de mœurs. Je crois l'avoir rencontré autrefois dans un ouvrage de M. Rocher sur le *Yunnan*, mais je cite de mémoire : — « Lorsqu'une jeune fille Lolo atteint la puberté, elle s'en va par les chemins et ne doit revenir que si elle se trouve enceinte. Elle trouve alors à se marier, car elle a prouvé qu'elle peut faire des enfants. »

sont continuelles. — Au delà de Hsing-y-fou, le pays est habité par des Thai, non des Mio-Tseu, comme le disent les Chinois : les Miao-Tseu ne se rencontrent que dans le nord de la province, du côté de Kouei-Houa. Mais il y a de ce côté des traces d'autres populations, les Kélao et les Yao (les Man du Tonkin) dépossédés par les Miao Tseu qui ont été ensuite vaincus par les Thaï, venus de la Chine centrale. — Les Si Fan, chez lesquels pénétra ensuite le commandant d'Ollone, sont des nomades, vivant de pillage autant que d'élevage. Les territoires qu'ils habitent font partie du Thibet et sont surtout des plateaux dont les cols s'élèvent à 4200 m. au-dessus du niveau de la mer. Leur seul combustible est *l'argol*, la fiente desséchée des animaux que les explorateurs durent bien rechercher, eux aussi, « à quatre pattes » sous la neige. Les naturels de ce pays ne se débarbouillent pas, mais pour se préserver du froid s'enduisent le visage avec un corps gras ; aussi ont-ils la peau presque noire ; « la crasse finit par faire partie intégrante du tissu, et ne semble plus qu'une patine d'un grand effet ! » — Le commandant d'Ollone, entré par le nord-est du pays, en ressortit par le Nord, non sans des aventures multiples. Il atteignit la curieuse ville lamaïque de Lhabrang, traversa ensuite le nord de la Chine ; visita les colosses et temples souterrains de Yun Kang, et eut même, dans la cité monastique de Wou T'aichan, une solennelle entrevue avec le Dalaï-Lama, qui se transportait à Pékin, dans le faste de toute sa cour. — L'expédition se proposait surtout de rapporter, outre des indications d'ethnographie et d'histoire sur les peuples rencontrés, des renseignements sur les monuments anciens du pays. Elle indique, par exemple, sur la rivière Ya, les rochers des Mille Bouddhas ; plus loin, des séries de grottes ayant servi de sanctuaires bouddhiques ; à O-Mei-hien une pagode recélant une statue d'Avalokitecvara (1) ; Sseu-Tch'ouen les sculptures colossales de Kiang K'eou, qui viennent indiquer qu'un art indo-européen analogue à celui que M. H. Foucher signalait naguère sur la frontière indo-afghane (2) a couvert autrefois la région. — Parmi les documents rapportés par l'expédition, — qui se propose du reste de publier ses découvertes dans une série d'ouvrages dont un seul a paru (3) — se trouvent des manuscrits, des inscriptions, des estampages qui aideront sans doute à élucider l'histoire de ces peuplades à peu près ignorées, — lesquelles ne sont pas tant des Barba-

(1) Dans la pagode des Mille Génies du nord de Sin-Tou-hien, on montre le corps d'un saint moine, qui décéda lorsqu'il était en prière et qu'on a embaumé et doré dans la posture même où il mourut. Il fait naturellement des miracles. Le voyageur assure que plusieurs fois il a rencontré de ces « momies statufiées ». — Dernier détail, un des dieux des thibétains, Anie-Matchi-Ponra, est représenté portant un fusil.

(2) H. Foucher, *Sur la Frontière Indo-Afghane*, Hachette, 1901.

(3) *Recherches sur les Musulmans chinois*, in-8°, Leroux. — L'ensemble doit comprendre 7 volumes.

res que des peuples primitifs, les uns restés à l'état féodal, les autres menant encore la vie pastorale des vieux âges.

Je n'ai pu donner du reste qu'un aperçu de cette publication intéressante, qui vaut d'être lue et retenue. Mais je tiens à dire que le commandant d'Ollone a voulu en profiter pour rendre hommage au dévouement et au zèle admirable des Missionnaires de ces pays perdus, dont le concours est acquis d'avance à toutes les œuvres de civilisation. « Tout l'honneur de notre réussite, ajoute-t-il, doit leur revenir; et après avoir enduré plus de souffrances et plus de peine qu'aucun de nous pour une tâche qui n'était point la leur, ils sont retournés silencieusement à leur apostolat sans même se douter que leur conduite avait été héroïque. » — L'anticléricalisme n'est décidément pas un « article d'exportation ».

§

Dans la série des « Villes d'art célèbres », MM. Desdevises du Dézert et Louis Bréhier ont donné une étude consciencieuse et très informée sur **Clermont-Ferrand, Royat et le Puy-de-Dôme**. — L'Auvergne avait autrefois trois capitales: Riom, qui appartenait au Roi, Clermont à l'Evêque et Montferrand aux Comtes. C'est uniquement les deux derniers endroits, réunis par ordonnances royales de 1630 et de 1731, et dont on a fait Clermont-Ferrand, que présente ce volume. La terre de ce côté est surtout volcanique, et les édifices de Clermont ont été bâtis en lave grise de Volvic, pierre légère et solide, mais qui noircit en vieillissant. Le XII^e^ siècle y a donné également des façades polychromes, par l'emploi du basalte, des granits, de la dolomite. Après la période Gallo-Romaine qui éleva sur l'emplacement de Clermont une ville disparue lors des invasions barbares, et dont les vestiges sont retrouvés fréquemment dans les travaux et les fouilles, il ne resta qu'une très petite agglomération, tassée autour d'un château de défense. Le faubourg Saint-Alyre possède encore les vestiges d'une chapelle de Saint-Vénérand, qui date peut-être du IX^e^ siècle. De la même époque est le sarcophage qui sert d'autel aux Carmes Déchaux et se trouvait avant la Révolution dans le transept nord de la cathédrale. Cependant une des plus curieuses églises de Clermont est Notre-Dame-du-Port, qui remonte aux XII^e^ et XIII^e^ siècles, et offre de l'intérêt non seulement par son architecture, mais pour les sculptures délicieuses, bien que mutilées de son portail sud; pour ses chapiteaux aux images naïves et goguenardes. De cette époque il reste à Clermont d'autres constructions, comme les maisons 15 et 19 de la rue des Chaussetiers, avec des arcades et arcatures en plein cintre retombant sur une corniche à moulures. — Le style gothique apparaît enfin dans la ville avec la chapelle des Jacobins (1219), maintenant les archives, et surtout la cathédrale, commencée en 1248 sur l'emplacement d'un plus vieil édifice et dont le transept et la nef

datent du XIVe siècle. L'évêque Jacques d'Amboise (1515-1516) y fit établir une toiture à la française en place du grossier toit de tuiles qui avait subsisté jusqu'alors, et bâtit sur le milieu du chœur une haute flèche en charpente, le « clocher du Retour », qui, longtemps considéré comme une merveille, fut abattu en 1741 par les chanoines, « à cause de la violence des vents ». La cathédrale de Clermont en 1577 hérita d'un curieux jacquemart peint et doré, lequel provient du sac d'Issoire et représente Mars et Faunus qui frappent alternativement sur une cloche dont est coiffé le Temps. — La décoration de l'édifice fut malheureusement abîmée par la Révolution, qui voulait l'abattre et en saccagea surtout le portail sud et les boiseries intérieures. Les tours qui restaient d'une première construction romane furent enfin refaites en 1851 par Viollet-le-Duc, — dont ce ne fut point du reste une des œuvres les plus recommandables. — Au XVIe siècle, l'évêque Jacques d'Amboise avait construit la fontaine qui porte son nom et dont la vasque est surtout remarquable. On avait élevé le bel hôtel dit Maison des architectes (1561) : celui de la rue Massillon nº 1 ; l'ancien hôtel de Ribeyre, rue du Port ; l'hôtel de Champflour, rue Pascal. Nous passons sur les XVIIe et XVIIIe siècles, dont l'œuvre médiocre est trop connue. Vint la Révolution qui démolit les églises Saint-Genes, Saint-Pierre, Saint Alyre, Saint-André. Les remparts, déjà ruinés en 1738, avaient été abattus treize ans plus tard et transformés en promenades. — Mais il reste à Clermont nombre de maison et hôtels du Moyen-Age. Il suffit de citer l'hôtel de la place Saint-Pierre; un autre rue Terrasse, 7 ; une maison de la rue du Port, 27. La Renaissance a encore laissé de vieux logis, de décoration charmante, comme ceux de la rue Barbançon (imprimerie Monlouis) ; de la rue des Chaussetiers, nº 4, hôtel Savaron ; et encore du XVIe siècle le nº 22 de la rue des Gras ; les maisons fortifiées de la rue du Port, 29 ; de la rue Barnier. — Quant aux bibliothèques des anciens couvents on les brûla après la proclamation des « droits de l'homme ». Un « feu de joie (!) allumé sur la place de Jaude consuma des milliers de documents et de livres précieux ». C'étaient les aménités et toute l'intelligence de l'époque.

A côté de Clermont il faut visiter Royat, au moins pour son église fortifiée, si l'on n'a point le goût des stations thermales, et tout proche Chamalières et surtout Montferrand (2 kil.), ville toute petite devenue un village, qui possède une curieuse église et nombre de maisons anciennes, de logis gardant des traces de l'opulence passée ; de bicoques; même de boutiques moyen-âgeuses qui devaient faire la joie des Romantiques. Montferrand est du reste représenté tel qu'il était encore au XVIe siècle dans une série d'aquarelles d'Emile Mallay au musée de Clermont. La Révolution y commit ses habituels ravages, démolissant une des tours de l'église, décapitant les statues,

mutilant les bas-reliefs, détruisant les vieux remparts, et les habitants depuis ont fait tous leurs efforts pour donner à leur vieux village un aspect surtout rébarbatif et misérable; dernier outrage, Montferrand est menacé aujourd'hui d'être envahi par la population ouvrière de Clermont, — et modernisé.

Mais l'ensemble artistique que présentent encore Clermont-Ferrand, Chamalières et Royat mérite de retenir l'attention, et nous devons remercier la librairie Laurens de l'avoir si heureusement présenté.

§

Le manque de place surtout m'empêchera de parler plus abondamment du dernier livre de M. Hector-Hogier, **Paris à la fourchette**, dont j'ai présenté déjà les trois premières séries. C'est, comme les premiers, un volume à bâtons rompus, la cueillette du hasard et de l'actualité, — souvent heureuse, toujours intéressante — sur les vieux coins et les souvenirs de la Capitale, à propos des démolitions et transformations que nous prodigue l'édilité. L'auteur ainsi se trouve amené à parler successivement des Bonshommes de Chaillot; des sources et fontaines naturelles du terroir parisien; des anciens vignobles qui couvraient le sol de la ville; de la crypte de Saint-Denis, proche de la rue Saint-Jacques, à propos du couvent des Carmélites; de Nicolas Flamel et de l'église Saint-Jacques la Boucherie; des travaux imbéciles qui saccagent le vieux quartier Saint-Séverin; de l'ancienne et pittoresque auberge du *Cheval Blanc*, rue Mazet, que remplace dorénavant une affreuse bâtisse en briques rouges, etc... Mais à propos des colonnes qui décorent la *Naumachie* du Parc Monceau, je dois lui faire observer que c'est probablement une légende qui attribue leur origine à la chapelle sépulcrale des Valois, à Saint-Denis-en France. On peut voir à ce propos : *l'Eglise abbatiale de Saint-Denis et ses tombeaux*, par P. Vitry et G. Brière (Paris, 1908, p. 21).

Le Pérou économique, de M. Paul Walle, est un ouvrage abondant, sérieux, qui donne de multiples indications sur le pays, le caractère de la population, le régime politique, le climat et le sol; une description très détaillée des provinces; des renseignements sur les mines, le système de colonisation, le développement industriel et commercial. On y trouvera aussi de précieux détails sur l'ancien empire des Incas et leur capitale Cuzco; la construction des anciens monuments du pays; les cimetières, etc... A noter que les Incas, dont la civilisation se développa à l'écart des peuples de l'ancien monde, connaissaient la *trempe du cuivre*. — Très longtemps colonie espagnole, le Pérou est aujourd'hui indépendant; mais sur 40 présidents de la république péruvienne, on en compte *trente-six* qui étaient des généraux arrivés au pouvoir en profitant des troubles

politiques. On sait du reste que la population indigène, — honnête prolifique et sale — paye depuis longtemps l'impôt sur le revenu à ses *padres* spirituels, les curés. — Détail enfin qui a son importance pour les Européens qui rêveraient de s'établir dans le pays : une cuisinière s'y fait rétribuer non seulement d'après ses talents culinaires, mais aussi le nombre des personnes à nourrir.

De M. Gaston Grandgeorge, voici encore **Toscane et Ombrie**, un livre de promenades à Pise, Florence, Pérouse, Assise, Sienne, avec de jolis paysages, des coins de vieilles villes, mais surtout des notes sur les musées d'Italie. M. Grandgeorge est un enthousiaste de la peinture et dans ses voyages s'inquiète surtout des expositions et des musées. Son livre est en somme un guide d'art. — très libre de ses appréciations et de ses préférences — et qui pourra être suivi par tous ceux qui se déplacent pour se renseigner, et n'ont pas à se satisfaire avec les sèches nomenclatures que contiennent généralement les guides.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

La réorganisation du ministère des Colonies. — *Journal du 20 Mai 1911.* — Memento.

L'ancien Régime n'a jamais connu ce que nous appelons aujourd'hui l'administration centrale des colonies. Le hasard des circonstances lui fit réaliser cette œuvre admirable : des possessions d'outre-mer sans bureaux pour les administrer dans la métropole. Originairement, en effet, les entreprises coloniales semblent avoir été le fait exclusif de quelques aventuriers hardis et ambitieux, de commerçants doués d'initiative et aiguillonnés par les profits qu'ils comptaient tirer du commerce des épices lointaines. Ces gens, néanmoins, prisaient fort la protection royale, protection qui leur valait la concession de pouvoirs très étendus sur les territoires qu'ils découvraient. Et ainsi, sous le règne de François Ier, la colonisation put être dénommée « une affaire de Roi ». Le XVIIIe siècle voit le règne des grandes compagnies. D'individuelle, la colonisation est devenue collective. Mais ce n'est qu'au XVIIIe siècle qu'elle devient vraiment une « affaire d'Etat.) Des gouverneurs sont envoyés dans les colonies pour y représenter le roi et veiller, au nom de l'intérêt général, à leur conservation et à leur prospérité. Mais cette intervention du Pouvoir Royal n'a pas pour conséquence immédiate la création d'une administration centrale des colonies. La besogne est minime encore. Quelques chartes à dresser, de longues mais rares instructions à rédiger. Quelques commis suffisent à ces écritures. Un secrétaire d'Etat et, le plus souvent, le Roi lui-même corrigeaient les minutes et se réser-

aient toujours le droit de nomination des personnages appelés à gouverner les colonies. Les vaisseaux du Roi assuraient le service de la correspondance, transportaient les fonctionnaires, approvisionnaient les colonies. Donc, dès l'origine, l'idée d'administration coloniale se trouva intimement liée à celle de l'administration de la marine. C'est ainsi que le cardinal-ministre Richelieu, qui avait acheté en 1626 la charge de grand-amiral, s'occupa des colonies. Colbert organisa un secrétariat d'Etat de la marine et des colonies qui devait subsister jusqu'à la Révolution. Parmi les hommes qui succédèrent à Colbert on peut citer Louis de Pontchartrain, Maurepas (1723), Machault (1754), Choiseul (1761), Turgot (1774). Les bureaux étaient installés à Versailles dans un hôtel construit en 1772, rue de la Surintendance. La marine et les colonies y menaient bon commerce avec les affaires étrangères. Lorsqu'éclata la Révolution, l'incurie de l'ancien régime expirant avait achevé son œuvre : la France ne possédait plus que quelques débris du vaste Empire constitué par Richelieu et Colbert. L'idée d'organiser selon des principes rationnels l'administration des pays, idée qui fut si familière aux esprits de la période révolutionnaire, se manifesta même en matière coloniale. L'Assemblée constituante nomma un « Comité des Colonies ». Lors de la discussion de la loi du 27 avril 1791 relative à l'organisation des ministères, le député Démeunier présenta, au nom de ce comité, un rapport concluant à la création d'un ministère spécial des colonies. L'assemblée discuta vivement cette question ainsi que celle du rattachement au ministère du Commerce et des Affaires étrangères.

Barnave fit remarquer que « le département des colonies ne pouvait pas occuper un homme ». Cette affirmation catégorique convainquit les esprits hésitants. Barnave ajoutait que si l'on détachait les colonies du ministère de la Marine, c'était à celui du Commerce qu'il convenait de les adjoindre. Le résultat final de la discussion, ce fut la création d'un ministère divisé en deux sections : Marine et Colonies. Plus tard, la loi du 5 Nivôse an VIII enleva l'administration des colonies au ministère de la Marine et en confia la direction à un conseiller d'Etat. Ce régime fut éphémère et, bientôt, les colonies rentrèrent dans le giron de la marine. Napoléon Ier avait été trop occupé sur le continent pour s'occuper des colonies. L'Angleterre mit à profit cette inattention forcée de l'Empereur et les traités de 1815 consacrèrent l'amoindrissement de notre empire colonial. Quelques colonies, cependant, nous restaient. Les ordonnances célèbres de la Restauration eurent pour but, sinon pour effet, de les assimiler aux départements métropolitains. Puis, ce fut la conquête de l'Algérie. L'importance des territoires conquis était telle qu'un instant la création d'un département spécial pour les colonies sembla devoir s'imposer. Un essai fut tenté en 1858 et le ministère de l'Algérie et des

Colonies fut constitué pour occuper le prince Napoléon. Ministère éphémère : il fut supprimé en 1860, et les colonies revinrent à la marine. Au lendemain de 1870, réveil colonial en France. Gambetta confie le sous-secrétariat d'Etat des colonies à un armateur du Havre, M. Félix Faure. Puis, après le directorat du conseiller d'Etat Dislère (août 1882-1883), l'émancipation de l'administration des colonies se poursuit sous la direction d'un sous-secrétaire d'Etat relevant tantôt du ministère de la Marine, tantôt du ministère du Commerce. Avec M. Etienne, en 1889, les fonctions du sous-secrétaire d'Etat sont augmentées et précisées, et tendent à l'autonomie. En 1894, notre empire colonial avait pris une importance telle qu'une loi du 20 mars 1894 érigea en ministère spécial l'administration des colonies. Les décrets de 1894 et de 1896, qui organisèrent cette administration, prévoyaient, à côté d'un secrétariat général fortement constitué, une répartition géographique des affaires avec deux directions : l'une des affaires d'Afrique, l'autre des affaires d'Amérique, d'Asie et d'Océanie. Un décret du 10 octobre 1907 réagit contre cette conception et créa une direction politique et administrative unique. Simple changement d'étiquette. A la même époque, M. Milliès-Lacroix, alors ministre des Colonies, élabora un projet de réorganisation générale du ministère des Colonies qui, réalisé, eût assurément constitué une utile et remarquable autant que radicale réforme. La loi de finances du 13 avril 1900 a posé le principe de l'autonomie budgétaire des colonies. N'était-il pas logique qu'elles fussent également douées de l'autonomie administrative ? Or, la métropole, c'est-à-dire l'administration centrale des colonies, continue d'assurer à ses frais l'achat et l'envoi outre mer des approvisionnements destinés aux colonies et payés sur les budgets locaux et l'administration en France des personnels locaux. De ce fait, le ministère des Colonies se voit imposer deux fonctions parallèles et presque contradictoires.

D'une part, en effet, il « commande » à nos possessions d'outre-mer et leur impose, en même temps qu'il les contrôle, une direction politique et administrative générale. D'autre part, il « obéit » à nos possessions d'outre-mer, car il est l'exécuteur de leurs ordres pour le recrutement, l'embarquement et l'administration en congé de leur personnel et pour le service de leurs approvisionnements. Il convenait d'alléger le ministère des Colonies des services d'exécution qui l'encombraient et d'en faire un organe plus souple, mieux adapté à ses fins, en « décongestionnant » sa circulation alourdie par de trop nombreux détails. C'est à ces constatations que répondait le projet de loi créant une agence générale des colonies à Paris déposé fin 1907 par M. Milliès-Lacroix sur les bureaux de la Chambre des Députés. Ce projet de loi, qui assurait au ministère des Colonies une réorganisation logique et pratique, ne fut pas compris : deux députés

rédigèrent des contre-projets dénués de toute espèce d'intérêt et le rapporteur général, alors M. Paul Doumer, dans un esprit identique, se déclara hostile à tout projet de réorganisation du ministère des Colonies.

En passant, à ce sujet, je note combien les fonctionnaires auraient tort de compter aveuglément sur le Parlement pour l'amélioration de leur statut. Une idée générale et féconde ne vaut pas cher quand elle se heurte aux petits intérêts particuliers, aux rancunes, ou aux haines personnelles. Quelques années se passèrent. M. Messimy qui, comme rapporteur du budget des colonies, s'était montré indifférent au projet de M. Milliès-Lacroix ne put et ne sut mieux faire, comme ministre des Colonies, que d'emprunter à ce projet l'idée générale qui le dominait, sans toutefois, comme le faisait le projet de 1907, aller jusqu'à son aboutissement logique, savoir : la création d'agences spéciales ou d'une agence générale des colonies. Le décret du 20 mai 1911, préparé par M. Messimy, s'est borné à détacher des attributions des divers services du ministère des Colonies celles qui constituaient de simples actes de gestion, soit au point de vue de l'administration du personnel colonial en congé, soit à celui des approvisionnements généraux et transports intéressant les budgets locaux. Le décret confia ces attributions à un organe unique, assisté d'une commission des marchés constituée à l'imitation des commissions de recette fonctionnant dans les ports de commerce. Cet organe, baptisé service administratif colonial, pourra, à un moment donné, être détaché du ministère des Colonies conformément à la conception de 1907. Au point de vue de l'organisation générale des services, l'auteur du décret du 20 mai 1911 a voulu, avant toutes choses, renforcer le contrôle politique général du département sur les Colonies, et pour ce faire, reprenant la vieille division géographique, il a divisé en plusieurs services la direction générale administrative et politique de 1907. Simples changements d'étiquette sans grand intérêt comme les fonctionnaires sont habitués à en contempler à chaque changement de ministre, et qui ne constituent que des réformes de pure façade. Le seul intérêt de ces réformes ce sont les considérations toutes tirées de l'intérêt général, dont les ministres les accompagnent dans le rapport de présentation au Président de la République. Ces considérations sont toujours subtiles et ingénieuses. Elles tendent à établir que les prédécesseurs avec les meilleures intentions du monde n'ont rien fait qui vaille et que l'heure des grands remèdes a sonné. C'est de la littérature mi-administrative, mi-électorale, qui égaie un peu les pages sévères du Bulletin officiel. C'est surtout de la littérature *naïve*, car l'administration, comme toutes les œuvres de l'homme, n'est qu'un perpétuel recommencement. Toutes les innovations administratives sont dans Vauban et Turgot, comme toute la morale

est dans Confucius. Puis, ces innovations qui sont,en général,le fait d'un homme à idées hardies et rénovatrices, se heurtent à une telle force d'inertie; le corps administratif à réformer est une masse si lourde, un appareil collectif si complexe que la volonté de l'individu a tôt fait de se briser et d'être mise en échec par la résistance simplement passive du corps qu'il prétendait soulever et galvaniser. Un exemple nous en est donné précisément par la réorganisation issue du décret du 20 mai 1911. L'idée directrice de ce décret c'était un juste et équitable renforcement des services politiques : « Il m'a « paru, disait M. Messimy, dans le rapport au Président, indispen« sable de constituer d'une façon à la fois plus forte, plus large et « plus souple, les services d'administration générale. » Ainsi fut fait à la date du 1er juin 1911. Mais l'année 1911 n'est pas encore écoulée et déjà, par la force des faits, par la conspiration sourde des hommes et des choses, voici la volonté du ministre trahie et déjouée. En effet, en vertu d'un principe nouvellement appliqué et qui exige des fonctionnaires de l'administration centrale l'accomplissement aux colonies d'un stage de deux ans, les rédacteurs des services politiques sollicitent des postes hors cadres aux colonies. Ces rédacteurs, pour toutes sortes de raisons budgétaires et chinoises, ne sont pas remplacés. Avant six mois d'ici, conséquence fatale, les services politiques seront redevenus anémiques et squelettiques comme avant la date du 20 mai 1911 et ainsi il sera suffisamment démontré que M. Messimy, en croyant faire œuvre utile, n'a fait que perdre son temps en accomplissant hâtivement une réforme qui, en raison de son importance et de ses répercussions nécessaires, réclamait des études préalables plus sérieuses et une connaissance psychologique plus sûre et plus compréhensive du *milieu* qu'il prétendait réformer.

Memento. — M. Lucien de Reinach, capitaine de cavalerie, ancien commissaire du gouvernement au Laos, avait publié, il y a quelque dix ans, un ouvrage sur le *Laos*. La librairie orientale Guilmoto vient de rééditer cet ouvrage, dont l'auteur est mort, emporté « si jeune encore, dit M. Paul « Doumer, préfacier, aux affections qui l'entouraient, aux sympathies qui « allaient à lui pour ce qu'il avait fait d'utile et pour ce qu'il devait faire « encore de bon et peut-être de grand ». Cette œuvre posthume est intéressante et constitue sur le Laos un document d'autant plus utile que M. Chemin Dupontès, chargé de diriger cette réédition, a mis à jour et complété sur nombre de points le manuscrit primitif.

— Dans *la Géographie*, bulletin de la société de géographie, une intéressante étude de M. Henry Hubert sur la *Géologie et la géographie de la Nigeria septentrionale*.

— Dans *la Science sociale* de juin 1911, M. Louis Tauxier a consacré de savantes et précises observations au *type social du noir de Guinée*.

— *La France d'outremer*, nouvel organe colonial,fondé par M. Lemaire

ancien gouverneur des colonies, ancien député de l'Inde, dresse un programme de revendications intéressant.

CARL SIGER.

LES REVUES

La Revue hebdomadaire : M. Peladan, sur la Joconde et le Saint Jean de Vinci, et sur la science du conservateur de musée. — *Vers et Prose :* un poème de M.M. C. à la gloire de Moréas et digne de ce grand poète. — *La Revue :* un poète oublié : Eugène Vermesch. — Memento.

Il est bon, quelquefois, que les hommes les mieux qualifiés pour entretenir le public d'un événement aient l'occasion de le faire. Ainsi, de M. Péladan lorsqu'il traite de *la Joconde* et du *Saint Jean*. C'est un article de foi, de science, que celui de ce grand esthéticien, paru dans **la Revue Hebdomadaire** (9 septembre).

Maintenant, où le jeune homme ira-t-il apprendre que la fille n'est pas la femme, que l'amour est saint et sublime ; et qu'il faut, pour un être vraiment noble, aimer une âme, enfin que le vice est le contraire même de la passion ?

Elle [sa Joconde] enseignait cela ! Qu'il en coûte d'écrire ce temps de verbe ! Elle enseignait à qui sortait de la brasserie le mépris des promiscuités, le dédain des basses camaraderies : elle parlait de pureté, de fierté, de labeur et de gloire.

Après le premier moment de vertige pour le provincial, la parole morale, c'était elle qui la prononçait. Sainte femme ! Que de consciences elle a remuées de son regard qui voit, que de pécheurs elle a confessés et purifiés en les forçant à rougir de leurs fautes vulgaires, communes, canailles.

. . . . . .

Le sourire de *la Joconde* est une expression inexacte et consacrée. J'ai devant moi la grande photographie de Braun, *la Joconde* ne sourit pas, des lèvres du moins. La bouche est la plus fermée qui ait jamais été peinte. Voyez, au contraire, comme le sourire du Saint-Jean se trouve caractérisé, comme il remonte les pommettes et ouvre les narines. Monna Lisa a une bouche gracieuse, mais immobile. Mettez la main sur les yeux, et cette impression de sourire disparaîtra radicalement. Le regard sourit, lui, comme celui des chats, mais dans un sens tout à fait différent de l'ordinaire, il sourit à une pensée et non au spectateur à qui elle oppose ladite pensée comme une énigme. J'ai dit ailleurs mon étonnement, à Giseh, d'avoir retrouvé, sur la face colossale du Sphinx ce même sourire du regard de la Lise : étonnement un peu superficiel, car le génie humain, dans la même recherche, rencontrera toujours le même effet : et *la Joconde* est la sphinge moderne.

Sur le conservateur de musée, ce qu'il fait et le rôle qu'il devrait remplir, M. Péladan écrit :

Au Louvre, on ne travaille pas : je ne nie point qu'on y fasse de la copie,

comme dans un ministère, et qu'il n'y ait des hommes instruits et qui écrivent selon leur spécialité : je dis qu'ils ne conservent point.

Conserver, c'est calculer la température qui convient, au lieu de laisser les gardiens chauffer à leur gré : ce qui fait des différences extrêmes entre les heures de garde et celles de nuit. Conserver, c'est connaître la restauration, ses recettes; c'est surveiller ce travail. A qui fera-t-on croire que l'on ne nettoie qu'à l'huile de lin blanchie? Et cependant tout autre procédé est funeste aux glacis.

Un conservateur ne doit pas être un gendelettres, mais un médecin d'œuvres d'art. Nous nous moquons fort des commentaires et de la documentation : il n'en paraît pas du reste d'extraordinaires : nous voulons la santé et la longévité des chefs-d'œuvre. Or, prenez le programme de l'école du Louvre, vous n'y trouverez pas un seul cours pratique qui traite vraiment de la matière.

Les responsabilités ? Incompétence pratique, indifférence virtuelle !

Il n'y a ni examen, ni cours, ni traité sur le métier de conservateur. La partie importante, le salut des œuvres d'art, se trouve entre les mains de subalternes sans nom, sans titre, ceux-là plus ouvriers que fonctionnaires. Quant aux dignitaires, à en juger par leurs paroles à propos du rapt inouï, ils manquent d'amour.

Je ne dis pas qu'ils sont ni dédaigneux, ni inconscients de leur mandat, mais ils n'en sont pas passionnés. Aucun n'a eu un cri de désespoir, aucun n'a crié de douleur à l'effroyable nouvelle. Certes, ils étaient « embêtés ». Ils déploraient; ils ne pleuraient pas. Je n'offenserai personne en concluant qu'il n'y a dans notre grand musée ni chimiste ni mystique : et ce sont cependant les seuls individus qui y seraient utiles.

Quant au *Saint Jean*, il inspire ces belles lignes à M. Péladan :

Si *la Joconde* est la madone laïque, le *Saint Jean* est l'ange diabolique : qu'on pardonne ces rapprochements qui trahissent une pensée trop complexe. Le même mystère, qui attirait les foules vers elle, attire les initiés vers lui. Si Léonard avait pu prévoir qu'un jour sa Lise serait enlevée du palais de nos rois, il n'aurait pas fait autre chose, pour nous consoler et perpétuer son influence, que ce prestigieux Précurseur.

N'oubliez pas que ce fut sa dernière œuvre, le total de sa recherche, l'extrémité de sa pensée subtile et que sa main se paralysa, tandis qu'il achevait ce bras lumineux. Ce suprême tableau a été peint en France, à Clos-Lucé, et pour la France. Voilà vingt-cinq ans que je brûle tout l'encens des mots devant cet autre Sphinx. N'est-ce pas l'heure de convier à cette admiration tous ceux qui se sentent plus seuls, parce que cette divine femme a été enlevée ?

Allons déplorer la perte de la sœur devant le frère, allons parler de la Lise au Précurseur, afin que l'esprit de Léonard ne cesse pas de nous inspirer et de nous bénir.

§

Vers et prose (numéro double : avril à septembre) publie ce très beau poème à la mémoire de Jean Moréas :

ANNIVERSAIRE

Donc, voici douze mois que les Dieux à leur table,
O maître! t'ont reçu : ton rang parmi leur chœur
Certes fut mieux marqué par la Parque équitable
Qu'en cet âge peu fait pour un si noble cœur.

Sans regret, sans espoir, sans plainte et sans colère,
Tu vis un siècle ingrat te frustrer du laurier
Dont jadis, pour orner une tempe si fière,
La France aurait voulu ses bosquets dépouiller.

Tu fus semblable au pin, dont l'orgueilleuse tête
Du beau ciel de ta Grèce est l'insigne décor :
Comme lui tu chantais, battu par la tempête,
Et de ton cœur blessé stillait la goutte d'or.

Comme lui, comme toi, cher MORÉAS, puissé-je
Aux vils coups du destin offrir un ferme front!
Puissé-je ne jamais rallier le cortège
Des lâches bateleurs au pipeau fanfaron!

Et par ce soir d'avril, souffre que je dédie
A ta grande ombre amie à mes côtés errant,
La flamme qu'en mon âme alluma ton génie
Et le pouls de ce cœur que ta leçon fit grand.

Avril 1911.

M. C.

§

M. Victor Dave — **La Revue** (15 septembre) — tire de l'oubli, par un excellent article et la publication de poèmes inédits, la curieuse figure d'Eugène Vermersch dont les mérites littéraires ont pour garant Paul Verlaine.

La poésie de Vermersch rappelait parfois Théodore de Banville, ou, au dire de Verlaine, « était parallèle à du Monselet, souvent supérieure aux jolies choses de ce très fin esprit ». « On réunira sans doute quelque jour, dit-il encore, ces fleurs de jeunesse, et ce sera, je ne crains pas de l'affirmer, un des plus beaux, sinon le plus beau bouquet de la poésie fugitive de la période finale du second Empire ... »

Lorsque, en 1890, l'éditeur Lemerre publia un roman posthume d'Eugène Vermersch, *l'Infamie humaine*, œuvre de psychologie très élevée et très intense, Paul Verlaine, ce grand poète qui avait vécu aussi de la vie vagabonde du révolutionnaire et était resté, dans l'exil, son plus fidèle ami, écrivit une préface émue et intéressante pour ce livre inachevé.

« Eugène Vermersch, disait-il, mourut fou en d'affreuses douleurs, le 6 octobre 1878 à l'asile de Colney Hatch (Angleterre), âgé de trente-trois ans et deux mois.

« Il laisse, outre le roman que nous publions aujourd'hui, plusieurs ouvrages inédits, parmi lesquels un volume de vers, *Galerie de tableaux*,

et une traduction de Perse, avec notes et commentaires, qui montrera le poète latin, paraît-il, sous un jour tout nouveau. »

En écrivant ces lignes finales de sa préface, — continue M. Victor Dave, — Paul Verlaine ignorait sans doute que tous les manuscrits d'Eugène Vermersch, y compris la traduction de Perse, furent brûlés par la veuve du poète, avant son départ pour l'Australie. La seule œuvre posthume qui ait échappé à ce lamentable auto-da-fé a été retrouvée par hasard à Londres, parmi les papiers du digne et vénérable beau-père de Vermesch, M. de Somer, de Gray's Inn Road, dans le quartier de Clerkenwell. C'est *la Galerie de tableaux*, le recueil de poésies dont parle Verlaine, et qui se trouve aujourd'hui en ma possession.

C'est de Paris, de Londres, de Suisse, d'Italie et encore de Londres que sont datés les poèmes de cette galerie. Ils marquent les étapes des dernières années du poète communard, chassé de Paris, traînant des bords de la Tamise aux rives du lac de Côme sa mélancolie et son ironie. Le ton est presque toujours le même : telle pièce, plus jeune de sept ou huit ans que celle que le poète lui fait succéder dans son manuscrit définitif, accuse la même tristesse, où perce comme un trait son tempérament de pamphlétaire. On sent revenir chez Vermesch comme une hallucination, un dégoût d'artiste pour la vulgarité, une misanthropie lancinante qui s'essaie à être de la haine et qui ne peut être qu'un éclat de rire moqueur, souvent amer.

Voici une « Camargo », son « profil si finement dessiné », dit M. Victor Dave :

Camargo, dont le teint pareil aux roses-thé
Révèle galamment qu'elle a soupé la veille,
Effeuille chaque nuit sa vie, une merveille
Exquise de débauche et d'ingénuité.

Ses jupes de satin sont pleines de clarté ;
Un parterre y fleurit dans sa splendeur vermeille ;
Le rubis dont l'éclair oscille à son oreille
Fait danser une flamme à son cou velouté.

Marchant à petits pas, sa langueur se pavane
Sous les jeunes tilleuls ; elle serre sa canne
Dans ses doigts qu'emprisonne un gant à sept boutons ;

Un air de Philidor sommeille sur sa bouche
Qu'un joyeux papillon d'été, volant par bonds,
De son aile de feu parfois évente et touche.

On comprend la sympathie du poète des **Fêtes Galantes** pour ces vers-là.

Une pièce importante — « la Substitution de la Flûte à la Lyre » — montre un chanteur de Corinthe et un bouffon lydien amassant autour d'eux les badauds d'Athènes :

C'est la première fois que ces sons langoureux
Vibrent dans l'air antique et vénéré d'Athène,
Et les vieillards surpris se font signe des yeux.

Des enfants tout petits, et qui marchent à peine,
Vont répétant ces pas du danseur, et plus d'un
S'essaie innocemment dans une pose obscène...

Ce goût des Athéniens pour la flûte provoque l'indignation d'un « sage dont la barbe inonde la poitrine ».

— Allons ! dit-il, la lyre a trop longtemps régné !
C'est un vieil instrument ! La nouveauté l'emporte :
Qu'on écorche Apollon, Marsyas a gagné !

C'est bien ! nous n'avons plus la vie auguste et forte,
Et c'est juste, à présent qu'il n'est plus de héros,
Que la lyre d'Orphée et d'Homère soit morte !

Hermès la découvrit, et le dieu de Scyros
La prit entre ses doigts et lui souffla son âme
Afin qu'elle chantât les guerriers, les hérauts,

Les combats, Andromaque en larmes, Troie en flamme,
Patrocle mort, Hector traîné, les grands vieillards
D'Ilion saluant la Beauté dans la femme,

La force des aïeux, les Exploits et les Arts,
Achille et ses coursiers volant dans les mêlées,
Et la Gloire arrêtant aux cheveux les fuyards !

Mais, à présent, pour qui, les ardentes volées
De ces vers qui rendaient les Dieux même attentifs
Quand ils montaient au ciel en légions ailées ?

Non, la flûte suffit à ces siècles chétifs :
Elle fera sauter les porteurs de couronne,
Le soir, après souper, à ses troublants motifs.

O ville d'Athéné qui domptas la Gorgone,
Tu vas tomber aux mains des blêmes débauchés,
Et nous verrons chez nous Ephèse et Babylone !

Je serai bien forcé de répondre : « Cherchez !... »
Aux gens qui me diront : « Eh bien ! et ceux d'Athènes ?
Ces vaillants cœurs toujours à l'honneur attachés ?... »

Je dirai : « Vous parlez de choses bien lointaines !
Les grandes actions nous importent fort peu :
Voyez ces jeunes gens aux formes incertaines,

Aux visages sans barbe, aux lèvres que le feu
Du fard de Smyrne avive, aux ongles teints de rose,
Et dont Lampsaque enferme aujourd'hui le seul Dieu,

Eh bien ! ce sont nos fils..! N'est-ce pas une chose
Bonne à faire oublier à la postérité
Nos vieux héros au fond de leur apothéose ?...

Non ! Athènes n'est plus ! Il reste une cité
De lâches, de voleurs et de prostituées,
D'où la vertu s'enfuit avec la liberté !... »

Mais à ces mots sa voix mourut sous les huées...

Il y a plus de rhétorique là-dedans que de poésie pure, sans doute?

§

Memento. — *La Revue hebdomadaire* (16 septembre) : — M. E. Bertin : « Une page de rivalité navale : les croiseurs. » — M. Henri Bachelin : « Le Retour au pays », une jolie nouvelle.

Nos élégances (1er septembre) : — « Variations sur le costume : le pied », par M. A. Flament. — « Les Mains », par M. Marcel Boulenger. — « La chemise de nuit » et « La Raie », anonymes.

La Revue de Paris (15 septembre) : — Barbe Doukhovskoy : « Souvenirs. » — MM. Max et Alex Fischer : « Les Quiproquos sérieux. » — « La Soie, richesse nationale », par M.M. Magnan.

La Grande Revue (10 septembre) : — Réponses à une enquête sur la Joconde : n'ont été consultés que des artistes-peintres, ce qui est tout à fait intelligent. — Autre enquête sur l'Influence de la caserne. — « Idées sur Napoléon », par M. Y. Scantrel.

Revue d'Europe et d'Amérique (septembre) : — M.G. de Raimes : « Sur l'école parnassienne. » — « Les Rimes de l'atelier », par M. G.Benoit-Lévy.

Le Correspondant (10 septembre) : « L'Offensive allemande par la Belgique », par le général Maitrot.

La Revue du mois (10 septembre) : — M. W. Ostwald : « Van't Hoff et Arrhénius. » — « L'Académie sous le second Empire », par M. G.Stenger.

Revue bleue (16 septembre) : — M. Emile Faguet : « L'Idée de Dieu. » — M. Péladan : « Du Louvre et de sa garde. » — Mme Yv. de Romain : « Le mouvement littéraire dans la Suisse Française. »

Vers et Prose (tomes XXV et XXVI, réunit des œuvres de Mme Rachilde, de MM. Jammes, J.-H. Rosny aîné, R. de Gourmont, Saint-Pol-Roux, Paul Adam, Paul Fort, Maurice Barrès, G. Duhamel, M. de Faramond, A. Salmon, A. Mercereau, et publie de fort belles lettres inédites de Ch. van Lerberghe.

Les Entretiens idéalistes (25 août) : — MM. R. Jacquet : « Cavote », poème. — M. L. Chouville : « Les Légendes futures », poème.

La Revue critique (10 septembre) : — De M. P. Gilbert, un très curieux article : « Ce qu'on lit dans Paul et Virginie. » — La suite des « petits mémoires », de M. Henry de Bruchard.

Les Marches du Sud-Ouest (1er août) paraissent dans leur format définitif : de M. O. Bag. : « La Véridique histoire de la dône de François. » Poèmes de MM. Paul Fort, René Fauchois, J. Balde, H. Dérioux, P. Myrriam.

Les Loups (septembre) : — « Edmond Haraucourt », par M. A. Belval-Delahaye.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

LES JOURNAUX

Madame ou Mademoiselle (*La Rénovation morale*). — Emile Bergerat et Emile Faguet (*La Dépêche*, 24 septembre).

Les féministes se prononcent généralement pour la suppression de « Mademoiselle » et l'extension de « Madame » à toutes les femmes mariées ou non. La fréquence de l'union libre semble aussi pousser à cette uniformité du titre. A tout hasard, on appellera plutôt « Madame » que « Mademoiselle » une femme dont l'on ne connaît pas la position sociale, à moins que l'on ne sache lire dans les yeux, dans l'attitude, mais c'est très difficile et aussi très délicat. Il est certain qu'un titre unique pour les femmes serait bien plus commode pour tout le monde et préviendrait les hésitations et confusions. Mais il est d'autres points de vue. Celui-ci, que « Mademoiselle Arria Ly » (ainsi signe-t-elle tout au long) expose dans la **Rénovation morale**, ne manque pas d'imprévu. Elle tient au titre de « Mademoiselle », et voici pourquoi :

Pour les vocables, comme pour les peuples et les individus, il y a parfois un singulier retour des choses d'ici-bas.

Après avoir été longtemps auréolée du vain prestige royal, après avoir été réservée aux seules aristocrates, l'appellation de « Madame » est tombée déshonorée, marquée du double stigmate de l'impureté et de l'esclavage. Et c'est l'appellation de « Mademoiselle », jadis méprisée parce qu'elle était destinée aux prolétaires, qui resplendit aujourd'hui de la gloire la plus pure. Toute baignée de clarté blanche, c'est elle maintenant l'appellation royale, le titre d'honneur !

Euphonique incomparablement, d'une élégance raffinée pour l'œil qui le lit, le vocable « Mademoiselle » évoque un idéal tout resplendissant de l'éclat d'une poésie plus haute et plus brillante que celle des étoiles !

Dans notre société souillée, serve et rampante, il reste synonyme de pureté, d'indépendance et de fierté.

Ample et sonore comme la gloire, il drape dans de l'étincelante lumière celle qui a conservé le droit de le porter.

« Mademoiselle », c'est la femme privilégiée qui est restée pure, vierge, libre, indépendante ! C'est celle qui n'est pas *en puissance de mari*, qui n'a pas juré obéissance à l'homme et à qui la loi masculine reconnaît le plus de droits civiques.

Ce n'est pas à dix-huit ou vingt ans qu'il est doux d'être appelée « Mademoiselle », mais quand l'on est parvenue à l'âge de femme et qu'on est à même d'apprécier les grandes choses que représente ce nom.

Pouvoir donner le titre de « Mademoiselle » à une femme à cheveux blancs est une jouissance de choix savourée par ceux qui ont le sens moral épuré et qui sont avides de rencontrer dans la vie l'incarnation d'un idéal dont ils ont le culte et la passion. Le recevoir, comme un quotidien hommage, durant toute son existence de femme est une satisfaction ardente et hautaine insoupçonnée du vulgaire.

Hé ! bien, cette appellation que toute femme, célibataire ou non, devrait

être fière de voir donner à des personnes de son sexe parce qu'elle souligne dans la chasteté perpétuelle, dans la virginité, une supériorité morale dont le sexe féminin a le monopole et dont le prestige rejaillit sur toutes les femmes, des féministes rêvent de le voir disparaître ! Pour en combattre l'emploi et pour imposer à toutes les femmes l'humble et sombre nom de « Madame », elles vont jusqu'à projeter de fonder une ligue.

Je suis de celles qui pensent que les propagandistes d'une même cause se doivent la sincérité la plus absolue. Aussi n'hésiterai-je pas à dire à mes collègues que leur conception est violemment anti-féministe et jure avec l'esprit de notre doctrine.

Ce n'est pas la première fois que des voix s'élèvent dans notre parti pour préconiser la suppression du titre de « Mademoiselle ». L'on connaît la raison invoquée. Il n'existe pour l'homme, marié ou célibataire, que l'unique et discrète appellation de « Monsieur », laquelle lui est applicable dès le premier jour de son existence. Pourquoi, disent les partisanes d'une seule appellation pour la femme, en est-il autrement pour notre sexe ? Et pourquoi donc, je vous prie, leur dirai-je à mon tour, voudriez-vous que les hommes eussent comme vous deux appellations ? Ne sont-ils pas tous égaux dans l'impureté ? Cela dispense de faire des catégories.

Dans la sexe féminin, la situation est bien différente ; c'est pourquoi il est juste que la vierge souillée par le contact de l'homme quitte le glorieux nom de « Mademoiselle » et prenne celui de « Madame », comme l'on revêt un habit de deuil. Qu'elles en conviennent ou non, les femmes mariées sont des femmes souillées et celles qui refusent de le reconnaître prouvent seulement qu'elles n'ont pas le sens de la pureté. Au contraire, plus sont vifs l'horreur et le dégoût qu'inspirent à la femme mariée les rapprochements physiques qu'elle est obligée d'avoir avec son mari et plus se révèle l'élévation de ses sentiments. L'on s'aperçoit d'autant mieux qu'on a été salie et l'on en est d'autant plus affectée que l'on était plus propre.

Je suis jeune fille et n'ai pas été initiée à la science impure. Mais pour la juger, je m'en réfère à l'opinion des femmes mariées. Toutes celles que j'ai interrogées à ce sujet ont été unanimes à me déclarer que les rapports physiques de la femme et de l'homme dans le mariage sont une chose monstrueuse et immorale : que la vie conjugale comporte d'outrageantes et scandaleuses familiarités, une intimité tellement répugnante qu'il faut, pour la tolérer, avoir abdiqué toute fierté, tout sentiment d'honneur et de noblesse.

Il faut donc avoir le courage de le dire sans ambiguïté : un seul état est moral, l'état de virginité perpétuelle, et il n'y a, en dehors, que l'abjection et les hontes du vice.

Il n'existe que deux catégories de femmes : les femmes souillées et celles qui ne le sont pas. Et il s'il fallait subdiviser par ordre de dignité la première catégorie, elle devrait l'être de la manière suivante. En tête seraient les femmes, improprement appelées filles-mères, qui, après avoir été trompées, n'ont plus eu aucune relation physique avec l'homme. En second lieu viendraient les jeunes veuves bien décidées à demeurer dans la viduité tout le reste de leur vie. Après seulement passeraient les femmes mariées et les prostituées.

Mais alors, me dira-t-on, vous prêchez le mépris de la femme mariée ? Nullement. J'affirme, sur la foi de personnes compétentes, que le mariage est une chose abominable. Je dis tout haut ce que beaucoup pensent tout bas, mais je ne méprise pas les pauvres femmes mariées et j'ai pour elles une compassion immense.

Grâce à la loi immonde et scélérate qui autorise les petites filles à contracter mariage dès l'âge de quinze ans, la plupart des femmes mariées ne connurent pas cette période exquise de l'adolescence qui, avec ses exaltations sublimes, ses élans, ses enthousiasmes et ses illusions, est la plus magnifique saison de la vie humaine et qui, chez la femme, se prolonge non loin de la trentième année. Souvent mariées avant leurs vingt ans, elles sortirent de l'enfance par la science impure et devinrent femmes sans avoir été jeunes filles.

Elles eurent prématurément la gloire d'être mères ; mais l'auguste privilège de la maternité, qui met la femme si fort au-dessus de l'homme, est entaché de la souillure masculine. C'est comme un astre sublime, qui au lieu d'éclore au ciel, sortirait de la fange et en garderait les traces. La répulsion qu'inspirent aux femmes les rapports moraux qu'elles sont obligées d'avoir avec leurs maris ne tarde pas à faire naître chez les plus dignes d'entre elles le regret d'être mères.

Et cela continue ainsi très longtemps avec une amusante abondance d'invectives contre les hommes, qui ont continué de souiller légalement, d'asservir et de dépouiller les vierges. C'est l'horreur et le dégoût de l'homme, au moins autant que la soif de l'idéal, qui peuplèrent les couvents féminins, dit Arria Ly (il y a quelque vérité là-dedans) et les hommes, qui profanent et salissent tout ce qu'ils touchent, assimilant le rêve de la religieuse à un mariage mystique, donnent le nom de « Madame » aux vierges cloîtrées et à celle qu'ils appellent la très Sainte Vierge. Là il n'y a plus de vérité du tout. La prétendue profanation est au contraire un hommage de respect. « Madame » appliqué à une vierge de haute lignée, de haute puissance, les filles du roi, la mère de Dieu, toutes les saintes, est une survivance de la langue. « Mademoiselle Arria Ly » sera fâchée d'apprendre que « Madame » voulut d'abord dire « la maîtresse, la femme libre » et que nul titre au contraire ne convient mieux à la femme ou fille qui se veut indépendante. « Mademoiselle » n'en est que le diminutif.

Passons, et citons encore ce passage, qui montre à quel degré peut monter dans une « Mademoiselle » le culte exaspéré de la morale. Elle répond à l'objection de la fin du monde qui ne la trouble nullement :

Je ferai tout d'abord observer que cette objection ne saurait être formulée que par des hypocrites. Il importe fort peu à qui que ce soit que le monde finisse ou se perpétue éternellement. L'on peut être assuré que, lorsque les plus ardents repopulateurs seront couchés au cimetière, il leur

sera complètement indifférent qu'il passe peu ou beaucoup de monde dans les rues et sur les places publiques. Mais il n'est pas indifférent à quiconque a le culte du bien que la loi morale soit violée ou respectée ! Or, la loi morale interdit le vice que la loi masculine autorise par l'union légale de la femme et de l'homme. La loi morale condamne formellement les relations physiques des deux sexes dans le mariage ou hors du mariage.

Il y a peut-être là les bases, non pas seulement d'une ligue, mais d'une secte.

§

Voici un bien joli portrait d'Emile Faguet dans **la Dépêche**, signé : Emile Bergerat. M. Faguet a touché à Théophile Gautier. Il n'y sera pas repris :

J'ai lu — tout arrive — la page que mon camarade M. Emile Faguet, des Quarante, nous a donnée sur « l'influence de M. Théophile Gautier » dans *La Revue des Deux Mondes* du 15 juillet, LXXXe année, sixième période de l'organe. Il sied de vous dire qu'on m'a envoyé le numéro et que je suis à la campagne. Ah ! ce coquin de Père Buloz, comme il avait prévu les heures creuses de la journée estivale ! On se retire pour siester, on établit la pénombre voulue autour de la chaise longue, et voici les mouches. C'est horrible. Impossible de dormir. Que faire ? — Lis du Faguet, dit Buloz. — Allons-y, vieux Savoyard.

Sans le lire, on peut l'aimer, ce brave Emile Faguet, car l'homme est charmant, avec cette anxiété de gloire qui lui signe et paraphe un néophytisme éternel. Il adore la littérature, il ne vit que pour cette ingrate ; il a de l'encre jusqu'au bout du nez, il s'en abreuve, il s'en purge et gargarise, enfin, il me désarme par sa foi de catéchumène dont un seul martyre par jour n'apaise pas les transports publics. L'œuvre est déjà immense, toute de critique, comme celle d'Aristote, plus encyclopédique encore, avec je ne sais quoi de ce Touchatout du Tintamarre par où elle s'égaie, si l'on veut.

De ce labeur sans fin ni trêve, une phrase heureuse, ou plutôt une définition, se détache, anthologique, qui assure à son auteur un escabeau au temple de Mémoire, auprès de Désiré Nisard, s'il y est assis lui-même. Cette définition est celle du génie de Voltaire en quatre mots. Désiré Nisard en avait employé cinq. Voltaire, « le roi des esprits communs ». Emile Faguet a dit : Voltaire, « un chaos d'idées claires », et c'est tout bonnement admirable. Ça, c'est écrit ! eût dit Flaubert.

Rien ne prévaut sur une pareille trouvaille. C'est un « sonnet d'Arvers » de la critique. Elle a mené son maître à l'Académie, et c'est justice, et au feuilleton dramatique des *Débats*, rez-de-chaussée illustre, où, pendant quelques années, il a tiré le cordon aux amants de Thalie et de Melpomène. Sa bonne volonté y était redoutable. Tout le monde montait. Son petit chien n'aboyait qu'aux vrais poètes, toujours si mal vêtus, du reste, et reconnaissables à ce signe. Un plébiscite de soulagement le déparlicularisa et le rendit, non à l'Université, mais à l'universalité des connaissances. A présent, on l'a de toutes parts. Je serais le dernier à m'en plaindre si son ubiquité ne me valait des envois de la *Revue des Deux Mondes* attentatoires à mon indifférence bulozophique.

Un mélange d'Aristote et de Touchatout du Tintamarre, cela ne vaut-il pas, comme trouvaille, celle du chaos d'idées claires ?

R. DE BURY.

LES THÉATRES

ATHÉNÉE : *Monsieur Pickwick*, comédie burlesque en cinq actes, d'après le roman de Charles Dickens, par MM. Georges Duval et Robert Charvay, musique de scène de M. Heintz (21 septembre). — THÉATRE ANTOINE : *Le Vagabond*, pièce en trois actes, de M. H. R. Fellinger, traduite par M. J. Schrader, adaptée par M. Henry Barteyle. *Perdreau*, pièce en deux actes, par M. Robert Dieudonné (3 octobre). — ODÉON : *Débuts de Mlle Méthivier et de MM. Decage et Grouillet* (28 septembre). — Les élèves juives du Conservatoire. — Le « Théâtre des Chefs-d'œuvre ». — Memento.

Je n'ai pas des choses brillantes à vous raconter, pour la réouverture. Il en est des théâtres, à cette époque, un peu comme d'un orchestre avant le lever du rideau, quand chaque musicien assure son instrument, se prépare. On n'est pas rentré tout à fait à Paris. Les grands auteurs, — ceux, du moins, qui nous en tiennent place, — n'ont pas encore donné. Les théâtres se contentent de reprises, ou de premières peu importantes. Ce n'est pas encore la vraie saison théâtrale.

L'Athénée nous a donné **Monsieur Pickwick**, une comédie burlesque, tirée par MM. Georges Duval et Robert Charvay du roman de Dickens : *les Aventures de M. Pickwick*. Ce n'est, naturellement, qu'un choix dans ces aventures. Le livre complet ne pouvait être porté à la scène. Vous connaissez certainement M. Pickwick. C'est dans l'œuvre de Dickens un frère du M. Dick de *David Copperfield*. C'est la même bonhomie, la même naïveté, la même capacité d'illusion, le même ridicule touchant et sympathique, en un mot le même grand enfant, malgré ses cheveux blancs. Un bon loufoque, dirait un de nos titis. Les auteurs nous l'ont montré dans son aventure du *Pickwick Club*, accompagné de ses trois amis : Winckle, Tupmann et Snodgrass, des personnages à sa mesure comme grotesques inoffensifs, et cela fait une pièce, peut-être seulement une suite de tableaux fort réjouissants, quoique par moments un peu superficiels. Mais j'ai tort de dire cela. Les auteurs nous ont prévenus. Une comédie burlesque ! Du moment qu'on rit, et l'on rit, leur but est atteint. Le spectacle n'est d'ailleurs pas seulement dans la pièce. Il est également, et pour autant, dans la mise en scène, dans les décors, dans les costumes, dans les mines des acteurs. Vous connaissez ces estampes anglaises : dîners de chasse, arrivées de diligences dans des hôtelleries de campagne, repas de Christmas, avec leurs personnages aux faces rubicondes, aux costumes éclatants de couleur. Le théâtre de l'Athénée, aidé d'acteurs très adroits, en a réalisé avec *Monsieur Pickwick* de très réussies et très vivantes. C'est la vie anglaise, au ton de Charles Dickens, très plaisamment restituée.

Au théâtre Antoine, M. Gémier a fait la réouverture avec **Le Vagabond**, une pièce allemande, qui a été jouée en Allemagne et dont on a pour nous transporté l'action en Autriche. C'est, à la vérité, une de ces pièces dont on ne sait trop quoi dire, intéressantes si l'on veut, et si l'on veut aussi assez quelconques. Cela vaut surtout par les détails. Dans l'ensemble, c'est un fait divers mélodramatique. On l'écoute parce que c'est très bien joué, mais, le rideau baissé, on ne s'en soucie plus. Est-il rien de plus fastidieux que de raconter une pièce, pour le critique comme pour le lecteur ! Vous êtes bien de mon avis, n'est-ce pas ? Il faut pourtant nous y résigner. Le jeune sous-officier Sinner est l'honneur de sa compagnie, par sa haute notion du devoir, de l'honnêteté, de la discipline. On l'aime autant qu'on l'estime. Avant cela — il y a une douzaine d'années, — il a vécu un peu au hasard. Il a été le vagabond, l'être sans foyer, que le besoin peut pousser aux pires actions. Mais à la caserne il s'est régénéré. (Je vous demande pardon pour cette sottise, mais toute une partie de la pièce est bâtie là-dessus.) L'uniforme a effacé le passé. Sinner est marié. Encore deux années de régiment et il pourra aller vivre avec sa femme dans la propriété que lui font bâtir ses riches beaux-parents. Mais voilà qu'on amène à la caserne, pour être versé justement à la compagnie de Sinner, un vagabond récemment sorti de prison, un nommé Kiesel. Ce Kiesel n'est autre que l'ancien complice de Sinner dans l'assassinat d'un certain meunier, un soir que la faim était plus impérieuse. Kiesel, lui, s'était laissé prendre, pendant que Sinner avait réussi à s'échapper. Les deux amis se reconnaissent tout de suite, mais non avec les mêmes sentiments. Sinner offre à Kiesel de suivre son exemple, de redevenir comme lui un honnête homme à l'école du régiment, etc., etc. Mais Kiesel est incorrigible. L'effet de la prison, sans doute ? Au lieu de s'amender, il ne songe qu'à profiter de la situation, goguenard, cynique, flemmard, cauteleux — le rôle a été joué à merveille par M. Dorival, — menaçant Sinner, à la moindre observation, de « manger le morceau ». Il entend avoir à la caserne bon souper, bon gîte, et... le reste, en essayant un jour de prendre de force la propre femme de Sinner. Comme elle appelle à l'aide, le mari accourt, et, sans écouter cette fois les menaces de Kiesel, le fait mettre à la prison. Mais, resté seul, la crainte le prend. Si Kiesel allait parler !... Alors, il s'affole, et tout de suite, il fait à sa femme l'aveu du crime d'autrefois, comptant sur sa pitié, sur son amour pour lui pardonner. Mais, à cet aveu, Mme Sinner prend peur et s'enfuit. Sinner perd alors tout courage. Il répète son aveu aux sous-officiers de sa compagnie qui tous, à leur tour, se détournent de lui. Là-dessus, Mme Sinner revient, complètement changée par l'accueil que ses parents ont fait à la nouvelle. Du moment que tout le monde est contre son mari, elle sera avec lui, pour

lui. Qu'il quitte l'armée. Ils iront vivre ailleurs. Ils s'aiment. N'est-ce pas tout le bonheur ? A quoi Sinner lui répond qu'il est trop tard, que sa première attitude l'a désespéré, que son crime est maintenant connu de tous et qu'il doit s'attendre à être dénoncé. En effet, il achève à peine qu'on vient l'arrêter, et les deux époux se quittent pour se retrouver dans leur amour quand Sinner aura expié.

Le Vagabond était suivi de **Perdreau**, deux actes de M. Robert Dieudonné. C'est une comédie qui rappelle *Boubouroche*. La même rosserie féminine y est peinte,et la même crédulité de l'homme qui aime. C'est grotesque, on éclate de rire, et c'est également fin, amer, vrai. C'est bien la vie, où tout, et surtout les grandes choses, n'est que caricature. Le bon Perdreau, garçon timide,naïf, bonasse, avec un physique de chien mouillé, s'est entiché de Camille, une petite grue qu'il prend pour une vertu,et il ne connaît plus son bonheur de ce qu'elle consent à se laisser aimer par lui. Il a toutefois compté sans son ami Albert, son collègue au ministère. Albert est le type du beau garçon, de l'homme à femmes, genre qui tient du coiffeur et de l'Alphonse. Camille le gobe tout de suite et ce pauvre Perdreau est vite trompé. Mais le bellâtre a bientôt assez de sa conquête. Il veut rompre. Scène de larmes. Camille menace de se détruire. Albert, qui connaît les femmes, se contrefiche de ses menaces et s'en va. Perdreau arrive. La douleur de Camille le bouleverse.Il l'interroge, apprend l'histoire, et il est si bon, ce bon Perdreau, il est si capable d'aimer sans s'occuper si on l'aime, qu'il se met aussi à pleurer. Pourtant, il ne sera pas dit qu'on sera malheureux par sa faute. Il est de trop, il le sent bien. Albert, tout de même tracassé par les menaces de suicide de Camille, revient voir comment elle se porte. Perdreau profite de l'occasion. Le cœur déchiré, la voix brisée, les yeux pleins de larmes, il ramasse ses petites affaires d'amant sérieux, et cède la place à l'amant de cœur, bien marri d'ailleurs de l'événement. Ajoutez aux mérites de cette petite pièce, si pleine d'observation et de vérité, qu'elle est de tous points fort bien jouée. M. Marchal surtout, dans le rôle de Perdreau, a été le personnage même.

A l'Odéon, M. Antoine a convié la critique aux débuts de Mlle Méthivier et de MM. Decaye et Grouillet, lauréats du Conservatoire, les deux premiers dans *l'Avare*, rôles d'Elise et de Me Jacques, le troisième dans *les Précieuses ridicules*, rôle de Mascarille.J'avoue, en ce qui concerne Mlle Méthivier, que je ne vois pas bien comment on peut montrer son talent dans le rôle d'Elise, qui me semble à la portée de n'importe quelle bonne élève. M. Decaye était mieux partagé. Le rôle de Me Jacques est plein de ressources pour un comédien intelligent. M. Decaye l'a bien montré. Il nous a présenté un Me Jacques tout à fait neuf par sa rondeur, sa simplicité, sa grosse

bêtise. Un élève du Conservatoire montrant autant de naturel, quelle surprise ! C'est M. Desfontaines qui jouait Harpagon. Il le joue par moments presque en drame, presque comme un rôle de Skakespeare. On croirait voir Shylock. Ai-je tort? ai-je raison? Cette manière m'a paru un peu forcée. Quant à M. Grouillet, dans le Mascarille des *Précieuses*, sa fantaisie m'a semblé bien étroite.

Je me suis d'ailleurs plus amusé à regarder la salle, ce soir-là, qu'à écouter le spectacle. Elle était pleine d'élèves du Conservatoire, d'élèves femmes, surtout, venues pour assister aux débuts de leurs camarades. Comme tout ce petit monde a changé, en si peu de temps. Je me rappelle, il y a seulement quinze ans, quand je fréquentais assidûment la Comédie Francaise et que je voyais là, presque chaque soir, les élèves du Conservatoire. On ignorait presque les juives. A peine une, de temps en temps. C'était l'exception. Aujourd'hui quel progrès ! C'est la bonne moitié, dix sur vingt, et de ces petites juives indéniables, au nez en bec d'aigle, au petit menton crochu, aux yeux troubles, au teint malade. Enfants du commerce, elles se sont vouées à l'art. Ce sont elles qui personnifieront, dans quelque dix ans, les héroïnes de notre théâtre. Représentez-vous un peu cela, je vous prie. Voir la Rosine du *Barbier de Seville*, la Comtesse du *Mariage de Figaro*, et Chérubin, et Célimène, et les amoureuses de Marivaux et de Musset, toutes ces créatures si françaises d'esprit et de visage, sous l'aspect de jolies personnes au nez crochu, aux oreilles décollées ! Il est vrai que d'ici là tous nos auteurs dramatiques seront juifs. On ne jouera plus que leurs pièces, des pièces juives, naturellement. Comme toutes ces comédiennes juives aussi compléteront bien le tableau! Ce sera la rénovation de notre théâtre.

Vous savez qu'il s'est fondé, sous le patronage de « hautes personnalités », comme on dit, un *Théâtre de Chefs-d'œuvre*. On annonce, dans la série des œuvres contemporaines, des ouvrages de M. Jules Bois. C'est tout dire.

Memento. — Bouffes Parisiens : *Le Baron de Batz*, pièce en 4 actes et 6 tableaux, de M. J.-J. Frappa (3 septembre).— Cluny: *Le Canard jaune*, vaudeville en 3 actes de M. Claude Rolaud (30 septembre).— Ambigu : *La petite Roque*, pièce en 3 actes, de MM. André de Lorde et Pierre Chaine, d'après la nouvelle de Guy de Maupassant. *Messieurs les Ronds de Cuir*, pièce en 3 actes et 4 tableaux, de MM. Robert Dieudonné et Raoul Aubry, d'après le roman de M. Georges Courteline (4 octobre).

MAURICE BOISSARD.

ART MODERNE

Le Salon d'Automne. Peinture et sculpture — C'est l'année des Cubistes. Ils ont été l'attrait des Indépendants, où ils sur-

prirent. Au Salon d'Automne on les espérait, on les attendait, on les guettait; le jour du vernissage, on n'entendait dans les salles que cette demande instante, répétée, obsédante: « Où sont les Cubistes? » On était d'accord pour constater qu'il n'y avait plus de Fauves ! on ne les voyait plus; les indulgences pleuvaient sur eux. Voici les Fauves admis, reconnus, casés. En sortant de la salle des Cubistes, des collectionneurs pondérés s'en furent en hâte acheter des Matisse, des Van Dongen et des Vlaminckpour les joindre à leurs Carolus et à leurs Bail (Joseph). Ainsi des amateurs du passé mêlèrent des Jongkind à leurs Meissonier. C'est pour le salon d'Automne un ferment de curiosité excellent que les Cubistes.

Il y a toujours aux expositions intéressantes un coin où les gens du monde et les gens d'Institut se réunissent pour jovialiser. Ils iront aux Cubistes comme ils vinrent aux Impressionnistes, aux Pointillistes, et de même, car ils manquent de critique, devant les œuvres de Rousseau le douanier.

§

L'aspect coloré de la salle des Cubistes n'est point désagréable. Ils offrent de jolies harmonies grises, roses, vertes. Les tons ne sont point violents. Ce sont les formes qui heurtent par leur carrure, leurs oppositions brusques, leur division extrême, leur éloignement de la nature. Cette recherche obstinée des volumes partiels semble détruire la cohésion apparente des volumes généraux. L'équilibre de notre vision habituée à se porter des choses au tableau, pour en trouver une approximation soit résumée soit détaillée, est rompue. On murmure les mots du dessin au carreau, des jeux de patience pour enfants, ce qui est injuste. En tout cas, il y a vision artificielle et transposition volontaire des choses, négation des contours, conquête obstinée des géométries intérieures, souci exorbitant des constructions. Au premier abord on ne perçoit dans certains de ces tableaux qu'un fouillis ; puis l'œil s'habitue ; on reconnaît de la solidité dans le portrait de Jaques Nayral, sur qui M. Gleizes fait s'ébouler toute la nature, de l'harmonie dans le *port* de M. Lhôte, intéressant sauf les raideurs de l'eau tout de même quelque peu vivante, de l'allure dans les *Boxeurs* de Segonzac, de l'harmonie chez M. Le Fauconnier, et voici que M. Doucet, qui *cubise* avec discrétion et sous des colorations d'une harmonie plus connue, nous montre des choses fort acceptables, quelque opinion qu'on ait sur le fond de la doctrine cubiste, ce qui invite à croire : 1° qu'il y a quelque chose de possible et d'intéressant dans le cubisme ; 2° qu'avec le temps on s'entendra entre public et cubistes, chacun faisant comme toujours la moitié du chemin, le public s'habituant et les peintres renonçant aux fanfares d'appel, aux poses d'athlètes, aux

affirmations excessives et aux faires agressifs, réduisant le cubisme à des recherches consciencieuses des densités et des volumes géométriques mis en page avec modestie.

Ce qui est un peu inquiétant pour l'avenir du cubisme, c'est ce que sa base offre de classique et de réactionnaire, ce dont la critique actuelle n'est pas innocente. La haine aveugle que certains portent à l'impressionnisme, le culte fétichiste et comme parodique du dessin et des maîtres, l'engouement pour Ingres, les dithyrambes en faveur des parti-pris, les campagnes contre la peinture relevant des sensations, contre la conquête du reflet, tout cela devait porter ses fruits. Et les voilà, se réclamant, et très logiquement, d'Ingres, ces fruits maudits, ces Cubistes.

Ils ne sauraient prouver que le fils légitime pictural d'Ingres, ce ne fut pas Fantin, mais Cabanel. Ils effacent Cabanel. Cette jeunesse a toutes les audaces. On ne peut que souhaiter aux Cubistes bonne chance en espérant qu'ils tireront de leurs tâtonnements actuels de bons éléments d'art pour des tableaux futurs. Un spirituel chroniqueur prétend qu'ils puisent leur inspiration dans le groupement savoureux de quelques pavés de bois, et sans doute ce chroniqueur admire le Vinci d'avoir regardé dans les vieux murs, des cortèges et des batailles. Ces ironies peuvent être d'ailleurs excellentes pour ces jeunes peintres. Elles les induiront à chercher davantage. Ils ont beaucoup à trouver, et l'étude s'impose à eux du nu féminin qu'ils ne sauraient croire traduire avec des anatomies extériorisées.

§

Partout ailleurs le Salon d'Automne affirme la vitalité actuelle de l'art pictural et un esprit de recherche inquiet. Il n'est point que les Cubistes en qui les classicisants effarés trouvent des frères à qui ils refusent d'ailleurs de trouver l'air de famille. Il n'en est point qu'en France. Voyez ce *Rythme* d'un écossais, M. Fergusson, homme de goût, mais qui veut que la face humaine soit d'un seul ton uni. Autres tentatives : les larges ensembles de Marcel Lenoir, dont *les Colombes* offrent un couple d'un assez beau mouvement, et M. Girieud, et ceux qui rejoignent les classiques par Gauguin, et des Russes curieux et inquiets comme M. Fraermann, dont la décoration n'est pas sans intérêt, et ces artistes d'esprit classique et poussinien qui croient de leur devoir de disposer à nouveau pour nous les éléments classiques du bonheur et de l'Arcadie, soit des joueurs de flûtes et des femmes nues, droites ou allongées, ainsi peignit M. Deziré, qui a fait mieux. Comparez à cette composition le vigoureux tableau de M. Lombard, situé juste en face, cette fenêtre ouverte emplie de soleil, le nu robuste, la jolie silhouette habillée, pour voir de quel côté est la vérité ou la plausibilité de l'art.

Les habitués du Salon d'Automne, ceux qui en forment le fond, peintres de valeur d'origine impressionniste, ou cézanienne, sont égaux à eux-mêmes et parfois supérieurs à leur œuvre antérieure. Notons les très belles lithographies de Vuillard ; les harmonies de paysage exquises de Bonnard où les figures pourtant sont moins bien traitées que le décor ; d'excellents d'Espagnat de couleur molle, mais de parfait dessin, des *Baigneuses*, surtout ; Rousselle, si particulier dans ses paganismes modernes, un peu tachistes ; Francis Jourdain avec de bons paysages, Peské avec une très solide série de dessins, Dufrénoy avec de belles et réelles Venises, Camoin, dont une femme au piano, figure bien campée, vit dans un intérieur de bel arrangement, Henri Matisse avec deux esquisses décoratives, d'un goût excellent, d'une admirable lumière, extraordinairement enlevées (mais tout de même on attendait davantage d'un artiste aussi doué et d'avance si admiré), d'amusantes arpèges colorées de M. Valtat, de solides portraits de M. Puy, beaux, sobres, lumineux, de cursifs Laprade, des Le Bail très poussés, étude de vitraux, paysages à éclairages rares, des Ottmann intéressants, de très bons Marquets, des Diriks solides, clairs, mais un peu concrétionnés, des Maufra curieux et beaux parmi lesquels, très pittoresques, les menhirs de Saint-Pierre à Quiberon, des Altmann harmonieux, des paysages très vifs de M. Butler dérivés de l'impressionnisme à la Berthe Morizot, de très solides décors de M. Roustan, un Avignon de M. Peccatte, des paysages du midi aux dominantes fortement établies et de grand charme d'exécution de M. Chenard-Huché, surtout son pittoresque Castellet. M. Picard le Doux avec un nu (*la Femme au madras*) continue à se porter au premier rang de nos jeunes peintres : d'agréables paysages complètent son exposition ; mais sa femme au madras est une des meilleures toiles de ce Salon, M. Le Beau chercheur et tourmenté, offre un très vif intérêt. M. Thomas Jean affirme en des *Baigneuses* un talent de composition sûr et sa scène de Jardin des Plantes est bien peinte et spirituelle ; M. Le Mordant est un brillant coloriste ; une *escarpolette* de M. Le Petit est d'un vif et très heureux mouvement. Les paysages de M. Vlaminck, plus calmes qu'antérieurement, notamment des *Bords de Seine*, captivent par la beauté des eaux et la belle observation des ciels. La marine de M. Othon Friesz retient l'attention ; si les premiers plans en sont un peu schématiques et volontairement secs, les fonds et le ciel montrent quel peintre pourrait être M. Friesz s'il raisonnait moins sa technique.

M. Van Dongen ne fait pas oublier sa belle exposition de chez Bernheim, qui, à vrai dire, peut rendre exigeant à son égard ; on s'explique mal son tableau de fleurs ; sa *femme à l'aigrette*, très séduisante de dessin et de couleur, est un peu écrasée par son énorme fond.

Sa *Gitane* est d'une formule qu'il nous a déjà révélée. Ses trois toiles sont naturellement d'un beau peintre, mais qu'on voudrait voir accentuer son progrès.

M. Charles Guérin offre une très belle page décorative avec des accords de tons savoureux et les plus gracieuses effigies, et sa grâce n'exclut pas la puissance. De plus, une très belle nature morte et un de ces portraits de femme vifs, profonds et prenants tels qu'il en a déjà signé quelques-uns. Aux confins de l'impressionnisme, parmi ceux qui cherchent un strict modelé par la couleur, on trouve M. Kupka dont un nu étonne par sa polychromie, et dont des portraits de jeune fille, étincelants et chargés de lumière, s'agencent sur une toile avec certitude et beauté. M. Verhoeven pratique les plus luxueuses pyrotechnies ; une volonté d'art décoratif anime ses œuvres un peu difficiles, son Bouddha gemmé et des arbres étincelants comme l'Eldorado du rêve n'en produirait pas, mais qui sans doute peuvent se peindre sur une rétine de chercheur de trouvailles. Un éloignement aussi vif et aussi sincère de la nature est dangereux pour un artiste qu'on sent très peintre. En contraste à ces féeries, M. Olivier, qui revient d'Extrême-Orient, nous apporte des pages du Cambodge et du Tonkin, solides et grises, aux ciels très sombres, avec des arborescences touffues et froides qui démentent la tradition des extrême-orientalistes connus. Qui a raison ? Question d'heures et de saisons, sans doute. La peinture de M. Olivier est d'ailleurs bonne.

Quelques artistes en possession d'autres moyens que ceux donnés par l'impressionnisme montrent de belles peintures décoratives, tel M. Steinlen avec une grande page curieuse, anecdotique, comme seuls peuvent s'en permettre des artistes aussi sûrs de leur métier. Tel M. Desvallières, dont la *Liseuse* est une jolie figure féminine parmi une décoration touffue et ordonnée. M Richard Ranft, au-dessus d'un très beau portrait, intensément vivant, mène, par des sentiers d'Italie, dans un décor minutieusement orfévré et d'ensemble très éclatant, trois figures de joliesse et de jeunesse ; peinture très certaine, sans fausse audace, sans cri, profondément harmonieuse.

Pour trouver en cet aspect de l'art un autre bel effort, il faut se rendre devant le *Port Provençal* de M. Urbain, classique, mais dans le beau sens du mot, évoquant par une harmonie simple et complète les beaux Claude Lorrain. M. Urbain est classique, il a raison, puisqu'il l'est sans sacrifier, sans rogner, sans équarrir ; c'est un classique riche et non un indigent qui s'énorgueillit de ses pénuries. Un de ses portraits (une jeune femme assise) fait songer aux portraits de Corot par sa sincérité simple. M. Manguin, qui fut un très vigoureux fauve, a assombri sa palette, mais en a tiré autour d'un nu solide de séduisantes harmonies ; son évolution est intéressante. M. Druet n'est point à plaindre ; dans sa salle à manger, dont les meubles sont

d'un beau style, la table est chargée des plus magnifiques assiettes de Methey et les murs parés de dix-huits panneaux décoratifs de M. Flandrin, excellents. Cet artiste, autrefois schématique et volontaire, s'est graduellement déraidi; il semble qu'une étude plus douée de la nature et l'abandon de quelque paradoxe l'ont amené aux résultats les meilleurs; son *Eté* est de la véritable belle peinture, sévère, mais infiniment attirante tout de même.

Parmi les modérés du Salon d'automne, citons : M. Dethomas, aux dessins précis, sûrs, complets, M. Morerod, M. Gropeano, M. Bréal, Mme Séailles. M. Léon Kaufmann, dessinateur d'une extraordinaire habileté et très artiste, portraitiste très intéressant; le paysagiste Madeline Suréda, qui donne en ce moment les plus captivants orientalismes et sans doute les plus vrais, Boggio, dont le Paris du soir, fumeux et flottant, est émouvant, Mme Aguttes, dont l'effort obstiné s'affirme en un beau portrait et une nature morte bien composée, M. Fornerod, M. Baignières qui donne un très bon portrait. Faut-il classer M. Vallotton; parmi les modérés ? Il parti-prise comme pas un; certains aiment son dessin; on relucte généralement à sa couleur; c'est un art qui se contient trop. Henri Moret tient du bon impressionnisme à la Monet. M. Durenne est élégant et fin. Notons M. Renefer, dont les Paris grisâtres sont savoureux. M. André Chapuy a beaucoup de talent et de grâce, un goût précieux de l'arrangement, une aptitude à fixer de jolies silhouettes féminines, une séduction certaine, du faire et une imagination amusante; voici bien des qualités, elles sont les siennes. M. Synave est toujours aimable et léger. M. Lopigisch a une bonne série : peintures et eaux-fortes. M. Drésa est un artiste d'infiniment de goût; on se souvient de sa mise en scène du Sicilien : ses esquisses seront plus tard parmi celles que les amateurs du XVIIIe siècle rechercheront pour les ajouter à leurs collections; c'est de l'art très aimable.

En contraste, évoquons ce farouche M. Rouault, qui peint comme Mirbeau écrirait *le Jardin des supplices*, auprès d'une page de qui le plus cruel Daumier de bourgeois déformés et crétinisés semble dessiné avec sur les lèvres le sourire de Bouguereau, qui est violent, intense et s'épand en orgie de duretés. Au contraire, Mme Marval se baigne dans d'exquises douceurs. Elle apporte à choisir les plus jolis tons un souci si pressant qu'elle ne met plus qu'un soin assez vague à les sertir de lignes; mais le bouquet des tons nacrés et floraux est assez aimable pour qu'on ne pense plus au dessin un peu trop rudimentaire et poupéen des corps et physionomies. Mme Mutermilch ne sacrifie rien aux agréments de la couleur; elle arrive par l'émotion, malgré sa couleur terne, à susciter l'émotion. Son portrait de M. Kampf (du *Grand Soir*) d'un art très

sérieux est, sinon attrayant, du moins très intéressant ; un portrait de femme à la détrempe est une belle œuvre.

Faut-il classer parmi les peintres M. Manzana-Pissarro ? Le tableau n'est pour lui qu'une maquette ; ce décorateur fastueux a besoin de l'émail, du cuir qu'il ocellerait de gemmes, du métal, du tapis, mais tout de même, avec son seul pinceau, il ouvre les portes d'un pays de beauté. Il est un peu le La Fontaine du Salon d'automne et il illustrerait les Mille et une Nuits aussi bien que Scheherazade les contait ; ses eaux-fortes sont excellentes. Il est l'imagier rayonnant, tandis que M. Zak est l'imagier triste.

M. Zak donne un bon portrait de lui-même ; il a été plus faible vis-à-vis de Judith et d'Holopherne. On pense bien qu'Holopherne, dans son sommeil innocent, ne devait point avoir l'allure fatale que lui ont donnée des peintres classiques, que Judith a eu quelque peine à soulever le sabre dont elle trancha sa tête, et que les suivantes de Judith étaient un peu étonnées ; tout cela est l'expression même de la toile de M. Zak ; c'est tout de même un peu fait-divers et nuance Epinal de par sa recherche de simplesse.

Les peintres poètes sont trois à ce Salon : M. Metzinger aux Cubistes, M. Ghéon avec des paysages clairs, Tristan Klingsor avec deux très intéressants portraits ruraux et une nature morte charmante, où son élégance a groupé la gravure d'une infante de Velasquez, des roses, un joli pot bleu et un éventail très harmonieusement.

M. Vivès-Apy n'expose cette année que des dessins consacrés au vieux Marseille, avec d'excellentes oppositions de tons, la plus solide construction, en une note d'art qui fait songer à Méryon et donne des vieilles pierres comme une impression lyrique.

Les peintres étrangers affluent au Salon d'automne. Il en est d'excellents et de moins parfaits ; souvent Espagnols ou Allemands, en invasion montmartroise, nous stupéfient par l'évocation brusque en nos lieux de plaisirs de stryges ultra-plâtrées aux croupes bien babyloniennes, et ils vont ensuite montrer cela dans leur pays, de bonne foi, victimes qu'ils sont du contraste entre les lumières de la ville lumière et la lumière de leurs villes d'origine. C'est fâcheux pour eux, pour nous et leurs compatriotes. Exceptons de ce jugement M. Richard Bloos, un Allemand qui semble bien être un artiste très sérieux et qui évoque, dans ses rues et ses jardins, un Paris tumultueux, bousculé, en remous, en fouillis, mais par le moyen d'une notation très agile et en un beau diaprage coloré.

§

Rétrospective et salles réservées. — Il faudrait une étude spéciale pour indiquer les raisons d'admirer et la mise en place, dans l'histoire de l'art, de l'œuvre de graveur de Camille Pis-

sarro ; une rétrospective de l'œuvre de Konrad Starke permet de goûter quelques études de femmes nues ou habillées, un peu monotones, mais sincères et peintes avec émotion.

M. Iturrino expose trente toiles : espagnoles en mantille, gitanes caquetantes, baigneuses dont quelques-unes abandonnent à peine ou vont seulement abandonner d'élégants costumes de mode cosmopolite. La meilleure toile est peut-être celle où se groupent, auprès d'Eves brunes et nues, ces Espagnoles parisianisées. Partout ailleurs on a la sensation d'un immense châle blanc plaqué de roses rouges et de pivoines qui s'étend et fait tapisserie, tel un zaïmph de gitanes. M. Iturrino est un excellent artiste, mais la monotonie de ses sujets aurait dû le détourner de présenter tant de variations sur le même thème dans la même salle.

M. De Groux occupe une salle entière ; la plupart de ses évocations symboliques, historiques ou dantesques ont déjà été vues, notamment à sa grande exposition chez Georges Petit. C'est très composé, très émaillé, très fougueux, très vibrant, très littéraire, c'est de la grande image. M. De Groux y a ajouté des portraits de femmes très sûrs, dans une belle coloration, avec des accords de tons empruntés aux minerais, aux stratifications ; le solide réalisme de ces portraits accentue la valeur de l'imagier. Sa sculpture est curieuse, forte et simple. On se sent en face d'un artiste très inégal, mais puissant, qui paraît le plus souvent très certain de sa voie, qui tout de même serait parfois un peu hésitant, par complexité sans doute.

A la sculpture, d'énormes personnages de M. de Charmoy ; ce sont des fragments du monument de Beethoven. Ils plaident fortement pour que le monument se dresse dans Paris. De M. Soudbinine, d'excellents bustes. M. Halou a beaucoup de talent ; la *Rieuse* de M. Pimienta est une jolie chose ; un M. Marque apparaît comme un des bons sculpteurs du Salon d'automne ; et encore un buste de Bourdelle, les sculptures légères de M. Toubetzkoi, les envois de MM. Andréotti, Baffier, Bernard, Hoetger, Bouchard, Mme Bosnard, MM. Bugatti et Duchamp-Villon.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Le Congrès des « Amitiés Françaises », à Mons. — Georges Rens : *Sur des Ruines*, roman (Librairie Moderne, Bruxelles). — Une revue vraiment littéraire : *Le Masque*.

C'est encore Mons qui aura requis ces derniers jours le plus gros de l'attention publique, à l'occasion du « Congrès des Amitiés Françaises » et de la commémoration de la bataille de Jemmappes. D'excellentes paroles ont été prononcées à ce Congrès ; d'autres, moins opportunes, plutôt pédantes et... sorbonnardes ; enfin de tout à fait

inconsidérées pour ne pas employer de terme plus péjoratif. Parmi les personnalités littéraires, artistiques ou universitaires qui assistaient ou qui avaient adhéré à ce congrès en somme cordial et chaleureux, je citerai MM. Camille Lemonnier, Emile Verhaeren, Maurice des Ombiaux, Gérard Harry, Dumont-Wilden, Wilmotte, Dommartin, de Miomandre, Charles Bernard, Constant Montald.

La plupart des orateurs ont été très justes, très mesurés et très dignes. MM. François André, Dumont-Wilden et Masson, entre autres, ont tenu des discours qui auront été applaudis non seulement par des « Amitiés Françaises » plus ou moins syndiquées, mais par l'imposante majorité, disons l'unanimité des amis de la civilisation et de la culture françaises tant en Flandre qu'en Wallonie, car ce n'est pas en Flandre, tant s'en faut, et même chez les braves gens qui ne parlent pas exclusivement le français, fi lèles qu'ils demeurent et demeureront à leur idiome maternel (à l'exemple de vos Bretons, de vos Basques, de vos Flamands du Nord, voire de vos Provençaux), que la France compte le moins d'amis sincères, qu'elle rallie les sympathies les moins spontanées. Pour être plus désintéressées, les affections des Flamands pour la France n'en sont pas moins profondes et fidèles. Nos populations les plus flamandes, loin d'entretenir des sentiments pangermanistes, comme certains agitateurs tendraient à le faire accroire, ont préféré de tout temps la France à l'Allemagne, voire à la Hollande. Notre sensibilité, notre éducation, nos façons d'être et de penser sont essentiellement latines, et même nos paysans et nos ouvriers qui ne parlent que le flamand s'assimileront plutôt les mœurs et l'esprit français que ceux des Teutons ou des Bataves. C'est pourquoi, je le répète, tous les Belges auront approuvé des paroles comme celles-ci, de M. François André :

« Si nous aimons la France, cet amour n'entraîne point chez nous, par voie de conséquence, la haine d'aucune autre nation; nous aimons toutes les autres nations, mais nous aimons mieux la France.... Le monde entier aime la France, parce que la France, « la douce France », est aimable, parce que, sans effort, avec discrétion et mesure, son clair génie enjole le monde; le charme jaillit du terrain français comme la sève qui pétille dans ses vins parfumés; et c'est la plus grande force de la France contre laquelle rien ne peut prévaloir, la force de séduction. Bismarck s'en rendait bien compte lorsqu'il disait, non sans mélancolie : « Le malheur c'est que nous ne sachions point nous faire aimer. » « Que voulez-vous que je lui apprenne, il ne m'aime point », avait déjà dit un pédagogue antique. Le monde entier aime la France, c'est pourquoi la France est l'éducatrice du monde. »

M. Dumont-Wilden n'a pas été moins bien inspiré en disant : « Les amitiés françaises se désintéressent de la politique. Fondées

par des étrangers, elles n'ont évidemment pas le droit de s'immiscer dans les affaires intérieures de la France. La politique extérieure ne les intéresse que pour autant qu'elle serve à la défense de son influence morale. Ils sont d'ailleurs, avant tout, de loyaux citoyens de leur pays, mais tous, ayant constaté que leur vie morale tout entière était gouvernée par des idées françaises, croient avoir le droit et le devoir de prendre place à côté des Français de France pour la défense, l'illustration et la propagation de l'idéal français. »

De l'excellent discours de M. Masson, je citerai cette péroraison dans laquelle il prémunissait ses amis wallons contre les dangers de certaine politique séparatiste, tendant à créer, sous prétexte d'« amitiés françaises », la haine des populations flamandes : « Gardons-nous de toute exagération, disait-il ; ne compromettons pas le succès des Amitiés Françaises et faisons en sorte que l'on ne reproche pas à notre congrès de n'avoir pas attiré vers la France les sympathies du peuple flamand ! »

Amitiés françaises ! En est-il témoignage plus solide et plus probant que les livres français de plus en plus nombreux publiés par les Belges, Wallons ou Flamands ? Démonstrations naïves, parfois un peu frustes, voire informes, mais toujours touchantes et édifiantes en ce qu'elles nous prouvent la faveur inaltérable, et même croissante dont la langue française jouit chez nous. Et dans cette production énorme de prose et de vers français, vous savez combien déjà on compte de livres remarquables. Voici encore un ouvrage à mettre hors de pair : *Sur des Ruines*, par M. Georges Rens. Cet auteur de nombreux écrits, tous sympathiques, ingénieux, souvent supérieurs en partie, originaux par la tendance et la pensée, mais de réalisation parfois inégale et tourmentée, se devait de nous donner un livre définitif, bien mûri, bien composé, de forme élégante. Ces qualités nous les trouvons dans ce roman d'amour d'un artiste et d'un trop joli « mannequin » de modiste ; l'histoire assez fréquente de l'intellectuel qui s'avise d'élever à son niveau esthétique et moral l'adorable enfant qu'il a arrachée au ruisseau et aux basses aventures. A un moment, entreprise par ses compagnes d'atelier et par les élégantes courtisanes, clientes de la couturière qui l'exploite, la gentille midinette abandonne son amant pour se faire entretenir par un homme moins beau, moins jeune, moins intéressant surtout, mais beaucoup plus riche, qui lui assurera le luxe éblouissant rêvé par toutes les filles d'Eve. C'est l'aventure de Manon et de Des Grieux, avec cette différence que Paul Harvens ne dégringole point avec son amante dans le monde des aigrefins et des tricheurs.

Bobiche repentante demandera à renouer avec lui. Paul lui écrira d'abord une lettre sévère, qu'il regrettera aussitôt, mais qui aura poussé la pauvrette à un dénouement tragique, accident mys-

térieux, suicide probable. La psychologie des personnages est bien fouillée et les tentatives par lesquelles passe Bobiche dans le milieu délétère des grands magasins à la mode, le lent et graduel empoisonnement moral de la belle enfant dont l'amour et l'honnêteté luttent désespérément, mais vainement, contre le prestige de l'Or, l'éternel et irrésistible corrupteur, sont on ne peut mieux étudiés. Je le répète, un des meilleurs romans de ces derniers temps ; mieux bâti et mieux composé que *le Triomphe de l'Homme*, de M. Léonard, et certes plus vivant, plus vrai, moins tendancieux, moins sermonneur que *Modeste Automne* de Mme Marguerite Baulu, deux bons livres cependant que je vous louai l'autre jour.

Une revue qui fait honneur à la culture française en Belgique, c'est *le Masque*, dont douze numéros ont paru, tous d'une excellente tenue littéraire, avec, au sommaire, les noms de nos meilleurs écrivains. Ces collaborateurs ont aussi donné au *Masque* des proses ou des vers dignes d'eux et non de ces « fonds de tiroir » dont ils se débarrassent trop complaisamment au profit de petits périodiques aussi tapeurs que tapageurs. A cette partie anthologique tout à fait remarquable, *le Masque* joint une petite anthologie de pastiches satiriques non moins réussie, dans laquelle nos poètes sont parodiés de façon spirituelle, mais toujours courtoise. Ajoutons que chaque numéro est accompagné d'un dessin inédit. On s'abonne à Bruxelles, 152, rue des Béguines.

A lire dans le numéro d'août de *la Société Nouvelle* une description colorée d'un populeux quartier de Bruxelles, *le Coin du Diable*, par M. Devos, et, au cours d'une enquête sur les relations de la France et l'Allemagne, une noble lettre de M. Bazalgette.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Julius Meier-Graefe : *Hans von Marées, sein Leben und sein Werk*, tome Ier et II, Munich, R Pieper u. Cie M. 40. — Wilhelm Weigand : *Stendhal und Balzac. Essays* : Leipzig, Insel-Verlag, M. 5.— Herbert Eulenburg : *Sonderbare Geschichten* ; Leipzig, Ernst Rowohlt, M. 4. — Alfred Richard Meyer : *Würzburg im Taumel. Arabesken* ; Berlin, A. R. Meyer, M. 2. 50. — Memento.

Hans von Marées. — M. J. Meier-Graefe, qui nous avait donné, voici deux ans, peu après l'exposition de l'artiste au Salon d'Automne, un catalogue descriptif illustré de l'œuvre de Hans von Marées, vient de compléter son prodigieux travail par deux nouveaux volumes consacrés à la gloire du grand peintre allemand. C'est tout d'abord une biographie détaillée qui comprend 550 pages in-4° et ensuite un recueil de lettres et de références de toute sorte, qui, encadrant le catalogue, forment certainement le monument le plus magnifique que l'on ait jamais élevé à un homme dont l'activité reste après

tout si fragmentaire. Certes, Hans von Marées apparaît comme un objet d'étude de tout premier ordre, et, pour les jeunes Allemands, avides de réalisations artistiques, inquiets de la voie qu'ils devront suivre, il demeurera un merveilleux excitateur. L'exemple de son effort ne sera pas perdu et c'est à montrer les douloureuses péripéties d'une carrière qui fut infiniment malheureuse que M. Meier-Graefe, parmi tant d'autres travaux, a accompli la tâche la plus méritoire.

Les ancêtres de l'artiste allemand se retrouvent jusqu'au onzième siècle et sont de lignée française. Il y a un Baudouin de Marées (ou Marais) qui mourut en 1096 dans un tournois à Auchin et qui descendait lui-même de Jean de Bousies, héritier d'une baronne dans le comté de Cambray. Un autre Baudouin de Marées, comte de Prosas, tombe au combat d'Edessas, en Palestine, en 1145. Au seizième siècle, une branche de la famille des Marées se convertit au protestantisme et émigre en Hollande. Nous trouvons ensuite des Marées, au dix-septième et au dix-huitième siècle, dans tous les pays d'Allemagne. Le père du peintre, né à Dessau, est président de cour en Prusse et meurt à Coblence en 1874. Son frère aîné, né à Elberfeld, comme lui, se fait capitaine de vaisseau, et trouve la mort sur la mer Méditerranée en 1875. Il n'est pas sans importance de signaler que d'autres branches de la famille ont repris la religion catholique.

Descendant d'une vieille race de gentilshommes cambraisiens, Hans von Marées ne semble avoir hérité d'aucune qualité de ses ancêtres. Son père était un écrivain distingué qui fit des vers à ses moments perdus. Lui-même se perdit sans gêne apparente dans la bohême artistique et accepta, de bon gré, de vivre, pendant des années, des subsides accordés par un mécène munichois. Il faut suivre dans la biographie de M. Meier-Graefe tous les détails de cette intéressante formation. L'écrivain situe exactement l'artiste dans son milieu. Il trace en passant quelques tableaux de l'art en Allemagne aux différentes époques de la vie de Marées. Ses pages sur le Berlin de 1855 sont particulièrement cruelles. Après un séjour à Munich, c'est en Italie que Marées devait trouver véritablement sa voie. Mais toute la seconde partie de sa vie ne fut qu'une lutte perpétuelle, à la fois avec les difficultés matérielles et avec les visions d'art qu'il tentait de réaliser, et il meurt (en 1887) au moment où il croyait avoir enfin atteint son but.

M. Auguste Marguillier a appelé Marées « le Puvis de Chavannes de l'Allemagne ». Il fut plus et moins. Plus, parce qu'il donna à son pays une formule véritablement nouvelle ; moins parce qu'il voulut être un initiateur et non pas un aboutissement. Ses œuvres tourmentées ne pouvaient avoir la tranquille sérénité des chefs-d'œuvre de Puvis.

Il convient d'ajouter à cette trop brève note un mot à l'adresse des éditeurs. Les trois volumes consacrés à Hans von Marées sont une

merveille de typographie et de goût. Le choix du papier et des caractères, l'exécution des gravures, la disposition des marges méritent tous les éloges.

§

Stendhal und Balzac. — M. Wiehelm Weigand a été un des premiers stendhaliens allemands. Bien avant que Nietzsche ait rendu attentif le public de son pays « au dernier grand événement de l'esprit français », M. Weigand admirait *la Chartreuse* et *le Rouge et le Noir*. En Allemagne, « dans le pays de la jouissance intellectuelle sans choix », ainsi qu'il l'écrit lui-même, M. Weigand avait su discerner les rares qualités du grand Français. C'est que M. Weigand occupe en Allemagne une situation tout à fait exceptionnelle. Eloigné de toutes les coteries littéraires, indifférent au succès facile, il s'est tourné dès son jeune âge vers les problèmes littéraires qui ont passionné les esprits préoccupés de haute culture. On lui doit un essai sur Taine et Sainte-Beuve qui date d'une époque où ses compatriotes se plaisaient encore à imiter naïvement nos plus plates productions naturalistes. Il a étudié Voltaire et Rousseau et il s'est passionné pour les formes françaises du romantisme.

C'est une double face du romantisme qu'étudie M. Weigand en présentant au public de son pays Stendhal et Balzac. Il espère contribuer, par ces deux essais, ainsi qu'il le dit dans sa préface, à jeter un peu de lumière sur cette question importante de notre temps : la « victoire sur le romantisme ».

« Le monde où vécurent Stendhal et Balzac est encore le nôtre, bien qu'ils appartiennent tous deux à un autre rayon de culture. » Et M. Weigand, de s'appliquer à décrire les sphères où évoluèrent les héros de Balzac et de Stendhal. Ses deux essais, dont la première partie est chaque fois consacrée à une étude biographique, peuvent être considérés comme des modèles du genre. Il n'ignore rien des plus récentes publications stendhaliennes et se montre au courant de toutes les controverses relatives à tel détail obscur de la vie de Beyle. Pour le séjour à Brunwick en 1807, il apporte même des contributions personnelles qui compléteront les données de M. Chuquet. Enfin le chapitre sur « l'immoralisme de Stendhal » et sur son culte de la vie prouve que le critique allemand connaît à fond les textes de Stendhal et qu'il les analyse avec la compréhension la plus parfaite.

Pour Balzac, la tâche de M. Weigand était plus aisée. Son étude, présentée comme l'introduction à une édition allemande de *la Comédie humaine*, s'applique surtout à initier le lecteur aux types qu'il aura devant lui. « La littérature est l'expression de la société », a écrit Mme de Staël. C'est donc cette société, celle de la première moitié du dix-neuvième siècle, que M. Weigand fait connaître au public

allemand. La notice sur la vie de Balzac, qui forme encore le début de cet essai, est écrite dans une forme aisée où tous les détails sont agréablement fondus.

M. Weigand, sans doute par la fréquentation des grands écrivains, en la compagnie de qui il a vécu depuis trente ans, s'est toujours affirmé styliste de tout premier ordre.

§

Sonderbare Geschichten. — M. Herbert Eulenburg, poète et dramaturge aux formes précieuses, est aussi un conteur de talent. Son recueil de nouvelles *Histoires singulières* nous présente les sujets les plus imprévus. L'auteur y a mis beaucoup de mystère et parvient ainsi à donner aux choses de la vie quotidienne un ton imprévu qui rend attachante la moindre page qu'il écrit. Soit qu'il s'agisse d'une simple anecdote comme *Duel de femmes* ou d'une troublante aventure d'amour comme *Secret de femmes*, M. Herbert Eulenburg, par de pénétrantes analyses psychologiques, sait rendre raisonnables les actions les plus folles et les plus déconcertantes. En graduant ses effets, il parvient à réaliser cet art de la composition qui est une qualité assez rare chez les jeunes écrivains allemands.

Wurtzburg im Taumel. — Une gravure sur cuivre de Merian, datée de 1678, présente une vue de la bonne ville de Wurtzbourg. M. Alfred Richard Meyer la reproduit en frontispice à un luxueux volume de poèmes où il chante les divers aspects de la cité bavaroise. Ce sont des descriptions de paysages et de fêtes, des anecdotes mises en vers, de charmantes aventures d'amour. Tout cela est imprimé sur vieux papier du Japon à la cuve et réjouira infiniment le bibliophile.

§

Memento. — *Deutsche Randschau* (octobre) publie des lettres inédites d'Ernest von Wildenbruch adressées à M. Berthold Litzmann entre 1881 et 1882. C'est l'époque du premier grand succès dramatique de celui qui devait être plus tard le barde officiel des Hohenzollern. La représentation des « Carolingiens » eut lieu le 6 mars 1881 au théâtre de la cour de Meiningen. Ce fut un événement qui, à cette époque lointaine, parut de la plus haute importance. Wildenbruch était alors simple expéditionnaire à l'office des affaires étrangères à Berlin et il fut le premier à être surpris du retentissement que le triomphe de son grand drame historique eut dans tous les pays allemands. Durant la même année, quatre autres pièces du même auteur furent jouées sur des scènes différentes. C'était la grande notoriété. Nous assistons au contre-coup de tous ces incidents littéraires dans les lettres que communique M. Litzmann. On s'arrachait en ce temps les écrits de Wildenbruch. Quand le *Berliner Tageblatt* fit paraître des nouvelles du jeune auteur, Bismarck se fâcha. Il n'admettait pas qu'un employé de son ministère pût collaborer à un journal qui avait toujours

combattu sa politique. Wildenbruch faillit perdre sa place et l'on eu beaucoup de peine à calmer le chancelier. Qui se souvient encore aujour d'hui de la gloire de Wildenbruch, mort il y a deux ans, et qu'aucun théâ tre ne joue plus ?— Dans le même fascicule, nous trouvons des fragment posthumes des souvenirs de Busch sur l'activité de Bismarck aux Affaire étrangères.

Dans les *Süddeutsche Monatshefte* (octobre), M. Fritz Mauthner com mence la publication de son autobiographie en rapportant le- souvenirs d ses années de collège à Prague. Né en 1849 à Hozitz entre Kœniggraetz e Trautenau, en Bohême, d'une famille israelite il n'était pas encore âgé d six ans, quand ses parents, dans le but de donner une meilleure education à leurs cinq enfants, allèrent s'installer dans la capitale. Des conditions ethno graphiques particulières firent apprendre au jeune Mauthner à la fois l'al lemand, le tchèque et l'hébreu, sans compter les dialectes en usage dans les deux populations de la ville. Aussi, avant de commencer ses études clas siques, l'imagination de l'enfant était-elle déjà portée vers ces recherches de linguistique qui devaient permettre plus tard à l'écrivain de mener à bien son magistral ouvrage. *Contributions à une critique du langage.*

M. Walther Rauschenberger donne dans la même revue quelques détails sur les dernières années de la vie de Philippe Mainlaender, l'auteur de cette *Philosophie de la Rédemption*, où les doctrines schopenhauériennes sont poussées jusqu'à leur extrême limite et qui se suicida en 1874 à l'âge de trente-quatre ans. — La chronique des *Monatshefte* contient un article de M. Otto Grautoff sur « la librairie française et allemande », où la maison d'édition du *Mercure de France* est particulièrement louée.

Zeitschrift für Bücherfreunde fait paraître un fascicule double termi nant le premier semestre de sa troisième année. M. Wilhelm Niemeyer y poursuit ses études sur « l'art du livre dans l'Allemagne contemporaine ». De nombreux spécimens d'ornementations dus au crayon de Fritz Helmuth Ehmcke accompagnent l'article. M. J. Mior donne une description des éditions originales de Novalis avec de nombreux renseignements biblio graphiques.

M. Eugène Schmitz fait paraître dans *Hochland* (octobre) une étude sur « les années d'étude et de voyages de Fr. Liszt ». Le peintre Karl Johann Becker-Gundahl est présenté par M. Karl Muth (avec de nombreuses re productions de ses œuvres).

Dans *Das literarische Echo* (1er octobre), M. Félix Pappenberg intitule un article « le retour de Casanova ». Il prend prétexte de la publication d'une traduction complète des *Mémoires* chez l'éditeur G. Muller, de Mu nich, pour tracer un joli portrait de l'étonnant aventurier vénitien. Il faut remarquer que dans cette édition allemande les chapitres publiés en 1906 dans *l'Ermitage*, par M. Octave Uzanne, ont été ajoutés. — M. Wilhelm Hegeler commence une série de notes sur « les colonies d'écrivains » en parle en premier lieu de Weimar, à qui l'on essaye de rendre son prestige d'autrefois.

M. Alfred Kerr, qui remplit de plus en plus de son activité la jeune revue *Pan*, au point que le nom des directeurs a disparu sur la manchette des der niers fascicules (1er octobre), trace un parallèle entre M. de Bethmann Hollweg et Stolypine et prédit au chancelier de l'empire, au lieu du révol

ver de l'assassin, une retraite sans honneur. Il se demande ensuite quelles seraient les réformes politiques à entreprendre en Allemagne. — Les femmes agents des mœurs et agents provocateurs sont glorifiées par la caricature, d'après les récents incidents de Mayence. Un dessin signé Nard est accompagné de trois quatrains anonymes que le fécond M. Kerr ne reniera pas.

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

L'art de la nouvelle en Angleterre. — H.-G. Wells : *The Country of the Blind and other Stories*, 2 s., Thomas Nelson and Sons.

Mr H.-G. Wells passe, à juste titre, en Angleterre, pour l'un des maîtres entre les écrivains qui ont consacré leur talent, ou partie de leur talent, au « conte » et à la « nouvelle ». Nous pouvons ajouter avec plaisir que la critique, en France, a confirmé ce jugement à maintes reprises, depuis le temps lointain où paraissait le recueil de nouvelles intitulé *les Pirates de la Mer*, puis ensuite quand furent publiées *Douze Histoires et un Rêve*, et tout récemment lorsque furent réunis en volume ces *Effrois et Fantasmagories*, ces simples récits de terreur humaine, qui, dit M. Francis Chevassu, dans *le Figaro*, atteignent à un degré d'obsédant effroi et dont le premier : « l'Histoire de feu M. Elvesham », est, estime l'éminent critique, « un de ces contes merveilleusement inventés et combinés pour nous faire douter de la supériorité de notre raison », car « s'il est vrai que la limite entre la folie et la sagesse soit imperceptible, Mr Wells excelle à nous la faire traverser sans que nous ayons le temps de nous en apercevoir. »

Cette quarantaine de nouvelles traduites en français, qui s'augmenteront prochainement d'une nouvelle série, justifient amplement l'opinion de la critique la plus compétente, et l'on comprend que Mr Wells témoigne d'une sollicitude tenace pour cette partie de son œuvre. Ses romans, certes, pourraient suffire à son ambition, et l'on n'a pas à redouter d'être vite oublié quand on a écrit *la Machine à Explorer le Temps*, *la Guerre des Mondes*, *l'Ile du Dr Moreau*, *les Premiers Hommes dans la Lune*, *Quand le Dormeur s'éveillera*, *Place aux Géants*, *Au Temps de la Comète*, et *la Guerre dans les Airs*, pour ne citer que les romans du « merveilleux scientifique », comme les dénomme Maurice Renard, adepte digne du maître. Mais Daudet ou Maupassant, n'ont-ils pas eu raison d'ajouter scrupuleusement tant de poignantes et charmantes pages à l'ensemble de leur œuvre ?

De nos jours, la nouvelle est « un genre qui se perd », non pas qu'on en fasse moins, mais la qualité est descendue à un tel niveau qu'on en devient écœuré. Chez nous, en France, c'est le quotidien qui est responsable de cette déchéance ; en Angleterre, c'est le ma-

gazine populaire, — le même mal, somme toute, qui ne diffère que par la périodicité. Heureusement encore que le quotidien anglais n'est pas littéraire ! Il y a quelques années seulement qu'il s'est mis à publier un feuilleton, un feuilleton unique, relégué dans les pages d'annonces, où il remplit des colonnes vides par espaces inégaux et les grands journaux sérieux ont persisté à ne pas faire la moindre place aux travaux de l'imagination, — à moins que ce ne soit involontairement dans le bulletin des nouvelles ou la chronique financière, par exemple !

En Angleterre, les magazines avaient occupé de bonne heure leurs positions, et nulle entreprise journalistique n'a voulu se risquer à les en débusquer. Du reste, le public anglais n'a jamais fait de chaleureux accueil aux essais de « littérarisation » de ses feuilles. Il n'a pas la digestion intellectuelle assez vigoureuse pour avaler tous les jours trois solides tranches de feuilleton, trois ou quatre copieuses nouvelles variées, sans compter, comme entremets et dessert, des rubriques versifiées, des billets du jour, des médaillons, échos, articles et arlequins de tous genres, — bref, la provende que, tous les jours, à plusieurs centaines de milliers d'exemplaires chacun, les quotidiens de Paris et de province dispensent à leurs lecteurs.

Donc, la nouvelle se meurt, et depuis quelques années Mr Wells n'a guère produit dans ce genre que quelques spécimens qui sont d'ailleurs tout à fait remarquables, comme nous allons le voir. Quand un auteur est encore si aisément capable de pareils tours de force, n'a-t-il pas tort de se plaindre, comme le fait Mr H.-G. Wells, de l'indifférence ou de l'hostilité d'un public insouciant ou de critiques incompétents ? Que Mr Wells nous donne souvent des pages comme « le Pays des Aveugles », ou « la Porte dans le Mur », ou même n'importe lequel des contes ou récits des recueils déjà traduits en français, il ne trouvera pas le public indifférent et il pourra dédaigner l'incompétence des critiques. Mais écoutons les doléances qu'il exprime dans la préface de **The Country of the Blind** *and other stories*. Ce livre renferme, dit Mr Wells, « toutes celles de mes nouvelles que je me soucie de voir relire ». Et il assure qu'aucune nouvelle possédant un mérite réel n'a été exclue de ce volume. « Beaucoup d'un mérite fort douteux y ont trouvé place, le recueil est inclusif et non exclusif. » Et après ces politesses qu'exige la modestie, Mr Wells aborde sérieusement son sujet.

La tâche de choisir et de réviser m'a amené à constater, comme une découverte imprévue, que je fus jadis un industrieux écrivain de nouvelles et que j'ai cessé de l'être. Je n'en ai plus, depuis fort longtemps, écrit une seule, et, dans les cinq ou six dernières années, c'est à peine si j'en ai produit une par an... Tout le reste date du siècle dernier...

J'éprouve une certaine difficulté à démêler les causes qui ont restreint le courant de ces inventions. Le fait, je le remarque, s'est produit pour d'autres aussi bien, et en dépit des plus bienveillants encouragements... Il y eut un temps où la vie bouillonnait de nouvelles, pour ainsi dire; il en montait sans cesse à la surface de mon esprit et la diminution que je constate dans ma production n'est pas due à un changement délibéré de ma volonté : c'est plutôt, je crois, une diversion de l'attention vers des sujets exigeant un effort plus soutenu. Ce fut mon ami Mr C. L. Hind, qui remonta le ressort, en me demandant d'écrire des nouvelles pour le *Pall Mall Budget*, et en me persuadant, par sa simple et enthousiaste conviction, que je pouvais lui confectionner l'article qu'il désirait... Ainsi encouragé, je m'appliquai à inventer des incidents émouvants et intéressants qui pouvaient être relatés en huit ou dix pages, et j'y pris, pendant un temps, un réel plaisir. Mr Hind m'avait indiqué là une occupation amusante pour l'esprit. Je constatai que, prenant n'importe quoi à un point de départ et laissant mes pensées jouer autour, il sortait bientôt des ténèbres, d'une façon absolument inexplicable, quelque petit incident absurde ou animé, plus ou moins en rapport avec le noyau initial. De menus personnages dans des canots sur des océans ensoleillés surgissaient du néant, couvant à leur insu des œufs de monstres préhistoriques; de violents conflits éclataient au milieu des parterres fleuris de jardins de banlieue; ou je scrutais des mondes lointains et mystérieux gouvernés par un ordre logique différent de notre sens commun.

Les années quatre-vingt-dix furent une période stimulante et favorable pour l'auteur de nouvelles. Mr Kipling avait fait son apparition surprenante avec une série de petits livres gris bleu, dont les couvertures s'ouvraient comme des volets pour révéler la lumière éclatante et poussiéreuse et les couleurs flamboyantes de l'Orient; Mr Barrie avait démontré ce qu'on pouvait faire en peu d'espace, par les vitres de sa *Window in Thrums*. Le *National Observer* atteignait au zénith de sa carrière, combattant héroïquement pour la brièveté lyrique et les dénouements rapides; et Mr Frank Harris non seulement publiait les excellentes nouvelles des autres, mais en écrivait de meilleures encore pour les pages sérieuses de la *Fortnightly Review*. Le *Longman's Magazine* représentait, lui aussi, une intelligente clientèle de lecteurs de nouvelles, clientèle à présent dispersée. Puis, s'offrirent les généreuses occasions du *Yellow Book*, et des cendres du *National Observer* naquit la *New Review*. Toute nouvelle possédant un peu de mérite était promptement appréciée. Les magazines populaires ne l'avaient pas encore ravalée à la conception bornée du lecteur ordinaire, et à une longueur maxima de six mille mots. Les nouvelles jaillissaient de partout : Kipling en écrivait, et Barrie, Stevenson et Frank Harris aussi; Max Beerbohm en composa une parfaite : « The Happy Hypocrite »; Henry James poursuivait ses merveilleux et inimitables méandres, et parmi les noms qui me viennent à l'esprit comme une poignée de joyaux disparates, voici : George Street, Morley Roberts, George Gissing, Ella d'Arcy, Murray Gilchrist, E. Nesbit, Stephen Crane, Joseph Conrad, Edwin Pugh, Jerome K. Jerome, Kenneth Graham, Arthur Morrison, Marriott Watson, George Moore, Grant Allen, George Egerton, Henry Harland, Pett Ridge,

W. W. Jacobs (qui seul semble inépuisable) : et je pourrais, je crois, avec un léger effort, me rappeler un nombre égal de noms. Il se peut que je succombe aux infirmités de l'âge mûr, mais je ne pense pas que la décade actuelle puisse présenter une liste comparable à celle-là, ou, ce qui est plus remarquable, que la récente production, en ce domaine, d'aucun des survivants de cette époque, — à la seule exception de Joseph Conrad, — supporte la comparaison avec ce qui se fit avant 1900. Cette éclosion de nouvelles, à mon avis, n'a pas été seulement une phase d'un mouvement littéraire, mais aussi une phase dans le développement individuel des écrivains d'alors.

Il est très rare à l'heure actuelle de rencontrer une critique sérieuse de la nouvelle en anglais. Je ne sais jusqu'à quel point le déclin de la nouvelle n'est pas dû à cette cause. Tout artiste a besoin d'une réponse à son appel et il en est peu qui puissent se contenter d'écrire pour la seule rémunération d'un chèque d'éditeur, et le silence, si rassurant que soit le chèque. Un millionnaire dément qui commanderait des chefs-d'œuvre dans le seul but de les brûler n'en trouverait pas à acheter. Rarement, un artiste hésitera à choisir entre l'argent et l'estime et ce fut, au début, pour cette dernière et meilleure rémunération que les nouvelles étaient écrites, pendant les années quatre-vingt-dix. On en parlait de toutes parts, on les comparait, on les classait, et c'était cela seul qui importait.

On n'en parlait pas toujours en bien, certes, et nous souffrions alors comme aujourd'hui du critique *a priori*. De même qu'à présent, il va proclamant que l'œuvre de tel dramaturge est fort amusante et délectable, mais que « ce n'est pas une pièce », de même nous entendions débiter une foule de sottises à propos de la nouvelle et l'on nous jaugeait avec toute sorte d'aunes arbitraires. On tendait à traiter la nouvelle comme si elle était une forme aussi définie que le sonnet, au lieu d'être exactement une histoire que tout individu doué de courage et d'imagination peut raconter en une vingtaine de minutes. Ce fut Mr Edward Garnett ou Mr George Moore, qui, dans un accès d'humeur contre Kipling, inventa la distinction entre la nouvelle et l'anecdote. La nouvelle, c'était Maupassant ; l'anecdote était damnable. En tous cas, c'était là un commentaire absolument infernal en son genre, car il ne permettait aucune défense. Les imbéciles s'en emparèrent et s'en servirent librement. Dans le champ de l'effort artistique, rien n'est aussi destructif qu'une étiquette de blâme. N'importe qui pouvait dire d'une nouvelle : « Simple anecdote », comme on pouvait qualifier d'incohérent tout roman ou toute sonate qui n'aurait pas été consciencieusement monotone. La retraite de l'engouement pour cette forme concise et amusante s'associe intimement dans mon esprit avec cette imputation décourageante. On se sentait désespérément exposé à une accusation paralysante et irréfutable, et l'heureux abandon avec lequel on jouissait du jardin de ses fantaisies fut de plus en plus gâté par cette crainte. Elle se glissait dans l'esprit, détresse aussi vague et inexpugnable qu'un brouillard marin par un matin de printemps, et bientôt, on frisonnait et on rentrait dans sa maison... C'est l'absurde destin de l'écrivain d'imagination d'être à ce point sensible aux conditions atmosphériques.

Mais quand on est mort comme créateur on peut encore vivre comme critique, et je confesse qu'en ceci, comme dans tous les domaines de l'art

je suis en faveur de la licence et de la variété. Imposer la sujétion des formes rigides et des unités austères me semble l'instinctive réaction des stériles contre les féconds. C'est l'homme fatigué et qui souffre de mal de tête qui évalue l'œuvre d'art d'après ce qu'elle ne contient pas. C'est, je suppose, le lot des critiques de nos jours de souffrir d'indigestion et d'un jugement fatigué, et de favoriser une tendance protectrice envers des règles qui rejetteront automatiquement, pour ainsi dire, les formes irrégulières et plus abondantes. Mais le monde n'est pas aux fatigues, et, dans la suite des choses, c'est ce qui est nouveau et qui diffère du précédent qui compte. Je refuse catégoriquement de reconnaître un type fixe et immuable pour la nouvelle, de même que je n'admets aucune limitation des libertés du tableau de petite dimension. La nouvelle est une fiction qui doit pouvoir se lire en moins d'une heure et tant qu'elle est émouvante et délectable, il importe peu qu'elle soit aussi banale qu'une estampe japonaise représentant des insectes vus de près entre des brins d'herbe, ou aussi étendue que la plaine d'Italie vue du Monte Mottarone. Il importe peu qu'elle soit humaine ou non, ni qu'elle vous laisse profondément méditatif ou radieusement mais superficiellement enchanté. Certains sujets sont plus aisément et plus complètement que d'autres traités en nouvelles, mais l'un des plaisirs nombreux que donne la rédaction d'une nouvelle est l'impression d'accomplir l'impossible.

En tous cas, c'est là une conception de l'art de la nouvelle, l'art enchanteur de créer quelque chose de vivant et de brillant ; qu'elle soit horrible, ou pathétique, ou drôle, ou belle, ou qu'elle illumine profondément la pensée, il lui faut au moins ce caractère essentiel de pouvoir être lue à haute voix en un espace de quinze à cinquante minutes. Tout le reste n'est que ce que l'invention, l'imagination et l'humeur du moment peuvent donner...

La vigoureuse étude de Mr Wells sur le roman anglais contemporain, que *le Temps* a récemment publiée, se complète admirablement par cette esquisse sur la nouvelle, dont nous venons de donner le morceau principal. Toutefois, nous ne serons pas de l'avis de Mr Wells quand il se montre si sévère pour les nouvelles qu'il a écrites depuis 1900. Dans le volume qu'il a ainsi préfacé, il a ajouté au choix qu'il tient pour définitif, quatre ou cinq nouvelles qu'on n'avait pu lire encore que dans des magazines, et, parmi celles-là, « le Pays des Aveugles », « le Beau Costume », et « la Porte dans le Mur » ne le cèdent assurément à aucune des nouvelles parues dans le recueils précédents. Toutes trois sont du meilleur Wells ; elles ont une maîtrise admirable et une beauté artistique incomparable. Tous ceux qui en ont lu les versions dans la *Revue de Paris* et dans le magazine *Progrès* souscriront certes à cette appréciation.

« Je viens de les relire toutes, écrit l'auteur, et je suis heureux de penser que je les ai écrites... Je ne revendique rien pour elles et je ne propose aucune excuse. Elles seront lues tant qu'on voudra bien les lire. » Nous nous permettrons de modifier cette phrase, et, au risque de choquer la modestie de Mr Wells, nous affirmerons notre

conviction qu'on lira ces nouvelles tant qu'il y aura des lecteurs en ce monde.

HENRY-D. DAVRAY.

VARIÉTÉS

« **Barbares** ». — Une revue — est-elle vraiment jeune ? — qui s'appelle *la Renaissance contemporaine* et dont les rédacteurs revendiquent, à ce qu'il paraît, le titre de promoteurs de la campagne contre « l'expression barbare » ; une revue qui sur le front de bandière du campement latiniste, voudrait bien aligner des soldats, non pour le combat, mais pour la « revue » de quelque colonel de lettres dispensateur de grades ou autres vaines distinctions, me qualifiait récemment de « barbare hystérique qui jongle avec des phrases à l'envers ». Elle me faisait l'insigne honneur de me placer, dans le camp adverse, sur l'alignement de Stéphane Mallarmé et du « Verlaine des mauvais jours », celui, sans doute, des *Romances sans Paroles* et des plus exquises parties de *Jadis et Naguère*. Elle faisait cela — ô ma modestie ! — en déclarant que ces poètes, pas plus que moi, n'ont chanté en poètes français, qu'ils n'ont pas créé (je cite textuellement) de la poésie française et que ce sont des malades...

Je suis un barbare hystérique. Tout de même, dans le conflit, sur ce terrain où parmi les képis des bataillons scolaires brillent tant de casques de pompiers, on me permettra bien de venir présenter, sinon le glaive (je n'ai qu'une fronde), du moins le bouclier ? Je tâcherai à mater mes nerfs, à m'autosuggestionner du calme et de la raison, à ne pas mettre dans ma syntaxe la charrue avant les bœufs.

Avez-vous remarqué que les écrivains traités avec le plus d'acharnement de barbares grammaticaux sont précisément ceux dont la langue est la plus forte, la plus dense, la mieux nourrie du lait gréco-latin et roman, la plus évocatrice, la mieux capable d'exprimer même l'inexprimable : Baudelaire, Mallarmé, Rimbaud. J'ai noté, moi, que les contempteurs de ces écrivains parlent le plus souvent un français inconsistant, invertébré, pour, d'ailleurs, n'exprimer rien du tout.

La plupart sont ce qu'on nomme des hommes de lettres, ou des aspirants hommes de lettres. Aussi, à l'heure qu'il est, je crois fermement que le plus sûr meurtrier d'un langage est l'homme de lettres lui-même, avec sa manie de vouloir parler toujours et surtout quand il n'a rien de neuf à dire.

On oublie trop qu'une langue est un organisme en évolution et que si dans ses conditions de vitalité rentrent des forces héréditaires

et de préjugé, il y rentre aussi des nécessités spontanées et de renouvellement. Vouloir, sous prétexte de purisme, ramener la langue française au parler du dix-septième siècle, c'est, proprement, avec l'arrière-pensée de l'immobiliser, désirer sa mort. Les « barbares » sont là, heureusement, pour contrevenir à cette régressive prétention.

Car jamais, au grand jamais, mouvement littéraire n'eut le souci de la grammaire plus que le mouvement dit symboliste.

Procédant en cela de Baudelaire, appelé par ses contemporains un « Boileau hystérique », les poètes de la fin du dix-neuvième siècle ont été, pour la plupart, de méticuleux linguistes. Cela, certes, au détriment de leur fécondité. Mais quel lettré sensible ne donnerait point tout l'œuvre d'un Théophile Gautier ou d'un Théodore de Banville pour un sonnet de Stéphane Mallarmé ou pour une illumination d'Arthur Rimbaud ?

C'est que, dans l'écriture de ces deux souverains, s'il y a une froide substance grecque et latine, base ancestrale, il y a surtout autre chose. Il y a ce que l'un d'eux appela l'hallucination des mots, c'est-à-dire ce phénomène de déformation par le temps et la particularité qui rend les vocables plus lumineux, plus chaleureux, plus étoilés. En lisant ces poètes, on éprouve l'émotion ressentie par eux devant le signe verbal, et ce signe lui-même en est tout frémissant, tout palpitant, non comme un cœur, non comme une chair d'autrefois, mais comme une chair, comme un cœur d'aujourd'hui et de demain, comme notre propre cœur et notre propre chair, comme le cœur et la chair de notre postérité : car le génie — et c'est ici le cas d'appliquer sans crainte cette expression tant galvaudée — est précurseur, est prophétique.

Je ne viens pas prétendre par là que l'enseignement universitaire doive, pour former des écrivains, apprendre aux écoliers l'art d'halluciner les mots : sa fonction publique ne consiste point à faire connaître ce qui est, ce qui sera, mais ce qui fut, ce qui a été. Dédaigneux toujours un peu de la cuistrerie, je ne me suis jamais beaucoup préoccupé des nouveaux programmes pédagogiques. Il me semble bien, pourtant, qu'Agathon a raison de vouloir ramener l'Université aux méthodes d'antan, puisque des plumitifs frais émoulus de Sorbonne, sans idées, osent, dans un mauvais français, qualifier Verlaine et Mallarmé de barbares.

Barbare aussi, sans doute, Arthur Rimbaud qui, avant d'avoir été, à dix-sept ans, un suprême poète français, fut, dès ses quatorze ans, un poète latin d'une certaine envergure ? Le chef des barbares même, ce Rimbaud dont Paul Claudel, autre barbare, a dit qu'il avait été pour lui « l'illuminateur de tous les chemins de l'art, de la religion et de la vie » ? Œuvre du plus exécrable des barbares, ces *Illumina-*

tions, dont André Gide, un barbare encore, m'écrivait, ces jours derniers, qu'elles avaient été « son viatique, sa presque unique nourriture durant les mois de convalescence les plus importants de sa vie » ?

Barbares, vous êtes des barbares sous la même enseigne, Jules Laforgue, Paul Valéry ! Je suis un barbare affligé d'hystérie.

Parce que, sciemment, nous n'avons pas voulu répéter ce que d'autres avaient proféré avant nous; parce que notre recherche de la signification profonde et mystérieuse des choses a blessé leur sens commun; parce que, l'outil verbal dont nos classes nous avaient pourvu nous paraissant trop mou pour tailler les facettes du diamant de la pensée moderne, nous avons essayé d'en créer un de trempe plus aiguë et plus pénétrante; en un mot, parce que nous avons voulu être des originaux, des nouveaux, nous sommes des barbares !

Acceptons, ô mes grands frères, l'épithète avec tranquillité. Elle est contradictoire de celle de décadents, qu'on nous infligea jadis et dont, pour ma part, je me suis ironiquement paré. Il convient de chrétiennement pardonner aux parleurs qui ne savent ce qu'ils disent. Et puis, être anthropologiquement un barbare vaut encore mieux que d'être zoologiquement un primate.

PATERNE BERRICHON.

LA VIE ANECDOTIQUE

Les prédictions de Mme Violette Deroy. — M. Henry de Groux. — Les Cubistes. — Le doyen des écrivains d'Art.

Les événements qui obligèrent tout dernièrement un habitant de la Rive droite à aller se loger sur la Rive gauche m'avaient été prédits, et voici dans quelles circonstances :

Un peintre anglais dont j'avais eu l'occasion de dire du bien à propos de son envoi aux Indépendants vint m'en remercier. C'était au mois d'avril. Je connus bientôt que mon visiteur cultivait les sciences occultes, et, curieux, comme je me flatte de l'être, de tous les détails de l'histoire civile, je lui demandai s'il lui avait été déjà possible de vérifier des prophéties. Il me répondit que oui, qu'il avait recueilli de la bouche d'une voyante des prédictions qui s'étaient réalisées et me proposa de me présenter à cette dame.

Je la rencontrai quelques jours plus tard. Elle ne cherche point à tirer profit de l'extraordinaire faculté qu'elle possède de prévoir l'avenir. Néanmoins, j'ai été autorisé à faire connaître son nom au public.

Mme Violette Deroy m'a prédit les événements que l'on sait sans employer aucun ingrédient ou agent magiques.

Et j'avoue que la précision avec laquelle, ne me connaissant en aucune façon, elle m'avait parlé de ma vie passée n'avait pas laissé de m'étonner. Aussi,ce qu'elle me dit de l'avenir m'impressionna vivement. Toutefois, au bout de quelques jours, je n'y pensai plus ; c'est que sans doute les conclusions, flatteuses pour moi, de sa prophétie m'avaient fait oublier les détails fâcheux qu'elle contenait.

J'en avais cependant parlé à plusieurs personnes qui me l'ont rappelé ces jours-ci et moi-même je m'en étais bien souvenu.

Cet événement bizarre me force désormais à croire aux oracles ; il m'engage également à douter de leur utilité. Tous ceux qui se mêlent de prédire sont comme cette Cassandre que personne ne voulait croire. Je me suis assuré aussi que les prophéties ne sont point rares. Plutarque dit quelque part qu'il y avait à Thalame, dans le Péloponnèse, un oracle de Pasiphaé. Il avait acquis ce surnom parce qu'il prophétisait à tout le monde. Il y a partout des oracles de Pasiphaé. Plutarque,qui ajoute que Cassandre était morte dans le lieu de cet oracle dont il parle, pensait sans doute, comme moi-même, que les prophéties sont inutiles parce que personne n'y croit.

O Pasiphaé ! ô Cassandre ! Belles ombres antiques et prévoyantes me voilà devenu le Plutarque des oracles qui n'ont pas cessé.

§

Il y a des oracles et il y a aussi des revenants. **M. Henry de Groux** est l'un d'eux. J'ai parlé ailleurs de ses tableaux qui sont, ainsi que lui-même, presque des fantômes.

Ce Jordaens trop romantique ressemble à Baudelaire. Il est vêtu sans recherche ; les inflexions de sa voix ont un charme si particulier, sa conversation où abondent les germanismes usités en Belgique est si nourrie, que ceux qui l'ont entendu parler ne l'oublient plus.

Je l'ai vu au Salon d'Automne retoucher avec inquiétude des tableaux peints depuis quinze ans.

Et j'ai vu aussi avec quelle curiosité mêlée de regret il regardait toutes les nouveautés de l'Art qu'il cultive, et comme il paraissait timide, modeste et tout plein d'un effroi triomphal parmi les hommes qu'il ne connaissait pas parmi tous ceux qu'il retrouvait.

§

Les Cubistes, dont on se moque avec tant d'injustice, sont des peintres qui essaient de donner à leurs ouvrages le plus de plasticité possible, et qui savent que si les couleurs sont des symboles, la lumière est la réalité.

Ils ont excité la verve d'un des plus rares poètes de ce temps : Raoul Ponchon. Ils ont inspiré à Abel Faivre une de ses meilleures caricatures. Il est rare que les nouvelles écoles retiennent ainsi l'attention.

Le nom de cubisme a été trouvé par le peintre Henri-Matisse, qui le prononça à propos d'un tableau de Picasso. Les premiers tableaux cubistes que l'on ait vus dans une exposition étaient l'ouvrage de Georges Braque.

J'ai l'honneur d'avoir le premier servi de modèle à un peintre cubiste, Jean Metzinger, pour un portrait qui fut exposé en 1910 au Salon des Indépendants.

§

Pour la première fois depuis quarante ou cinquante ans, on n'a pas vu, avant l'ouverture d'un grand Salon, M. Niel, le père Niel, comme on l'appelait (et qui signait Furetières au *Soleil*), préparer ses articles de critique.

Il était **le doyen des écrivains d'Art** et n'a pas paru cette année au Salon d'Automne. Son grand âge lui interdit maintenant la fatigue que cause l'examen d'une grande exposition.

M. Niel est plein d'anecdotes qu'il raconte avec verve. Il connaît tout le monde. Il est ce que l'on appelle *un Parisien averti*. Sa gaîté était proverbiale parmi les écrivains d'Art. Il était fort lent, et le soin méticuleux avec lequel il examinait tous les tableaux d'un Salon le forçait à entreprendre son travail avant même que l'on n'eût commencé l'accrochage des tableaux. Il déplorait qu'il y eût maintenant plusieurs grands Salons par saison et évoquait les temps où le vernissage du Salon était l'événement mondain le plus important de l'année. Bien que son goût pour la peinture lui fît trouver du plaisir à parcourir toutes les expositions, il n'était réellement heureux qu'au Salon des Artistes français, qui était demeuré pour lui le Salon.

Il le visitait en souriant, muni d'une chaise sur laquelle il s'asseyait longuement devant chaque tableau, et prenait peu de notes.

Sa mémoire, encore extrêmement précise, lui permet de se rappeler les plus petits détails de sa longue existence.

Un jour que j'échangeais quelques mots avec lui, M. Jean Béraud vint lui demander s'il s'était enfin décidé à venir poser pour un portrait. M. Niel refusa avec des paroles aimables. « Il y a bien longtemps que je vous demande cette faveur », lui dit M. Jean Béraud. « C'est vrai ! réplique M. Niel en souriant, la première fois qu'il a été question de ce portrait, c'était en... attendez ! c'était l'année où l'on portait des pantalons à carreaux », et il lui dit l'année.

GUILLAUME APOLLINAIRE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Esotérisme

Léon Ktendal : *Le Magnétisme personnel ;* Daragon. 2 50

Géographie, Voyages

Jann Karmor : *Escales d'Orient ;* Sansot. 3 »

Fritz-Kummer : *Au pays du Soleil levant. Lettres sur le Japon;* Marcel Rivière. » 75

Histoire

Thomas Carlyle: *Olivier Cromwell. Sa Correspondance. Les Discours;* trad. de Edm. Barthèlemy, II ; *Mercure de France.* 3 50

R. de Chavagnes: *Servitudes et Misères russes ;* Genève, Ed. du « Signal ». » 50

Charles Collé : *Journal historique inédit pour les années 1761 et 1762;* publié sur le Ms. original et annoté par Ad. van Bever, avec la collaboration de G. Boissy, portr., « Mercure de France ». 7 50

Henri Moissel : *L'esprit public en Allemagne vingt ans après Bismarck ;* Alcan. 5 »

Littérature

Charles Baudelaire: *Carnet,* publié avec une Introduction et des Notes par Féli Gautier et orné d'un dessin de Baudelaire; Chevrel. 20 »

Fernand Clerget: *Léon Riotor;* Bibliothèque de l'Association. 3 50

Henri Heine : *Romencero et poésies diverses ;* transcriptions en rimes françaises par Maurice Pellisson ; Hachette. 3 50

F.-V. Marinetti : *Le Futurisme ;* Sansot. 3 50

Poésie

Lucien Bauzin : *Après-midi aux « Rochers » ;* La Belle Edition. » »

Etienne Flagey : *L'Empreinte du Passé ;* Paul Dupont. » »

Saintleger Leger : *Eloges ;* « Nouvelle Revue française ». » »

Daniel Thaly : *Chansons de Mer et d'Outre mer ;* Ed. de la Phalange. 1 50

Roman

J. Ajalbert : *Raffin Su-Su ;* mœurs coloniales ; Publications littér. et politiques. 2 »

Flambard des Bords : *Mimi-Musette ;* Ficker. 3 50

A. Giuliani : *L'Avocate ;* Grasset. 3 50

François Quer : *Marie-Hélène ;* Rennes, Impr. des Arts et Manufactures. » 50

Marcel Rogniat : *L'Aube Grise ;* Grasset. 3 50

Pierre Roustan : *Marguerite ;* Grasset. 3 50

Sciences

Jacques Loeb : *La Fécondation Chimique, Parthénogénèse artificielle ;* trad. par Anna Drzewina ; « Mercure de France ». 5 »

Etienne Rabaud : *Le Transformisme et l'Expérience ;* Alcan. 3 50

Sociologie

H. Bérenger : *Pour l'Action Nationale, 1910-1911 ;* Public. littér. et polit. 3 50

Henri Lasvignes : *Essai d'assistance comparée ;* Giard et Brière. 4 »

Dr J. Miclesco : *Ecce Mulier, ou l'Eternelle Blessée ;* Ficker. 3 50

Théâtre

Maurice de Faramond: *La Dame qui n'est plus aux Camélias. Nabuchodonosor ;* Figuière. 3 50

Henri Guerlin : *Le Réveil ;* comédie dramatique en 2 actes ; Jouve. » »

Fernand Nozière : *Les Oiseaux ;* fantaisie en 2 actes, d'après Aristophane, « L'Œuvre ». 1 50

Mathilde Osso : *Les Etourderies sentimentales ;* pièce en 2 actes ; Ed. du « Sillon littér. » » »

MERCVRE.

ÉCHOS

Une lettre de M. Marcel Coulon. — Etymologies. — Concerts Sechiari. — Le Salon de l'Union Internationale des Beaux-Arts et des Lettres. — Le Cercle des

Gobelins et des Beaux-Arts du XIII[e] arrondissement. — Publications du *Mercure de France*. — Le Sottisier universel.

Une lettre de M. Marcel Coulon.

9 octobre.

Mon cher Directeur,

En votre qualité d'éditeur de Moréas, permettez-moi de faire connaître que je suis tout à fait étranger à la note parue récemment dans plusieurs journaux, d'après laquelle je songerais à réunir pour la publier la critique que Moréas a donnée à la *Gazette de France* de juin 1901 jusqu'à sa mort.

Je renvoie sur ce point à ma lettre à *Paris-Journal* (n° du 25 septembre). J'ajoute que certaine protestation m'oblige à renoncer au seul projet que j'avais formé touchant ces articles de critique. Celui d'en choisir tel ou tel (avec l'assentiment des personnes autorisées) pour *Vers et Prose*. C'est à quoi Paul Fort, qui a donné de ces articles du vivant de Moréas, avait bien voulu m'engager. Mais ce choix peut être tenté par d'autres admirateurs du maître et l'excellent directeur de *Vers et Prose* donnerait à ce sujet, le cas échéant, plus de garanties que personne.

Autre chose. On se serait ému à la *Gazette de France* de ce que, dans ma lettre, je traite de « pour ainsi dire *inedits* » les articles que Moréas y publia. Il ne pouvait certes pas entrer dans mon intention d'être désagréable au quotidien qui permit à Moréas d'entamer et de poursuivre librement une œuvre critique dont il me paraît difficile qu'on ne reconnaisse pas un jour l'importance. Sans la *Gazette de France*, toute cette belle littérature n'aurait point été écrite. C'est un fait.

Laissez-moi dire, par la même occasion, que je ne suis ni l'auteur ni le publicateur du poème *Anniversaire*, signé M. C., dans le dernier numéro de *Vers et Prose*.

Veuillez agréer, etc.

MARCEL COULON.

§

Etymologies. — Le mot « rastaquouère », qu'un lecteur du *Mercure* a « identifié », n'est pas le seul terme de formation récente dont l'origine doive intriguer les philologues. L'étymologie d'un grand nombre de vocables, pour la plupart triviaux, reste encore cachée dans l'obscurité d'idiomes européens.

Philarète Chasles, « ce Français-Anglais par la plume », comme l'appelle Barbey d'Aurevilly, s'est ingénié, vers 1860, à en faire dériver quelques-uns des dialectes de la Grande-Bretagne. Voici, à titre de curiosité, les trouvailles les plus adroites et les moins connues de cet érudit sagace, aujourd'hui injustement oublié :

« Boire à tire-larigot » viendrait, selon lui, de « To your Lord God » (à la santé du bon Dieu) ; « godelureau » de « God'slure » (la séduction du bon Dieu) ; « garnement » de « warn, man ! » ou « beware man ! » ; « blague », au sens trivial, du mot « black-guard » dont on se servait pour désigner les petits savoyards, turbulents et sarcastiques, qui suivaient les voitures des grands seigneurs en demandant l'aumône ; « hurluberlu » de « hurly-burly » (brouillon, casse-cou, aventurier) ; « guilledou » de « will ye do? » (proposition érotique d'un sens très grossièrement direct,

explique Chasles) ; « gringallet » (nom d'un personnage de Scribe, prétendant novice et joueur inexpérimenté, qui ne signifie plus aujourd'hui que : homme efflanqué) de « green-gallant », gallant en herbe ; « drille », jeune homme hardi, robuste, et rompu à tous les exercices, de « drilling », exercice militaire, et du verbe « to drille ».

Chasles fait observer en outre que le Nord a fourni au français des vocables exprimant surtout la grossièreté, la violence (« drôle » vient de « troll », le mauvais démon scandinave ; « gamin » de « gaming », polisson, joueur ; « pauvre hère » de « herr » dans un sens méprisant, etc.), tandis que les races du Midi nous ont fourni des termes qui renferment des nuances de fourberie, de finesse, de duperie (« câlin » de l'espagnol « callar », se taire, dissimuler ; « tricher » de « trica » ; « matamore » de « matamoros »), ainsi que des expressions dédaigneuses ou triviales, telles que : « grigou », « bélitre », « canaille », de « grigo », « balatro », « cane ».

L'origine de « rastaquouère » vient confirmer encore la justesse de cette dernière remarque.

§

Concerts Sechiari.— Encouragé par le succès des années précédentes, M. Pierre Sechiari vient d'augmenter le nombre des concerts symphoniques qu'il va donner au cours de la saison 1911-1912. Ces concerts, au nombre de douze, auront lieu, au théâtre Marigny, tous les quinze jours, à dater du dimanche 29 octobre. Parmi les auteurs qui y seront exécutés : Beethoven, Berlioz, Brahms, Chausson, Debussy, Gabriel Dupont, Glazounov, Vincent d'Indy, Liszt, Rameau, Igor Strawinsky.

§

Le Salon de l'Union Internationale des Beaux-Arts et des Lettres est ouvert à l'Alcazar d'Eté, Champs-Elysées, avenue Gabriel, depuis le 1er octobre. Il fermera le 3 novembre.

Il réunit et résume toutes les tendances de la peinture et de la sculpture modernes, ainsi que celles des Arts décoratifs.

Les novateurs y sont représentés. La direction leur a consacré le pavillon, tandis que le hall est réservé aux écoles classiques. Le public peut ainsi juger du contraste et de la marche de l'art actuel.

§

Le Cercle des Gobelins et des Beaux-Arts du XIIIe arrondt, fondé l'année dernière sous les auspices de M. Gustave Geffroy et de M. Charles Leboucq, député, a ouvert son deuxième salon annuel le 1er octobre, dans la salle des fêtes de la mairie du XIIIe.

L'exposition est ouverte tous les jours, dimanches et fêtes, jusqu'au 23 octobre, de 10 h. à 5 h.

Entrée gratuite. Le vendredi, 1 fr. au profit de la Caisse des écoles.

§

Publications du « Mercure de France » :

JOURNAL HISTORIQUE INÉDIT POUR LES ANNÉES 1761 et 1762, par Charles

Collé. Publié sur le manuscrit original et annoté par Ad. van Bever, avec la collaboration de G. Boissy. Portraits d'après Jeaurat et Carmontelle. Vol. in-8, 7.50.

LA FÉCONDATION CHIMIQUE. *Parthénogénèse artificielle*, par Jacques Loeb, traduit de l'allemand par Anna Drzewina. Vol. in-8, 5.

OLIVIER CROMWELL. *Sa Correspondance. Ses Discours*, par Thomas Carlyle, traduit de l'anglais par Edmond Barthèlemy. II. *Seconde guerre civile. — Campagne d'Irlande. — Guerre d'Ecosse.* Vol. in-18, 3.50.

§

Le Sottisier universel.

Par malheur, ils se trompent de paroisse le jour de leur mariage, et la noce est remise à quinzaine. Entre temps, la vachère Arabella séduit le faible Smith, l'épouse et lui donne huit enfants. — PHILIPPE MILLET, *le Temps*, 8 octobre.

ETAT-CIVIL. — Naissance de Julienne-Marie-Baptistine Carcanague, fille aînée de notre excellent cordonnier, auquel nous adressons nos vives félicitations.

M. Carcanague mérite encore des félicitations pour son habileté au tir, il a remporté, en effet, le premier prix au concours de tir (fusil Lebel) organisé par « la Fraternelle » de Cantoin. — Rodez, *l'Union catholique*, 4 octobre.

Le soldat français n'a pas le droit d'être un hermaphrodite. — *Le Journal*, 22 septembre.

En tout premier lieu, aux qualités de la race, au sang qui circule dans les veines de nos soldats et en font pour nous des outils de tout premier ordre... — *Le Journal*, 17 septembre.

... cette étonnante figure de Jeanne d'Arc, qu'on pourrait appeler l'Ange de l'Hystérie. — *L'Aurore*, 30 mai.

Pourquoi Blanche de Castille fut-elle, de préférence à sa sœur, mere de saint Louis? — *Le Rappel*, 31 mai.

Coquilles

Le Roi s'amuse triomphera, comme autrefois *le Cid*, comme *Figaro*, malgré les craintes et les défenses de Louis XVII. — *La République française*, 27 mai.

Ces ménagères hurlent sous mes fenêtres des obscénités affectueuses. — *Le Matin*, 20 septembre.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imp. du MERCVRE DE FRANCE (Blais et Roy), 7, rue Victor-Hugo.

ANTISEPTIQUE AU CRYSTOL

CRYSTOL
TOILETTE

à l'usage des dames
oucieuses de leur santé.

Phie TRAFENARD, 35, rue des Dames, Paris

CAPSULES
DE
QUININE
PELLETIER

Les Capsules
de Quinine de Pelletier
sont souveraines contre
les *Fièvres*, les *Migraines*,
les *Névralgies*, l'*Influenza*,
les *Rhumes* et la *Grippe*.
EXIGER LE NOM:
PELLETIER
Dans toutes Pharmacies

APIOLINE
CHAPOTEAUT

DOULEURS PÉRIODIQUES
IRRÉGULARITÉS
PROMPTEMENT
SUPPRIMÉES
Dans toutes les Pharmacies.
En gros, à Paris, 8, rue Vivienne.

SANTÉ
RÉGULARITÉ

Écrivez à T. LEROY,
96, Rue d'Amsterdam, Paris,
Vous recevrez Gratis et Franco
une Boîte Echantillon des
VÉRITABLES
GRAINS de SANTÉ
du Dr FRANCK

Le Remède Séculaire
DE LA
CONSTIPATION
Le plus efficace, le moins cher
de tous les autres produits similaires.
LA BOÎTE DE 50 GRAINS... 1'50
LA BOÎTE DE 105 GRAINS... 3 fr.
DANS TOUTES PHARMACIES.

AIX-LES-BAINS

VUE UNIQUE
PANORAMA GRANDIOSE
LA MAISON LA PLUS
MODERNE OUVERTE EN 1910

SAISON
du 15 Avril à fin Septembre

La Publicité commerciale est reçue par
M. Charles GUIDETTI, 31, rue Condorcet

ÉDITIONS DV MERCVRE DE FRANCE
26, rue de Condé. — (Paris VI^e^)

Collection des plus belles pages

Série in-18, à 3 fr. 50 le volume

Chamfort, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vol

Cyrano de Bergerac, avec des pages inédites, un portrait, deu gravures anciennes et une Notice, par Rem de Gourmont..... 1 Vo

Henri Heine, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vo

Helvétius, avec un portrait d'après Van Loo et une notice d'Albe Keim..... 1 Vo

Alfred de Musset, avec une Notice de Jean de Gourmont. Portrait inéd de Clésinger, gravé sur bois..... 1 Vo

Gérard de Nerval, avec une Notice et un Portrait..... 1 Vo

Rétif de la Bretonne, avec une Notice et un Portrait.... 1 V

Cardinal de Retz, avec un Portrait d'après Philippe de Champaigne une Notice de Charles Verrier..... 1 V

Rivarol, avec une Notice et un Portrait..... 1 V

Saint-Evremond, avec un portrait et une Notice de Remy de Gourmo 1 V

Saint-Simon, avec une Notice par Edmond Barthèlemy et un Portrait d'ap Van Loo..... 1 V

Stendhal, avec une Notice par Paul Léautaud et un Portrait gravé sur l d'après Södermark..... 1 V

Tallemant des Réaux, avec une Notice..... 1 V

Série petit in-16, à 3 fr. le volume

Maurice de Guérin, avec un portrait et une Notice de Remy Gourmont..... 1

Saint-Amant, avec une Notice de Remy de Gourmont et un Frontisp 1

Théophile, avec une Notice de Remy de Gourmont et le portrait de Da 1

Tristan L'Hermite, avec trois gravures, un portrait d'après Dar une Notice de Ad. van Bever..... 1

MINS DE FER DE L'ÉTAT

ETS DE BAINS DE MER

(Jusqu'au 31 octobre 1911.)

ration des Chemins de fer de l'Etat, dans iliter au Public la visite ou le séjour aux Manche et de l'Océan, fait délivrer, au ris, les billets d'aller et retour ci-après, nt jusqu'à 40 0/0 de réduction sur les prix naire :

Bains de Mer de la Manche.

viduels valables, suivant la distance, 3, 4 re et 2e cl.) et 33 jours (1re, 2e et 3e cl.). de 33 jours peuvent être prolongés d'une iodes de 30 jours moyennant supplément r période.

Bains de Mer de l'Océan.

individuels de 1re, 2e et 3e cl. valables c faculté de prolongation d'une ou deux 30 jours moyennant supplément de 40 °/o

individuels de 1re, 2e et 3e cl. valables s faculté de prolongation) du Vendredi de ine au Mardi suivant ou de l'avant-veille ain d'un jour férié.

LLETS DE VACANCES

(Jusqu'au 1er octobre 1911.)

Famille valables 33 jours (1re, 2e et 3e cl.), de prolongation d'une ou deux périodes de rennant supplément de 10 °/o par période. sont délivrés aux familles composées d'au personnes voyageant ensemble, pour toutes Réseau de l'État (Lignes du Sud-Ouest) kilomètres au moins de Paris, ou récipro-

CHEMINS DE FER D'ORLÉANS

BILLETS D'EXCURSION

en Touraine, aux Châteaux des Bords de la Loire et aux Stations Balnéaires de la ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande.

1er ITINÉRAIRE

1re Classe : **86** fr. — 2e Classe : **63** fr.
Durée : **30 jours avec faculté de prolongation**

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux et retour à **Tours — Loches**, et retour à **Tours — Langeais — Saumur — Angers — Nantes — Saint-Nazaire — Le Croisic — Guérande**, et retour à **Paris**, *viâ* **Blois ou Vendôme.**

2e ITINÉRAIRE

1re Classe : **54** fr. — 2e Classe : **41** fr.
Durée : **15 jours sans faculté de prolongation**

Paris — Orléans — Blois — Amboise — Tours — Chenonceaux, et retour à **Tours — Loches**, et retour à **Tours — Langeais**, et retour à **Paris**, *viâ* **Blois ou Vendôme.**

Ces billets sont délivrés toute l'année.

CIÉTÉ GÉNÉRALE

er le développement du Commerce et de l'Industrie en France.
NONYME — CAPITAL **400** MILLIONS
ocial : 54 et 56, rue de Provence.
cursale-Opéra : 1, Rue Halévy. —
: 134, rue Réaumur (Place de la Bourse)
à PARIS

e fonds à intérêts en compte ou à échéance es dépôts : de 1 an à 2 ans, 2 0/0 ; de 4 ans /0 ; net d'impôt et de timbre. — **Ordres** (France et étranger) ; **Souscriptions** ; — **Vente aux guichets de valeurs médiatement** (Obl. de Ch. de fer, Obl. et etc.) ; — **Escompte et encaissement e commerce et de Coupons** Français ; — **Mise en règle et garde de titres ; s sur titres ; — Garantie contre le ement au pair et les risques de non- n des tirages ; — Virements et Chè-** France et l'étranger ; — **Lettres et Bil- dit circulaires ; — Change de Mon- ngères. — Assurances** (Vie, Incendie, etc.

RVICE DE COFFRES-FORTS

ments depuis **5 fr.** par mois ; tarif décrois- portion de la durée et de la dimension).
ales, agences et bureaux à Paris et dans la 0 agences en province : 3 agences à l'Etran- es, 53, Old Broad Street. — Bureau à West- Regent Street) et St-Sébastien (Espagne) ; nts sur toutes les places de France et r.

NDANT EN BELGIQUE ET HOLLANDE :
rançaise de Banque et de Dépôts :
Bruxelles, 70, Rue Royale.
Place de Meir. — *Ostende*, 21, av. Léopold.
Rotterdam, 103, Leuvehaven..

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues
Par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

VILLE DE PARIS

A adjes sr 1 ench., Ch. Not. Paris, le 31 Octobre 1911.
TERRAIN Angle Rues Dussoubs et du Caire.
Sce ; 154 m. M. à p. : **600** fr. le m.
S'ad. Mes DELORME et MAHOT DE LA QUÉRANTONNAIS, 14, r. Pyramides, dép. ench.

Mon r. de l'Équerre, **5** et **7** (XIXe). Cont. : 232m, Rev. br. : 6.084 fr. ; **Terrain** av. Pavill. même rue, nos 7 et 9 ; Cont. : 316 m. M. à pr. : **50.000** et **15.000** fr. Adj. s. 1 ench., ch. not., Paris, 24 oct. Me BOURDEL, not., r. Général-Beuret, 30.

Demandez
le Catalogue complet
des Éditions
du
Mercvre de France

Bibliothèque des CURIEUX, 4, rue de Furstenberg, PARIS

Vient de paraître :

LES MAITRES DE L'AMOUR

L'ŒUVRE DU CHEVALIER ANDREA DE NERCI

(*Deuxième Partie*)

FÉLICIA OU MES FREDAINES

Roman libertin publié en entier et soigneusement revu sur l'édition rari de 1778.

Introduction, Essai bibliographique par **G. APOLLINAIRE**

FÉLICIA est l'ouvrage le plus célèbre de NERCIAT, l'écrivain le plus exquise spirituel et le plus spirituellement effronté du dix-huitième siècle.

Un fort volume de 320 pages, orné d'une gravure en frontispice.....

Vient de paraître :

LE COFFRET DU BIBLIOPHILE

MA CONVERSION OU LE LIBERTIN DE QUALI

Par **MIRABEAU**

Introduction, Essai bibliographique par G. APOLLINAIRE

Un volume in-16 sur Arches (réservé aux souscripteurs).....

Demander Bulletin de souscription des **Maîtres de l'Amour** *et du* **Coffret du Bibliophile**

CATALOGUE SPÉCIAL DES LIVRES D'OCCASION

France 0 10 — Étranger 0 25

REVUE DE HONGRI

Paraissant le 15 de chaque mois

Par fascicule in-8 de 130-150 pages. — Deuxième année, 1909. — Le Numéro, 2

Organe de la Société Littéraire Française de Budapest

SOMMAIRE du 15 OCTOBRE 1911

I. — PÈRE PIERRE (IX), roman de **Maurice Jókai**.

II. — PORTRAITS LITTÉRAIRES. — *M. ALBERT DE BERZEVICZY* **M. Gustave Heinrich**, secrétaire perpétuel de l'Académie Hongroise.

III. — FRANÇOIS RÁKÓCZI ET LA FRANCE (suite et fin), par **M. And Hevesy**.

IV. — SUR LE ROMANTISME FRANÇAIS EN HONGRIE, par **M. Louis** professeur.

V. — REMY DE GOURMONT, par **M. G. Jean-Aubry**.

VI. — PALMA DI PALMA, nouvelle de **M. Sigismond Szollosi**.

VII. — ANDRÉ ET JEANNE (IV), tragédie d'*EUGÈNE DE RÁKOSI*, tradu hongrois par **M. Charles de Bigault de Casanove**. — CHRONIQU SICALE. — ÉCHOS ET VARIÉTÉS. — LE MOUVEMENT ÉCONOM — BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE FRANÇAISE DE BUDA

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 Millions de Francs entièrement versés

SIÈGE SOCIAL : 14, rue Bergère.
Succursale : 2, place de l'Opéra, Paris.

Président du Conseil d'Administration : M. Alexis ROSTAND, O. ✻
Vice-Président, Directeur : M. E. ULLMANN, O. ✻
Administrateur Directeur : M. P. BOYER, ✻

OPÉRATIONS DU COMPTOIR

Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Prêts hypothécaires Maritimes, Garantie contre les risques de remboursement au pair, Paiement de Coupons, etc.

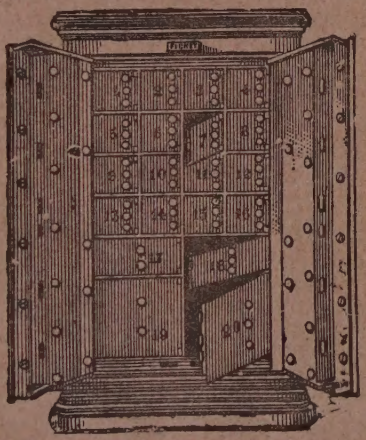
AGENCES

40 Bureaux de Quartier dans Paris — 16 Bureaux de Banlieue — 180 Agences en Province — 11 Agences dans les colonies et pays de Protectorat — 12 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain, 49, avenue des Champs-Elysées*, et dans les principales Agences.

GARANTIE ET SÉCURITÉ ABSOLUES



COMPARTIMENTS DEPUIS 5 FRANCS PAR MOIS

Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire, à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCE FIXE

Intérêts payés sur les sommes déposées :

De 6 à 11 mois ½..... ..... 1 1/2 0/0 | De 1 an à 2 ans..... 2 0/0
Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans. 3 0/0

Les Bons délivrés par le Comptoir National aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement, suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX (Stations estivales et hivernales)

Le Comptoir National a des agences dans les principales *Villes d'Eaux*; ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Etrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CREDIT POUR VOYAGES

Le Comptoir National d'Escompte délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités, en même temps qu'une sécurité incontestable.

Salons des Accrédités, Succursale, 2, place de l'Opéra

Installation spéciale pour voyageurs. Emission et paiement de Lettres de Crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages et forme dans l'année six volumes

—

Littérature, Poésie, Théâtre, Musique, Peinture, Sculpture
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littérature étrangère, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents, et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Pierre Quillard.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Psychologie : Gaston Danville.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Psychiâtrie et Sciences médicales : Docteur Albert Prieur.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. Van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Les Théâtres : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art moderne : Gustave Kahn.
Art ancien : Tristan Leclère.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique du Midi : Paul Souchon.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portuguaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : E. Séménoff.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : H. Messet.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres hongroises : Félix de Gerando.
Lettres tchèques : William Ritter.
La France jugée à l'Etranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre.

France		Étranger	
Un an.....	25 fr.	Un an.....	30 fr.
Six mois.....	14 »	Six mois.....	17 »
Trois mois	8 »	Trois mois.....	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercvre de France, BLAIS et ROY, 7, rue Victor-Hugo.